

Face À Face

Gunnar Staalesen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GUNNAR STAALESEN

FACE À FACE




Gaïa
polar

Résumé

« Un mort était assis dans ma salle d'attente. » Avant de mourir, celui-ci avait commencé à rassembler des informations sur une mystérieuse disparition, dans le nord de la Norvège, des années plus tôt. La version officielle : une jeune femme s'est donné la mort en se jetant à la mer. Mais la thèse du suicide semblait bien fragile...

Voilà Veum plongé dans le passé d'un groupe d'étudiants radicaux des années soixante-dix vivant en communauté dans une villa de Bergen. À l'époque activistes tendance marxiste-léniniste, ces anciens colocataires — du moins ceux encore vivants — ont fait carrière sur la scène politique, dans la police, ou encore comme artiste... Quel secret lié à cette mort nécessitait d'être tenu dans l'ombre ? Et pourquoi est-ce si dangereux de fureter dans l'histoire de cette communauté où les mœurs libres nouaient et dénouaient les couples ?

Aux prises avec une telle affaire, Veum ne compte évidemment pas ses heures. Même si le maigre pécule qu'il peut espérer toucher ne mériterait guère plus qu'un petit verre d'aquavit, pour fêter ça.

Biographie de l'auteur

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Il crée en 1975 le personnage de Varg Veum, qu'il suivra dans une quinzaine de romans, rencontrant un vif succès puisqu'ils se sont vendus à plus d'un million et demi d'exemplaires en Norvège.

Il est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

Face à face est le onzième opus consacré à Varg Veum.

du même auteur chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (Gaïa polar, 2001)
Pour le meilleur et pour le pire (Gaïa polar, 2002)
La Belle dormit cent ans (Gaïa polar, 2002)
La femme dans le frigo (Gaïa polar, 2003)
La nuit, tous les loups sont gris (Gaïa polar, 2005)
Anges déchus (Gaïa polar, 2005)
Fleurs amères (Gaïa polar, 2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (Gaïa polar, 2009)
L'écriture sur le mur (Gaïa polar, 2011)
Comme dans un miroir (Gaïa polar, 2012)

dans une autre collection

Le roman de Bergen
1900 L'aube – tome 1 (2007)
1900 L'aube – tome 2 (2007)
1950 Le zénith – tome 1 (2007)
1950 Le zénith – tome 2 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 1 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles en collection Folio Policier.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

Face à face

traduit du norvégien par Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Ansikt til ansikt

Illustration de couverture :
© Julien Chabot, 2013

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2004 (All rights reserved.)
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13:978-2-84720-340-0

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à
partir de l'édition papier du même ouvrage.

Il y avait un mort dans ma salle d'attente.

La fin du mois d'octobre approchait, j'étais de retour d'une mission qui m'avait conduit jusqu'à Ølve, l'un de ces endroits du Vestland qui fait penser que Dieu a donné de la confiture aux cochons et n'a jamais récupéré le pot. Ils étaient quand même assez débonnaires, à Ølve, puisqu'ils lui avaient érigé une église, malgré tout. Le pasteur y rassemblait les fidèles un dimanche de temps à autre, quand son planning le menait dans ces contrées. À moins qu'on ne doive dire « *la* menait », ce qui, dans cette ville, était invariablement source de scepticisme. Ma mission avait été un véritable cas d'école. Il s'agissait de quelques bornes frontalières qui se déplaçaient toutes seules la nuit. J'en avais passé deux dans une étable décrépite, dans l'espoir de prendre le criminel en flagrant délit. Le succès avait été au rendez-vous. Mais l'origine de ces manipulations sur les bornes remontait si loin dans la longue histoire des deux fermes voisines que j'avais proposé à mon employeur de s'adresser au directeur du Musée des antiquités nationales. Je m'étais donc contenté de l'avance versée, qui couvrait au moins les frais de bac entre Våge et Halhjem, aller et retour.

La côte occidentale de la Norvège en automne, quand il pleut, ce n'est pas mirobolant. Plus tôt dans le mois, deux ou trois bonnes tempêtes avaient dépouillé les arbres de l'essentiel de leurs feuilles. Les collines entre Halhjem et Ulven étaient dans des tons gris-brun délavé. Au-dessus, le ciel faisait penser à un hamac en décomposition. J'écoutais les émissions matinales de la NRK Hordaland dans la voiture. Là non plus, ça ne cassait pas trois pattes à un canard. Entre 5000 et 6000 étudiants avaient manifesté contre le budget de l'État, et les locaux administratifs de l'université de Bergen avaient été pris d'assaut par les activistes. Là-bas, les politiques se crêpaient le chignon pour savoir s'ils allaient ou non augmenter le nombre de licences de débits de boissons en ville.

En arrivant, je décidai de passer au bureau pour relever mes messages téléphoniques. Je me garai dans Strandgaten, m'acquittai au parcimètre de la contribution obligatoire aux finances de la municipalité, puis je descendis Fortunen, au petit trot et sous la pluie, jusqu'à Strandkaïen. Une fois entré au numéro 2, je fis une halte pour secouer mon chapeau vert de pêcheur, le rouler et le glisser dans ma poche. Je me passai une main dans les cheveux avant de prendre l'ascenseur. On ne sait jamais. Une journaliste d'Ålesund était peut-

être venue me voir.

Une vieille habitude me fit ouvrir la salle d'attente pour accéder ainsi au bureau. Je m'arrêtai à la porte. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais un client potentiel. Mais l'opportunité fut passée avant même que je m'en rende compte. Ce n'était en tout état de cause pas quelqu'un avec qui j'avais rendez-vous. Je ne l'avais jamais vu, et je constatai assez vite qu'il était mort.

Ma salle d'attente n'avait jamais été un endroit particulièrement agréable. Si elle n'avait pas fait partie de mes locaux, je m'en serais débarrassé bien vite. Les magazines hérités du précédent locataire à l'été 1975 étaient à présent si anciens qu'ils prenaient un peu plus de valeur chaque jour qui s'écoulait. On ne pouvait pas en dire autant de la table en teck fatiguée, et le mobilier classique de salle d'attente, en tube chromé et similicuir d'un rouge tout soviétique, n'appelait pas à un séjour prolongé. De moins en moins de gens les utilisaient. Le défunt dans le canapé brisait une règle vieille de plusieurs semaines.

Son trépas ne faisait pas le moindre doute. Il ne dégagait pas plus de vie qu'un buste de Beethoven. Je ne voulais rien tenter pour découvrir son identité, pas avant que la police ne soit passée. Que pouvais-je faire d'autre ? Les choses allaient de toute façon être assez compliquées comme ça.

J'appelai les forces de l'ordre depuis mon téléphone mobile sans quitter l'intrus des yeux, comme par crainte qu'il se carapate. Ils arrivaient. Peu de temps après, je les entendis dans le couloir.

Dans l'intervalle, j'avais observé plus attentivement mon visiteur. Il avait quarante et quelques années. Son aspect était banal, commun. Visage oblong, vêtements défraîchis : chemise blanche, pantalon marron, blazer gris, pas de cravate. Cheveux brun fade et clairsemés. Il était assis de guingois dans le canapé, impassible, comme s'il avait soudain été pris d'une irrésistible envie de piquer un somme. Aucun signe extérieur ne trahissait la cause du décès.

Alors qui était-ce ? Et que faisait-il dans ma salle d'attente ?

Je n'eus pas le temps de progresser beaucoup dans mes réflexions. On frappa sèchement à la porte. J'allai ouvrir, en intercalant un mouchoir entre ma main et la poignée.

La troupe était dirigée par le capitaine de police Jakob E. Hamre.

« J'ai pensé que je pouvais tout aussi bien venir moi-même quand j'ai su que c'était toi qui appelais, Veum », lâcha-t-il avant de parcourir rapidement la pièce du regard. Dans le couloir, l'inspecteur principal Annemette Bergesen, les inspecteurs Bjarne Solheim et Arne Melvær, attendaient la suite des événements en compagnie de deux autres fonctionnaires en uniforme.

« La maison ne recule devant aucun sacrifice, répliquai-je en faisant un pas de côté. Je ne sais pas comment vous qualifieriez la scène de

crime, mais... »

Hamre lança un coup d'œil au mort dans le canapé.

« Tu es certain qu'il est mort ?

– J'en ai vu de plus vivants dans des chapelles funéraires.

– Parmi les proches, oui... » grommela-t-il.

Bergesen toussota derrière lui. Il s'excusa d'un regard, et reprit très vite :

« Oui, on va... examiner ça de plus près, bien sûr. »

Ils passèrent prudemment la porte, à l'exception des deux policiers en uniforme qui se postèrent à l'entrée. Je craignis de ne pas avoir d'autre client ce jour-là.

« Tu ne sais pas du tout quand...

– Non. Je suis arrivé il y a... un quart d'heure, terminai-je après avoir regardé ma montre.

– Vers 13 h 15, autrement dit ? intervint Bergesen.

– À peu près, oui. »

Elle fit un signe de tête à Solheim, qui prit note sur son bloc.

« Et tu ignores de qui il s'agit ? relança Hamre.

– Je ne l'ai jamais vu.

– Mmm. »

Les quatre enquêteurs, dont les visages exprimaient divers degrés de lassitude, se mirent à observer le défunt. Hamre et Bergesen faisaient preuve d'un intérêt plutôt mesuré. Leurs deux cadets n'avaient pas l'air aussi à l'aise dans ces circonstances, surtout le jeune Melvær. Il déglutissait sans arrêt, comme pour évacuer un aliment coincé dans son œsophage. Les cheveux de Solheim étaient dressés sur son crâne, mais sous l'effet d'un gel capillaire et non de la peur. Je remarquai que Hamre, bien qu'il n'ait que quelques années de plus que moi, avait grisonné beaucoup plus vite. Il serait entièrement chenu avant son sixième anniversaire. La bonne mine d'Annemette Bergesen, en revanche, frisait l'insolence. Elle avait épousé peu de temps auparavant un biologiste de l'université de Bergen, si je ne me trompais pas, et sa peau était encore bien bronzée après des grandes vacances tardives. À moins qu'elle ne soit partie en voyage de noces dans une région exotique, comme beaucoup de gens à cette période. Beate et moi étions allés à Arendal, nous, une destination assez exotique en 1969.

« Nous devrions peut-être laisser les TIC¹ passer les lieux au peigne fin avant de poursuivre avec monsieur, là », raisonna Hamre à voix haute. Il se tourna vers Melvær et Solheim. « Ils sont prévenus ?

– Ils arrivent, répondit Solheim.

– Toutefois... » Il fit signe à ses collègues de se tenir à distance, et rejoignit le défunt. Sans toucher la table, il se pencha, fouilla précautionneusement dans la poche intérieure du blazer et en tira un

portefeuille usé. Il recula d'un bond, comme si l'autre allait protester, et ouvrit son butin.

« Même si je sais que tu es dans de beaux draps, Veum, je constate en tout cas qu'il n'y a pas eu de vol, déclara-t-il en exhibant un éventail d'assez gros billets. Mais voyons voir... C'est toujours bien d'avoir sa carte bancaire sur soi, surtout quand on vous retrouve cané dans je ne sais quelle salle d'attente. »

Nous attendions la suite.

« Erlend Ekerhovd, lut-il tout haut. Ça te dit quelque chose, Veum ?

– Inconnu au bataillon.

– Bon... »

Il passa en revue une série de cartes de fidélité et d'adhésion, de vieux reçus, de petites notes autocollantes aux contenus divers et de billets de théâtre oblitérés.

« Membre des amis de Bryggen, du Vieux Bergen, de l'association des artistes de Bergen, récapitula-t-il à notre intention. Carte de réduction dans deux grandes librairies du centre-ville. Je crois pouvoir dire sans trop me tromper qu'on a affaire à un amateur de culture. » Il me reprit dans sa ligne de mire. « Alors qu'est-ce qu'il faisait ici, nom d'un chien ? La culture que tu consommes, toi, ce sont ces vieux magazines sur la table, là.

– Je les lui aurais tous cédés avec plaisir, s'il n'avait pas eu la bonne idée de caner dans ma salle d'attente. » Je me tournai vers Annemette Bergesen. « Vous voulez voir mes bureaux ?

– Pourquoi pas ? » Elle regarda Hamre, qui répondit par un hochement de tête. « Venez, invitai-je en déverrouillant la porte entre les deux pièces. Je vous ferai voir mon bottin. »

Elle fit jouer la serrure avec un doigt.

« Vous prenez le risque de laisser la salle d'attente ouverte même quand vous n'êtes pas là ?

– Ça n'a jamais posé de problème. On ne peut pas dire que les gens se battent pour y trouver de la place...

– Regarde à Ekerhovd, alors ! lança Hamre.

– C'est pile ce que j'avais prévu de faire. »

Annemette Bergesen promena autour d'elle le même regard que ceux qui me rendaient visite pour la première fois : un mélange de curiosité et de scepticisme non feint.

« C'est d'ici que vous gérez vos vastes recherches, alors ? commenta-t-elle avec bonne humeur.

– C'est le poste de commandement, oui. » D'un geste, je lui désignai le téléphone-répondeur, dont le témoin clignotait avec insistance, l'armoire à archives, le calendrier mural à jour orné de photos des montagnes entourant la ville, le lave-mains, l'étagère de verres, les fauteuils, une petite table et l'attraction principale de la pièce : le gros

bureau. Des piles de factures encore sous pli, de missions à accomplir et de notes sans le moindre intérêt couvraient un bord latéral. Des fournitures aussi diverses que variées, dont un verre sale, leur faisaient face.

Elle regarda mon répondeur.

« Vous devriez l'écouter. Le défunt a peut-être laissé un message.

– Il s'agit rarement d'autre chose que de déclarations d'amour anonymes, hélas.

– Hélas ?

– Oui, puisqu'elles sont anonymes...

– Je vois. »

Par la porte ouverte, j'entendais Hamre discuter avec les deux officiers. Je hochai la tête.

« Mais vous avez raison, bien sûr. »

Je rembobinai la cassette du répondeur un rien désuet et fis démarrer la lecture des messages. Deux étaient à ranger dans la catégorie classique des muets : des gens qui avaient écouté l'annonce enregistrée avant de conclure qu'il valait mieux ne pas trop en dire, de réfléchir encore un instant et de raccrocher. Le troisième avait été laissé par un homme qui demandait s'il avait composé le bon numéro. N'obtenant pas de réponse, il avait poussé un gros soupir agacé et mis un terme à la communication.

« Vous voyez, murmurai-je, rien que des doléances. »

Le quatrième sortait du lot. Une voix masculine un peu nerveuse, hésitante, emplissait la pièce : *Veum ? On est... mercredi matin. Je voudrais vous parler. Je passerai aujourd'hui, avant ce tantôt. D'accord ?* Puis il ajouta après une courte pause : *Merci.* Et il raccrocha.

« *Ce tantôt ?* murmurai-je.

– Vous ne reconnaissez pas la voix ?

– Non.

– Il aurait au moins pu dire son nom !

– Un universitaire, peut-être ? »

J'attrapai l'annuaire et l'ouvris. Je confirmai d'un hochement de tête.

« Le voilà. *Ekerhovd, Erlend, professeur.* Kjenndalsåsen, c'est l'une de ces toutes nouvelles adresses dans le Sandal, si je ne m'abuse.

– Je n'en sais rien, admit-elle. Je ne connais pas encore assez bien la région.

– Vous avez trouvé un endroit où loger ?

– Pour l'instant, nous occupons un petit appartement dans Jonas Lies vei. Mais nous cherchons quelque chose de plus grand. »

Hamre était arrivé à la porte.

« Alors, on papote, ici ? Tu as montré ta collection de timbres à l'inspecteur principal, Veum ?

- On n'en est encore qu'aux cartes postales françaises.
- Je vois.
- Mais on a trouvé où crèche le défunt, contrai-je en montrant l'annuaire téléphonique.
- Alors passe-lui un coup de fil, bon sang !
- Tu es sérieux ?
- Et comment. »

Je composai le numéro inscrit en face du nom dans l'annuaire. Les deux policiers m'observaient. Mais les sonneries se succédaient. Personne ne décrochait. Il n'était pas à la maison.

¹ Techniciens d'identification criminelle. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Quand les techniciens d'identification criminelle eurent promené leurs doigts gantés dans ma salle d'attente, et une fois Melvær parti organiser la suite des opérations au commissariat, nous nous réfugiâmes au chaud dans mon bureau pour y attendre le médecin que nous avions fait mander.

« Tu es bien installé, ici, dis-moi, constata Hamre avant de chasser la poussière d'un des sièges clients et de s'y asseoir, tout au bord.

– Je fais de mon mieux pour que les clients se sentent à leur aise. Quelqu'un veut une tasse de café ? »

Bergesen et Solheim acceptèrent, Hamre déclina. Je remplis la bouilloire électrique d'eau et la branchai. Je nettoyai trois tasses, préparai une thermos et un porte-filtre, et versai le café. J'omis juste de demander s'ils souhaitaient agrémenter leur boisson chaude. Par nécessité. Je n'avais pas de lait, et je voulais me garder la petite larme d'aquavit qu'il me restait dans le tiroir du bas à gauche pour fêter leur départ.

« Alors, qu'est-ce qu'on a ? demanda Hamre à ses collègues.

– Un mort, répondit Bergesen. Provisoirement identifié comme Erlend Ekerhovd. Professeur, s'il s'agit de l'Erlend Ekerhovd que nous avons trouvé dans le bottin. Domicilié... » Elle me regarda.

« À Kjenndalsåsen. »

Hamre hocha la tête.

« Et il ne répond pas au téléphone », ajoutai-je.

On frappa à la porte côté couloir. J'allai ouvrir. Une jeune femme aux cheveux bruns courts m'adressa un sourire tout professionnel.

« Je suis le docteur Eggesbø, j'ai été appelée ici par la police.

– Entrez. Ils vous attendent. »

Le médecin serra la main de Bergesen et Solheim, qu'elle avait de toute évidence déjà rencontrés, et adressa un signe de tête à Hamre. Celui-ci lui expliqua la situation en quelques phrases et l'invita à le suivre dans la salle d'attente.

L'eau bouillait. Je la versai avec précaution dans le filtre, et un parfum fort agréable de café frais envahit la pièce. Solheim passa une main impatiente dans ses cheveux. Le front de Bergesen était barré par une ride soucieuse. Le téléphone sonna.

« Surprise, surprise, grommelai-je en décrochant. Oui ? Ici Veum.

– Ici Melvær. Hamre est toujours avec vous ?

– Il fait la causette au cadavre. Vous vous contenterez de Bergesen ?

– Bon, bon... évidemment ! »

Je tendis le combiné à l'intéressée, et elle le prit avec un sourire aigre-doux.

« Allô ? »

Elle écouta. Après m'avoir interrogé du regard, elle prit un stylo-bille sur la table et se mit à écrire sur un bloc de post-it.

« Je comprends. Merci... Non, je vais voir ça avec Jakob. De toute façon, ce sera lui ou moi... On fait comme ça. Salut. »

Elle raccrocha, hocha pensivement la tête et arracha la feuille sur laquelle elle avait griffonné quelques notes :

« Arne – enfin, Melvær – a retrouvé sa trace à la Katedralskole de Bergen. Il a appelé, on lui a dit que le professeur Ekerhovd était sorti à l'heure du déjeuner et qu'il n'était pas rentré. Ses élèves avaient été renvoyés à leurs pénates, personne ne savait ce qui s'était passé. Même pas sa femme.

– Comment s'appelle-t-elle ? »

Elle me regarda longuement.

« Je crois qu'on va attendre Hamre, Veum. »

Je haussai les épaules et levai ma tasse vers elle, en fredonnant :
« *Frère Jacques, frère Jacques, dormez-vous ? Dormez-vous ?* »

Solheim fit un sourire en coin.

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? »

– On doit juste attendre, il me semble... » Elle regarda vers la porte de la salle d'attente.

« Et où habitez-vous à Bergen ? demandai-je à Solheim.

– Hein ?

– Désolé. Je reprends, moins vite : Où habitez-vous à Bergen ?

– À Sandviken. Pourquoi cette question ?

– Par pure politesse. Pour entretenir la conversation. Les circuits neuronaux. Vous savez... »

Hamre revint de la salle d'attente.

« Elle n'a trouvé aucune cause de décès apparente, lança-t-il sans me regarder.

– Une mort paisible, commentai-je.

– Pas même une crise d'allergie à la poussière. »

Le docteur Eggesbø apparut derrière lui.

« L'autopsie apportera les informations dont on a besoin, je suppose.

– Espérons, approuva Hamre.

– Je me sauve, reprit le médecin. Vous appellerez l'ambulance ?

– On va lui trouver de la place sur une paillasse. Affûtez les scalpels, ma petite. »

Elle afficha de nouveau son sourire professionnel et nous en fit profiter à nous aussi.

« Même pas une petite piqûre ? m'enquis-je.

– Pas à ce que j'ai vu, répondit-elle avant de quitter la pièce sans

autre commentaire.

– Bon... ». Hamre regarda ses collègues.

« On a du nouveau, commença Bergesen.

– Ah oui ?

– Melvær a appelé. Ekerhovd est professeur à... Comment vous appelez ça, ici ? Ce n'est pas Katta ?

– Sûrement pas. Si c'est de la Katedralskole que tu parles, c'est Katten¹.

– D'accord. Il n'est pas revenu après l'heure du déjeuner, alors ça confirme encore un peu plus que c'est lui que nous avons à côté.

– C'est vraisemblable.

– Il est marié avec...

– Oui ? »

Elle tourna la tête vers moi.

Hamre suivit son regard.

« Ne t'en fais pas pour lui. Il supportera de l'entendre, va.

– Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de gens qui se marient, en effet... ajoutai-je.

– Une certaine Tonje Svarstad. Infirmière à l'hôpital de Haukeland.

– Quelqu'un l'a prévenue ?

– Non. Je ne savais pas si tu voulais... »

Il poussa un gros soupir.

« Oui. On devrait peut-être le faire ensemble. Puisque tu es toi-même...

– Une femme ?

– Quelque chose comme ça.

– Quel sens de l'observation ! commentai-je avec un hochement de tête appréciateur.

– D'autant moins de raisons de rester ici. J'espère que tu pourras éviter ta salle d'attente pendant quelques jours, Veum. Quand nos gars auront fini leurs recherches, cette pièce devra rester close jusqu'à nouvel ordre. Ça ira ?

– Vous payez le loyer jusqu'à ce que je puisse de nouveau m'en servir ?

– Envoie-nous la facture, Veum. On a de grandes corbeilles à papier. »

Il se tourna vers ses collègues.

« Bon... si vous avez vidé vos tasses, et puisque Veum n'a plus rien à nous confier... on va peut-être pouvoir y aller ? »

Bergesen et Solheim posèrent bien sagement leur tasse.

« On te laisse la vaisselle, Veum ? »

Ils gagnèrent la porte. Hamre arrêta Solheim.

« Toi, tu restes ici, au cas où les TIC trouveraient quelque chose qui mérite d'être immédiatement relayé. Tu te chargeras de vérifier que la

porte est fermée comme il faut quand ils s'en iront. En attendant, je compte sur Veum pour te distraire avec sa passionnante histoire de découvreur de cadavres entre les sept montagnes.

– À la revoyure, lançai-je.

– J'ai bien peur que ce soit inévitable », rétorqua Hamre.

Bergesen esquissa un sourire et emboîta le pas à son collègue.

Je me tournai vers Solheim.

« Une autre tasse de café, peut-être ?

– Volontiers.

– Par où commençons-nous ?

– Tu peux peut-être partir de ton renvoi de la Protection de l'enfance ?

– Tu es au courant ?

– Hamre l'a évoqué lors de notre dernière rencontre.

– Bon... »

Je lui racontai donc la bonne vieille histoire. Mais il ne m'écoutait que d'une oreille, et mon récit manquait quelque peu de panache. Nous pensions tous les deux à autre chose. Et puis ils s'en allèrent, tous. Je finis alors la toute dernière goutte de ma bouteille d'aquavit, et décidai sur-le-champ de me mettre à faire des économies pour m'en acheter une autre.

¹ Allusion à l'absence de féminin dans le dialecte de Bergen, qui a donné la forme masculine *Katten* (littéralement *le chat*, mais qui est aussi le surnom de la Katedralskole) alors que la forme féminine *katta* (même pour désigner un chat mâle, *le chat*) est très courante dans tout le reste de la Norvège.

Les prédictions de Hamre se réalisèrent. Plusieurs jours s'écoulèrent avant que je puisse de nouveau disposer de ma salle d'attente. Bien que je n'en aie pas eu véritablement besoin entretemps. La file des clients n'était pas colossale. La plupart de ceux qui prenaient contact avec moi le faisaient par téléphone. Mais je n'étais pas débordé d'appels, c'est le moins que l'on puisse dire.

Nous étions dans une période creuse de l'année : trop tôt dans l'année scolaire pour que les jeunes susceptibles de fuguer ou de faire l'école buissonnière aient des envies de liberté ; trop tard dans l'automne pour que les fraudeurs à l'assurance se débarrassent de leur véhicule dans l'Osterfjord. Ils attendaient le printemps, les uns comme les autres. On ne me proposa même pas une mission de la catégorie de celles que je n'acceptais pas. Les ménages qui avaient survécu aux grandes vacances tenaient encore le coup. Le prochain écueil, c'étaient les fêtes de fin d'année. Il m'arrivait parfois de me demander sérieusement ce qui me nourrirait. Si les choses continuaient ainsi, je n'allais pas tarder à devoir poser, cette année encore, une candidature pour être père Noël dans un centre commercial.

Tout ce que je pouvais faire, c'était suivre l'actualité dans les journaux.

Pour le moment, le décès d'Erlend Ekerhovd avait fait l'objet d'un traitement assez discret. *UN HOMME RETROUVÉ MORT DANS UN BUREAU DU CENTRE-VILLE*, lisait-on le premier jour, en plus de la précision que « *la police enquête* ». Quelques jours plus tard, c'était : *AUCUNE RAISON DE POURSUIVRE L'ENQUÊTE*. C'était Hamre qui le prétendait, certes, puisque « *les résultats de l'autopsie ne sont pas encore connus* ». Mais à l'en croire, rien ne permettait de penser que ce décès pût être « *suspect* ».

Ça ne correspondait pas à mes observations. Le simple fait qu'on ait trouvé ce type mort dans ma salle d'attente, le jour même où il avait essayé de me joindre pour convenir d'un rendez -vous à propos de quelque chose qui paraissait important pour lui, faisait s'allumer tous mes témoins d'alerte en rouge vif.

Lundi, l'avis de décès était dans le journal. Tel que je l'interprétais, « *mon mari bien-aimé, notre cher et gentil père, notre fils et gendre estimé* » laissait derrière lui épouse, enfants, parents et beaux-parents en plus du « *reste de la famille* » et d'« *amis* ». « *Nous a quittés de façon aussi brutale qu'inattendue* », lisait-on par ailleurs. Aucune information en revanche sur la date des obsèques, ce qui n'était pas une surprise en soi puisque le défunt se trouvait encore à l'institut médico-légal pour

des examens approfondis.

En bon curieux que j'étais, je n'avais pas pu m'empêcher de passer un coup de fil à une vieille connaissance, Svein Strømme, lui aussi professeur à la Katedralskole de Bergen, pour le faire parler un soupçon de feu son collègue.

« Erlend ? Un type paisible. Norvégien, histoire, sciences sociales.

– Tu n'as aucune idée... Ce n'est pas toi qui lui as conseillé de venir me trouver ?

– Non, pourquoi je l'aurais fait ?

– Va savoir...

– Mais il est venu ?

– C'est là qu'il est mort. Dans ma salle d'attente.

– Nom de Dieu !

– Tu ne sais rien de... sa situation personnelle ?

– Non, Tonje et lui, je n'ai jamais eu l'impression qu'il y avait un problème de ce côté-là.

– Ses relations avec les étudiants ?

– Avec les étudiants ? Remarquables, il me semble. Ce n'était peut-être pas le pédagogue le plus ébouriffant qui soit, mais... Erlend a toujours eu un côté gris, de commissaire.

– C'est-à-dire ?

– Pendant ses études, il avait un rôle clé à l'AKP (m-l)¹. Enfin, ici, à l'Ouest.

– Bon... Il en faisait toujours partie ?

– Je ne pense pas que son point de vue ait changé du tout au tout. Mais il n'était plus véritablement actif. Pas à ma connaissance, en tout cas.

– Autrement dit, pas la moindre impression de conflit avec qui que ce soit ?

– Je crains de ne pas pouvoir beaucoup t'aider dans ce domaine, non.

– Merci quand même. Si tu repenses à quelque chose, tu sais où me joindre.

– Oui ? »

Il avait l'air d'hésiter un peu, alors j'ajoutai : « Et dans le cas contraire, il y a toujours le bottin. »

Mais ça ne s'arrêtait pas là. J'avais même appelé la police. En choisissant le chemin qui offrirait le moins de résistance. J'avais d'abord composé le numéro d'Annemette Bergesen.

« Ici Bergesen.

– Ici Veum.

– Ah, bonjour...

– Je me posais juste une question, puisque c'est chez moi qu'on l'a retrouvé... Il y a du nouveau du côté de la médecine légale ? »

Elle ne répondit pas à la seconde.

« Du nouveau, du nouveau...

– Il y en a, alors ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Pas encore. Mais c'est justement pour ça que... nous essayons de rester discrets, Veum. Nous ne voulons surtout pas que la presse s'empare de cette affaire avant que nous soyons sûrs de certaines choses.

– Vous avez un suspect ?

– Écoutez... En toute franchise, Veum, je crois que vous devriez en parler avec Hamre.

– C'est beaucoup plus sympa d'en discuter avec vous.

– Dommage que je ne puisse pas vous retourner le compliment.

– Ah ?

– Ne vous méprenez pas. Je veux juste dire que... c'est Hamre, le chef. C'est le porte-parole pour les relations publiques.

– Bon, bon... vous pouvez me le passer ? »

J'eus alors le chef au bout du fil.

« Ici Hamre.

– Veum à l'appareil.

– Et que pouvons-nous faire pour ce monsieur ? »

J'exposai derechef le motif de mon appel et attendis en silence sa réaction. Elle vint, de la façon pensive, parfois un peu malicieuse, qui avait toujours caractérisé le style de Hamre.

« Je te vois venir, Veum, avec tes gros sabots. Mais nous attendons toujours le rapport du docteur Eggesbø, à l'usine d'équarrissage.

– Tu m'appelles quand vous aurez les résultats définitifs ?

– Donne-moi une seule bonne raison pour que nous le fassions.

– Eh bien... pour me rassurer ?

– Tu n'oses plus traverser ta salle d'attente ? Tu as peur que quelqu'un te guette derrière la porte ?

– Ça ne serait pas la première fois.

– Dommage qu'ils aient loupé leur coup. Non, tu sais... Sors en ville et traque plutôt un chat errant. Laisse-nous ce genre d'affaire. On fait comme ça ? Merci. »

Il raccrocha sans la moindre formule de politesse, pas même un « salut ».

J'avais ensuite pris quelques notes, et conclu qu'il ne devait pas avoir tort. Je devais laisser tomber cette histoire. Et je l'aurais peut-être fait si je n'avais pas eu la visite, le lendemain, d'une personne qui, en l'occurrence, n'avait pas prévu de rendre son dernier soupir dans mes locaux.

On frappa à la porte de la salle d'attente, et je criai : « Entrez ! »

Ma visiteuse s'arrêta sur le seuil, comme par crainte d'être congédiée. Elle était vêtue d'un imperméable beige tout simple, et ses

cheveux mi-longs blonds étaient attachés en queue-de-cheval dans la nuque. Son visage était ovale, resplendissant de santé, ses yeux bleus, ses sourcils clairs et à peine mis en valeur.

Je me levai derrière ma table et j'arborai mon sourire le plus chaleureux.

« Entrez, entrez ! Que puis-je faire pour vous ?

– Je m'appelle Tonje Svarstad, répondit-elle d'une voix douce. Je voudrais vous parler. »

Je repliai mon sourire et le fourrai dans ma poche intérieure.

« Bien entendu ! Asseyez-vous.

– Je ne sais pas si vous...

– Si, je sais qui vous êtes. Je suis désolé.

– Merci. » Elle baissa brusquement la tête, ouvrit son sac à main et en sortit un mouchoir.

« C'est encore si récent...

– Prenez tout le temps qu'il vous faut. Permettez-moi... »

Je l'aidai à ôter son imperméable, que je suspendis au perroquet derrière la porte. En dessous, elle portait un chemisier bleu foncé et un jean noir.

« Je peux vous offrir quelque chose ? Une tasse de thé ? Du café ?

– Non, merci. Je... Il faut juste que je parle à quelqu'un. »

Je lui présentai un fauteuil. Elle s'assit, et je retournai derrière ma table de travail.

« Je suis là pour ça. »

Elle me regarda sans bien comprendre.

« Pour que les gens viennent vous parler ?

– Entre autres. »

¹ Arbeidernes Kommunistparti (Marxist-leninistene), littéralement Parti communiste des travailleurs (marxistes-léninistes), était un parti norvégien d'inspiration maoïste fondé en février 1973 et dissous en avril 2007, simplement noté AKP après 1990.

Je la laissai renifler tout son soûl et sécher ses larmes. Mais elle ne sortit pas de miroir de poche pour se refaire une beauté. Il n'y avait rien à refaire. À ce que j'en voyais, elle n'utilisait pas le moindre maquillage.

Elle finit par se ressaisir, et étreignit un moment son mouchoir dans sa main en regardant tout autour d'elle.

« La police m'a fait écouter... le message d'Erlend.

– Oui, ils ont eu toute la bobine.

– Disant qu'il voulait vous voir, à midi...

– Oui, mais quand j'ai écouté le message, il était trop tard. Il était déjà là quand je suis arrivé. »

Elle tourna un peu la tête vers la porte.

« C'est ici... que vous l'avez trouvé ?

– Oui. Il était déjà mort. »

Un petit sanglot s'échappa de ses lèvres.

« C'est complètement incompréhensible !

– Oui, je... je ne sais pas quoi dire.

– Mais vous... vous ne vous connaissiez pas du tout ?

– Non, même pas son nom. Sa voix non plus. Et malheureusement... je ne sais pas du tout pourquoi il voulait me rencontrer. »

Elle me regarda rapidement, et tourna la tête vers la fenêtre.

« Je comprends. Mais sur ce point... je peux vous renseigner un peu. »

Je me penchai vers elle.

« Avant de poursuivre... vous en avez déjà discuté avec la police, j'espère ?

– Oui, je... répondit-elle avec un vague hochement de tête. Mais ça n'a pas eu l'air de beaucoup les intéresser. Pour eux, ce n'est sans doute qu'un décès tout ce qu'il y a de plus banal.

– Ce n'est pas votre avis ?

– Non ! Et... j'ai mes raisons de le penser.

– Bon.

– C'est la rencontre avec Tor qui a tout déclenché. Tor Steinestø », ajouta-t-elle comme si cela suffisait à tout expliquer.

J'attendis. Je voyais les gros efforts qu'elle faisait pour ne pas recommencer à pleurer. Elle finit par me regarder bien en face :

« Hildegunn Høgset, c'est un nom qui vous dit quelque chose ?

– Rien du tout.

– Non... je m'en doutais. En plus, elle est morte. En 1979, si je ne

m'abuse. Je ne l'ai jamais rencontrée, moi non plus, ajouta-t-elle très vite. C'est plus tard... qu'on a fait connaissance, avec Erlend.

– On devrait essayer d'être un peu plus méthodiques. De qui et de quoi parlons-nous ?

– Oui, évidemment. Je vais... » Elle déglutit, sembla se ressaisir. « C'était pendant ses... leurs études.

– Vous parlez d'Erlend ?

– Oui. Il habitait dans une communauté, en haut d'Edwardsens gate. Vous situez ?

– À Øvre Sandviken, entre Meyermarken et Ladegården.

– Oui. Ils avaient une maison tout entière, là-haut, dans les années 1970. Un groupe de sept ou huit personnes. C'était variable, ai-je compris, en fonction du nombre de couples et de célibataires.

– Parmi eux, il y avait votre mari et cette... Hildegunn Høgset ?

– Oui, mais pas... Ils n'étaient pas ensemble, quoi. Enfin... pas que je sache. »

Sa voix ne parut pas supporter cette dernière phrase, et la fin en fut presque inaudible.

« Vous vous souvenez de certains noms ?

– Je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler d'Astrid Hauso ? » J'hésitai.

« Elle chantait dans un groupe qui s'appelait Fiskerjenten, à l'époque. Ils ont connu un certain succès, à un moment donné.

– Oui, maintenant que vous le dites... Mais sinon, ça ne me rappelle rien.

– Hedda Mikalsen, vous la connaissez, elle ? »

Je la dévisageai.

« Pas *la* Hedda Mikalsen, quand même ? La conseillère municipale ?

– Oui.

– Je vois qui c'est, bien sûr. Mais je ne l'ai jamais rencontrée.

– Moi non plus, mais... Et il y avait Tor Steinestø, un ami d'enfance d'Erlend. Il est dans la police, aujourd'hui.

– D'accord ! Je ne peux pas dire que je voie bien de qui il s'agit. Vous savez dans quel service ?

– Non, ils avaient perdu le contact.

– Bon... On peut le savoir sans trop de problèmes. Mais vous avez mentionné une rencontre entre Tor Steinestø et votre mari ?

– Oui. Il y a quinze jours, en rentrant à la maison, il a dit qu'il avait rencontré Tor dans la rue et qu'ils étaient allés boire une bière ensemble. Ils avaient discuté du bon vieux temps. Mais j'ai remarqué... Il était nerveux, ce soir-là, comme si sa discussion avec Tor avait réveillé de vieux souvenirs, dont certains mauvais, peut-être. Le lendemain, il était dans son monde. J'ai essayé de briser la glace, mais il ne répondait que par monosyllabes. Enfin... voilà les noms que

je me rappelle, en plus de Hildegunn Høgset.

– Et elle, elle est morte, donc ?

– Oui, elle s'est suicidée, à ce qu'on en dit. Elle s'est noyée dans la mer quelque part sur la côte du Møre, à la fin des années 1970. Je ne suis pas certaine à cent pour cent de l'année, mais je crois l'avoir entendu dire que c'était en 1979.

– Votre mari ?

– Oui. » Un tressaillement parcourut son visage. « Erlend... était... Les gens le considéraient sans doute comme quelqu'un de taciturne, sec et ennuyeux. Mais il n'était pas comme ça. C'était seulement sa façon de garder le contrôle. Croyez-moi, Veum, je le connaissais sous un tout autre jour. Changeant, sensible... Il y avait des abîmes en lui, et il n'était pas donné à tout le monde d'en voir le fond.

– Changeant, dites-vous ?

– Oui, dans le sens où... il pouvait changer radicalement d'humeur. La plupart du temps, il était gai et enjoué, en particulier quand il était avec... les enfants. Mais parfois, de temps en temps, les ténèbres qu'il avait en lui pouvaient apparaître, et il était infiniment mélancolique ! Comme si une ombre passait sur lui, et je savais – de tout mon être – que pendant ces périodes, il fallait être discrète, ne pas élever la voix, faire comme si de rien n'était... et ça passait.

– Vos enfants sont grands ? »

Le premier semblant de sourire, bien qu'un peu nostalgique, passa sur ses lèvres.

« Nous en avons deux, Silje et Stian. Silje a neuf ans, Stian six. C'est épouvantable pour eux, les pauvres ! Perdre leur père comme ça, ils sont si jeunes... » Elle fondit de nouveau en larmes.

Je la laissai pleurer. Par discrétion, je fis pivoter mon fauteuil pour regarder par la fenêtre. Les nuages étaient bas, et promettaient la pluie sur la ville. On ne voyait pas le mont Fløyen plus haut que Fjellveien. Sa crête était enveloppée dans la grisaille. La fin du mois d'octobre faisait planer une ambiance lugubre. Novembre et son discours funéraire n'étaient pas loin.

Quand elle eut terminé de pleurer, je me retournai doucement vers elle.

« Ce suicide, en 1979...

– Oui, c'est justement ça. À plusieurs reprises, quand il était dans cet état, il en a parlé. Il disait souvent : "Elle ne s'est pas suicidée ! Ils l'ont tuée !" »

– Ils ?

– Oui. Mais il n'a pas précisé qui, et je n'ai pas posé la question.

– Vous ne lui avez pas demandé, même s'il pouvait s'agir d'un meurtre ?

– Non, encore une fois... quand il traversait ces périodes, il fallait

être le plus discret possible. Quand il retrouvait son état normal, il ne voulait pas en parler.

– Vous avez essayé ?

– À deux ou trois reprises, c'est tout. Les signes parlaient d'eux-mêmes. Il ne voulait pas en parler.

– Et... vous croyez que c'est pour cette raison qu'il est venu me voir ? »

Elle avait l'air véritablement désespérée.

« Vous devez savoir, Veum, qu'il était... qu'il venait de traverser une de ces périodes. Il était sombre, triste, instable. Et il n'en était pas encore sorti. J'avais souvent peur, pendant ces phases. Il pouvait paraître... suicidaire, si vous voyez ce que je veux dire. Mais ça n'a pas été un suicide non plus, n'est-ce pas ?

– Rien ne l'indique.

– Non. Il nous a quittés. C'est insensé ! »

Le désespoir et le désarroi l'assaillirent de nouveau.

« Ce n'était pas une mort naturelle, Veum ! Aucun doute là-dessus !

– Non, mais si c'est cette rencontre avec Tor Steinestø qui a réveillé encore une fois le doute à propos de ce décès de 1979 ? Est-ce que cela a pu le pousser à rechercher la confirmation de ses soupçons ?

– Ce n'est pas impossible, répondit-elle entre ses larmes.

– Et pour ce faire, il a pu avoir besoin de... quelqu'un comme moi.

– Exactement.

– Ça ressemble de plus en plus à un boulot pour la police.

– Mais ils refusent de prendre ça au sérieux !

– Quand on aura les résultats de l'autopsie, si des éléments suspects apparaissent, je suis certain qu'ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour découvrir la vérité.

– D'accord, mais je ne peux pas attendre ! Vous ne comprenez pas ? Et si... et s'il avait été sur le point de faire une découverte ? Et si les gens qui ont tué Hildegunn Høgset en 1979 – comme il l'affirmait – l'avaient tué lui aussi ? Qui serait le prochain sur la liste ? Moi ? Les enfants ?

– Si vous craignez ce genre de chose, vous avez droit à une protection policière, mais...

– Mais ? répéta-t-elle, perdue. Dites ce que vous pensez ! Cette fille est hystérique. Vous ne me croyez pas, pas plus vous que la police. Alors à qui dois-je m'adresser ? Vous pouvez me le dire ? »

Nous nous regardâmes un moment. Puis je poussai un profond soupir.

« Écoutez... j'essaie seulement de voir cette situation d'un œil réaliste. La police dispose de gros moyens. Moi, je suis seul. Que voulez-vous que je fasse ? »

Le mouchoir avait fait sa réapparition. Elle essuya ses larmes, ravala

son désespoir.

« À ce stade, je pensais... vous demander de vous faire une idée de cette affaire, de voir si vous pouvez découvrir des choses sur ce qui s'est passé à l'époque, en 1979 ou je ne sais trop quand. Je... Compte tenu de la situation actuelle de la famille, je ne peux pas vous proposer une grosse avance, mais... nous avons en tout cas une assurance-vie assez importante. Quand on nous l'aura versée, je m'arrangerai bien sûr pour vous payer, dans une certaine mesure, si on peut en reparler. On fait comme ça ? »

Je songeai avec une certaine tristesse à la pile sans cesse croissante de factures impayées. Mais je pensai qu'il y a un chagrin dans la vie qui surpasse celui provoqué par des créanciers impatientes.

« Laissez-moi d'abord quelques jours pour faire des recherches préliminaires, et je vous appelle quand j'ai les résultats. »

Elle ne me fit pas un grand sourire, mais ses yeux scintillèrent.

« Merci, Veum. Merci de ne pas me rejeter... comme ils l'ont fait.

– Ne me remerciez pas trop tôt. D'autres l'ont regretté avant vous. »

Je la raccompagnai jusque dans le couloir. En traversant la salle d'attente, elle jeta des regards gênés autour d'elle. Mais elle ne me demanda pas où je l'avais trouvé, et je ne jugeai pas le moment opportun pour le lui préciser.

Une fois Tonje Svarstad partie, je m'installai à mon bureau pour réfléchir.

Un décès vieux de quatorze ou quinze ans quelque part sur la côte du Møre, très vraisemblablement qualifié d'accidentel – ou un « drame personnel », comme la presse et les pouvoirs publics l'appelaient quand il s'agissait en réalité de suicide. Un nom, Hildegunn Høgset. Et d'autres noms. Ça ne faisait pas beaucoup. Et mes contacts dans le Møre n'étaient pas particulièrement fiables.

Erlend Ekerhovd avait vécu dans une communauté d'Edwardsens gate en même temps qu'une vedette de la politique actuelle, Hedda Mikalsen, un policier en exercice, Tor Steinestø, et une chanteuse de seconde zone, Astrid Hauso. Je ne savais rien sur Tor Steinestø. Je n'avais jamais rencontré Hedda Mikalsen, mais puisqu'elle était l'une des personnes les plus en vue ces dernières années, je n'avais pas pu éviter d'en apprendre un peu sur elle à travers les échanges politiques et les manchettes de journaux. Bon nombre lui prédisaient une carrière nationale. La presse l'avait présentée comme un maire potentiel. J'avais entendu parler à une occasion d'Astrid Hauso, de Fiskerjenten, mais à ce que j'en avais compris, son avenir était nettement moins prometteur, du moins sur le plan de la renommée.

Selon toute vraisemblance, c'était une rencontre avec Tor Steinestø qui avait tout initié. Tor Steinestø habitait à Søvikneset. Il me semblait me rappeler que c'était près du Nordåsvann, entre Steinsviken et Søreide. Pas de mention de profession, mais puisqu'il était dans la police, je ne devrais pas avoir trop de mal à le retrouver. Astrid Hauso habitait sur Skivebakken. Hedda Mikalsen ne figurait pas dans l'annuaire. Elle devait être sur liste rouge, pour éviter les coups de téléphone intempestifs aux alentours de 2 heures du matin d'électeurs mécontents.

Je notai les coordonnées des deux premiers. Je contactai ensuite les renseignements pour qu'ils me donnent le numéro du standard de *Sunnmørsposten* à Ålesund. Mon appel fut renvoyé un certain nombre de fois avant qu'une voix féminine aussi jeune que fluette m'informe qu'elle n'avait aucun subordonné à qui faire suivre. Je mémorisai son nom : Lisa Henning.

« Vous êtes journaliste ?

– Mouiii », hésita-t-elle. Comme la plupart des gens de cette région, elle ne voulait pas trop s'avancer. « Seulement stagiaire, pour le moment.

– Je me demandais si vous pourriez m'aider à trouver des informations sur ce qui s'est passé à la fin des années 1970... On m'a parlé de 1979.

– 1979 ! » À l'entendre, on pouvait croire que c'était bien avant sa naissance.

« Oui. Une noyade, semble-t-il. »

Je lui donnai le peu d'informations que j'avais, et elle promit de voir ce qu'elle pourrait trouver. Je ne lui promis rien en retour, ce dont elle ne parut nullement se formaliser.

Le suivant sur ma liste était Tor Steinestø, mais le commissariat me fit savoir qu'il était en déplacement. Il ne serait de retour que le lendemain vers 10 heures. Désirais-je laisser un message ? Non. Je pourrais rappeler. Je ne voulais pas lui offrir la moindre chance de se défilier.

Au tour de Hedda Mikalsen. J'aurais pu essayer de la joindre à l'Hôtel de ville, bien sûr. Mais je me doutais vaguement de l'accueil qu'on me réserverait. Le plus souvent, c'était moins facile de rembarquer les gens quand ils étaient dans le couloir devant votre bureau. En plus, j'avais besoin d'un peu d'air frais, si tant est qu'on puisse qualifier ainsi la pollution urbaine au-dessus de Bergen entre octobre et novembre.

L'Hôtel de ville de Bergen se trouve à la limite de la zone dévastée par le grand incendie de 1916. C'est un bâtiment grandiose de l'âge d'or de l'architecture moderne, les légendaires années 1970, quand aucune façade n'était trop laide, aucun building trop mal proportionné. Le chantier avait été terminé en 1974, et depuis, on ne voyait que ça. Les mauvaises langues prétendaient qu'à l'instar de la Grande Muraille, il devait être visible depuis la Lune.

Son environnement était tout historique. L'ancienne salle du conseil de la ville, datant du ^{xvi}e siècle, se trouvait non loin, et témoignait d'une époque où les politiques locaux n'avaient pas besoin de construire en hauteur pour s'élever au-dessus de la plèbe. Son voisin le plus proche au sud était la Manufakturhus chaulée, jadis pénitencier et bagne, à présent investi par les forçats des temps modernes, les bureaucrates.

Hedda Mikalsen avait ses quartiers au onzième étage. Après avoir franchi sans dommage la barrière de la réception au rez-de-chaussée, je dus parlementer beaucoup plus énergiquement avec une première secrétaire dans les étages. La conseillère municipale était occupée toute la matinée, pouvait-elle me dire. Elle n'avait même pas besoin de s'en enquérir.

« Demandez-lui si elle n'a pas cinq minutes à consacrer à un vieil ami. »

Elle me toisa sévèrement.

« Comment vous appelez-vous ?

– Veum. »

Elle décrocha un téléphone et transmit la requête. Puis elle écouta la réponse de Hedda Mikalsen, avant de me reprendre dans sa ligne de mire.

« La conseillère municipale ne connaît aucun Veum, dit-elle.

– Non, mais... dites que c'est au sujet d'Erlend Ekerhovd. »

Même opération.

« Erlend Ekerhovd est mort, dit-elle.

– Et c'est bien ce dont il est question. »

La première secrétaire leva les yeux au ciel et poussa un gros soupir, mais répéta une fois encore ce que je venais de dire. La conseillère municipale prit alors les choses en main et nous rejoignit dans le couloir. Son bureau était au bout, et j'eus la satisfaction de pouvoir l'observer de loin avant qu'elle arrive.

Hedda Mikalsen était une petite boulotte aux cheveux brun cuivré courts, dotée d'une démarche énergique et d'un menton en galoche. Elle portait un tailleur simple, gris coke et élégant. Elle avait un document relié dans la main, comme pour bien illustrer qu'elle n'avait pas de temps à perdre. Elle se planta devant moi.

« Oui ? lâcha-t-elle sur un ton sec.

– Varg Veum », répondis-je en tendant la main.

Elle la serra sans enthousiasme. Sans sourire non plus.

« Comme je l'ai expliqué à votre charmante secrétaire, il s'agit d'Erlend Ekerhovd.

– Oui, j'avais compris. Mais encore ?

– Il...

– Oui, j'ai vu l'avis de décès, m'interrompit-elle. Mais ça fait des années que nous avons perdu le contact, alors... Pourquoi êtes-vous venu ?

– Je suis détect...

– Je sais qui vous êtes.

– Ah bon ?

– Je mets un point d'honneur à savoir le plus possible ce qui se passe en ville... et qui y opère.

– Oui, bon, ce n'est pas pour ma précision chirurgicale que je suis surtout connu... »

Elle regarda l'heure.

« En plus, je n'ai pas du tout le temps d'écouter des blagues vaseuses. Alors, si vous en veniez aux faits ?

– Hildegunn Høgset. »

Elle fut désarçonnée, en tout cas une seconde ou deux.

« Hildegunn ? Mais ça fait... combien de temps ? »

Elle lança un coup d'œil peu assuré sur le côté, comme si quelqu'un

avait griffonné la réponse sur le mur pour l'aider.

« Vous avez cinq minutes à m'accorder ?

– Bon, d'accord ! Venez. »

J'échangeai un petit coup d'œil avec la secrétaire, sans y trouver beaucoup plus de compréhension qu'un peu plus tôt, et je suivis Hedda Mikalsen en direction de son bureau.

Celui-ci donnait au nord-ouest. À l'ouest, Askøy nous protégeait de l'océan. Nous surplombions le réseau de bâtiments des quartiers situés entre Rådhusgaten et Torgalmenningen, un paysage de toits, de flèches et de cours intérieures qu'on ne voyait de nulle part ailleurs.

Hedda Mikalsen s'installa à son poste et m'indiqua un siège assez inconfortable, du côté électeur de la table. Elle n'était pas très grande, et le paraissait encore moins maintenant qu'elle était assise. Mais son regard bleu ne cillait pas derrière ses fines lunettes.

« Dix minutes, Veum. Un quart d'heure tout au plus. Je vous écoute.

– Je vais faire de mon mieux. Erlend Ekerhovd est mort dans mon bureau mercredi dernier.

– Dans votre...

– Ou pour être plus précis, dans ma salle d'attente. Avant que j'aie eu le temps de lui parler.

– Mais qu'est-ce que... Comment...

– Nous attendons encore les résultats de l'autopsie. Pour le moment, il est encore impossible de dire ce qui s'est passé.

– Mais il n'a quand même pas été... assassiné ?

– Rien ne l'indique, si je puis dire. Mais on ne sait jamais. Encore une fois... les résultats officiels ne sont pas encore connus.

– Seigneur ! C'est très triste. Il n'avait que... quelques années de plus que moi.

– Quarante et un ans, m'a-t-on dit.

– Quelque chose comme ça, approuva-t-elle avec un léger hochement de tête.

– Sa femme... Je ne sais pas si vous l'avez rencontrée ?

– Rapidement. Ils se sont connus après... notre dernière rencontre.

– Oui, j'ai cru comprendre qu'Erlend Ekerhovd et vous aviez vécu dans une communauté d'habitation, dans les années 1970 ?

– Oui, mais nous n'étions pas... Pas ensemble lui et moi.

– Non ?

– Non ! Mais vous avez parlé de Hildegunn.

– Oui. C'était avec elle qu'il était, peut-être ? »

Son regard se perdit.

« Oui, en effet. Un moment. Il y avait plein de... » Elle haussa les épaules. « Comment dire ? Des alliances.

– Des relations ?

– Eh bien... Mais comme je vous l'ai dit... Vous savez. Hildegunn

est morte, il y a des années.

– À la fin des années 1970, si je ne m'abuse.

– Je ne comprends toujours pas ce que vous cherchez, Veum. En quoi puis-je vous être utile ?

– Erlend Ekerhovd avait bien une raison pour venir à mon bureau, non ?

– Oui, mais... ». Elle fit un large geste des bras.

« Tonje Svarstad, sa femme, est venue me voir ce matin. Elle m'a dit qu'Ekerhovd voulait très vraisemblablement que j'enquête sur ce qui s'était réellement passé quand Hildegunn Høgset avait disparu.

– Réellement ? Elle s'est jetée dans la mer, non ? J'ai toujours cru comprendre qu'il s'agissait d'un suicide. Il y aurait des raisons de penser autre chose ?

– Je ne sais pas. Je commence tout juste à me pencher sur cette affaire. Voilà pourquoi j'espérais que vous pourriez m'apporter un peu plus de matière.

– Mais je ne la connaissais pas mieux que les autres !

– Et ce foyer ? Vous pouvez m'en parler ? Qui d'autre y habitait, par exemple ? Il se trouvait dans Edwardsens gate, c'est bien ça ?

– Oui... On s'y est installés, un groupe d'étudiants... Ce devait être à l'automne 1974. »

Elle avait vingt ans et venait de commencer un premier cycle d'histoire. Erlend et Atle étaient à l'origine de ce projet, et avaient invité d'autres personnes – Elisabeth, avec qui sortait Atle, elle, Tor, Astrid, Kari et Nils. Ils avaient passé la majeure partie de septembre à chercher l'endroit adapté, et avaient trouvé cette maison d'Edwardsens gate à la fin du mois.

– Une maison entière ? avait-elle demandé. Mais ça doit être très cher ?

– Non, non, l'avait rassurée Erlend. On pourra y être d'autant plus nombreux. On sera plus à se partager le loyer, et on aura à coup sûr des prêts plus avantageux. Une baraque de cette taille, dans ce quartier... Les responsables de la banque seraient trop heureux que nous n'arrivions pas à rembourser le prêt.

– Mais nous y arriverons, était intervenu Atle.

– Sans aucun doute...

Erlend avait été si convaincant que le scepticisme n'avait plus sa place, et le lendemain, ils s'étaient tous présentés pour la visite.

L'endroit avait tout d'une maison hantée. Les yeux ronds comme des billes, ils avaient parcouru toutes les pièces, le prospectus à la main.

– C'est vraiment super, Atle ! s'était exclamée Elisabeth en glissant amoureusement un bras sous celui du jeune homme.

– Notre première maison ? avait-il répliqué avec un petit sourire.

– Dans l'esprit du collectivisme ! avait ajouté Erlend.
– Bien sûr ! Mais Elisabeth est à moi, avait précisé Atle en serrant l'intéressée contre lui, et ils avaient ri, tous.

À l'origine, la maison avait été divisée en six ou sept logements, peut-être davantage. La densité de population était forte à l'époque où elle avait été construite, dans les années 1880. Depuis, elle avait traversé une période à deux ou trois logements, avant que le dernier propriétaire en date – un professeur de l'université de Bergen qui avait obtenu un poste à Tromsø – ne fasse sauter les ultimes portes entre les étages pour transformer le bâtiment en un seul et unique royaume. Deux des chambres portaient encore la trace des folles activités de plusieurs enfants.

– Il faut les refaire, avait estimé Tor.
– On le fera tous ensemble, avait commenté Erlend.

Ils avaient passé beaucoup de temps à explorer les lieux, et ce soir-là, autour de la grande table du restaurant Wesselstven, la calculatrice d'Erlend avait été beaucoup sollicitée. Ils s'étaient mis d'accord pour faire une offre...

« Nous l'avons obtenue par adjudication au bout de quelques jours, annonça-t-elle avec la même satisfaction que si l'événement remontait à la veille.

– Il n'y a pas eu d'autre offre ?
– Si, mais nous avons surenchéri, et tout à coup, c'était fait. Je me rappelle... Astrid et moi, on partageait un tout petit appartement sous les combles à Sydneshaugen, à l'époque... On buvait du vin rouge, ce soir-là, et on a eu le grand frisson. Aucun d'entre nous ne s'était endetté, jusque-là – en tout cas pas autant ! Et si nous n'y arrivions pas ?

– Mais vous y êtes arrivés ?
– Oui, oui... »

La vente conclue, ils étaient arrivés en rangs serrés. Solennellement, comme dans une église, ils avaient parcouru toutes les pièces : au rez-de-chaussée, où toute la surface était occupée par la grande cuisine et ce qui pouvait être deux salons et demi – si la dernière n'avait pas été à l'évidence une espèce de bureau pour le professeur, puis dans les étages. Ils s'étaient provisoirement réparti les pièces, les tâches de rénovation et de remise en état, avant de dresser une liste des meubles nécessaires, en priorité pour les parties communes.

– Demain, on va chez Fretex, avait décidé Elisabeth, et personne n'avait protesté.

De façon générale, ils étaient très facilement tombés d'accord. Seuls Kari et Nils avaient été sur la réserve.

« Combien étiez-vous, à peu près ? »

Hedda Mikalsen attrapa un stylo-bille et se mit à faire des arabesques sur la feuille devant elle, comme pour aider sa mémoire.

« Erlend et moi, vous le savez. Plus Atle Skurtveit et Elisabeth Olsen, ils étaient ensemble. Il y avait un autre couple, Kari Brände et Nils Ottesen, et on a tiré au sort entre eux pour savoir qui obtiendrait ce qui avait été la chambre des parents.

– Qui a gagné ?

– Atle et Elisabeth, mais ce n'était sûrement pas ça la raison.

– La raison de quoi ?

– Attendez, je termine la liste. Il y en avait deux autres, Tor et Astrid.

– Eux non plus ne formaient pas un couple ?

– Non. » Pour une raison inconnue, elle rougit.

« Non ?

– Tor et moi... Bon, ce n'est pas vraiment un secret. Nous sommes mariés, aujourd'hui.

– Tor Steinestø ?

– Oui.

– L'ami d'enfance d'Erlend Ekerhovd ?

– Oui, ils l'étaient.

– Mais ils avaient perdu le contact ?

– Oui, depuis... que nous avons emménagé chacun de notre côté.

– Curieux, vous ne trouvez pas ? »

Sa voix se fit plus sèche.

« Non, pourquoi ça ? Les gens grandissent, se perdent de vue, qu'y a-t-il d'étonnant ? Politiquement parlant, nous avons suivi des voies différentes. Et sur plein d'autres plans aussi.

– Mais j'ai entendu dire... Je ne sais pas si votre mari vous a dit qu'il avait croisé Erlend Ekerhovd tout récemment ?

– Non... répondit-elle, interloquée. Pas du tout. Quand est-ce que ça aurait eu lieu ?

– Il y a deux ou trois semaines.

– Ça n'a pas dû le marquer. Il ne m'en a rien dit, en tout cas.

– Bizarre. Bon, donc... » Je jetai un coup d'œil à mes notes. « Vous disiez que l'attribution des pièces avait été à l'origine de... quelque chose. Vous pouvez être plus précise ?

– Oui, c'était Nils et Kari. Ils sont partis au bout de six mois. Ils ne se plaisaient tout simplement pas en communauté, à ce qu'ils ont dit, et peut-être que la dimension politique a fini par leur peser.

– La dimension politique ?

– Oui, bon, n'exagérons rien, mais... c'était le milieu des années 1970, Veum, et plusieurs colocataires étaient très, très à gauche. Erlend, Atle et Elisabeth avaient un rôle central dans la direction locale de l'AKP. Mais Nils et Kari n'étaient pas les seuls à ne

pas adhérer. Nous étions plusieurs.

– Quoi qu’il en soit, vous êtes restés ?

– Eh bien, il faut bien avoir un endroit où habiter... En plus, ce n’était pas dénué d’un certain comique involontaire, tout ça, si vous voulez mon avis. Seigneur, quand je repense à... Certains distribuait *Klassekampen* aux abonnés dans toute Nye Sandviksvei. Si vous aviez vu le trousseau qu’Erlend avait pour toutes les portes d’immeubles ! Mais nous étions jeunes, Veum, et certains pensaient vraiment – vous pouvez me croire sur parole – qu’ils vivaient dans une période prérévolutionnaire, qu’ils étaient l’avant-garde de la révolution à venir.

– Ils sont partis en voyage organisé en Albanie, eux aussi ?

– Et comment ! répondit-elle avec un sourire en coin. Mais moi j’ai refusé. Je n’y suis jamais allée.

– Vous êtes partie droit vers l’ouest, alors, si on peut dire ? »

Elle me lança un coup d’œil sévère.

« Mes bases politiques sont très solides, Veum. N’importe qui doit pouvoir se permettre quelques années de jeunesse d’errance politique, non ?

– Si, si... » Je revins à mes notes. « Ça me fait huit noms. Kari et Nils ont été remplacés après leur départ ?

– Oui, mais pas par un couple. On était sept ou huit.

– Quand Hildegunn Høgset est-elle arrivée ?

– Oh, pas avant... 1977, je crois. Ce devait être après le départ de Ståle. Ståle Kvernmo, précisa-t-elle.

– Le Ståle Kvernmo ? »

Elle hocha la tête. Ståle Kvernmo était l’un des barons de la Bourse les plus connus en ville, et l’un des rares à ne pas avoir perdu trop de plumes lors de la crise de la fin des années 1980, essentiellement parce qu’il avait placé la majeure partie de sa fortune dans des propriétés réparties un peu partout dans le pays.

« Il était à l’AKP, lui aussi ?

– À l’époque, oui, répondit-elle avec un sourire un peu gêné. Mais... il a pas mal changé, avec les années, comme les autres. Si ma mémoire est bonne, il a failli être expulsé des États-Unis pendant ses études là-bas, après avoir été pris en flagrant délit au cours d’une razzia dans le milieu des stupéfiants.

– Tiens donc !

– Oh, rien de bien méchant, juste un pétard qu’il fumait dans son coin. Et il n’a pas été expulsé, en fin de compte. Il est rentré de son plein gré. Mais il est le seul d’entre nous à être allé à l’École supérieure de commerce. Avec Nils, bien sûr, mais ils avaient déménagé, à ce moment-là, comme je vous l’ai dit.

– Les pommes peuvent tomber vachement loin de l’arbre, à

condition de secouer assez fort le tronc... grommelai-je.

– Plaît-il ?

– Rien de bien important. Mais si vous me permettez de revenir à...

– Excusez-moi de vous interrompre, Veum, mais nous avons déjà largement dépassé le temps que j'avais promis de vous consacrer. J'ai un rendez-vous dans un quart d'heure, et j'ai à peine pu me préparer !

– Je suis désolé, mais... Je serai peut-être obligé de revenir sur cette affaire.

– Mais je vous en prie !

– Je devrais en discuter avec votre mari, peut-être ?

– Discutez-en avec Astrid... C'est elle qui nous a présenté Hildegunn. » Le ton employé laissait supposer que c'était une chose qu'elle ne lui pardonnerait jamais.

« Vous vous rappelez quand elle a emménagé ? »

Elle hocha ostensiblement la tête.

« Oh oui, Veum... Je me le rappelle. »

Le mois de janvier avait été exceptionnellement froid et sec, mais ce jour-là, alors que février approchait, marquait un changement de temps. La neige tombait en épais flocons blancs, et ils avaient mis quelques bûches dans le vieux poêle ouvert qui avait gardé sa place dans un coin de la cuisine. C'était l'après-midi, Tor et Hedda préparaient la salade. C'était leur jour de popote.

Le dîner avait été simple, thon en boîte et salade composée à base de ce que proposait le rayon fruits et légumes du supermarché le plus proche. Tor réalisait un assaisonnement en mélangeant du yaourt, du poireau et des herbes de Provence. Elle, pour sa part, s'était levée de très bonne heure afin de faire le pain avant de partir pour son premier cours.

Elle le savait. Elle était amoureuse de Tor. Mais ils n'avaient pas encore échangé davantage qu'une accolade toute amicale, qu'elle avait prolongée deux soirs plus tôt par un baiser sur la joue, un signal qu'il ne semblait pas avoir perçu. Pour le moment, il sifflait à côté d'elle. Elle vit ses avant-bras puissants sous les manches retroussées de sa chemise, jeta un coup d'œil discret à sa silhouette mince et à son petit cul dans son jean étroit et délavé. Une douce tension envahit son corps, et elle sut que si elle voulait, elle n'avait qu'à tendre la main, et...

Tor étudiait les sciences politiques, elle l'histoire. Il était en périphérie du parti, pas encore cadre, mais sans plus de doute sympathisant. Il avait participé au défilé du 1^{er} mai et à d'autres manifestations, et s'ils lui demandaient un service, comme porter des tracts ou peindre une banderole, il ne refusait jamais à condition d'en avoir le temps. C'était une féministe active, et appréciait donc son implication ; mais en tant que femme, elle devait reconnaître qu'elle était aussi sensible à sa virilité de cow-boy et à un charme débridé qui n'attirait pas qu'elle. Seuls les vestiges d'une éducation petite-bourgeoise l'empêchèrent de s'offrir à cet endroit et à cet instant. Elle s'était quand même posé la question : n'était-ce pas également pour cela qu'ils se battaient ? La liberté de la femme à choisir en tout, y compris sur le plan sexuel, en son âme et conscience ? N'était-ce pas ainsi que les hommes avaient avancé à travers les siècles ? Ne serait-ce pas bientôt à *elles* de saisir ce qui passait à leur portée, que la proie soit consentante ou non ?

La porte s'ouvrit. Elisabeth entra, de la neige dans les cheveux.

– Atle est rentré ?

Elle hocha la tête.

– Il est monté.

Elisabeth sourit et disparut. Elle lança un coup d'œil à Tor.

– On jurerait qu'ils sont amoureux comme au premier jour !

– Ce n'est pas le cas ?

– Ça fait quatre ans !

– Certaines personnes ont de la chance, murmura-t-il sur un ton qu'elle passa le restant de la soirée à essayer de décoder.

Erlend arriva juste après. Il salua gaiement, alla droit au placard de la cuisine, en sortit un verre qu'il remplit au robinet, et le vida d'un trait. Ah ! s'exclama-t-il. Que c'est bon ! J'ai grimpé toute la côte...

Tor tourna la tête vers la fenêtre.

– Par ce temps ?

– Il faudra plus qu'un peu de neige pour qu'Erlend Ekerhovd renonce à faire du vélo. Le véhicule personnel est le pire ennemi de l'environnement. Selon moi... il les avait regardés sans complaisance avant de poursuivre – c'est un devoir humain de se servir a) de ses pieds b) du vélocipède quand on va d'un point à l'autre de la ville.

– Le vélocipède ! murmura Tor.

– Oui ? Le candidat a une idée de ce que c'est ?

– Ce serait bien si...

– Oui, oui ! Le quotidien n'exclut pas un peu de style... Il fit un clin d'œil à Hedda et se fendit d'un sourire niais. Le nouveau est arrivé ?

– Non. C'est prévu pour aujourd'hui ? demanda-t-elle.

– Je crois. Mais on verra... Rassemblement à l'heure habituelle ?

– Le repas est bientôt prêt, répondit Tor.

– Alors je file dans ma chambre en attendant.

Il disparut. Erlend était l'aîné, vingt-cinq ans cette année-là, et en pleines études de norvégien. C'était lui le grand organisateur, qui dirigeait les réunions de groupe et proposait les plannings hebdomadaires en matière de cuisine, ménage et évacuation des poubelles. C'était également lui qui gérant leur bourse commune et les charges courantes.

La porte s'ouvrit derechef. Des voix féminines leur parvinrent depuis le couloir. Celle bien connue et haut perchée d'Astrid, puis l'autre : plus grave, nouvelle entre ces murs.

Par la suite, elle y repenserait souvent, et elle savait qu'elle n'oublierait jamais cet instant précis de janvier 1977, quand Hildegunn Høgset était entrée dans sa vie. Sans pouvoir en définir la cause exacte, il lui avait rétrospectivement paru aussi important que ses premières règles ou son premier rapport sexuel. Comme si l'impression que lui faisait Hildegunn Høgset tirait le tapis sous elle pour lui faire perdre l'équilibre, un équilibre qu'elle avait encore du mal à retrouver aujourd'hui, seize ans plus tard.

Ce fut Astrid qui entra la première. Astrid et ses cheveux raides et blonds, son duffle-coat noir et son pantalon en velours côtelé vert bouteille enfoncé dans une paire de bottes en caoutchouc blanc et bleu.

– Salut ! Vous êtes seuls... ?

– Les autres sont dans leur chambre, répondit Hedda en jetant un coup d’œil curieux derrière Astrid. Et c’est... ?

– Oui... Astrid se tourna légèrement. C’est Hildegunn... Høgset, ajouta-t-elle comme pour souligner ce que l’instant avait de solennel.

Hildegunn la regarda, et Hedda ressentit comme un coup au cœur. Elle fit un sourire mal assuré, s’essuya les mains dans un torchon, avança et tendit la main.

– Hedda Mikalsen. Bienvenue chez nous !

– Merci.

Hildegunn lui serra énergiquement la main et l’observa rapidement avant de se tourner vers Tor. Elle alla le saluer, sous le regard d’Astrid et celle-ci. Hedda remarqua l’effet que la présence de la nouvelle arrivante avait produit sur Tor, et elle se sentit à la fois brûlante et glacée. Non ! cria une petite voix en elle. Elle jeta un coup d’œil à Astrid, et vit son propre reflet. Elles étaient deux aspects d’une même question : l’invisible meilleure amie de la plus belle fille de l’école au moment où celle-ci entre sur la piste de danse et où le silence se fait.

Hildegunn se détourna de Tor, un léger sourire aux lèvres, et s’adressa à Hedda :

– Bien, si vous voulez de moi ici...

Un ange était passé. *Non, c’est exactement ce que nous ne voulons pas !* avait braillé la petite voix en Hedda, comme si elle apercevait déjà les contours de la situation à venir. Mais elle répondit simplement, comme sa solide éducation bourgeoise le lui avait inculqué depuis l’enfance : Bien sûr ! Ce n’est pas grand-chose...

Tor fit un large geste des bras et éclata d’un rire que Hedda trouva idiot, et elle essaya de lui faire comprendre par le regard. Mais il était hermétique à ses coups d’œil, et il le resta jusqu’à la fin de la journée...

Ce soir-là, le repas commun fut pour le moins étrange.

Astrid avait montré sa chambre à Hildegunn, et à l’heure habituelle, ils s’étaient retrouvés autour de la grande table de la cuisine, où tous les volontaires pouvaient participer aux derniers préparatifs. On sortit des verres, on remplit des brocs d’eau, Tor coupa du pain, et ils se mirent à parler tous en même temps, comme ils avaient coutume de le faire.

– Vous avez fait la connaissance de Hildegunn ? demanda Hedda sur un ton badin.

– Je l’ai rencontrée avec Astrid quand nous avons discuté du

contrat, répondit Erlend.

– Non, pas encore, intervint Elisabeth. Elle est arrivée aujourd’hui ?

– Il y a une heure environ, précisa Tor.

– Comment est-elle ?

– Tout à fait... correcte, répondit Tor en déposant les tranches de pain dans un grand panier.

– Un peu... commença Hedda, mais elle s’interrompit en entendant des pas dans l’escalier.

Elisabeth la regarda avec curiosité.

– Oui ?

– Non, rien, conclut très vite Hedda.

Un mélange de tension et d’expectative emplît la pièce. La nouvelle venue portait à présent un pull-over tout simple couleur rouille, ajusté sans être provocateur, et un jean étroit bleu pâle. Elle avait une paire de confortables chaussons noirs aux pieds. Elle avait coiffé ses cheveux en les retenant par une petite barrette derrière chaque oreille pour dégager son front, et ils flottaient légèrement, vraisemblablement lavés de frais, au-dessus de ses épaules. Elle fit un sourire rapide, et Hedda songea : *Celle-là, elle sait très exactement quelle impression elle fait aux gens.* Elle les passa lentement en revue, avant de prendre la parole :

– Il y a beaucoup de monde ici que je n’ai pas encore salué.

Autour de la table ce soir-là, l’ambiance avait été très particulière. D’ordinaire, les conversations les plus diverses allaient bon train au cours des repas. La composition des camps et les sujets sur lesquels ils débattaient étaient variables. Les manifestations politiques au programme n’étaient pas rares. Des désaccords nets pouvaient apparaître, si nets que des mesures spéciales étaient parfois nécessaires pour qu’on ne discute pas à table de certains thèmes, qui attendraient le café ou le thé d’après dîner. L’intensité des échanges avait atteint son paroxysme quand Atle s’était « autoproletarisé » d’après les directives du comité central d’Oslo. Plusieurs locataires pensaient que dans cette affaire comme dans d’autres, les cadres du Vestland devaient conduire une politique indépendante vis-à-vis du comité central du NKP, à l’instar de Furubotn en 1940.

– Furubotn ?! Tu es titiste, ou quoi ?

– Et toi ? Trostkiste ?

Les noms de plantes et d’oiseaux fusaient volontiers à ces occasions.

Mais ce soir de 1977, il n’avait pour ainsi dire pas été question de politique. L’attention de tous était tournée vers Hildegunn. Même ceux qui étaient assis à l’autre bout de la pièce n’écoutaient que d’une oreille distraite ce qui se disait à proximité. Tout le monde suivait ce que Hildegunn avait à raconter. Hedda crut remarquer que les trois garçons – Tor en particulier – étaient complètement absorbés par la

nouvelle venue. La distraction atteignit un degré tel qu'Erlend finit par donner quelques coups de cuiller sur son verre, attendit le silence, et prit la parole :

– Camarades ! Comme vous le savez, une nouvelle locataire s'est installée parmi nous aujourd'hui, Hildegunn Høgset, provisoirement en période d'essai... comme d'habitude, mais... euh...

Il ne termina pas sa déclaration et passa à l'ordre du jour :

– L'habitude veut que, euh, nous nous présentions les uns aux autres, pour qu'elle fasse notre connaissance, et... vice versa. Et puisque c'est toi la nouvelle, Hildegunn, pour nous... Cela semblerait naturel si tu pouvais parler la première ?

– Ah oui ? Elle avait fait un sourire énigmatique. Il n'y a pas tant que ça à dire, je crois. Je suis née et j'ai grandi à Oslo. Mais j'ai vécu quelques années aux États-Unis, après le divorce de mes parents et le retour au pays de ma mère. En ce moment, je suis les cours de l'École des beaux-arts, mais j'ai passé beaucoup de temps à New York, dans les milieux artistiques.

– Pas mal, murmura Tor.

– Elle fait des tableaux super chouettes, intervint Astrid. Vous verrez !

– Sur quelle ligne es-tu ? voulut savoir Atle.

Pour la première fois, un souffle d'incertitude passa sur la nouvelle venue.

– Quelle ligne ?

– Oui ? Tu es membre, par exemple ?

– À... Elle ne termina pas sa phrase.

– À l'AKP ! Qu'est-ce que ce serait d'autre ?

De nouveau, Hedda remarqua que, dès lors que le parti était mentionné, une poussée d'adrénaline envahissait Atle. L'agressivité était à peine dissimulée, et Erlend se pencha en avant :

– Oui, tu sais... commença-t-il avec un petit rire. Nous sommes presque tous des marxistes-léninistes. Mais nous sommes très... tolérants !

Hedda fut frappée de constater que ces derniers mots sonnaient presque comme une mise en garde, et Hildegunn avait l'air un peu désorientée quand elle répondit :

– Oui, non, je ne suis pas membre, moi. Pas encore.

– Non, non. Et puis... Erlend jeta un coup d'œil rapide autour de la table. Tor ne l'est pas non plus.

– Mais c'est bien le seul ! s'enflamma Atle. Ce fut soudain à ces deux-là de se regarder en chiens de faïence.

– Tu as le temps d'y réfléchir, la rassura Erlend. Si tu as besoin de lecture ou d'en discuter, nous sommes disponibles... à tout moment.

Hedda avait regardé Tor, et elle se souvenait avoir pensé qu'il

n'allait pas tarder à se déclarer, lui aussi, sans condition.

Après le repas, ils s'installèrent en petits groupes au salon pour y boire le thé ou le café. Erlend et Astrid présentaient les règles de la maison à Hildegunn. D'autres discutaient. Atle et Elisabeth s'étaient retirés. Tor feuilletait *Klassekampen* tout en jetant des coups d'œil réguliers à Hedda, qui avait trouvé un livre et le lisait avec aussi peu de concentration que Tor. *Pourquoi ne le lui avait-elle pas dit, pendant qu'il en était encore temps, qu'elle était amoureuse de lui ? Il était peut-être déjà trop tard...*

Hedda Mikalsen se ressaisit et me regarda de nouveau bien en face.

« Vous ne deviez pas y aller, Veum ?

– Si. Juste une chose... Avant de partir, j'aimerais qu'on récapitule très rapidement de qui on parle. Hildegunn Høgset, je suis au courant. Erlend Ekerhovd aussi. J'ai noté Tor Steinestø. Vous avez mentionné Ståle Kvernmo...

– Oui, mais il avait déménagé quand Hildegunn...

– J'avais compris. J'ai aussi le nom d'Atle Skurtveit. On parle bien du représentant syndical ?

– Oui. Et Elisabeth travaille à Haukeland, ajouta-t-elle très vite. Elle est médecin. Elisabeth Olsen. Mais ils...

– Oui ?

– Rien. Ils ne sont plus ensemble. Atle et elle. C'était juste ça.

– Bon, bon. Ça arrive aussi dans les meilleures... Il ne reste donc qu'Astrid Hauso, me semble-t-il, et je crois que je la trouverai par mes propres moyens.

– Ça me paraît bien. » L'impatience était manifeste dans ses yeux.

« Alors je ne vais pas...

– Non. »

Hedda Mikalsen me tourna brusquement le dos et alla s'asseoir derrière son bureau. Elle posa un regard découragé sur la pile de dossiers, avant de prendre le premier. Je rejoignis pour ma part le commun des mortels.

Je m'arrêtai sur le trottoir devant l'Hôtel de ville pour réfléchir. Le commissariat de police n'était pas loin, mais Tor Steinestø n'était pas disponible. Je ne savais d'ailleurs pas du tout s'il accepterait de me parler. Les chanteuses, c'était plus mon genre. Je dégainai mon téléphone mobile et composai le numéro d'Astrid Hauso. Personne ne répondit, alors le choix fut simple. J'allai là où je ne risquais pour ainsi dire rien, hormis une tentative de recrutement au Syndicat national des travailleurs sociaux déchus, affilié à la centrale syndicale du Hordaland. La tête haute, je rejoignis la Folkets Hus.

La Folkets Hus, la maison du peuple avait déménagé. Ils n'allaient pas tarder à revenir à leur point de départ.

La première avait été construite par l'association ouvrière de Bergen au début du ^{xx}e siècle, à l'endroit où se dressait auparavant la vieille maison du sucre, Sukkerhuset, le bâtiment principal de Det bergenske Sukkerraffinaderi, une société qui avait fait faillite à une date aussi lointaine que 1766. La première Folkets Hus brûla en 1954 et fut remplacée par un autre immeuble, un bâtiment vert au coin de Håkongsgaten et Sverres gate. La confédération étudiante y avait organisé des débats, dans la grande salle. J'y avais moi-même occupé le dernier rang lors de quelques réunions, l'année où je suivais des cours à l'université, sans jamais me présenter au moindre examen. Dans l'intervalle, des petits malins avaient eu l'idée de raser le Kjøttbasar pour y mettre la Folkets Hus. La mesure avait été abandonnée quand la nouvelle Folkets Hus, comme on l'appelait alors, s'était vu attribuer un terrain dans Allehelgens gate après le départ des forces de police de l'ancien pénitencier pour s'installer de l'autre côté de la rue. Mais dès le début, la nouvelle Folkets Hus était trop petite, et la quatrième version, Sentrum Folkets Hus, était en cours de construction dans Håkongsgaten, au coin de Teatergaten.

Je trouvai Atle Skurtveit dans son bureau au cœur du bâtiment vert, quatre étages au-dessus d'une station-service qui occupait tout le rez-de-chaussée. Ce bureau était aménagé de façon aussi prolétaire que le mien. Il y avait même une armoire à archives. Mais lui avait *une* chose que je n'avais pas. Une affiche du Parti travailliste norvégien, sur laquelle une grosse rose écarlate avait pris la place des bannières rouges qu'on avait remises pour de bon.

Je frappai au chambranle, et il apparut de derrière une pile de dossiers qui rappelait furieusement celle derrière laquelle Hedda Mikalsen avait disparu quand je l'avais quittée. Sa voix était brusque, hostile.

« Oui ? Vous êtes... ? »

– Veum.

– C'est à quel sujet ?

– Erlend Ekerhovd. »

Il repoussa son fauteuil et se tourna vers moi, ses jambes musclées bien écartées. Une jolie brioche surmontait la ceinture de son pantalon, trahissant qu'en dépit de son passé plutôt radical, il avait trouvé depuis longtemps sa place dans le haut du panier syndical

local.

« Erlend est mort.

– En effet. Sa femme m’a demandé de faire quelques recherches.

– Des recherches ? » Il passa une main sur ses fins cheveux coiffés en arrière et m’interrogea du regard. Il avait un visage large et charnu, des traits grossiers et facilement reconnaissables. Ses sourcils étaient broussailleux, ses lèvres pincées, et une nuance rougeâtre sur sa peau laissait supposer une tension artérielle supérieure à la normale.

« Je suis détective privé... »

L’information le laissa de marbre, il attendait la suite.

« Avant sa mort, Erlend Ekerhovd cherchait des renseignements sur une personne que vous avez connue tous les deux, à une époque.

– Ah oui ?

– Hildegunn Høgset. »

La réaction ne se fit plus attendre. Son visage rougit tout à coup, et son regard exprima une grande fureur contenue.

« Hildegunn ? Mais elle est morte, elle aussi ! Il y a des années et des années !

– Quatorze ou quinze ans, à ce que j’en sais.

– Et depuis, plus personne ne l’a vue !

– Vue ?

– C’était un suicide. Elle s’est donné la mort.

– Mais vous venez de dire... depuis, plus personne ne l’a vue ?

– Oui ? Ce serait son fantôme, le cas échéant. Si je ne me trompe pas, elle n’a jamais été retrouvée, ajouta-t-il sur un ton maussade.

– Ah non ?

– Vous savez comment c’est, là-haut.

– Là-haut ?

– L’endroit où elle s’est noyée ! » Il baissa subitement le ton et se détourna, avant de me regarder de nouveau.

« Oui... c’était un hôtel quelque part sur la côte du Møre, non ?

– Je n’en sais rien. Pas encore.

– Bon, enfin, c’était là. Les journaux en ont parlé. Pas en une, bien sûr, compte tenu de ce que c’était.

– Un suicide ? »

Il s’interrompt quelques secondes, et se remet à crier.

« Personne ne l’a regrettée !

– Vraiment ?

– C’était un monstre, Veum. Pendant que nous habitions ensemble... En peu de temps, elle a détruit davantage que tous ceux que j’ai rencontrés dans ma vie. Un pouvoir de nuisance énorme, et dans tous les domaines. Humain. Politique. En bref...

– Pas une grosse perte pour l’humanité ?

– Pas une... » Il se ravisa. « Il ne faut rien souhaiter de tel aux gens.

Et ce n'est pas ce que je fais. Mais... bon.

– Vous ne l'avez jamais regrettée.

– Non. Je ne sais pas... Qui vous en a parlé ?

– Hedda Mikalsen, en premier lieu.

– Hedda ! » Il poussa un gros soupir. « Qu'est-ce qu'elle en sait ?

– Ah, ça...

– Mais alors, vous avez eu vent de notre vie en communauté, si je comprends bien.

– En effet. Je me la représente assez bien.

– Oui... »

Un monstre. Il se rappelait bien l'impression qu'elle avait faite quand ils s'étaient tous retrouvés pour le dîner, quand elle leur avait été présentée comme leur nouvelle colocataire. Dès le premier instant, elle avait...

Son regard. Ce regard vertigineux, avide, qui ne vous quittait pas jusqu'à ce que vous n'en puissiez plus et que vous détourniez les yeux, pour chercher le plus infime secours, quel qu'il soit.

S'il y avait une chose dont il n'avait pas besoin, c'était ça. Il avait ce qu'il lui fallait. Il avait Elisabeth.

Elisabeth et lui s'étaient trouvés dans le syndicat. Ils occupaient chacun des postes assez élevés sur le plan local, la relation entre eux avait été cordiale et d'égal à égal, comme il convenait à l'avant-garde révolutionnaire à laquelle ils pensaient alors appartenir. La discipline était si profondément ancrée que, même lorsqu'ils couchaient ensemble, ils pouvaient se rendre compte qu'ils gémissaient leur pseudonyme reçu pendant le camp d'été : Tanja ! Klaus ! Ils en avaient ri, évidemment, en s'agaçant de ne pouvoir en parler à personne pour illustrer l'efficacité d'une discipline révolutionnaire sans faille. Ils faisaient l'amour méthodiquement et de façon programmée, jamais pendant des périodes d'incertitude et rarement mus par leur seul désir, car ni l'un ni l'autre ne voulait d'enfant à ce stade de leur carrière. Mais ils le faisaient dans un respect mutuel. Elisabeth était libérée et exigeante, et ce qu'il ne savait pas faire, elle se faisait une joie de le lui expliquer. Par la suite, quand ils eurent rompu, il put s'estimer heureux d'être allé à bonne école quand il rencontrait de nouvelles partenaires, et il entendait souvent la voix d'Elisabeth en fond sonore au moment où il se mettait à l'œuvre sans la moindre hésitation et avec la plus grande précision.

Le jour où Hildegunn Høgset arriva dans Edwardsens gate, ils s'étaient accordé une petite partie de jambes en l'air dans leur mansarde, dans l'après-midi, le seul moment où ils ne dérangerait pas trop les autres. Voilà pourquoi ils avaient été parmi les derniers à descendre. Leur coït résonnait encore faiblement dans leur corps au moment où ils étaient entrés dans la cuisine.

Hildegunn avait été la dernière à arriver. C'est alors qu'il l'avait remarqué, pour la première fois. Son impact sur les gens.

Les deux filles s'étaient saluées.

– Elisabeth.

– Hildegunn. Alors tu dois être...

– Atle.

Sa main dans la sienne. Son regard.

– J'espère que nous allons bien nous plaire ensemble.

– Oh, ça... sans doute.

Un léger sourire, un peu plus de force dans la poignée de main, puis elle se détourna lentement de lui, comme après la dernière danse de la soirée, la plus lourde de sens, quand toutes les portes sont encore entrebâillées.

Elisabeth s'était discrètement raclé la gorge à côté de lui.

Il l'avait ensuite observée en douce. Sa beauté toute particulière : une bouche pulpeuse et délicate, des sourcils sombres qui dessinaient des contours nets à son visage, la toute petite fossette sur son menton et le geste sec presque imperceptible de la tête qui faisait bouger ses cheveux, mais surtout son regard, toujours braqué sur celui ou celle à qui elle parlait...

Pendant le repas, il lui avait demandé sur quelle ligne elle était – au moins pour capter encore une fois son attention, à défaut d'autre chose, et il avait obtenu la réponse peu assurée que lui donnaient systématiquement ceux qui n'avaient pas encore rallié le mouvement. Il avait tout de suite ressenti de la colère à l'idée qu'il n'avait même pas ça, l'influence qu'un poste haut placé dans le parti lui conférerait, entre autres pour la convoquer à des entretiens sur son manque de clairvoyance idéologique, voire lui donner quelques cours particuliers d'introduction pratique au marxisme-léninisme...

C'est Erlend qui avait fait la première levée. Il s'était habilement immiscé dans la conversation et avait désamorcé un conflit potentiel, avec pour conséquence – tel qu'il l'avait interprété par la suite – qu'Erlend et elle avaient couché ensemble dès sa première nuit à Edvarsens gate, en silence et dans le calme, certes, mais pas assez discrètement pour que la petite vibration qui se propageait dans le bois de la vieille maison chaque fois qu'un couple faisait l'amour ne soit remarquée de tous, comme s'ils participaient tous à une partouze chaque fois que l'un d'entre eux allait en voir un autre ou recevait de la visite de l'extérieur. Quoi qu'il en soit, en l'espace d'une semaine, leur couple était bien réel ; c'était officiel, cela ne faisait pas de doute, bien qu'ils continuent à occuper chacun leur chambre.

Elisabeth lui avait demandé son avis dès le premier soir, quand ils avaient pris congé des autres.

– Que penses-tu d'elle, Atle ?
– De... qui ?
– À ton avis ? avait-elle rétorqué avec un coup d'œil sévère.
Hildegunn...

– Elle a l'air OK. Pas de perception des classes très développée, d'accord, mais il va falloir arranger ça.

– Oui ? Oui, il va falloir...

Ce soir-là, contrairement à son habitude, Elisabeth avait pris l'initiative d'un autre rapport sexuel, comme pour s'assurer l'attention d'Atle et l'empêcher de penser à d'autres...

« Elisabeth Olsen et vous étiez en couple, si j'ai bien compris ?

– Oui.

– Et vous étiez membres de la direction de l'AKP pour la région Ouest ?

– Vous êtes bien informé, je vois. Mais...

– Oui ?

– Eh bien, sur le plan politique... l'engagement n'était pas partagé de la même façon par tous. Elisabeth était issue d'une vieille famille du NKP, le genre à avoir résisté même à Staline. Anne-Lise, sa sœur, et elle entretenaient un rapport presque religieux au communisme, et c'est avec ça qu'elles se sont converties à l'AKP dans les années 1970. C'était comme la foi de leur enfance, une espèce de fondamentalisme politique.

– Vous ne vous êtes pas laissé convaincre aussi complètement, vous autres ?

– Certains avaient des points de vue plus matérialistes, en tout cas.

– Oui, j'ai cru comprendre que vous étiez le seul à avoir un boulot en bonne et due forme ?

– C'est exact. Les autres étaient... des étudiants, tous.

– Mais vous vous entendiez bien ?

– Nous n'aurions pas dû ? J'avais les mêmes origines.

– Autoprolétarisé, comme ils disaient ? »

Il me lança un coup d'œil assassin.

« Nous faisons tous des choix dans la vie, Veum. J'ai fait les miens, à l'époque, et c'étaient les bons pour moi. Les discussions animées ne manquaient pas, au parti comme dans la communauté, mais... sur le principe, nous étions tous d'accord.

– Autrement dit, cette communauté d'Edwardsens gate était l'idylle prérévolutionnaire parfaite ? » Puis, devant son silence, j'ajoutai :
« Avant que Hildegunn Høgset n'arrive pour tout saccager, j'entends.

– Saccager ?

– Vous l'avez qualifiée de monstre, il y a un instant.

– Oui, un monstre... ou un ange, ça revient souvent au même.

– Tiens donc ? Un certain Elvis a chanté un jour une chanson sur une fille qui ressemblait à un ange, mais qui était “*a devil in disguise*”. C’est à cela que vous faites allusion, peut-être ? »

Son regard s’était perdu.

« Un démon déguisé ? Oui... Mais je n’ai pas été le plus durement touché.

– Qui l’a été, alors ?

– Erlend, Tor, répondit-il en écartant les bras.

– Tor Steinestø, qui a épousé Hedda Mikalsen ?

– Oui. Mais c’était plus tard. Qu’ils sont sortis ensemble.

– Ça a quand même dû créer de sacrées turbulences ? » Il ne répondit pas. « Je veux dire... si elle a effectivement quitté Erlend Ekerhovd pour Tor Steinestø... comme ça ! » Je claquai des doigts. « Ça a bien dû envenimer les choses, au moins entre eux deux. »

Il me regarda, pensif.

« Oui... Oui, peut-être... À moins qu’Erlend se soit senti consumé dès ce moment-là. Dans mon souvenir, aujourd’hui, il avait presque l’air soulagé que ce soit terminé. Il me semble avoir vu l’espèce de joie dissimulée avec laquelle il a observé la chute de Tor, comme s’il se réjouissait à l’avance de le voir mis sur la touche au moment où un élément nouveau et encore plus intéressant ferait son apparition dans l’arène.

– Comment ont réagi les autres filles ?

– Eh bien, aucune d’entre elles n’était en couple. Avec Erlend ou Tor, je veux dire. Hedda était sans doute la moins contente, mais, comme je vous ai dit... Ce n’est que plusieurs années plus tard que Tor et elle... sont sortis ensemble. »

Je l’observai.

« Et donc, quand Tor Steinestø a été mis sur la touche, comme vous dites, le suivant sur la liste, c’était...

– Non, non ! Vous vous méprenez. Ce n’était pas une traînée, bon sang ! Un monstre, oui, mais c’est tout à fait différent. Elle est restée avec les deux... un bon moment, avant de... se lasser.

– Se lasser ?

– Oui ! Elle exprimait une espèce de... comment dire... de désespoir. Comme si elle devait constamment avancer. À la recherche de quelque chose qu’elle n’a peut-être jamais trouvé. Et ce serait pour ça qu’elle a fini par... faire ce qu’elle a fait.

– Là, vous parlez du suicide, n’est-ce pas ?

– Oui. »

Parfois, quand Atle travaillait dans l’équipe du soir, il lui arrivait de dormir l’après-midi. C’est à l’une de ces occasions, à la fin du mois de mai 1978, qu’on frappa doucement à la porte de sa chambre, avec tant de légèreté qu’il ne fut pas certain d’avoir bien entendu.

Il s'était assis dans son lit, désorienté.

– Oui ?

Elle avait ouvert la porte et passé la tête à l'intérieur.

– Je me demandais... tu veux une tasse de thé ?

Il avait tiré l'édredon sur lui, encore à moitié endormi.

– Une tasse de thé ? Oui, merci... Je descends, avait-il bâillé.

– Non, non, elle est prête, je vais la chercher.

Pris au dépourvu, il s'était assis au bord du lit, gêné d'être nu sous la couette. Elle était revenue très vite, et s'était assise avec le plus grand naturel à côté de lui, sa tasse à la main.

– En fait, je devrais étudier, aujourd'hui, mais... Il y a un tel silence dans la maison, et je me suis dit... Depuis que je suis arrivée, j'ai...

– Oui ?

– Tu as dû t'en rendre compte... Elle avait émis un petit rire, et passé une main sur son épaule.

– Eh bien...

Sa main était restée, avant de descendre au moment où il s'était tourné vers elle. Une expression pensive dans le regard, elle avait caressé sa poitrine velue, s'était attardée comme par distraction sur un téton, qui s'était durci au contact de sa main.

– Mais ça ne serait pas bien... Je veux dire, par rapport à Elisabeth...

– Non...

« À quoi pensez-vous ? »

Il arracha ses yeux de l'affiche du Parti travailliste au mur ; Dieu sait où il était à ce moment-là.

« À rien, ça n'a aucun rapport avec... ça ne concerne que les personnes impliquées. »

J'attendis un petit moment.

« Je comprends.

– Ah, ça, ça m'étonnerait beaucoup !

– Mais en tout cas, ça a conduit à votre rupture avec... Elisabeth.

– Certes, oui !

– Alors que s'est-il passé ?

– Vous êtes sourd ? J'ai dit que je ne voulais pas en parler.

– Je veux dire... après. Vous avez continué à habiter tous ensemble ?

– Non. J'ai déménagé cet automne-là. Je travaillais, quand même. Elisabeth était encore étudiante.

– Et Hildegunn ?

– Elle a déménagé aussi, ai-je appris. Au cours du même automne.

– Vous l'avez revue ?

– Non.

– Après avoir déménagé, j'entends.

– Non, j'ai dit ! C'est seulement un an après, que j'ai appris... Nous étions encore membres de la direction du parti, Erlend, Elisabeth et moi... Qu'elle était morte.

– Elisabeth n'a pas dû être anéantie, j'imagine ? »

Il me dévisagea, estomaqué.

« Mais dites-moi... Qu'est-ce que vous insinuez ? Elisabeth et moi étions des adultes. Si ça s'est terminé entre nous... Nous pouvions encore discuter comme deux camarades de parti, et elle n'a jamais été mesquine. Elle a dû en prendre bonne note, comme nous tous. » Il fit un geste vague de la main. « C'est Erlend qui a été le plus touché. Par le décès, je veux dire.

– Pourquoi ?

– Ah, ça, il faudrait le lui demander... » Il s'interrompit. « Ça ne va pas être facile, maintenant, mais... Il n'arrêtait pas d'en parler. Il disait qu'il ne comprenait pas qu'elle ait pu faire une chose pareille. Qu'il devait y avoir autre chose. Ça l'obsédait. On a fini par en avoir tellement notre claque qu'on lui a demandé de la fermer là-dessus. Mais quand j'y repense, maintenant... C'était peut-être lui qui l'appréciait le plus, en fin de compte. » Il posa sur moi un regard sombre. « Qu'est-ce que j'en sais ?

– Non... »

Le silence retomba. Je regardai autour de moi, dans cette pièce sans âme.

« Mais par la suite, ça a plutôt bien marché pour vous ?

– Eh bien... Je suis ici, en tout cas. J'ai laissé mes péchés de jeunesse derrière moi, mais j'ai toujours des bases politiques solides dans ma vie quotidienne. Ma vision des classes est toujours aussi nette. J'ai épousé une chouette fille, Marit, nous avons eu deux enfants, et nous habitons une maison à Bønes. J'ai obtenu ce que je voulais.

– La relation entre Elisabeth et Hildegunn Høgset, comment était-elle ?

– Il va falloir que vous lui demandiez.

– J'y compte bien.

– Si elle veut bien répondre, s'entend !

– Pourquoi ne voudrait-elle pas ? »

Il haussa les épaules, tendit les deux bras vers la pile de documents sur son bureau.

« Bon... Je n'ai pas que ça à faire, Veum. Je crois qu'on a fait le tour de la question.

– Oui, pour le moment, peut-être.

– Pour le moment ? répéta-t-il, sur le qui-vive.

– Non ? »

Je pris congé, le laissai avec sa grosse pile de documents et sa juste

vision des classes. J'espérais qu'il parviendrait à faire s'équilibrer les comptes, crédit, débit et tout le reste, dans la comptabilité de la vie.

Avant de mettre un terme à cette journée de travail, je passai à la bibliothèque municipale de Bergen. Au service régional du premier étage, je consultai les microfilms de plusieurs journaux datés de 1979, l'année du trépas de Hildegunn Høgset. Je ne trouvai aucune référence à cet événement. Par acquit de conscience, je vérifiai dans les éditions de 1978 et 1980, avec un résultat tout aussi navrant. J'allais être contraint de faire confiance à Lisa Henning et ce qu'elle pourrait dénicher à Ålesund. J'essayai de la joindre, mais on me fit savoir qu'elle était partie.

Je rentrai à la maison sous un ciel d'octobre maussade comme pas permis entre les montagnes, une peau noire mise à sécher en prévision des fêtes de fin d'année. Il pleuvait, mais même la pluie était de mauvaise humeur. Ce n'étaient pas les cascades hilares du printemps, mais les averses lugubres de l'automne. Pas la vie qui renaissait avec fougue, mais celle qui s'éteignait lentement.

Une fois installé dans mon fauteuil, derrière des rideaux tirés, avec Ben Webster sur la platine CD et un petit verre d'aquavit Simers Tafel sur la table à côté de moi, je me demandai encore une fois ce qu'Erlend Ekerhovd avait bien pu attendre de moi. Ça m'agaçait qu'il n'ait pas pu vider son sac. Je n'avais plus qu'à tâtonner dans le noir, chercher des ombres et explorer des sentiers sur lesquels l'herbe avait plus ou moins repoussé¹.

Je ne m'étais pas fait une idée très précise de la dénommée Hildegunn Høgset, hormis l'impression qu'elle avait manifestement laissée sur tous ceux qu'elle rencontrait, dès le premier instant. Le peu que je savais à ce stade ne m'expliquait pas non plus pourquoi elle avait décidé de mettre fin à ses jours en sautant dans la mer quelque part sur la côte du Møre, environ un an après avoir quitté la vie en communauté de Bergen.

Le lendemain, il pleuvait encore, et le vent s'était levé. J'avais les pieds trempés avant d'avoir fait la moitié du chemin entre la maison et le bureau, et quand je me défis de mon manteau, une petite flaque se forma rapidement en dessous.

Après m'être fait une tasse de café, j'appelai le *Sunnmørsposten* et demandai à parler à Lisa Henning. Elle était là. Sa voix paraissait encore plus jeune et fluette que la veille. Mais elle avait mis les petits plats dans les grands, et fait ce que je lui avais demandé.

« En tout cas, j'ai lu ce que j'ai trouvé sur elle dans les archives.

– Et qu'as-tu découvert ?

– Pratiquement rien. Mais j’ai discuté avec l’un des anciens employés, Ola Husbø, parce que c’est lui qui avait rédigé ce que le journal avait publié sur elle, à l’époque. »

Je notai le nom.

« Et... ? »

– Eh bien... ». Je l’entendis feuilleter des papiers. « J’ai un article daté du 22 octobre 1979. Une femme originaire du Nordfjord a été portée disparue le dimanche matin à l’hôtel Havgløtt, à Vigra. Des témoins l’ont vue parcourir une jetée. Mais on n’en a pas fait toute une histoire, car à ce que m’a raconté Husbø, on a supposé qu’elle... qu’elle s’était flanquée à la mer de son plein gré.

– Sur quels fondements ?

– Husbø dit qu’elle avait laissé une lettre dans sa chambre, découverte le dimanche matin, quand elle ne s’est pas présentée pour le petit déjeuner. La directrice de l’hôtel a ouvert la chambre et a trouvé le courrier. Elle a appelé la police, et les recherches ont commencé.

– Mais elle n’a jamais été retrouvée, si j’ai bien suivi ?

– Non... hésita-t-elle. Rien ne figure là-dessus dans nos archives.

– En ce qui concerne l’enquête... n’a-t-elle pas fait l’objet d’un avis de recherche ?

– Non, elle n’est même pas nommément citée dans le reportage. Je suppose que la famille a été tenue au courant directement par la police.

– Mais tu es certaine qu’il s’agit bien de Hildegunn Høgset ?

– Oui. Ola Husbø l’a confirmé.

– Et il est écrit qu’elle était originaire du Nordfjord ?

– Oui. C’est surprenant ?

– Oui. De ce que j’ai appris jusqu’ici, rien ne la relie au Nordfjord.

– Il n’y a rien d’autre, et ça ne figure que la toute première fois. “Une femme originaire du Nordfjord portée disparue à Vigra”.

– Bon. Cet Ola Husbø, tu as son numéro de téléphone ?

– Oui, je me suis dit que tu le voudrais peut-être. » Elle me donna un numéro, que je notai.

« Merci pour ton aide.

– Ce n’est rien. »

Elle démontra son manque d’expérience en ne faisant pas cette fois non plus la demande expresse d’être la première informée si je faisais une découverte qu’ils pourraient exploiter. Je ne lui promis donc rien, mais l’ajoutai à ma liste des bons candidats à un remerciement individuel dans ma prière du soir.

Les deux coups de fil suivants furent à destination de mes vieux copains de Allehelgens gate.

J’appelai en premier lieu Annemette Bergesen, qui put m’expliquer

avec une pointe d'impatience que *non*, elle n'avait toujours rien à me communiquer concernant les causes du décès d'Erlend Ekerhovd. Et *si*, sa femme avait évoqué un suicide sur la côte du Møre dans les années 1970, mais ils n'avaient pas encore eu le temps d'approfondir cet aspect de l'enquête.

« Il y aurait un lien entre ces deux événements, par hasard ? conclut-elle.

– Juste que c'était sans doute pour cette raison qu'Ekerhovd est venu me voir ce jour-là.

– Qui vous l'a dit ?

– Sa femme.

– Dites-moi, monsieur Veum, grinça-t-elle, vous ne voudriez pas dire par là que vous enquêtez sur ce décès ?

– Non, non, je connais mes limites.

– Ah oui ?

– Mais ce suicide de 1979, vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je m'y intéresse un peu ? Puisque vous n'y attachez pas une grande importance, et qu'elle m'a demandé elle-même de le faire ? Tonje Svarstad.

– Non, non... Pas du tout. Ça ne peut pas nuire. À condition que vous nous transmettiez les informations qui pourraient avoir un lien direct avec ce dernier décès.

– Bien sûr, répondis-je sur le ton le plus badin que je pus. Avez-vous déjà rencontré Tor Steinestø, un de vos collègues ?

– Steinestø ? Quel service ?

– Ah, ça, je n'en sais malheureusement rien.

– Je ne crois pas avoir entendu ce nom. Mais ça ne fait que six mois que je suis ici. On ne m'a pas présenté tout le monde, loin s'en faut. Pourquoi cette question ?

– Bof, il a habité dans la même communauté qu'Erlend Ekerhovd, il y a longtemps. Dans les années 1970. Et par ailleurs, il est marié à Hedda Mikalsen, dont vous *pouvez* avoir entendu parler. La conseillère municipale.

– Bon. » Elle avait toujours l'air aussi impatiente.

« Alors je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

– Merci, bonne journée.

– De même... »

J'attendis une trentaine de secondes, pour éviter de perturber leur standard. Puis je composai le numéro direct d'Atle Helleve.

« Ici Helleve.

– Ici Veum.

– Ah... grogna-t-il. J'ai entendu dire que tu nous avais dégoté un nouveau cadavre.

– Je n'aurais pas pu l'éviter.

– Tiens donc ?
– Il m’attendait dans mes locaux.
– Pas mal... Vous aviez rendez-vous ?
– Non, malheureusement. Je n’avais jamais entendu parler de ce gars-là.

– Tu nous laisses enquêter là-dessus, hein ?
– Bien sûr. Tu t’attendais à autre chose ?
– Alors que me vaut l’honneur, aujourd’hui ?
– Tu as un collègue qui s’appelle Tor Steinestø, n’est-ce pas ?
– Oui. Dans un autre service, mais il bosse ici, c’est vrai.
– Quel service ?
– SSP. Service de surveillance de la police, comme ça s’appelle aujourd’hui.

– Je comprends. Ils ne m’ont jamais eu dans les pattes, eux.
– Ah, pouffa-t-il, ils t’ont sans doute dans leurs registres, si je les connais bien.

– Et pour quoi ? Participation à la manifestation contre l’arme atomique quand j’étais élève à la Katedralskole de Bergen, en 1959 ? Refus d’obéir aux ordres pendant mon service militaire à Jørstadmoen deux ans plus tard ? Ou tentative ratée de séduction d’une féministe enrôlée pendant les exercices sous les drapeaux à Ulven en 1966 ?

– Quelque chose dans le genre.
– Tu le connais ?
– Tor Steinestø ? Pas vraiment. Il doit avoir quelques années de plus que moi, et il dépend d’un autre service, comme je t’ai dit.

– Il reçoit ?
– Sur terrain neutre, peut-être. Essaie de l’appeler.
– Tu accepterais de me recommander auprès de lui ?
– Pas avec ta réputation, Veum. Désolé.
– Bon... Si tu n’as pas de nouvelles de moi dans quelques jours, fais-moi rechercher dans la maison. On ne sait jamais ce qui peut arriver, quand il est question du SSP...

– Oh, à part cette histoire de féministe, tu n’as pas l’air d’avoir grand-chose à craindre. »

Mais je n’appelai pas Tor Steinestø tout de suite. À la place, je lançai une offensive sur l’hôpital de Haukeland. Ce ne fut pas rapide, et quand ils parvinrent enfin à mettre la main sur le docteur Olsen, du service d’oncologie, elle n’avait absolument pas l’air intéressée par ce que j’avais à lui raconter. Après avoir parlé assez sérieusement, elle consentit tout de même à me consacrer une partie de sa pause déjeuner.

« Je vous attends à l’entrée de la cantine, au deuxième, à droite en haut de l’escalator, à 12 h 15 précises », conclut-elle avant de raccrocher sans m’avoir demandé si ça me convenait.

Je n'avais pas grand-chose d'autre qu'une heure et des indications de lieu. Avant de partir, j'appelai néanmoins Tor Steinestø, et à ma grande surprise, j'obtins un rendez-vous avec lui aussi.

« Hedda m'a prévenu que vous essaieriez de m'appeler. Mais ça ne pose aucun problème. On peut discuter autour d'un café. Holberg, à 14 heures, ça irait ?

– Oui, on n'y verra sans doute aucun communiste si tôt dans la journée.

– Vous savez, ça fait longtemps qu'on ne s'intéresse plus à ces choses-là, Veum.

– Ah oui ?

– La guerre froide est terminée, vous n'étiez pas au courant ?

– Si, mais je n'en dors pas mieux la nuit pour autant.

– À 14 heures, Veum. Je pourrai vous tranquilliser encore un peu. »

Il était d'une jovialité confondante. Il devait avoir raison. La guerre était terminée, les fantassins avaient été reconvertis en travailleurs sociaux armés de la *licence to smile*, y compris dans leur vie personnelle. La vie était pleine de surprises. Certains en mourraient même.

¹ Allusion au titre du dernier roman de Knut Hamsun (1859-1952), *Paa gjengrodde stier* (1949), *Sur les sentiers où l'herbe repousse*.

Miraculeusement, ce n'était pas la place qui manquait au parking souterrain de l'hôpital de Haukeland. Je pris l'escalier mécanique jusqu'au second, et me postai à l'endroit qui m'avait été indiqué. Un coup d'œil sur ma montre me permit de constater que j'avais passé la ligne d'arrivée avec la marge la plus restreinte possible. Elle affichait 12 h 14.

J'appartiens à cette catégorie de gens que le simple fait d'entrer dans un hôpital met mal à l'aise, et je ressentais déjà une petite douleur au ventre, comme si mon appendice avait trouvé le moment plus qu'opportun pour se rappeler à mon bon souvenir.

Une femme maigre et énergique franchit la porte vitrée de l'escalator et prit son virage à toute vitesse. Elle planta son regard dans le mien, et demanda sans détour :

« Veum ? »

Je hochai la tête et tendis la main. Elle la serra et la lâcha instantanément, comme par crainte d'être contaminée.

« Elisabeth Olsen.

– Enchanté. »

Elle se contenta d'un signe de tête vers l'intérieur de la salle tout en longueur. Les fenêtres tournées vers l'ouest nous permettaient de voir la végétation de l'atrium. Une paroi vitrée cloisonnait le fond de la pièce en partie fumeurs.

« On va voir si on trouve un coin tranquille. Vous voulez manger quelque chose ?

– Un petit sandwich, ça ira. »

Nous nous servîmes au comptoir. Je me trouvai un en-cas tout prêt, elle se confectionna le sien en l'agrémentant d'une tranche de fromage. Nous choisîmes tous les deux du thé et nous installâmes à l'extrémité d'une grande table. Un emplacement fort peu discret, mais en contrepartie, les conversations autour de nous atteignaient un tel niveau sonore que nous allions pouvoir nous confier nos secrets les plus intimes sans que quiconque l'entende.

Son visage était conforme à sa voix : sec et dépouillé, avec des yeux très clairs. Ses cheveux châains semés de gris étaient tirés avec force en arrière, et rassemblés en une petite queue-de-cheval dans la nuque.

« Je n'ai pas très bien compris ce que vous me vouliez, Veum ?

– Je vais vous expliquer. Mais vous savez déjà... qu'Erlend Ekerhovd est mort.

– Oui. »

Je lui laissai le temps d'ajouter quelques mots, mais elle ne saisit pas l'occasion.

« Vous trouvez peut-être que c'est un peu... triste ?

– Ce que je ressens en l'occurrence ne vous regarde pas.

– Non... J'ai juste pensé à une chose. Hier, j'ai discuté avec Atle Skurtveit, que vous connaissez... »

Elle haussa les sourcils en une mimique pleine d'ironie.

« Lui non plus n'a pas manifesté de chagrin à la nouvelle de la disparition de celui qu'on peut désigner comme votre ancien colocataire. »

Elle mangea un morceau, sans paraître vouloir répondre.

« Mais vous aviez peut-être perdu le contact ? »

Elle mâcha encore un peu.

« Erlend, Atle et moi avons travaillé en étroite collaboration sur le plan politique, à une époque. Quand cette partie de notre vie s'est achevée, il ne nous restait plus grand-chose sur quoi construire une amitié.

– Mais Atle Skurtveit et vous formiez un couple, si je ne m'abuse ?

– Ah oui.

– Ah ? Ce n'est pas vrai ? »

Elle posa sur moi un regard terne.

« Si. Mais ça s'est arrêté, ça aussi.

– Pour quelle raison ?

– Mais dites-moi... commença-t-elle en me fusillant du regard. Non, vraiment ! De quel droit osez-vous me poser des questions sur ma vie privée ? ! »

Un silence pénible s'installa. Et nous n'étions peut-être pas aussi tranquilles que je le supposais, en fin de compte. En tout cas, deux ou trois infirmiers assis un peu plus loin à la même table jetaient des coups d'œil gênés dans notre direction, comme s'ils n'avaient pas la moindre envie d'être impliqués dans cette histoire.

Je tentai une manœuvre détournée.

« Un autre décès est apparu dans le cadre de mes recherches...

– Ah oui ? » Le ton était sarcastique, mais son regard trahissait qu'elle était sur le qui-vive.

« Et de quelles recherches s'agit-il, exactement ?

– Comme j'ai essayé de vous l'expliquer au téléphone... C'est Tonje Svarstad, la veuve d'Erlend, qui m'a demandé d'effectuer quelques recherches sur un sujet qui préoccupait Erlend juste avant sa mort. Un sujet dont vous vous souvenez sans doute. Hildegunn Høgset, qui a disparu en octobre 1979.

– Disparu ! Elle s'est suicidée.

– Oui, c'est ce que j'ai compris, mais vous qui êtes médecin... On ne peut pas en être certain à cent pour cent avant que le cadavre ait été

retrouvé, non ?

– On ne l’a pas retrouvée ?

– Non. Pas à ce qu’on m’a dit. »

Pour la première fois, elle parut moins sûre d’elle.

« Mais... elle a laissé une lettre, je crois ?

– Oui. J’enquêterai là-dessus, en tout cas. Mais pour aller à l’essentiel... C’est à cause de Hildegunn Høgset qu’Atle Skurtveit et vous vous êtes séparés, n’est-ce pas ? »

Elle se leva légèrement de son siège, se pencha vers moi et me feula en pleine figure :

« Je vous le répète : je ne réponds pas à des questions sur ma vie privée ! »

Elle se rassit, prit sa tasse et la porta à sa bouche. Sa main tremblait. Les infirmiers levèrent les yeux au ciel, ramassèrent leurs affaires et s’en retournèrent à un quotidien plus paisible, cancéreux en phase terminale, des choses dans le genre.

« Et si je vous dis, encore une fois, qu’Erlend Ekerhovd est mort tandis qu’il s’intéressait de près aux circonstances de la disparition de Hildegunn Høgset ?

– Vous voulez dire que... Dites-moi, de quoi est-il mort ? Erlend.

– Je ne sais pas.

– Rien de suspect, alors ?

– Dans ce décès ? » Je tournai la tête sur le côté, puis de nouveau vers elle, comme pour évoquer une incertitude. « Je n’ai pas accès aux rapports de la médecine légale, malheureusement.

– Non, ça ne me surprend pas. » Elle regarda l’heure. « Bon... Je suis désolée de ne pouvoir vous être d’aucun secours, mais il faut...

– Que pensiez-vous de Hildegunn Høgset ?

– C’est-à-dire ?

– Elle a fait une forte impression sur ceux avec qui j’ai discuté, si j’ai bien compris. Dès le tout premier instant.

– Ah, ça... »

Elle ne savait pas quoi dire. Et elle ne voulait pas. Elle avait décidé que tout ce qui s’était passé pendant la période où Hildegunn Høgset avait vécu avec eux dans Edvardsens gate était rayé de sa mémoire, une fois pour toutes.

Mais la toute première impression... une espèce d’antagonisme spontané, peut-être parce qu’elle s’était immédiatement doutée de l’effet qu’elle faisait sur les hommes de la communauté, Atle compris.

Leur première rencontre autour de la table du dîner, ce soir-là. Hildegunn était arrivée un tout petit peu en retard, comme la « primadonna-née » qu’elle était, et avait serré la main à tous ceux qu’elle n’avait pas encore vus. Elle, pour sa part, était restée

silencieuse pendant tout le repas, sur la réserve, pour écouter la conversation, sans faire grand-chose d'autre qu'échanger des coups d'œil avec Hedda, les rares fois où elles trouvaient que l'ambiance s'envenimait. Elle avait ensuite fait remonter Atle dans la chambre dès que l'occasion s'était présentée, et elle se rappelait lui avoir dit, après qu'ils avaient fait l'amour pour la seconde fois ce jour-là : Je vote contre.

– Contre ? De quoi parles-tu ?

– Je ne veux pas d'elle ici.

– Hildegunn ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Je ne veux pas, c'est tout. Je le sens. Elle n'apportera que des ennuis...

– Elisabeth, enfin ! Tu... Bon sang ! Des arguments, camarade ! Des éléments concrets ! De la documentation ! Des impressions, on peut tous en avoir. Une qualité de petit-bourgeois, si tu veux mon avis...

Cette réplique était sans appel. De plus, il n'y eut pas de vote, et dans le cas contraire, elle aurait constitué une minorité pitoyable. Mais à présent, il lui arrivait de regretter de ne pas avoir fait valoir son point de vue avec plus de force.

« Vous n'appréciez pas beaucoup Hildegunn Høgset, n'est-ce pas ?

– L'apprécier ? » Un soupçon de tristesse et de nostalgie passa sur son visage. « Non, en effet.

– Alors ça ne vous a pas fait de peine, quand vous avez appris ce qui lui était arrivé ?

– De la peine ! À quoi bon ?

– Ah, ça... »

Son regard se perdit. Puis elle se tourna vers moi de nouveau, et se ressaisit.

« C'est tout ce que j'avais à dire. C'est du passé, tout ça.

– Atle Skurtveit a dit à peu près la même chose. » Je poussai un léger soupir. « Sur le plan politique, vous êtes toujours active ?

– Pas du tout !

– Vous avez abandonné, vous comme tous les autres ?

– Certainement pas ! J'ai gardé l'idéologie. Je n'ai pas renié mes principes, comme certains autres. » Son visage s'était empourpré.

« Vous pensez à...

– Hedda, par exemple, qui représente au conseil municipal un parti dont nous ne voulions même pas entendre parler à l'époque. Ou Atle, qui est entré dans le milieu syndical à des fins révolutionnaires, mais qui est devenu un gros ponton chez eux.

– Ils ont obtenu des résultats.

– Ah, ça, oui ! souffla-t-elle avec dédain. C'est facile de critiquer, avec le recul, ce pour quoi nous nous battions dans les années 1970. Mais nous étions jeunes, idéalistes, engagés. Nous croyions à notre cause. Nous avons soutenu le mouvement de libération dans le monde entier, nous avons payé de notre poche les comités de grévistes et les travailleurs en grève, même si nous ne roulions pas sur l'or.

– Les installateurs d'ascenseurs vous en seront éternellement reconnaissants, murmurai-je.

– Et on nous prenait au sérieux ! répliqua-t-elle en haussant le ton. On nous surveillait, en tout cas. Je crois même qu'il y avait un mouchard parmi nous, à Edvardsens gate.

– Allons bon ! Quelqu'un qui rendait compte de vos faits et gestes, vous voulez dire ?

– Oui. Avec des conséquences très graves. N'oubliez pas que des acteurs centraux du mouvement marxiste-léniniste du Vestland ont habité dans la maison. À plusieurs reprises, nous avons soupçonné que des gens savaient ce que nous allions faire, avant que nous le fassions. Mais le pire de tout, c'est ce qui s'est passé en février 1977.

– À quoi pensez-vous ?

– Le 23 février 1977. La date est gravée dans ma mémoire, comme si c'était hier. Mais ça ne vous dit rien, manifestement ?

– Je suis désolé. À côté de quoi suis-je passé ?

– Le nom de Feargal Flynn, ça vous dit quelque chose ?

– Vaguement...

– The Catford Five ?

– Ça se précise...

– Il était temps.

– Un activiste de l'IRA arrêté en ville, c'est ça ? »

Elle hocha la tête, le visage dur.

« Feargal Flynn était caché dans un appartement de Løvstakksiden, sous une fausse identité. Officiellement, c'était le petit ami d'une des filles du mouvement, et c'est chez elle qu'il habitait. Il est arrivé en Norvège en novembre 1976, et très peu de gens connaissaient sa véritable identité. Mais le 23 février 1977, la section spéciale de la police a pris l'appartement d'assaut. Il a été arrêté et envoyé en Angleterre, où il a été emprisonné. Il attendait son procès quand il est mort, tout à coup.

– De quoi ?

– La version officielle parlait d'une défaillance cardiaque. Mais pas mal de choses permettaient de penser qu'il n'en était rien. Les pouvoirs publics anglais n'y allaient pas vraiment de main morte avec les militants de l'IRA... En tout cas, je peux vous assurer que notre contact là-bas a pris toute cette histoire très à cœur.

– Vous aviez de bonnes relations ?

– Nous soutenions des mouvements de libération partout dans le monde, répliqua-t-elle avec un regard mauvais. L'IRA en était un, et si nous pouvions les aider...

– Mais cette fois, ça s'est mal passé ?

– Oui, et ils n'étaient pas contents, j'aime autant vous dire. Ils ont envoyé deux personnes de l'autre côté de la mer du Nord, et nous avons tous été interrogés, sans exception. La pauvre fille qui le cachait a bénéficié d'un abandon des poursuites, mais elle maintenait que ce n'était pas elle qui l'avait dénoncé. Au contraire. Elle l'aimait, disait-elle. » Elle se pencha en avant et baissa le ton. « Je n'aurais pas voulu être à la place de celui ou celle qui l'a balancé, si ces gars lui ont mis la main dessus.

– Ils ont promis de se venger ?

– Pas directement, mais comme vous le savez sans doute... Ils ont des traditions beaucoup plus sanglantes dans leur lutte que ce à quoi nous sommes habitués en Norvège.

– Ça pouvait être synonyme de danger de mort d'être démasqué, alors ? »

Elle hocha la tête.

« Vous soupçonniez quelqu'un en particulier ? »

Elle haussa les épaules. Son visage était sévère.

« Tor Steinestø s'est quand même retrouvé au SSP, par la suite...

– Ça reste entre nous, répondit-elle avec un regard éloquent. Mais bon. La vie continue. Ça commence à faire longtemps. Le mouvement s'est ratatiné. Le monde n'était pas mûr pour nous, et une réalité beaucoup plus dure nous attendait après. Mais je ne suis plus active sur le plan politique. Je consacre mes forces à d'autres choses.

– Un mari et des enfants ? »

Elle ne broncha pas, mais ne répéta pas sa litanie sur les questions auxquelles elle ne répondait pas.

« Et les autres colocataires ? Vous les voyez, de temps en temps ? »

Elle fit une dernière tentative pour être conciliante.

« Je ne vois plus qu'Astrid, une fois par an, à peu près, en fonction de nos disponibilités. Pas souvent, en tout cas.

– Astrid Hauso ? »

Elle hocha imperceptiblement la tête.

« Les autres ? »

Elle secoua la tête.

« De quoi parlez-vous, à ces occasions ? Du bon vieux temps ?

– Nos sujets de conversation ne vous regardent pas !

– De Hildegunn Høgset, peut-être ? »

Elle se leva, rassembla nos affaires sur son plateau.

« Je n'ai plus le temps. Je suis désolée de devoir dire que ce n'était pas une rencontre très agréable. Au revoir. »

Elle m'abandonna à la table, comme un soupirant éconduit. Avant de m'en aller, je priai de toutes mes forces pour ne pas me retrouver sur la prochaine liste des patients du service d'oncologie, et pour que, dans le pire des cas, elle ait trouvé un nouveau poste entretemps.

Cinq ans après l'ouverture du centre commercial Galleriet entre Torgallmenningen et Olav Kyrres gate, le bar Holbergstuen avait conservé son atmosphère joviale de troquet. Les vitraux sur la ville étaient les mêmes, et le plafond de poutres basses garantissait un esprit intact. La seule différence visible, c'était la porte latérale qui permettait d'accéder directement d'une des galeries du centre. Mais c'était la plus proche du commissariat, et ce fut par là qu'entra l'homme que j'identifiai rapidement comme Tor Steinestø.

Je me levai de ma place près de la fenêtre, et il traversa le local d'un pas léger. Tor Steinestø était maigre, nerveux, vêtu d'un manteau clair, d'un costume gris sur une chemise blanche rehaussée d'une cravate discrète. Ses cheveux noirs cédaient du terrain sur le front, et s'ordonnaient de part et d'autre d'une impeccable raie sur le côté.

« Veum ? »

Je hochai la tête.

« Steinestø, je présume. »

Il fit un sourire en coin.

« Nous savons tout sur vous, bien sûr.

– Bien sûr. Alors ça ne vous surprendra pas si je vous dis que j'ai commandé une bière ?

– Non. Je crois que je vais vous imiter. »

Il fit signe à la serveuse, qui se dirigeait déjà vers nous, un menu à la main.

« Rien à manger ? se désola-t-elle.

– Non, merci. Que des aliments liquides », répondit Tor Steinestø. Il tira une chaise, posa son manteau sur le dossier et s'assit.

« Vous creusez dans nos péchés de jeunesse, si j'ai bien compris.

– C'est comme ça que vous les voyez ? »

Il émit un petit rire.

« Je peux en tout cas vous assurer que c'est un stade révolu depuis longtemps, à présent, Veum.

– D'accord, mais c'est un joli grand écart en termes de carrière. D'un collectif de l'AKP au SSP, j'entends. Pour un peu, j'aurais pu croire que vous auriez eu du mal à trouver du boulot dans cette branche de la fonction publique. »

Il se renversa en arrière et haussa les sourcils.

« Vous savez, je n'ai jamais été membre de l'AKP. Les autres l'étaient.

– Tous ? »

Il hésita, et une ride songeuse apparut entre ses sourcils broussailleux.

« Ouiiii, à une ou deux exceptions près, peut-être.

– Hildegunn Høgset, par exemple. Elle était membre, elle ? »

Il se fit grave.

« Oui, Hedda m'a dit que c'était sur cette affaire que vous planchiez. Non, en fait, je ne crois pas. Mais un tel secret enveloppait ces choses-là, à l'époque...

– Je veux bien, mais ce n'est pas ça qui vous pose problème ?

– Aujourd'hui, non. Si vous saviez qui ils avaient comme agents d'influence, comme on pourrait les appeler. À l'université, par exemple. Plusieurs professeurs, entre autres, qui n'ont encore aujourd'hui jamais moufté ni reconnu publiquement ce qu'ils défendaient à l'époque...

– La confession, ce n'est pas très naturel pour les Norvégiens...

– Non, peut-être pas. »

Nos verres arrivèrent sur la table. Il y avait peu de monde dans le local. La majeure partie de la clientèle serait sans doute là en milieu de soirée, hormis ceux qui viendraient dîner.

« C'est Erlend Ekerhovd qui a tout déclenché, alors.

– Oui, c'est triste. Nous étions amis d'enfance.

– Ah oui ?

– C'est comme ça que je suis entré dans la communauté, et non en raison de mes sympathies politiques, comme beaucoup de gens ont pu le croire.

– Je vois. Vous ne connaissiez pas non plus Hedda ?

– Non.

– Mais vous vous plaisiez... dans un environnement politique assez éloigné du vôtre, si je comprends bien ?

– Bof... Je n'étais pas très à droite non plus. À l'époque comme maintenant, j'étais plus une espèce de social-démocrate. À vrai dire, je n'étais pas très engagé. Je me concentrais sur mes études, je faisais du sport, des courses d'orientation, j'avais des intérêts très différents de ceux des autres colocataires, autrement dit. Mais au départ, ce n'était rien d'autre qu'une vie en communauté, une façon de réduire les coûts individuels.

– Et vous étudiez le droit ?

– Pas à ce moment-là. J'étais en sciences sociales et histoire. J'ai fait mon droit quelques années plus tard, à Oslo.

– Un policier avec un solide bagage universitaire, en d'autres termes ?

– Parquetier, Veum.

– Mais pourtant... en tant que policier, Steinestø, comment qualifieriez-vous le suicide supposé de Hildegunn Høgset, en

octobre 1979 ?

– Supposé ?

– Oui, appelons-le ainsi, provisoirement. »

Il but une grosse gorgée de bière et posa sur moi un regard plein de réserve.

« Bon, c'est une affaire sur laquelle je ne me suis pas vraiment penché. Professionnellement. Notez que je ne connais pas les détails de cette histoire.

– Que savez-vous, alors ?

– Pas grand-chose de plus que Hedda et les autres, me semble-t-il. Hildegunn a pris une chambre dans un hôtel quelque part sur la côte du Møre, un jour d'octobre cette année-là. 1979. Le lendemain, elle avait disparu, et quand ils ont fouillé sa chambre, ils ont trouvé une lettre d'adieux. Par la suite, j'ai compris qu'elle avait été vue sur les rochers. Mais personne ne l'avait vue revenir. C'était tout simplement un faux mystère, surtout compte tenu de la lettre.

– Mais...

– Non, il n'y a pas de "mais" ?

– Vous n'avez jamais cherché à avoir plus d'informations auprès de la police du Sunnmøre ?

– Non, pourquoi l'aurais-je fait ? Quand c'est arrivé, j'étais loin d'envisager d'entrer dans la police, et plus tard, je n'ai eu aucune raison de le faire. Le temps soigne toutes les plaies, comme vous le savez, et celle-là n'était pas très profonde, chez aucun de nous.

– Ce qui veut dire ? Vous avez quand même habité sous le même toit, Hildegunn, Hedda et vous ?

– Un an et demi, à peu près, oui. Mais nous n'avons jamais été très proches. Pas ce qu'on appellerait des amis intimes. Alors le chagrin et le manque, après...

– Mmm. » Je levai mon verre et l'inclinai doucement vers l'ouest, comme une mer miniature de liquide doré dans le coucher de soleil.

« On m'a raconté une autre histoire.

– Laquelle ? répondit-il avec un regard plein de méfiance.

– On m'a dit que cette année-là, Hildegunn et vous aviez eu une liaison. »

Il ne répondit pas.

« Chez moi, ça fait de vous davantage que des colocataires lambda. Je parlerais assez facilement de gens "très proches" et d'"amis intimes". »

Il planta un regard dur et froid dans le mien.

« On voit que vous ne connaissiez pas Hildegunn.

– Non, en effet. Que pouvez-vous me dire sur elle ?

– Elle était... particulière. Je ne sais pas comment l'expliquer, Veum, mais vous avez bien dû rencontrer des gens comme ça, qui ont

une sorte de charisme discret, et, qu'ils le veuillent ou non, ils attirent toute l'attention sur eux.

– Je peux comprendre que vous ayez craqué.

– Craqué ! Ce n'était pas aussi simple, croyez-le bien. Au début, c'est avec Erlend qu'elle était.

– Hedda et vous, vous étiez...

– Non, non, pas à ce moment-là. Pas du tout.

– Bon. Mais que s'est-il passé ?

– Ah... »

Ils avaient observé depuis la ligne de touche, tous autant qu'ils étaient, l'évolution de la relation entre Hildegunn et Erlend, dès leur première nuit d'amour, et Erlend avait été passablement déboussoilé, le lendemain matin au petit déjeuner, par les regards éloquents et les allusions : qu'il ne croie surtout pas qu'il pouvait garder ça pour lui. La maison était pour le moins sonore...

Hildegunn et Erlend étaient rapidement devenus le second couple en bonne et due forme, bien qu'ils habitent toujours chacun de son côté, dans deux chambres distinctes. Pourtant, il ne s'écoula que quelques mois avant qu'ils ne flairent un déséquilibre entre eux, une incertitude bien visible chez Erlend et une agitation encore plus nette chez Hildegunn, comme si elle cherchait autre chose... Elle avait entamé un processus créatif important, et restait souvent jusque tard le soir à l'École des beaux-arts pour y peindre des tableaux. Les dîners en commun et les réunions se faisaient fréquemment sans elle. Il lui arrivait d'oublier des tâches en matière de nettoyage ou de cuisine, mais quand la question était abordée en assemblée de groupe, Erlend se tortillait et lui trouvait des excuses vaseuses, tandis qu'elle se contentait de regarder la table, manifestement mal à l'aise, en promettant que ça ne se reproduirait pas. Mais ça se reproduisait, et Erlend la remplaça souvent pour ne pas accentuer les tensions dans la maison.

Par une soirée de mai cette année-là, Tor était sorti emprunter quelques livres à la bibliothèque, et il fut surpris par une violente averse. Le blouson sur la tête, il alla s'abriter sous l'auvent de la gare, et tomba sur Hildegunn. Un petit parapluie à la main, elle se préparait à traverser rapidement la rue pour entrer dans le bâtiment de l'École des beaux-arts.

– Tor !

– Ah, salut, tu es là... Quel temps !

– Ça n'a pas l'air de vouloir s'arrêter tout de suite. Viens avec moi, tu pourras attendre avec une tasse de thé.

– Eh bien...

– À moins que tu n'aies d'autres projets ?

– Non, non...

Il l'avait accompagnée à l'école. Elle avait replié son parapluie juste après avoir passé la porte, l'avait regardé et lui avait caressé une joue.

– Tu es trempé... Viens !

Elle l'avait entraîné dans l'une des salles, là où elle avait sa place, une table de travail et un chevalet où était exposée la première impression d'une gravure sur lino. C'était un motif en rouge et noir, très contrasté. Elle alla retourner l'image, puis le regarda de nouveau avec un sourire mal assuré.

– Il n'est pas comme il devrait. Mais je voudrais te le montrer, quand il sera terminé...

Elle ne le quittait pas des yeux, et il n'était plus très sûr de lui. Il se rappelait avoir songé : Me le montrer ? À quoi pense-t-elle ? Est-elle simplement aimable, ou bien... ?

Elle avait mis de l'eau à chauffer, ils avaient bu du thé. Ensemble, pendant que le mauvais temps au-dehors céda la place à une belle soirée soyeuse de mai. Il ne s'était rien passé d'autre. Il n'avait fait que sentir une proximité vis-à-vis d'elle, si intense qu'elle ne l'avait plus quitté de tout l'été et d'une bonne partie de l'automne, quand tout le monde s'était rendu compte que la liaison entre Erlend et elle ne durerait plus très longtemps.

« Erlend et Hildegunn sont restés ensemble presque toute la première année.

– 1977 ?

– Oui. Et puis ils se sont séparés, vers Noël. Elle est rentrée chez elle, et n'est pas revenue avant la mi-janvier.

– Et chez elle, où était-ce... ?

– Oh, ce devait être à Oslo, j'imagine.

– Pas dans le Nordfjord ?

– Non, elle n'y est allée que plus tard, après avoir quitté Bergen.

– Elle avait de la famille à Oslo, alors ?

– Il me semble l'avoir entendue en parler. Ses parents étaient divorcés, sa mère était partie aux États-Unis. Mais son père devait être encore en vie... et je crois qu'elle a évoqué une sœur. »

Je bus une gorgée de bière, et réfléchis un instant.

« C'était une rupture violente ? Entre Erlend et elle, je veux dire.

– Non, non. Si ça avait été le cas, ça n'aurait pas été aussi facile... pour quelqu'un d'autre... de prendre sa place. Nous étions quand même... amis d'enfance, comme je vous l'ai dit.

– Vous voulez bien me dire ce qui s'est passé ?

– Non.

– Pourquoi ? »

Il se rappelait... Hedda avait fondu en larmes et quitté la table en

quatrième vitesse. Il n'avait pas compris pourquoi avant un bon moment.

« Je ne vois pas le rapport avec ce qui s'est produit par la suite.

– Ah non ?

– Non. »

Ils avaient l'habitude de faire des sortes de déclarations publiques pendant les réunions. Quand Hildegunn était rentrée en janvier 1978, Erlend avait pris la parole en leur nom à tous les deux, et annoncé qu'ils n'étaient plus ensemble.

– Alors nous autres avons les coudées franches, maintenant ? avait commenté Atle, en s'attirant un regard noir d'Elisabeth en guise de remerciement.

– Mais oui, avait répondu Erlend sur un ton désarmant en parcourant les autres du regard : Hedda, Astrid, Elisabeth, sans rencontrer autre chose que des grimaces quelque peu lasses.

– On continue avec l'ordre du jour, alors ? avait demandé Elisabeth. Il avait fallu attendre cinq ou six semaines pour que les déclarations suivantes surviennent, et ça avait été son tour à lui, Tor, de prendre la parole pour eux deux, et d'annoncer ce que les autres savaient déjà depuis longtemps, que Hildegunn et lui formaient un couple, « en tout bien tout honneur », comme il l'avait formulé.

Cette fois, les réactions avaient été si possible encore plus tièdes, mais sans dérapage comme la crise de larmes inexpliquée de Hedda dix jours plus tôt.

« C'est une question de déplacement de phase dans la vie, lâcha-t-il, le regard perdu dans la vague.

– Déplacement de phase ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Enfin... depuis la plus tendre enfance. Vous avez sans doute connu ça, vous aussi : les sentiments que vous éprouviez n'étaient jamais réciproques. Et vice versa. Des filles gravitaient autour de vous, et vous ne soupçonniez même pas leur existence.

– Je peux confirmer le premier point, au moins, répliquai-je.

– Et à certaines occasions, des espèces de parallélogrammes se créent, entre l'un et l'autre.

– Là, je ne suis plus...

– Écoutez. Une fille vous aime à votre insu. L'année suivante, c'est le contraire. C'est vous qui l'avez remarquée, tandis qu'elle regarde dans une autre direction.

– Il est toujours question de Hildegunn et vous ?

– Non, je... » Il fit un geste vague.

« Hedda et vous, alors ?

– Oui ! »

Je bus encore un peu, en laissant une quantité suffisante dans mon verre pour tenir la serveuse à distance.

« Combien de temps êtes-vous resté avec Hildegunn ?

– Disons à peu près quatre ou cinq mois, entre février et juin de cette année-là.

– Que s’est-il passé en juin ?

– Rien, hormis... la fin du semestre. Presque tout le monde repartait de son côté. Il s’est passé la même chose entre Hildegunn et moi qu’entre Erlend et elle. J’ai rapidement constaté qu’elle... n’était plus aussi intéressée.

– Par vous ?

– Par... tout !

– Tout ?

– Vous voyez ce que je veux dire.

– Si vous vous exprimiez de façon un peu moins voilée, ce serait peut-être plus limpide.

– Le cul. Il n’est question que de cul, de nos jours, non ? »

Je haussai les épaules.

« Oui, si on veut. C’est pour ça qu’elle a perdu tout intérêt, alors ?

– Oui. Alors nous nous sommes séparés en juin, ajouta-t-il très vite. J’avais prévu un séjour camping et pêche dans le Finnmark, elle devait rentrer en ville. Nous sommes convenus que quand nous nous reverrions après l’été, ce serait fini.

– Ça aussi, vous l’avez annoncé... en assemblée plénière ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Oh... Plusieurs autres étaient déjà partis en vacances, et en plus... on a envisagé d’en parler quand on se reverrait en août, mais il s’est passé quelque chose pendant l’été.

– À savoir ?

– Ah, ça, ne me demandez pas quoi ! Une méprise épouvantable, il a été presque impossible d’en connaître tous les tenants et aboutissants, mais Hildegunn, Elisabeth et Atle étaient impliqués, à ce que j’ai compris... Oui, voire Astrid aussi, peut-être. La communauté a bien failli éclater. Et les divergences politiques se durcissaient. Tout le monde n’était plus aussi enclin à gober tout ce que disait le comité central à Oslo. Je me souviens que Hedda et Elisabeth se sont joliment volé dans les plumes à propos du Cambodge et de Pol Pot. Ce doit être à ce moment-là que Hedda a quitté le parti, si je ne m’abuse.

– Alors, elle était membre ? Elle ne me l’a pas dit. »

Il fit la grimace.

« Non, elle n’en est sûrement pas fière, aujourd’hui. Mais il faut aussi préciser qu’elle n’était pas très active. Elle payait sa cotisation, ça, je le sais.

– Pas le genre de truc avec lequel elle frime devant ses collègues de parti aujourd'hui, j'imagine.

– Sans doute pas. » Il reprit tout à coup : « Mais ça s'est tassé – les conflits personnels, en tout cas – quand Hildegunn a déménagé, je crois que c'était à la fin septembre. Je me rappelle encore la sensation de soulagement collectif qui nous a tous envahis. »

Il avait croisé le regard de Hedda au-dessus de la table de la cuisine, et d'une certaine façon, ça avait été comme s'il la voyait véritablement pour la première fois.

Pendant plusieurs jours à la suite de cela, l'ambiance avait été électrique, presque volage, et les pensions étudiantes avaient fondu comme neige au soleil lors d'une série de soirées dont ils avaient mis deux mois, octobre et novembre, à se remettre.

« C'est à ce moment-là que j'ai compris qui j'aimais vraiment dans cette maison.

– Hedda ?

– Oui.

– Alors vous vous êtes mis en couple ?

– Non, non. C'est ce que j'essaie de vous expliquer. Cette histoire de déplacement de phase. Au début, c'était elle qui était amoureuse de moi. Quand ça a été mon tour, elle avait trouvé quelqu'un d'autre.

– Qui ? »

Il secoua imperceptiblement la tête.

« Personne que vous... Quelqu'un de l'extérieur.

– C'était possible ?

– Oui. Ça n'a été nous deux que plus tard.

– En 1979 ?

– Oui.

– Quand, en 1979 ?

– À l'automne.

– Après la mort de Hildegunn.

– Oui, oui, j'entends bien, mais il n'y avait aucun rapport ! Absolument aucun.

– Non ?

– Non. »

Je dus reconnaître mon erreur et bus le reste de mon verre. La serveuse apparut instantanément.

« Un autre ? »

J'interrogeai Tor Steinestø du regard. « Je vais devoir y aller. »

Je succombai malgré tout à la tentation.

« Oui, volontiers. »

La serveuse haussa les sourcils en une mimique ironique et nota la commande dans un coin de sa tête.

« Encore une ou deux petites choses, Steinestø. Vous n'avez bien sûr

pas oublié l'arrestation de Feargal Flynn en février 1977.

– Je m'en souviens, oui, admit-il, dans l'expectative.

– Elle touche à ce qui est aujourd'hui votre domaine professionnel, n'est-ce pas ? »

Il haussa les épaules.

« Oui, c'est sans doute ça. Mais à l'époque, je regardais cette affaire depuis la ligne de touche, bien entendu.

– L'une des personnes avec qui j'ai discuté a laissé entendre qu'il avait pu y avoir ce qu'elle a appelé un mouchard dans la communauté.

– Un mouchard ? répéta-t-il, sceptique. À savoir...

– Quelqu'un qui transmet des informations, à la police par exemple. Que ce serait ainsi que le service de surveillance de la police aurait appris qui était caché à Løgstadsiden.

– Qui vous a mis des choses pareilles dans le crâne ?

– Pour poser la question directement : étiez-vous, ce mouchard ? »

Son visage vira à l'écarlate.

« Certainement pas, Veum ! Je n'étais même pas à proximité de... Je n'avais aucun contact avec la police, ces années-là. Et voilà que j'aurais... avec des conséquences pareilles ? Non, un peu de sérieux !

– De qui pouvait-il s'agir, alors ?

– Ah, ça, qui ? Je n'en ai pas la moindre idée. C'est la première fois que j'en entends parler. L'idée même est absurde, de mon point de vue.

– Et de celui du SSP ?

– Épargnez-moi ça, Veum !

– Vous pouvez en tout cas reconnaître *une* chose. Vous savez que l'IRA ne fait pas preuve de clémence vis-à-vis de ceux qu'ils considèrent comme des traîtres, n'est-ce pas ?

– Oui, oui.

– Autrement dit... S'il y avait un mouchard, et si l'IRA apprenait son nom, cette personne-là devait être dans ses petits souliers. On peut le formuler de la sorte ?

– Sans doute. Je n'ai rien à ajouter.

– Rien du tout ?

– Non.

– Bon... » Je renonçai à contrecœur. « Alors je note ceci, Steinestø : il s'est passé pas mal d'autres choses dans cette communauté, à la fin des années 1970, dont plusieurs des personnes impliquées refusent de parler.

– C'est ce qui arrive dans la plupart des familles, non ? Une grande famille n'est pas très différente d'une famille nucléaire, sous cet angle.

– La question que je pourrais néanmoins souhaiter poser au policier, c'est celle-ci : combien d'entre vous pouvaient souhaiter la mort de

Hildegunn Høgset ?

– Veum... commença-t-il en se penchant en avant. Elle s'est suicidée.

– C'est ce que vous dites. Savez-vous si certains d'entre vous ont gardé le contact avec elle après son départ de la ville ?

– Pas moi, en tout cas.

– Mais...

– Je ne sais pas. Écoutez. Tout va dans le sens d'un suicide.

– Et pourtant... elle a laissé derrière elle au moins deux amants éconduits, Erlend Ekerhovd et vous-même.

– Je ne me suis pas du tout senti éconduit, merci !

– Peut-être pas. Mais en théorie. Elle a laissé derrière elle au moins deux femmes jalouses, Elisabeth Olsen et Hedda. Il peut y avoir d'autres mobiles dans cette affaire, qui ne sont pas encore remontés à la surface parce que personne ne veut en parler.

– Les gens qui refusent de parler de certains événements le font sans doute pour protéger leur vie privée, maintenant comme à l'époque !

– Vous devez bien admettre que ça complique les recherches ?

– Quelles recherches, Veum ? Lesquelles ?!

– La mort a toujours une cause, Steinestø. Vous le savez aussi bien que moi. Et elle n'est pas toujours apparente, loin s'en faut. Je ne vous apprends rien ici non plus.

– C'était un suicide ! répéta-t-il sur un ton las.

– Je pensais à Erlend Ekerhovd.

– Ah ?

– Vous vous êtes rencontrés quelques semaines seulement avant sa mort, c'est exact ?

– Ah oui ?

– Ce n'est pas vrai ? Vous n'avez pas pris une bière ensemble, pour causer du bon vieux temps ? »

Il me fusilla du regard.

« Oui, maintenant que vous le dites... On l'a peut-être fait. Ça faisait longtemps que nous ne nous étions pas vus, alors on avait pas mal d'histoires à échanger. Sans que ça vous regarde, naturellement.

– Non, mais vos collègues au poste s'y intéresseront peut-être. Surtout sachant qu'il est mort peu de temps après de façon très inattendue alors qu'il cherchait à en savoir plus sur la mort de Hildegunn Høgset.

– Et vous pensez qu'il y a un lien ?

– Disons que je le soupçonne, Steinestø. Un soupçon qui n'a pas diminué au cours de notre conversation. Mais n'ajoutez pas ça à mon casier, s'il vous plaît. »

Il esquissa un sourire pâlot mais ne promit rien. La discussion était close. Un nouveau soupçon m'assaillit tandis qu'il s'en allait. Je pensai

que ce n'était pas notre dernière entrevue pour parler du sort de Hildegunn Høgset et Erlend Ekerhovd.

Une fois sur le trottoir, je regardai ma montre. Il était trois heures et demie, et il y avait encore beaucoup de choses que je ne savais pas. Je composai le numéro de téléphone d'Astrid Hauso. Cette fois, elle était chez elle.

« Ici Astrid. »

Je me présentai et allai à l'essentiel.

« C'est au sujet d'Erlend Ekerhovd.

– Oui, je... j'ai vu l'avis de décès.

– Je souhaiterais vous rencontrer. Je peux passer vous voir ?

– Comment avez-vous dit vous appeler ? Veum, c'est bien ça ?

– Oui.

– Est-ce que... Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez.

– Je vous expliquerai quand on se verra.

– Eh bien... Si ça ne prend pas trop de temps. J'allais faire à manger.

– Je peux vous donner un coup de main pour la sauce.

– Bon, bon. » Elle émit un rire las, comme confrontée à un télévendeur beaucoup trop envahissant. « Où êtes-vous ?

– Sur Torgalmenningen.

– Ce n'est pas loin. J'habite à Skivebakken. »

Elle me donna quelques précisions, et nous raccrochâmes.

Skivebakken devait son nom au terrain de tir que les ouvriers allemands avaient jadis aménagé au sud de la Bergen Katedralskole. Des sources dignes de foi affirmaient que lors d'une de ses visites en ville, le roi Christian IV avait tiré sur le perroquet, comme on l'appelait parce que la cible avait la forme de cet animal. La vue que l'on avait depuis le sommet de cette colline était l'une des plus représentées de la ville, aussi bien en photo qu'en peinture, en raison du caractère frappant du motif : la flèche verte de la cathédrale qui s'élevait au-dessus des toits rouges, avec Vågen en toile de fond, dans une ville qui avait survécu à maints événements dramatiques depuis qu'Olavskirken avait été érigée pour la première fois sur Vågsbunnen, au XII^e siècle.

Astrid Hauso habitait au dernier étage d'un immeuble en briques sur le versant oriental de la colline. Elle déverrouilla à distance la porte du bas, et m'attendait à l'entrée de chez elle quand je finis de gravir l'escalier chichement éclairé.

Rencontrer Astrid Hauso, ce fut comme être ramené dans les années 1970 grâce à une machine à remonter le temps, à une époque

où elle était restée pour quelque mystérieuse raison. Ses cheveux blond d'or mi-longs étaient coiffés d'une raie au milieu et retenus dans la nuque par un gros ruban en velours. Elle portait une chasuble bigarrée à fond bleu. Son pantalon vert bouteille était en velours à côtes épaisses, et elle avait de grosses mules en feutre aux pieds. Son visage était large, son regard bleu clair et vif, sa peau dépourvue de maquillage avait une nuance rougeâtre. Son sourcil gauche dessinait un arc plus net que l'autre, ce qui donnait à son visage une expression permanente d'ironie, probablement involontaire mais d'autant moins étonnante. Un chat des forêts norvégiennes tigré gris se frottait à l'une de ses jambes. Comme la plupart de ses congénères, il me fixait d'un œil pour le moins sceptique. Voilà une chose que la vie m'avait apprise : les chats n'aiment pas les détectives privés.

Elle me laissa entrer.

« Détective privé, avez-vous dit ? »

– Oui.

– Et vous en vivez ?

– Eh bien... de quoi vivez-vous, vous ? »

Elle m'adressa un sourire en coin.

« De choses beaucoup plus paisibles. Je suis prof de musique.

– Je vois. Vous avez joué dans un groupe qui s'appelait Fiskerjenten¹, n'est-ce pas ?

– Non, je chantais seulement. C'était un peu moi, la Fiskerjente, puisque je venais d'Øygarden, précisa-t-elle en forçant sur le dialecte.

– C'était un peu conservateur dans la forme, non ?

– Seulement le nom. On blaguait un peu avec Bjørnson, vous savez. Nous étions nationaux-romantiques d'une façon nouvelle : "Parlez votre dialecte sur toutes les chaînes", si vous vous souvenez.

– Si je m'en souviens ? Pendant quelques années, on a eu un mal de chien à comprendre les animateurs radio, ça n'est rentré dans l'ordre qu'au début des années 1980.

– Bon... Venez dans la cuisine. Comme je vous ai dit, je m'occupe du dîner. »

Elle me conduisit dans une cuisine peinte en bleue, tournée vers Cappes vei et la pente abrupte de la montagne qui montait vers le petit tronçon de rue en surplomb, nommé fort à propos Brattlien². Un plat de légumes – à en juger par le parfum – mitonnait sur la cuisinière. Les ingrédients nécessaires à une salade composée – dont des haricots rouges en sauce – attendaient sur le plan de travail. Le chat nous emboîta le pas, comme un représentant incognito de Tor Steinestø & Co., et alla se coucher dans un panier dans le coin derrière le fourneau. Peu de temps après, il avait fermé les yeux. Mais je ne me laissai pas prendre au piège. Je savais qu'il ne perdait pas une miette de ce qui se disait.

« Je peux vous proposer une tasse de tisane, si vous n'avez rien contre ? demanda-t-elle en levant une théière vers moi.

– Si ça ne vous ennuie pas, volontiers.

– Non, non. Elle est prête. Je viens d'en boire une tasse. »

J'acceptai, me vis remettre un grand mug et m'assis sur la chaise qu'elle me présentait.

« Si vous attendez des invités, je... »

– Il n'y a que moi », m'interrompit-elle. Elle hésita un instant. « Mais si l'idée de manger végétarien ne vous file pas une attaque, il y en aura assez pour nous deux.

– Eh bien... Si tu acceptes l'un, accepte l'autre aussi, dit le renard.

– Ce qui veut dire ?

– Oui, volontiers. »

Elle croisa mon regard, avec assez de distance pour que je comprenne bien à quoi m'en tenir. Ce n'était pas nécessaire, je l'avais déjà senti.

« Alors, de quoi êtes-vous venu discuter ? »

Elle se tourna vers la cocotte, en souleva le couvercle et remua doucement à l'aide d'une cuiller en bois.

« Il n'y avait rien de... mystérieux dans le décès d'Erlend, si ? »

– Ça vous surprendrait, le cas échéant ?

– Et comment ! Erlend ? Inconcevable.

– Ce n'était pas quelqu'un qui avait des ennemis ? »

Elle ouvrit la bouche pour répondre, réfléchit quelques secondes.

« Il en avait sûrement, dans le temps. Des ennemis politiques, si on veut. Les années 1970 n'étaient pas tendres, vous savez. » Un nouveau petit sourire. « Mais pas qui puissent en vouloir à sa vie.

– Il était dans le groupe dirigeant, si j'ai bien compris.

– Si vous pensez au mouvement marxiste-léniniste, oui, sans doute. Localement, en tout cas.

– Vous étiez membre, peut-être ?

– Qui ne l'était pas, ces années-là ? »

Je levai prudemment une main.

« Non, vous deviez être trop vieux, railla-t-elle. Mais je dois reconnaître... Je ne faisais pas partie des plus actifs. Je m'investissais davantage dans la branche artistique. Je chantais dans Fiskerjenten depuis que j'étais à Langhaugen, et notre véritable succès – localement, j'entends – ce fut pendant la campagne européenne de 1972. On a joué dans plusieurs grandes rencontres sur Torget, Festplassen et à la Maison du peuple. Elle fredonna un extrait : *CEE, pourquoi tes moutons meurent-ils ? CEE, pourquoi ton bétail pourrit-il ?* Des trucs dans le genre.

– Émouvant.

– Et puis il y avait la lutte pour la libération de la femme, bien sûr,

mais je me suis retrouvée près de la ligne de touche, puisqu'il y avait aussi des mecs dans Fiskerjenten. J'ai joué dans quelques groupes de nanas, et j'ai chanté dans Rød Kor. Ce qui s'appelle aujourd'hui Lyderhorn. »

Elle avait baissé le feu sous la cocotte, et tout en parlant, elle avait sorti assiettes, verres et couverts.

« Vous pouvez poser tout ça là ? » demanda-t-elle avec un signe de tête vers la table fatiguée, à la surface sillonnée de profondes rayures, comme autant de rides sur un visage qui avait bien vécu. Elle s'attaqua à la préparation de la salade.

« Mais on s'égare un peu, là, non ? » tentai-je prudemment.

De nouveau ce sourire en coin.

« Oui, peut-être. Où en étions-nous ?

– Erlend Ekerhovd et ses ennemis potentiels.

– Oui. Non, encore une fois. Je n'arrive pas à imaginer qu'il ait pu en avoir. Pas aujourd'hui.

– Ça fait longtemps que vous ne le voyiez plus ? »

Elle me regarda sans rien exprimer.

« Le voir ? Non. Mais... il travaillait juste à côté, à la Katedralskole, alors on se croisait, de temps en temps, dans la rue.

– Rien d'autre ?

– Non.

– J'ai cru comprendre qu'il en allait de même avec Hedda Mikalsen.

– Vous l'avez rencontrée elle aussi ?

– Oui, j'ai eu vos noms et celui de Tor Steinestø, parmi les gens qui ont habité avec Erlend à l'époque.

– Qui vous les a donnés ?

– Tonje Svarstad, avec qui il était marié.

– Ah.

– Vous la connaissez ?

– Non. Pas du tout.

– Vous avez presque complètement perdu le contact après avoir quitté Edvardsens gate, si je comprends bien ?

– Oui. Je vois Elisabeth de loin en loin, mais en dehors de ça... On peut dire que nos chemins se sont séparés au fil du temps.

– Pas d'autre raison ?

– Non, comme quoi ?

– Ah, ça... Il y a eu cette histoire avec Feargal Flynn. Vous ne l'avez pas oubliée, évidemment. »

Elle me regarda, peu sûre d'elle.

« Non. C'était affreux pour lui et... ceux que ça concernait. Anne-Lise... Mais je n'avais rien à voir dans cette histoire.

– Ah non ? Vous n'en avez jamais débattu ?

– Si, sans doute, mais... encore une fois, ça ne nous touchait pas

directement.

– D’aucuns prétendent que l’arrestation était la conséquence d’une fuite au service de surveillance de la police, et que sa source aurait pu se trouver parmi vous.

– Parmi nous ! À Edvardsens gate ?

– Oui ? Ça ne vous dit rien ? »

Elle secoua énergiquement la tête.

« Non ! Rien du tout. Mais n’oubliez pas... Je n’avais pas un rôle crucial dans ce milieu. C’étaient les autres de la maison.

– Erlend, entre autres.

– Oui, Erlend. Plus Atle et Elisabeth.

– Vous venez d’évoquer un nom... Anne-Lise ?

– Oui. La sœur d’Elisabeth. C’est elle qui cachait Feargal Flynn.

– Tiens donc ! Elisabeth ne m’en a rien dit.

– Non, ça... Elle ne doit pas beaucoup aimer en parler. Je veux dire... Anne-Lise a été condamnée.

– Renonciation à une action publique, si j’ai bien compris.

– Oui. Depuis, elle a quitté la ville. Elle a coupé tous les ponts, que ce soit sur le plan politique ou... personnel.

– Vous savez où elle est ?

– Non, ce ne serait pas quelque part dans le nord ? répondit-elle distraitement. Elle a mis un terme à ses études et a accepté un poste de professeur, ce sont les dernières choses que j’ai entendues d’elle. Alors... »

Elle avait terminé la salade. Elle alla chercher la cocotte sur la cuisinière et l’apporta sur la table, en la posant sur une planchette de bois qui tenait lieu de dessous de plat. Un parfum frais s’échappa quand elle souleva le couvercle.

« Servez-vous. »

J’obtempérai. C’était une sorte de ragoût à base de chou-rave, de carottes, de poireaux et de céleri. Elle remplit deux verres d’eau, alla chercher le saladier et s’assit de l’autre côté de la table.

« Vous êtes végétarienne ?

– Depuis que j’ai quinze ans, répondit-elle avec un hochement de tête.

– Il n’y a rien à redire à la saveur de ce plat, en tout cas.

– Merci. »

Nous mangeâmes un instant en silence. Je l’observai. C’était une jolie fille d’un peu moins de quarante ans. Elle avait l’air décidée et sûre d’elle, sans être dominatrice. Mais son regard exprimait une espèce de distance muette qu’il me semblait reconnaître.

« Quand avez-vous déménagé ?

– De la communauté ?

– Oui.

– Quand elle a été dissoute, en 1979 ou 1980.

– Et ensuite ?

– Ensuite, j’ai vécu seule.

– D’un extrême à l’autre ?

– On peut le dire.

– Il y avait une raison pour la dissoudre à ce moment précis ? »

Elle haussa les épaules, remua un peu la nourriture devant elle.

« Pas réellement... La plupart d’entre nous étions sur le point de terminer nos études. Certains cherchaient du boulot ailleurs, d’autres voulaient emménager seuls. Les raisons étaient multiples.

– 1979. Ce n’est pas cette année-là que Hildegunn Høgset est morte ? »

Elle leva les yeux et me regarda bien en face.

« Alors vous êtes au courant ?

– Je ne vois pas comment j’aurais pu l’éviter.

– Dites-moi... vous ne m’avez pas encore dit clairement ce que vous cherchez. C’est d’Erlend qu’il est question ou de Hildegunn ?

– Il pourrait y avoir un rapport ?

– Entre Erlend et Hildegunn ? » Elle rougit imperceptiblement.

« Entre ces deux décès. Ils sont quand même sortis ensemble, pendant un temps.

– Oui...»

Hildegunn...

Elle les avait conquis, tous autant qu’ils étaient, avec son assurance, rien qu’en étant elle-même. Rares étaient ceux qui lui avaient échappé, d’une façon ou d’une autre. D’abord Erlend, puis Tor, et pour finir... Elle n’avait pas fait exception, et quand Hildegunn était partie vivre avec quelqu’un d’autre, elle ne voyait pas du tout ce qui aurait pu se passer d’autre derrière les portes plus ou moins fermées des trois niveaux de la maison.

Erlend avait été le premier, assez naturellement puisque c’était lui qui avait expliqué le règlement intérieur à Hildegunn et l’avait guidée les premiers jours. Et puis... Atle et Elisabeth étaient ensemble. Hedda était folle amoureuse de Tor, il fallait être aveugle pour ne pas s’en rendre compte. Aveugle ou Tor, comme l’avait un jour commenté Elisabeth avec son ironie mordante habituelle. Erlend était seul.

Quelques jours seulement après cet emménagement, Erlend l’avait exposé à table :

– Euh, bon... Comme certains d’entre vous l’ont peut-être déjà remarqué... Nous ne voulons pas faire de cachotteries, et nous avons tous les deux notre liberté réciproque, comme il est de règle dans une communauté prolétarienne, mais... Bon... Hildegunn et moi sortons ensemble, mais nous allons continuer à vivre chacun de son côté,

enfin... Le rire s'était propagé autour de la table. Chacun dans sa chambre, donc ! Mais... Pour qu'il n'y ait pas de méprise, ou pour qu'on ne vienne pas nous reprocher par la suite de n'avoir rien dit... Bon, voilà !

Il avait envoyé à Hildegunn le même coup d'œil niais que tous les hommes amoureux depuis la nuit des temps. Hildegunn avait souri en posant sur lui un regard qu'elle n'oublierait jamais, celui de Hildegunn, suppliant, implorant...

« C'est vous qui l'avez présentée à la communauté, n'est-ce pas ?

– Hildegunn ?

– Oui.

– Si on veut. » Elle poussa la cocotte dans ma direction. « Vous en voulez encore ?

– Volontiers. » Je me resservis. « C'est ce que Hedda a dit.

– D'accord, mais... En réalité, c'était Ståle. Un certain Ståle Kvernmo. Vous savez peut-être qui c'est ?

– Oui. Hedda m'en a parlé aussi.

– Ståle était dans la classe au-dessus à l'école de Langhaugen, je le connaissais de là. L'hiver où Hildegunn a emménagé... Début 1977, c'est ça ?... Ståle venait de déménager. Il sortait avec une nana – excusez-moi, une *demoiselle* – des beaux quartiers, l'une de celles qui allaient à l'École des beaux-arts surtout parce que c'était un endroit adapté où passer son avenir à attendre l' élu de son cœur, et non pas parce qu'elle avait des idées importantes à communiquer à ses contemporains.

– Vous ne la portiez pas dans votre cœur, si je comprends bien. »

Elle me lança un coup d'œil plein d'ironie.

« Je m'en fichais comme de ma première chemise, figurez-vous. Mais quand Ståle a déménagé, il a appris par cette... Torild, je crois... que Hildegunn cherchait un endroit où habiter. Elle était à l'École des beaux-arts, elle aussi, et il nous a présentées... »

Le café du Terminus avait toujours eu un petit côté parisien : les cloisons marron qui constituaient des espèces d'alvéoles qui vous arrivaient à la poitrine, le comptoir attirant, les lourds rideaux devant les fenêtres tournées vers la gare. Ils traversaient souvent la rue pour y boire un thé ou un café à l'heure du déjeuner ; il n'y avait rien de plus fort étant donné que l'Indremisjon et Det norske Misjonsselskap étaient les deux principaux actionnaires de cet hôtel. Ståle et Torild étaient installés à une table en compagnie d'une brune, et c'est Ståle qui lui avait fait signe d'approcher.

– Hé, Astrid ! Voici... Hildegunn.

La brune s'était levée, elles s'étaient serré la main.

Le regard...

Astrid n'en avait jamais fait toute une histoire. Elle savait depuis sa plus tendre enfance comment elle fonctionnait, et elle était tombée amoureuse, à cet instant, éperdument et sans autres réserves que celles que la vie lui avait apprises. C'est le regard qui l'avait capturée. Elle aussi, pouvait-elle peut-être dire, comme elle en fit l'expérience au cours de l'année qui suivit.

« C'était aussi simple que ça. En l'espace de quelques jours, elle avait emménagé.

– Je comprends. Alors vous ne la connaissiez pas du tout, vous non plus ?

– Pas à l'époque, non.

– Mais plus tard ?

– Plus tard... » Elle hésita. « Nous avons quand même vécu ensemble. Sous le même toit, je veux dire... pendant dix-huit mois. C'était inévitable de faire plus ample connaissance... »

Elle sentait encore son étreinte autour de sa tête, elle se rappelait son parfum, elle sentait son regard dans le sien. La petite Astrid, qui a attendu si longtemps... La petite Astrid, qui fait exactement ce que maman veut.

Maman ?

Oui.

« Mais je doute que...

– Oui ?

– Je ne crois pas que quiconque ait jamais compris Hildegunn. Jamais. »

Par la suite, quand ce fut brusquement terminé, elle se sentit comme un jouet au rebut, un objet démodé. Elle n'était jamais tombée aussi bas, n'avait jamais connu de trouble aussi noir. Si Hildegunn n'avait pas déménagé, c'est elle qui l'aurait fait, cet automne-là.

« Mais c'est elle qui est partie, donc.

– Oui, à l'automne 1978, je crois ?

– En septembre. Mais... pendant quelques semaines en juillet cet été-là, je me suis retrouvée seule avec elle.

– Et...? »

Je l'observai par-dessus la table. De nombreux sentiments se lisaient sur son visage. Chagrin, nostalgie, et...

Je me penchai vers elle.

« Je crois me douter de ce qui s'est passé, Astrid. »

Elle croisa furtivement mon regard. Le sien était bleu et vulnérable, empreint de la peur soudaine d'être percée à jour que j'avais déjà constatée dans des situations similaires. Elle se ressaisit, hocha rapidement la tête, baissa les yeux et se confia à une assiette vide.

« Bon, bon. On est sorties ensemble, nous aussi. Elle était... Elle avait compris ce que je ressentais.

– Et elle n'avait rien contre... une relation en bonne et due forme ? »

Elle me regarda.

« Non. Ça vous choque ?

– Aucunement.

– Mais c'est aussi tout ce que j'ai eu. Cet été. »

Elles avaient la maison pour elles seules, une liberté inattendue. Après le départ d'Elisabeth et Atle en juin, il ne restait que Hildegunn et elle. Ça avait été sa première véritable liaison, elle en avait profité chaque heure de la journée, chaque instant de la nuit. Elles faisaient de longues promenades en montagne, allaient au cinéma, sortaient dîner ensemble. Les nuits étaient chaudes et échevelées, comme celles de deux jeunes amoureux, et elles n'avaient eu à tenir compte de personne. Elles pouvaient déambuler nues dans la maison si l'envie les prenait. Mais à la fin de l'été...

« En août, elle est partie pour un séjour à Oslo, et à son retour, j'ai tout de suite compris qu'il était arrivé quelque chose.

– Quoi donc ?

– Elle m'en a parlé dès que nous avons été seules. Comme si l'ambiance dans la maison n'était pas assez mauvaise comme ça... »

Une espèce de couvercle avait paru peser sur leurs retrouvailles. D'ordinaire, après les grandes vacances, les gens avaient tout un tas de choses à raconter sur les endroits où ils étaient allés, plein de récits en réserve sur leurs camps ou leurs jobs d'été. Tout le monde était content de revoir tout le monde, avant que le quotidien reprenne ses droits.

Cette année-là, il n'en avait rien été. Atle et Elisabeth avaient rompu, l'ambiance était si explosive entre Hildegunn et eux que personne ne pouvait feindre d'en ignorer la cause, bien que l'origine véritable dût remonter au début de l'été, pendant qu'elle et tous les autres avaient été partis. La relation entre Hedda et Tor s'était inversée. Il semblait être à genoux, alors qu'elle regardait ailleurs. Erlend, cet animal politique, s'en faisait davantage pour la nouvelle orientation au sein du mouvement. Le soutien à Pol Pot et aux Khmers rouges provoquait des débats enflammés dans le groupe, et de plus en plus de gens s'interrogeaient non seulement sur Staline – ce qui n'était en soi pas aberrant – mais aussi sur Mao et la Révolution culturelle ! Hedda claqua vigoureusement la porte du parti, Erlend plongea dans une profonde dépression, atteignant un degré d'abattement que personne ne se rappelait avoir jamais constaté chez lui. Et quand Hildegunn et elle se retrouvèrent enfin seules...

« Ce qu'elle avait à me dire n'a pas arrangé les choses.

– Elle avait rencontré quelqu'un d'autre ?

– Oui. Enfin... Qu'elle connaissait déjà.

– Un homme ou une femme ? »

Elle me regarda avec une grande lassitude.

« Une femme !

– Bon, désolé de poser la question, mais... Il y a d'abord eu Erlend Ekerhovd, puis Tor Steinestø, et pour finir vous...

– Oui, oui ! »

Le chat bondit de son panier, agacé par le ton que prenait la conversation. Il nous lança un coup d'œil plein de mépris, et partit le dos rond en rasant le mur, et en nous montrant son cul au moment de sortir de la cuisine.

« Vous avez pu en apprendre davantage sur cette femme ?

– C'était une amie d'enfance, à qui elle avait été très liée. Et qui avait enfin mis un terme à ce qu'elle appelait une relation contre nature.

– Un mariage hétérosexuel, j'imagine ?

– Vraisemblablement. En tout cas, c'était avec elle qu'elle voulait partager le restant de ses jours, a-t-elle dit.

– Le restant de... » Je réfléchis un peu avant de reprendre : « Autant dire pas grand-chose. »

Ses yeux se mirent à briller.

« Non. J'espère juste qu'elle a été heureuse – le temps que ça a duré. Elle était incroyablement agitée, comme si elle ne trouvait jamais la paix... ou ce qu'elle pouvait chercher d'autre.

– Vous n'êtes pas la seule à le dire.

– Alors c'était peut-être ça qu'elle avait fini par trouver. Le grand amour.

– En tout cas, ça a conduit à son départ ?

– Oui. Dans un premier temps pour Oslo, ensuite pour le Nordfjord.

– Tiens donc ! Nous y voilà. Pourquoi le Nordfjord ? »

Elle haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. Il faudra demander à... » Elle se reprit. « Vous pouvez toujours essayer de retrouver... l'autre.

– Vous connaissez son nom ?

– Kristine Reed.

– Comment le savez-vous ?

– Je lui ai demandé, à l'époque. À Hildegunn.

– Vous êtes restée en contact avec elle après son départ ?

– Non, on... Elle m'a envoyé deux ou trois cartes, la première aux alentours de Noël 1978. D'Oslo. En juin l'année suivante, j'en ai reçu une autre. Elle écrivait qu'elle avait acheté une ferme désaffectée dans le Nordfjord et qu'elle allait y emménager. Par la suite, il n'y en a pas eu, sans trop de surprise.

« Et cette Kristin Reed, vous avez essayé de la joindre ?

– Non, pourquoi l'aurais-je fait ?

– Non, je... Ces cartes postales, vous les avez ?
– Pas à portée de main. Il faudra que je cherche. Mais...
– Oui ?
– Elles ne contiennent rien de valeur. Dans la première, elle me souhaitait un joyeux Noël et une bonne année. Dans l'autre, elle parlait comme je vous l'ai dit de son déménagement dans le Nordfjord. Dites-moi, avez-vous assez mangé ?

– Oui, merci. »
Elle se leva et commença à débarrasser.
« Mais j'ai d'autres choses à faire.
– Oui, je ne vais pas... » Je repoussai ma chaise et me levai. « Vous n'avez pas trouvé étonnant qu'elle meure de cette façon ?

– Qu'elle se suicide ?
– Oui. »
Sa voix se brisa.
« Elle devait avoir ses raisons !
– Oui, peut-être.
– Mais nous n'avons pour ainsi dire pas parlé de... commença-t-elle en me raccompagnant à la porte. Il ne s'est quand même pas suicidé à son tour, Erlend ? »

Je secouai la tête.
« Non. Lui, au moins, il ne l'a pas fait. »
Mon téléphone sonna tout à coup. Elle me regarda le dégainer avec une mine sarcastique, comme si ce genre de trouvaille dernier cri n'avait pas sa place dans son existence végétarienne.

Je m'éloignai de quelques pas et me tournai légèrement vers la cuisine.

« Oui ?
– Veum ? Ici Tonje Svarstad. Vous avez cinq minutes ?
– Je crois. Dites toujours.
– Je suis... Je suis venue avec les enfants dans notre chalet de l'Eksingedal, pour me changer un peu les idées, et... je suis tombée sur une page de notes. C'est sans doute Erlend qui l'a griffonnée quand il est venu à la Toussaint. Je crois que vous devriez y jeter un œil.

– Ça a l'air intéressant. Est-ce que je dois...
– Non, je redescends en ville. Mes parents habitent le chalet voisin. Je peux leur laisser les gosses et être à Bergen vers 22 heures ce soir. Mais je ne veux pas partir avant qu'ils soient calmés.

– Je viendrai vous voir chez vous. D'accord ?
– Oui. Il y a du nouveau de votre côté ?
– On en parlera ce soir. À tout à l'heure.
– À tout à l'heure. »
Nous raccrochâmes, et j'adressai à Astrid Hauso un regard d'excuse. Elle secoua la tête, en un geste plein d'ironie.

« On peut vous joindre partout, à ce que je vois.

– Oui, répondis-je avec un sourire désarmant. Et ça va vous concerner aussi. » Je lui tendis ma carte. « Un grand merci pour tout. Si vous souhaitez m’inviter pour un autre repas végétarien, vous me trouverez ici. »

De nouveau ce sourire en coin.

« Je vais y réfléchir. »

Elle referma la porte derrière moi. Je ne me rendis compte qu’une fois dans la rue que je n’avais pas contrôlé la vue depuis la fenêtre de son salon. Et de la chambre à coucher, ça aurait sans doute été déplacé.

¹ La fille du pêcheur.

² Littéralement « la pente abrupte », « le raidillon ».

Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un de la trempe de Ståle Kvernmo dans l'annuaire. Et je ne fus pas déçu. Je tentai la solution la plus simple : son épouse. Elle y figurait : *Kvernmo, Torild, Edwardsens gate...*

Je composai le numéro. Une voix aiguë de femme à l'intonation de l'axe Fjøsanger-Hop me répondit :

« Ici Torild.

– Bonjour. Je m'appelle Veum. Puis-je parler à Ståle Kvernmo ?

– Il faut que vous essayiez au bureau.

– Il n'est pas encore rentré ?

– Non, et je ne l'attends pas avant encore plusieurs heures.

– Je vois. Dites-moi... Edwardsens gate. Il me semble que Ståle y a habité pendant ses études.

– C'est exact, répondit-elle d'un ton froid. Mais à présent, nous sommes les seuls habitants.

– De la même maison ?

– Oui. Mais encore une fois : essayez au bureau. »

Elle raccrocha, sans avoir exprimé la moindre envie de poursuivre cette discussion.

Je repris l'annuaire. La société immobilière de Ståle Kvernmo portait le nom tout simple de Kvernmo & Strømme, AS. Ils avaient leurs bureaux dans C. Sundts gate, en plein quartier des putes, pour parler simplement, mais avec vue sur quelques-unes des principales attractions de la ville : le vieux quartier de Bryggen et le secteur de la forteresse avec la Håkonshalle et la tour de Rosenkrantz. Une standardiste me confia que Kvernmo était occupé et ne recevait aucun coup de téléphone, mais j'insistai et évoquai un décès parmi ses proches, et elle eut l'indulgence de transmettre.

Le ton était sec, concis, devait valoir dans les 50 millions.

« Ici Kvernmo.

– Veum à l'appareil.

– Ma secrétaire a dit qu'il s'agissait d'un décès. Qui est mort ?

– Erlend Ekerhovd.

– Erlend, oui, mais Seigneur... ça fait déjà quelques jours, non ?

– Une semaine aujourd'hui. Mais en réalité, il s'agit tout autant de Hildegunn Høgset et de ce qui lui est arrivé il y a quatorze ans. »

Il se permit un court instant de réflexion.

« Là, je ne vous suis plus, Veum. Mais dites-moi, qui êtes-vous ? Pas un policier, je suppose.

– Pas un prêtre non plus, au cas où vous l’imaginiez. Je suis détective privé.

– Allons bon ! Et vous enquêtez donc sur ces deux... Vous pensez qu’il pourrait y avoir un rapport ?

– C’est l’un des sujets que j’aimerais aborder avec vous. Mais si vous êtes occupé maintenant, je peux tout aussi bien venir vous voir chez vous ce soir.

– Non, non, répondit-il très vite. Je peux toujours me libérer une petite demi-heure. Vous savez où nous trouver ?

– J’ai vu l’adresse dans l’annuaire, oui. Je peux y être dans dix minutes.

– Euh... une demi-heure, plutôt.

– 18 heures ?

– Oui. » Il raccrocha sans plus de cérémonie que son épouse. C’était peut-être ce qui les avait fait se rencontrer : la capacité à réagir vite, efficacement, sans s’embarrasser de formalités.

J’expédiai les tâches administratives de la journée, une correspondance riche qui impliquait de remplir cinq bordereaux de virement bancaire, dont deux avec une semaine de retard, et une demande au percepteur pour qu’il repousse encore un peu l’échéance de mon tiers provisionnel, un montant que je n’avoisinerais de toute façon jamais en impôts levés. J’avais choisi un secteur peu lucratif. J’étais heureux d’avoir cessé depuis longtemps d’étaler du beurre sur mes tartines.

Ståle Kvernmo me laissa entrer après que je me fus identifié à l’interphone au rez-de-chaussée. Je pris l’ascenseur jusqu’au cinquième, il ouvrit une porte vitrée et m’invita à entrer. La standardiste avait regagné ses pénates, mais plusieurs autres bureaux étaient encore éclairés. Ce n’était pas le genre de lieu de travail qu’on quittait le premier de son plein gré sans risquer de voir quelqu’un enrichir votre casier judiciaire par une note dénonçant votre manque d’implication.

Kvernmo était tel que je l’avais vu dans les journaux. Son visage était sympathique, ses traits réguliers. Il avait une mâchoire puissante, les cheveux blonds et les sourcils châtain ; c’était un *golden boy* qui pouvait prétendre aux premières places de la plupart des classements possibles et imaginables, entre le fantasme absolu de n’importe quelle belle-mère et le dirigeant de rêve pour le club de football de la ville. Mais la réputation qu’il s’était taillée de violence impitoyable dans le milieu des affaires ferait peut-être réfléchir à deux fois – minimum – aussi bien les belles-mères que l’assemblée générale de Brann avant de s’engager dans autre chose que des relations superficielles. Ståle Kvernmo avait mis davantage de monde à la rue ces dernières années que la plupart de ses concurrents, en partageant son activité entre un

vaste programme de transformation d'anciens immeubles de Møhlenpris et de Nygårdshøyden en appartements meublés et un programme non moins vaste d'acquisition d'immeubles dans le plus beau quartier d'affaires de la ville.

Il me serra la main rapidement, franchement, mais sans amabilité particulière, et m'invita à le suivre dans le couloir.

« On va trouver une salle de réunion libre par ici. »

Il me tint ouverte la porte d'une salle entièrement privée de fenêtres, un endroit où personne ne devait être distrait par ce qui se passait dehors. En contrepartie, les discussions les plus confidentielles pouvaient y avoir lieu. Il referma soigneusement derrière nous, m'indiqua un siège aux lignes épurées, à haut dossier en bois et assise en cuir, et s'installa en face de moi. Il n'y avait pas la moindre image aux murs, mais sur un chevalet de conférence dans un coin de la pièce, les courbes de résultats de ce dernier trimestre rappelaient un paysage montagneux au coucher du soleil, dessiné à grands coups de marqueur rouge.

« Venez-en aux faits, Veum. Que cherchez-vous ?

– Je voudrais revenir à l'époque où vous habitiez une communauté dans Edvardsens gate, dans les années 1970.

– Oui ?

– La raison, comme vous le savez, c'est le décès subit d'Erlend Ekerhovd, la semaine dernière.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez. C'était un décès tout ce qu'il y a de plus naturel, non ?

– D'où tenez-vous cette information ?

– Oh... des journaux. D'après ce que j'ai pu lire, ça n'avait rien de suspect.

– Il ne faut pas toujours croire ce que disent les journaux, Kvernmo.

– Non. Ce n'est pas faux. Mais dites-moi ce que vous voulez !

– En premier lieu... Vous avez vu Ekerhovd ces dernières années ?

– Jamais. Nos chemins se sont séparés il y a une éternité.

– Je vois. Mais à une époque, vous étiez plus liés. Dans cette communauté d'Edvardsens gate, je veux dire. Vous y avez vécu dès le début, n'est-ce pas ?

– Non. C'était un... copain d'études, Nils Ottesen. Il habitait avec sa copine Kari, mais ils voulaient se marier, et ils ne s'entendaient plus avec les autres locataires, sur le plan politique, alors il a proposé que je prenne sa place.

– Quand était-ce, à peu près ?

– À la rentrée de l'automne 1975, si ma mémoire est bonne. Mais que...

– Vous y êtes resté un an et demi environ, alors ?

– Oui, trois semestres. Et puis j'ai rencontré une fille et j'ai

emménagé avec elle... rien qu'avec elle, si je puis dire.

– Votre épouse actuelle, si j'ai bien compris.

– Quel rapport avec cette affaire ?

– Aucun, que je sache. Mais à ce que j'en sais, c'est vous qui avez présenté Hildegunn Høgset à la communauté ? »

Il me toisa, glacial.

« Oui ? Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

– Votre vieille amie Astrid Hauso me l'a dit.

– Ah, Astrid... Oui, ça doit être vrai, alors. J'avais rencontré Hildegunn aux États-Unis, et on s'était revus quand elle est arrivée à Bergen, mais c'est tout. Aussi, quand il a été question que je parte, j'ai fait savoir – *via* Astrid – que je connaissais quelqu'un qui pouvait très bien prendre ma place.

– Alors ça s'est passé comme ça ? Il m'avait semblé comprendre que Hildegunn et votre épouse se connaissaient déjà.

– À l'école, oui. Il se trouve que c'est par l'intermédiaire de Hildegunn que j'ai rencontré Torild. Mais comme je vous l'ai dit, ça n'a aucune importance.

– Non, peut-être pas. Mais vous aviez rencontré Hildegunn aux États-Unis, avez-vous dit ?

– Oui, j'avais obtenu une bourse d'échange en économie chez Leonard Stern à New York, et elle était un peu en périphérie du milieu artistique de la ville. Nous nous sommes rencontrés dans la communauté norvégienne là-bas. C'était au début des années 1970, dans un milieu assez dynamique, si l'on peut dire.

– Vous avez découvert tout un tas de choses ? »

Il haussa les épaules.

« Nous étions jeunes, curieux de la vie et... de tout. Certains ont fait de grosses bêtises. D'autres étaient plus raisonnables, d'une certaine façon. Nous nous en sommes sortis relativement intacts, Hildegunn et moi.

– J'ai entendu dire que vous aviez été à deux doigts d'être renvoyé au pays ?

– Qui a dit ça ? répliqua-t-il avec un regard assassin. Astrid ?

– Non, pas Astrid. J'ai entendu parler d'une razzia. »

Ses traits se durcirent, et il rougit.

« Une razzia ! Quelques policiers ont frappé à la porte d'un appartement où nous organisions une soirée, parce que les voisins s'étaient plaints du bruit. Il y avait beaucoup de fumée, et ils ont fait quelques prises de sang. J'y ai eu droit. Je fumais un pétard, et parce que je n'avais pas la nationalité américaine, j'ai été convoqué pour... une discussion, comme ils l'appelaient. Mais il ne s'est rien passé d'autre. J'ai terminé mes études sans problème.

– OK. Revenons-en à Hildegunn... Vous étiez ensemble, là-bas ?

– Si nous avons eu une liaison, vous voulez dire ? Non, non. Loin de là.

– Ah non ? Alors vous êtes l'un des rares que j'ai rencontrés jusqu'à présent dans cette histoire à ne pas avoir succombé au charme de Hildegunn Høgset dès le premier instant. Même pas quand elle est arrivée à Bergen ?

– Non, ça n'a jamais... Il n'y a jamais rien eu de tel entre Hildegunn et moi.

– Pourquoi ?

– Nous étions... amis, je dirais. Amis proches, si je puis dire. Elle me confiait ses secrets, je lui ai confié... certains des miens.

– Des secrets ? Vous pensez à... »

Il me jeta un coup d'œil sarcastique.

« Mais mon cher Veum, enfin ! Si je vous les révélais, ce ne seraient plus des secrets !

– Hildegunn n'en pâtirait pas. Ça fait quatorze ans qu'elle est morte.

– Alors nous qui restons devons respecter sa mémoire. »

Nos regards se croisèrent. J'avais une longue expérience dans l'interprétation des mimiques, mais Ståle Kvernmo était un sacré casse-croûte. Son visage lisse ne trahissait absolument rien, son regard était dur et si froid qu'il en était douloureux quand on le soutenait trop longtemps.

« Répondez au moins à ça. Vous avez gardé le contact après qu'elle a eu pris votre place dans la communauté ?

– Pas vraiment. Torild et moi avons largement assez à faire avec nos activités. Je terminais mes études à l'École nationale supérieure de commerce, elle préparait son mémoire de fin d'études à l'École des beaux-arts.

– Vous étiez amis proches, avez-vous dit.

– Oui, jusqu'à ce moment-là. Mais après avoir rencontré Torild... On pouvait se croiser de loin en loin, mais rien de plus.

– Et après son départ de Bergen ?

– Non, là, je ne la voyais plus, plus du tout !

– Elle est partie à Oslo, puis dans le Nordfjord.

– Oui, c'est ce qu'il m'a semblé comprendre.

– Est-ce que son suicide a été une surprise pour vous ? »

Un court instant, j'aperçus ce qu'il y avait derrière le masque. Son regard s'assombrit, et il parut perdre sa concentration l'espace d'une seconde ou deux.

« Oui... Non... Une surprise ?

– Oui ?

– Elle devait avoir ses... »

Il s'interrompit, et je terminai pour lui :

« Secrets ?

– Comme je vous l’ai dit... répondit-il avec un geste indéfinissable de la main.

– Ce n’est plus un secret qu’elle était lesbienne, si c’est à ça que vous pensez. »

Il s’affaissa légèrement.

« Non, j’imagine que non.

– Vous l’avez toujours su ?

– Non, pas toujours.

– Ça a peut-être fait partie des expériences que vous avez tentées à New York ?

– Peut-être. »

Il se redressa et poussa un soupir.

« Il y avait autre chose ?

– Si je vous dis que l’une des personnes avec qui j’ai discuté m’a laissé entendre qu’il pouvait y avoir eu un mouchard dans la communauté... Un commentaire là-dessus ? »

Il secoua lentement la tête.

« Un mouchard... au sens d’espion ?

– Eh bien... c’est peut-être un peu mélo. Mais la guerre froide n’était pas encore terminée, et pas mal d’organisations pouvaient encore s’intéresser de près aux projets de la direction locale de l’AKP.

– Mais je n’y étais pas, moi.

– Peu importe. Vous n’avez jamais rien remarqué ?

– Rien du tout. En plus... j’ai déménagé. Je n’ai aucune idée de ce qui a pu arriver par la suite.

– Alors quand l’affaire Feargal Flynn a éclaté, vous étiez parti depuis longtemps ?

– Feargal Flynn ? Ah, oui, vous pensez à... Oh oui. Encore une preuve de la folie au sein du mouvement. Feargal Flynn était tout sauf un héros de la liberté, Veum. C’était un terroriste que des utopistes blonds aux yeux bleus ont planqué pendant des mois !

– Ces utopistes avec qui vous aviez vécu pendant dix-huit mois.

– Ils n’étaient pas tous aussi ahuris. Demandez à Hedda, par exemple. Hedda Mikalsen...

– Oui, c’est ce que je ferai la prochaine fois que je la verrai. » Je me tus un moment. « Mais je constate que... Vous formiez un drôle de groupe, dans Edvardsens gate. Et vous avez pris vos distances pour de bon les uns par rapport aux autres, depuis, y compris sur le plan politique.

– Eh bien...

– Je veux dire... Parmi les anciens membres de l’AKP, on trouve aujourd’hui un baron de l’immobilier à Bergen...

– Un baron ?

– Un conseiller municipal de droite, un haut placé dans le milieu

des bonzes, un médecin à Haukeland, et feu un professeur à la Katedralskole. Sans oublier Tor Steinestø, qui travaille au SSP. »

Je toussotai deux fois ostensiblement. Il me vit venir et commenta :

« Peut-être. Avec le recul, c'est facile de...

– Il nie.

– Sans doute. Vous vous attendiez à autre chose ?

– Pas vraiment. Que sont devenus Nils et Kari Ottesen, d'ailleurs ?

Vous le savez peut-être ?

– Ça n'a aucune importance. Ils n'étaient pas à l'AKP, de toute façon.

– Mais vous, si ? »

Il fit un sourire aigre-doux.

« Un bref écart de jeunesse. Mais je l'assume. L'expérience m'a servi.

– Oui, j'imagine.

– Ah oui ?

– Vous êtes dans un milieu impitoyable, n'est-ce pas ?

– C'était uniquement verbal, à l'époque.

– Mais maintenant, ça ne l'est plus... ?

– Je crois que notre entrevue est terminée, Veum, annonça-t-il avec un sourire glacial.

– Pour cette fois, peut-être. » Je le suivis jusqu'à la porte, qu'il m'ouvrit.

« Qu'est-ce qui vous a pris d'acheter cette vieille maison d'Edwardsens gate, d'ailleurs ? » demandai-je en passant devant lui.

Il me fixa, décontenancé.

« Pourquoi pas ? Je ne suis pas snob. J'ai grandi dans ce quartier, avant de déménager à Landås. Je veux que mes enfants aient une enfance similaire. En plus, j'avais de bons souvenirs dans cette maison.

– Avec qui ?

– Avec... eux tous.

– Quand l'avez-vous rachetée ?

– Il y a trois ou quatre ans. Elle avait pas mal souffert dans l'intervalle, elle avait besoin de sérieux travaux de rénovation. C'est pourquoi nous n'y avons pas emménagé avant 1990.

– Vous vous y plaisez ?

– Oui, Veum, rétorqua-t-il, sarcastique. Nous nous y plaisons. Je vous remercie de vous en inquiéter, mais je peux vous assurer que c'est tout à fait injustifié.

– Si l'occasion se présentait de...

– Oui ?

– Une petite visite ?

– Je ne vois absolument pas pourquoi nous le ferions. Elle a été complètement refaite, depuis. En plus... À quoi bon ? Non, vraiment, Veum... »

Nous étions revenus à la porte vitrée.

« Oui ?

– À votre place, je laisserais tomber.

– Pourquoi ?

– Par égard pour ceux qui sont concernés. Laissez-lui enfin trouver la paix, puisqu'elle l'a choisie.

– Vous pensez à Hildegunn ?

– Oui.

– Vous n'êtes pas au courant ? Celui qui se suicide ne trouve jamais la paix, Kvernmo. Ce sont eux les fantômes qui nous entourent – morts ou vifs, si l'on peut dire.

– Les fantômes ?

– Oui. »

Je croisai son regard. Il me répondit par un sourire froid.

« Je suis surpris que vous croyiez à ces choses-là, Veum. Mais chacun ses goûts et ses centres d'intérêt dans la vie... »

Je hochai lentement la tête.

« Chacun ses goûts... »

Je ressortis de chez Kvernmo & Strømme. Je n'avais pas vu Strømme, et je ne voyais plus Kvernmo non plus.

Je descendis à pied, cette fois, au cas où. On ne sait jamais qui on va trouver dans l'ascenseur, vivant ou mort.

Avant de rentrer à la maison, j'appelai mon vieux copain Paul Finckel, le journaliste, pour lui demander s'il pouvait voir ce qu'ils avaient comme renseignements sur Feargal Flynn et cette affaire de février 1977.

Paul avait beaucoup plus de bouteille que sa jeune collègue du *Sunnmørsposten*.

« Qu'est-ce que tu me donnes en échange ? fut sa première réaction.

– Une première page complète s'il y a du nouveau.

– Quand est-ce qu'on t'a embauché au desk ?

– Tu ne m'avais pas remarqué ? Passe me voir, à l'occasion.

– À l'occasion, c'est ça. Mais d'accord, Varg. Dans l'ensemble, tu as tenu tes promesses, alors je vais voir ce que je trouve.

– Tu m'appelles ?

– Dès que j'ai envie de boire une mousse. Salut ! »

Nous raccrochâmes, et je n'avais plus rien à faire les heures qui venaient. Je téléphonai à Karin Bjørge et lui demandai quels étaient ses projets pour la soirée. Mes espoirs furent satisfaits : elle m'invita à ce qu'elle appelait une collation, et qui se révéla une demi-heure plus tard être un plat de pâtes au fromage accompagné d'une salade bien fraîche.

Le coup d'œil qu'elle m'envoya de sa place, en face de moi, n'était pas dénué d'ironie.

« Quel bon vent t'amène par ici, Varg ? L'heure d'un peu d'amour, ou le besoin d'accéder à la base de données de l'état civil ?

– Les deux, répondis-je en bon diplomate. Mais puisque tu abordes la question... J'ai là quelques noms que j'envisageais de te demander de vérifier pour moi. »

Son regard s'assombrit.

« Je note...

– Hildegunn Høgset et Kristin Reed.

– Date de naissance ?

– Je ne les ai pas, malheureusement. Mais au début des années 1950, l'une comme l'autre, je dirais. En tout cas Hildegunn.

– Et l'endroit ?

– Oslo, à ce qu'on m'a dit. L'autre, je ne sais pas, pour l'instant. »

Elle fit un sourire un peu las.

« Je vais voir ce que je trouve. »

Je tendis le bras par-dessus la table pour lui caresser la joue.

« Tu sais que ce n'est pas seulement pour ça que je viens ?

– Non. Pas seulement. »

Après le repas, nous bûmes le café à la table basse, comme deux vieux époux qui suivent leur routine bien établie. Elle me proposa un cognac pour accompagner mon café, mais je répondis que je devais malheureusement repartir, un peu plus tard. Alors nous bûmes tranquillement. Elle ne s'appuya pas contre moi comme à son habitude, et se contenta de me serrer dans ses bras quand je m'en allai. Nous réservions les baisers pour les grandes occasions, et ce n'en était pas une.

« Je t'appelle demain.

– Mmm », répondit-elle.

Tandis que je remontai Birkelundstoppen en voiture, à l'endroit où la dernière ligne de trolleybus de la ville fait demi-tour, je fus pris d'un vilain accès de mauvaise conscience. Cette sensation me poursuivit pendant toute la descente de Birkelundsbakken, dans le Sandal, sur les virages en épingle à cheveux en direction du Heldal, puis à gauche dans le Kjenndal. Je parvins enfin à m'en débarrasser quand je me garais devant la maison jaune sur Kjenndalsåsen, où la famille Svarstad-Ekerhovd habitait.

À la fenêtre, Tonje Svarstad me regardait monter. Elle me fit comprendre d'un geste qu'elle venait m'ouvrir. Il lui fallut du temps, car les deux serrures étaient verrouillées, et la serrure de sécurité eut besoin d'un traitement énergique. Elle finit par ouvrir et jeta un coup d'œil nerveux à droite et à gauche avant de me laisser entrer.

« Vous êtes seule ?

– Oui, les gosses sont chez mes parents. Je crois que ça vaut mieux. »

Je hochai la tête.

« Et vous, comment allez-vous ?

– Je suis infirmière, j'ai l'habitude d'aider les autres quand ils sont dans la même situation, répondit-elle avec une infime grimace. Maintenant, il faut que je me réconforte, moi. Ce n'est pas pareil, bien sûr. Mais... »

Elle ouvrit une porte de penderie et me tendit un cintre pour y suspendre mon blouson en cuir.

« Tenez. »

Je me dévêtis et la suivis dans l'entrée sombre et en haut d'un escalier jusqu'au niveau principal. Elle me précéda dans un salon fort agréable. Deux grandes fenêtres ouvraient à l'est, vers Livarden et Totlandsfjellet. Un téléviseur était allumé, sans le son, dans un rayonnement mural rempli par ailleurs de livres. Le sol était recouvert de parquet clair, les meubles étaient dans des tons naturels et discrets. Les murs étaient décorés de quelques aquarelles, de deux ou trois tirages de Hetland et d'une lithographie de Per Kleiva censée rappeler

à Erlend Ekerhovd son passé radical.

« Ils se sont endormis là-haut ? »

– Oui, si on veut. La semaine dernière n’a pas été facile. On dirait qu’ils ont peur qu’il m’arrive une bricole à moi aussi, pendant qu’ils dorment. Qu’ils redoutent d’être tout seuls. » Elle se mordit la lèvre. « J’y pense, moi aussi. Que maintenant, ils n’ont plus que moi. Je dois rester en vie longtemps. Au moins pour eux. Et... comme je vous l’ai dit la dernière fois : Est-ce que je peux me sentir en sécurité ? Et s’il avait été sur une piste assez dangereuse pour... J’ai trouvé cette feuille au chalet. Je vais vous la montrer. » Ses yeux brillaient. Puis elle fit un geste. « Mais asseyez-vous. Je peux vous servir quelque chose ? Un verre d’eau minérale ? Une tasse de thé ? »

– Seulement si vous m’accompagnez. Dans le cas contraire, un verre d’eau sera largement suffisant pour moi, merci. »

Elle hocha la tête et se rendit à la cuisine. Elle en revint avec deux verres, un pichet d’eau dans lequel flottaient des glaçons et quelques tranches de citron.

« Vous voulez bien... ? »

– Oui, merci. »

Je remplis les deux verres. Elle alla jusqu’à un secrétaire, en ouvrit le tiroir du haut et tira une feuille de papier blanc pliée en quatre, du genre de celui qu’on utilise dans les photocopieurs.

Elle revint à la table, déplia la feuille et la poussa vers moi. Je la pris et l’examinai.

Le contenu informatif ne sautait pas aux yeux. Ça ressemblait surtout à ce qu’il aurait distraitement griffonné en étant au téléphone, une juxtaposition de traits et de croix, de cercles, de points d’interrogation et de mots soulignés.

J’espère qu’il n’écrivait pas de la sorte quand il corrigeait des copies, car les mots étaient pour ainsi dire illisibles. Je ne pouvais déchiffrer que certains noms : *F. Flynn*, puis *Hildeg*. Suivi de points d’interrogation, *Anne-L/Elis*, *Hedda* souligné de deux gros traits, et entre parenthèses en dessous : *Cf. Tor St*. Je distinguai ensuite une adresse : *Nordre Skogvei 18* – à moins que ce ne soit 48. Le reste était incompréhensible.

Je me tournai vers Tonje.

« Vous y comprenez quelque chose ? »

– Pas vraiment, répondit-elle en secouant la tête. On peut reconnaître certains noms, mais le reste... non.

– Ce nom, ici, *F. Flynn*, vous le connaissez ?

– Pas du tout.

– L’IRA ? »

Elle me regarda, épouvantée.

« L’IRA ? ! Que voulez-vous dire ? »

– Erlend n’a jamais mentionné de contacts dans ce milieu ?
– Avec l’IRA ? Jamais ! Vous ne pensez tout de même pas... Ils sont capables de tout !

– D’accord, d’accord, mais surtout en Grande-Bretagne, et avec des moyens très supérieurs à ce que nous rencontrons dans cette affaire.

– De quoi s’agit-il, alors ? » couina-t-elle presque.

Je lui fis un rapide compte rendu de ce que j’avais appris sur Feargal Flynn et son arrestation à Bergen. Je posai un doigt sur l’adresse notée sur la feuille.

« Je parie que c’est à cette adresse de Løvstakksiden qu’il était caché. Mais je peux le découvrir. »

Elle ouvrit grand les yeux.

« Vous me faites vraiment peur, Veum. Une planque, et le mouvement de libération irlandais ! Pour qui se prenaient-ils ? Ils jouaient à la guerre, ou quoi ?

– En tout cas, ça pouvait s’avérer très vite beaucoup plus dangereux que ce à quoi ils s’attendaient au départ. On parle quand même de deux cultures diamétralement opposées bien qu’un seul morceau d’océan nous sépare. Dans ce pays, on s’en sort plutôt bien avec des moyens parlementaires, mais là-bas, les procédés sont beaucoup plus énergiques. Vous n’ignorez pas... Attentats à la bombe, terrorisme contre les écoliers et les opposants religieux, délation et violence extrême sont par période des éléments presque normaux du quotidien. Et pas que du côté de l’IRA, soit dit en passant. Les extrémistes protestants doivent être aussi terribles. »

Elle hocha la tête, sans rien dire, le visage déformé par le désarroi.

« En fin de compte, c’est peut-être quelque chose pour le service de surveillance de la police. Regardez ce qu’il a écrit ici : *Cf. Tor St*. N’excluez pas que ce soit ce qu’il a voulu dire. Il connaissait quand même Tor Steinestø depuis sa plus tendre enfance.

– Vous voulez dire qu’il était dans... »

Je hochai la tête.

« Oui. Dans la surveillance.

– Et c’est de l’avoir rencontré qui a tout précipité ! Seigneur... » Elle reposa le doigt sur la feuille. « Mais ça, alors... *Hedda* ? »

Je haussai les épaules.

« Je ne sais pas. Je vais être obligé de lui poser encore quelques questions. À condition de franchir la muraille qui la protège. »

Nous regardâmes quelques secondes cette mystérieuse feuille.

« Je l’emporte, d’accord ?

– Oui, bien sûr.

– Vous êtes certaine qu’elle a été écrite récemment, pendant les vacances de la Toussaint ?

– Oui. Elle était juste à côté du téléphone. Sinon, je l’aurais vue

avant.

– Il était seul au chalet, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Je vous l'ai dit hier. Il traversait une mauvaise période. La solitude lui faisait du bien, et nous, nous préférons y être en été, ou quand il y a de la neige. En automne, comme maintenant, c'est juste sombre et froid, là-haut.

– Vous n'avez jamais eu peur qu'il puisse se faire du mal, dans une période comme celle-là ?

– Si, je le lui ai dit, mais que pouvais-je faire ? S'il avait décidé de se suicider, il pouvait tout aussi bien le faire à la maison que là-haut. Je ne crois pas que j'aurais réussi à l'en empêcher, de toute façon.

– Non, vous avez raison, malheureusement. En plus, il se trouve que la plupart des gens qui sont tout au bord du précipice veulent quand même être sauvés. Alors ils choisissent un endroit où ils sont susceptibles d'être dérangés malgré tout. »

Elle me lança un regard sombre.

« Mais vous, de votre côté... Vous êtes arrivé à quelque chose ?

– Eh bien... Je me suis fait une idée d'ensemble de la vie dans la communauté d'Edvardsens gate où a vécu votre mari – à ce que j'en ai compris – pendant presque toutes ses études. Plusieurs des principaux activistes de l'AKP ont habité sous le même toit, ainsi que des gens plus spéciaux, dirais-je. Nous avons déjà évoqué Tor Steinestø. Plus une comète de l'économie locale, Ståle Kvernmo. Sans oublier cette Hildegunn Høgset, qui a fait craquer la plupart de ses colocataires – les hommes, en tout cas.

– Ça veut dire... Aussi... »

Je bus une gorgée d'eau pour retarder un peu ma réponse.

« Oui. À ce qu'on m'a dit, Erlend et elle ont eu une liaison, en 1977, je crois.

– Il ne m'en a jamais parlé !

– Non, c'est ce qu'il m'a semblé comprendre lors de notre dernière conversation. Mais vous lui avez posé la question ? demandai-je pendant que l'information faisait son chemin en elle.

– Oui, j'en suis certaine. L'intérêt démesuré qu'il portait à ce décès... là-haut... était quand même un peu anormal.

– C'est arrivé avant votre rencontre, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est ce que je vous ai dit.

– Alors pourquoi était-ce d'une telle importance de le tenir secret ?

– Ah, ça ! Tout ce qu'il m'a dit, c'est qu'il n'arrivait pas à comprendre qu'elle ait pu se suicider. Il refusait de l'admettre. Et cette histoire selon laquelle quelqu'un l'aurait tuée...

– Si vous me le permettez, on peut supposer qu'il n'avait peut-être

pas encore surmonté ce qu'il ressentait pour elle, ses sentiments étaient encore assez forts pour qu'il ne veuille pas vous les avouer. C'est pour ça qu'il aurait mis un tel point d'honneur à découvrir ce qui lui était arrivé.

– Oui, peut-être, répondit-elle avec tristesse. Je n'en sais rien. Que savons-nous, au fond, de nos proches ? De ce qui se passe dans leur tête.

– En effet... Si ça peut vous consoler, il n'était pas le seul. D'après mes informations, la relation entre Erlend et elle a pris fin à la période des fêtes la même année, en février, elle est sortie avec Tor Steinestø – qui est marié aujourd'hui avec Hedda Mikalsen, devrais-je peut-être ajouter.

– Alors... ils se sont mis en couple, eux aussi ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

– Oui, pour finir. Mais revenons-en à Hildegunn Høgset. Je ne sais pas... Vous connaissez une certaine Elisabeth Olsen, médecin au service d'oncologie ?

– Ouiii... Je sais qui elle est, en tout état de cause.

– Vous saviez qu'elle avait habité la même communauté ?

– Non, absolument pas. C'est une surprise. Je la vois de loin en loin. Je suis en radiologie, mais nous nous croisons de temps en temps, dans le cadre professionnel.

– Votre mari ne vous a pas beaucoup parlé de ces années, n'est-ce pas ? »

Elle planta son regard vif et bleu dans le mien.

« Non, en fin de compte, non. En tout cas, vous avez découvert beaucoup de choses que j'ignorais, rien qu'à travers les recherches que vous avez effectuées jusqu'à présent.

– Pour quelle raison, à votre avis ? »

Elle secoua pensivement la tête.

« Ah, ça, qu'est-ce que ce serait ?

– Pour le moment, je n'ai pas de réponse, moi non plus.

– Mais vous n'aviez pas terminé de...

– Non. Si j'essaie d'être un peu schématique... La relation entre Hildegunn Høgset et Tor Steinestø s'est achevée en juin. À peu près au même moment, j'ai cru comprendre qu'elle avait eu une courte liaison avec Atle Skurtveit, un autre des locataires, qui a entraîné sa séparation avec Elisabeth Olsen. Comme si ça ne suffisait pas, le même été – en juillet et août – elle a eu une relation passagère avec l'une des femmes, Astrid Hauso, dont vous m'avez vous-même donné le nom quand vous êtes passée à mon bureau hier matin.

– Ça veut dire qu'elle était...

– Bisexuelle, en tout cas. Et quand elle a quitté Bergen, cet automne-là, c'était pour emménager avec une autre femme, une certaine Kristin

Reed, d'abord à Oslo, ensuite dans le Nordfjord. Pas impossible qu'après une longue quête, si l'on peut dire, elle ait fini par découvrir sa véritable identité. »

Elle me dévisagea, sceptique.

« Et elle s'est suicidée ?

– Eh bien, ce décès est encore nimbé des brumes d'un certain mystère. On en revient à ce qu'Erlend vous a dit, la possibilité qu'il ait pu s'agir d'un meurtre. »

Elle hocha la tête.

« Mais de qui s'agirait-il, le cas échéant ? Pas d'un homme ou d'une femme, mais de plusieurs personnes. J'aimerais en avoir le cœur net.

– Et moi donc.

– L'un de ceux avec qui j'ai discuté hier a laissé entendre qu'il aurait pu y avoir un mouchard dans la communauté. En rapport avec cette histoire d'IRA.

– Un mouchard ?

– Oui, une balance. Quelqu'un qui donnait des informations – à la police, par exemple – quand des événements importants étaient sur le point de se produire. Des grèves illégales, des manifestations imprévisibles, d'autres actions de ce genre. Une adresse de planque, dans le cas présent. Erlend ne vous en a jamais parlé ?

– Non, jamais. Mais qui aurait... Ils n'étaient pas membres de l'AKP, tous autant qu'ils étaient ?

– Plus ou moins. Certains ne l'étaient pas du tout.

– Peut-être l'un d'entre eux, alors ?

– Tor Steinestø se distingue, peut-être, mais il dément de toutes ses forces. La seule autre personne à ne pas avoir été membre du parti à cette époque, à ce que j'en ai découvert, c'est Hildegunn Høgset.

– Vous pensez que c'est elle qui aurait...

– Je ne sais pas.

– Et que ça aurait été une raison valable pour que quelqu'un la supprime ? En partant du principe qu'elle a été démasquée ?

– Ou dans le cas contraire... Ça a pu être la raison de son suicide. Une crise de mauvaise conscience, une trop mauvaise image de soi, des choses de ce genre... qui se sont renforcées après coup.

– Oui, peut-être. » Le doute était bien présent dans ses yeux. « Alors, comment comptez-vous vous y prendre pour la suite ?

– Je vais peut-être devoir m'absenter de Bergen. Pour aller dans le Nordfjord ou le Sunnmøre, dans la mesure où je pourrai trouver des informations sur un décès vieux de quatorze ans. Tout dépend de ce que vous voulez. »

Elle hocha la tête.

« Comme je vous l'ai dit la dernière fois... Je ne roule pas sur l'or, mais je n'ai pas l'intention de jeter l'éponge tout de suite. Tant que ça

ne devient pas ruineux...

– Je prendrai ma voiture. C'est ce qui sera le plus pratique, je pense, au Nordfjord. Mais ça me fera passer une ou deux nuits hors de la ville.

– Ça devrait aller. Faites ça, au moins, on se reverra quand vous rentrerez, et on fera un nouveau point à ce moment-là.

– Merci pour votre confiance.

– Je vous en prie. » Le premier petit sourire de la soirée apparut.

« Encore un détail. Il n'y aurait pas une ou deux photos de cette époque ? De la communauté ?

– Si... » Elle regarda vers la bibliothèque. « Il en avait quelques-unes. Ils ne prenaient pas beaucoup de photos, à vrai dire. Ce devait être un loisir de petit-bourgeois. En plus, la SSP pouvait mettre la main dessus. Mais laissez-moi regarder... »

Elle se leva, alla vers le meuble, ouvrit quelques tiroirs, chercha sous une pile d'anciens modes d'emploi de téléviseur et de magnétoscope. Elle revint avec une enveloppe de photos fatiguée.

« Les voici. Mais j'ai peur qu'il n'y en ait pas beaucoup. »

Elle s'assit dans le canapé à côté de moi et éparpilla une poignée de clichés sur la table basse.

« Vous en reconnaîtrez peut-être plus que moi... »

Je me penchai avec curiosité. C'étaient des photos en couleurs prises à la hâte lors d'une soirée, peut-être dans Edvardsens gate. Les tirages avaient une nuance rougeâtre caractéristique, typique des films de cette époque au bout d'un certain temps. Les protagonistes étaient tous jeunes, en t-shirts et jupes amples, les filles aussi peu strictement vêtues que les garçons. La table entre eux était couverte de verres de vin et de bouteilles de bière. Bon nombre avaient une cigarette allumée au bec. Sur l'un des clichés, on voyait Astrid Hauso, la guitare sur le genou et la bouche ouverte, en plein refrain. Sur un autre, je reconnus un Tor Steinestø aux cheveux étonnamment longs, surpris en grande conversation philosophique avec un non moins juvénile Erlend Ekerhovd.

« Elisabeth Olsen, m'indiqua-t-elle. Mais ça, qui est-ce ? » Elle posa le doigt sur une femme aux longs cheveux bruns, qui levait un regard timide vers le photographe.

Je pris le tirage pour mieux voir, mais il me fallut quand même quelques secondes pour être tout à fait sûr.

« C'est Hedda Mikalsen. Aujourd'hui, elle a les cheveux courts, et beaucoup plus d'assurance. »

Je reconnus Atle Skurtveit sur la même photo qu'Elisabeth Olsen. Il y en avait plusieurs autres dont le visage ne me disait rien, très probablement des invités. Aucun d'entre eux n'était Hildegunn Høgset, à en croire les descriptions qu'on m'avait données. Tonje Svarstad fut

elle aussi incapable de les identifier.

On voyait sans mal que ladite réception avait été sympathique. Les gens riaient et discutaient, fumaient et buvaient. Tout le monde ignorait le photographe – quelle que fût son identité – et les débats semblaient proscrits ce soir-là. Une soirée de 1977, sans doute, puisque Atle Skurtveit et Elisabeth Olsen ne se faisaient pas encore la tête, et qu'Erlend Ekerhovd et Tor Steinestø n'avaient pas l'air de devoir se voler dans les plumes. Hedda Mikalsen était celle qui avait le plus changé. La photo la montrait pensive, mélancolique, aux antipodes de la femme politique efficace qu'elle était aujourd'hui aux yeux du public. D'une certaine façon, elle n'avait pas sa place dans le tableau. En y regardant de plus près, je me rendis compte qu'elle avait les yeux rivés sur l'objectif, comme si c'était le photographe qu'elle observait sans relâche. Je me posai de nouveau la question : Qui a pris ces clichés, en fait ? Hildegunn Høgset ?

Je lui demandai, mais elle n'en savait rien.

« Erlend ne prenait jamais de photos, en tout cas.

– Je peux vous les emprunter ?

– Ça ne pose pas de réel problème. Mais j'aimerais les récupérer.

– Bien sûr. »

Je vidai mon verre et regardai autour de moi. La télé était toujours allumée, sans le son. Je vis un très court extrait d'une série comique dans laquelle des jeunes partageaient un appartement quelque part aux États-Unis. Mais ce n'était à coup sûr pas dans Edvardsens gate.

« Vous avez... Est-ce que quelqu'un s'occupe de vous ?

– Oh oui, répondit-elle avec un sourire triste. J'ai de la famille et des amis. Des parents en pleine forme. Mais je préférerais vraiment m'en sortir seule. Me consacrer à Silje et Stian, pour qu'ils se sentent le plus entourés en ce moment. J'y retourne cette nuit.

– Ah oui ? »

Je me tournai vers la fenêtre. Il faisait nuit noire, et le chemin était assez long jusqu'à l'Eksingedal. De plus, les routes étaient plutôt étroites après Dale.

« Ça ira. Je connais cette route comme ma poche.

– La police ne vous a pas encore dit que les obsèques pouvaient avoir lieu ?

– Non, et ça m'ennuie. De devoir attendre ici sans pouvoir lui dire adieu comme il faut.

– Ils n'ont rien de plus après l'autopsie, question cause du décès ?

– Si c'est le cas, ils ne m'en ont rien dit. » Ses yeux s'emplirent tout à coup de larmes. « Mais je veux savoir ce qui lui est arrivé. Il faut que je le sache ! Alors continuez, Veum... »

Un barrage paraissait avoir cédé. Elle se laissa basculer lourdement sur moi et éclata en sanglots convulsifs. Je la pris dans mes bras et la

serrai contre moi, en lui passant une main dans le dos et en essayant de mon mieux de la réconforter à coups de choses follement spirituelles qui avaient fait leurs preuves, du genre « Là... là... » et « ça va aller, vous verrez, ça finira par aller... ».

Elle pleura longtemps. Quand elle eut terminé, elle se libéra doucement, se détourna pour essuyer ses larmes dans un petit mouchoir, se leva et fit quelques pas.

« Excusez-moi, je ne voulais pas... » Elle me décocha un regard qui aurait fait fondre le percepteur le plus endurci. « Je me prépare et j'y vais. Ça ira. Vous n'avez pas besoin d'attendre.

– Vous êtes sûre ?

– Oui, oui. » Elle hocha la tête avec fougue, mais je n'étais pas du tout convaincu.

« Soyez prudent, Veum. »

Je remerciai, souris et lui retournai le conseil. Elle me raccompagna dehors, et je l'entendis verrouiller consciencieusement derrière moi. Tous les encouragements étaient bons à prendre, car j'ignorais complètement vers quoi j'allais.

Je redescendis lentement la rue jusqu'à mon véhicule. Mais je ne démarrai pas. J'attendis de la voir s'installer bien en sécurité au volant de sa voiture, une Toyota Starlet bordeaux, sans que quelqu'un ait tenté de l'intercepter ou se soit lancé à sa poursuite sur la longue route sinueuse vers l'Eksingedal. Je ne repartis qu'à ce moment-là, la journée de la veille dans un coin de mon crâne, et suffisamment de quoi m'occuper l'esprit.

La pluie battait sur le pare-brise, les feuilles d'automne dessinaient des taches rouille sur la montagne de l'autre côté du fjord. Le bac de Knarvik approchait de son embarcadère. Vers le sud-ouest, je distinguai les barricades du pont du Nordhordland, en construction. Dans le courant de l'année 1994, le chas de l'aiguille routière au nord de Bergen entrerait dans l'Histoire, si le calendrier était respecté. Mais on n'en était pas encore là.

Quand le bac fut vide, j'embarquai. Je restai dans la voiture le temps de la traversée. J'eus tout juste le temps de retourner encore une fois mes idées. Ce matin-là, depuis ma base de Strandkaien, je n'avais pas ménagé mon téléphone, et je n'étais pas mécontent du résultat.

J'avais d'abord appelé Ola Husbø, le journaliste en retraite de *Sunnmørsposten*. Il donnait l'impression d'être debout depuis 6 heures du matin et d'avoir déjà englouti deux cafetières pleines. Il avait été prévenu, comme il le formula, et avait ressorti ses notes.

– D'accord... Vous avez des notes concrètes, alors ?

– Oui, rédigées, certes. J'ai choisi de garder systématiquement la plupart de mes écrits, en particulier sur des affaires qui n'avaient pas trouvé de dénouement. On ne sait jamais quand ça pourra resservir, et vous en avez la preuve aujourd'hui. Quatorze ans après, vous posez des questions sur cette affaire.

– L'hôtel dans lequel elle a pris une chambre, où est-il ?

– À Vigra, du côté de la mer. Mais ce n'est plus un hôtel.

– Ah bon ?

– Centre d'accueil de demandeurs d'asile.

– D'autant plus important qu'on cause un peu. Je n'aurais rien contre une discussion... face à face, dirais-je. Si je monte aujourd'hui ou demain, vous aurez le temps de me rencontrer ?

– Plus qu'il n'en faut, Veum. Passez-moi un coup de fil quand vous arriverez... et on se verra en ville.

– Ålesund ?

– Oui, pas Molde, pouffa-t-il.

– Je vous appelle.

– Super. »

Je composai ensuite l'un des rares numéros que je connaissais par cœur. Karin décrocha après la première sonnerie.

« Salut, Varg. Oublie les formules de politesse. J'ai les noms sur l'écran devant moi.

- La perle rare, une fonctionnaire efficace ?
- Ah, on l'est davantage que l'imaginent la plupart des gens. Alors, dans l'ordre alphabétique : Høgset, Hildegunn, née le 5 avril 1952. Portée disparue le 21 octobre 1979...
- On a parlé d'une noyade accidentelle.
- Je vois. Lieu de naissance : Oslo, plusieurs adresses, dont quelques-unes aux États-Unis au début des années 1970. Dernière adresse : une boîte postale à Sandane, ouverte le 15 juin 1979. Lieu de résidence : Kletten.
- Mmm...
- Et la seconde. Reed, Kristine, née le 13 novembre 1953. Lieu de naissance : Lillestrøm, mais elle a eu plusieurs adresses elle aussi. Même dernière adresse, aussi bien pour le courrier que pour le lieu de résidence.
- Elle n'a pas bougé depuis ?
- On dirait que non. Par ailleurs...
- Oui ?
- Elles avaient déjà eu la même adresse, quand elles étaient enfants.
- Allons bon...
- À Oslo. Sørkedalsveien. Hildegunn Høgset entre le 1^{er} février 1961 et le 30 juin 1964, et... voyons voir... Kristine Reed à deux périodes, du 1^{er} avril 1954 au 30 novembre 1955 et du 28 décembre 1960 au 31 août 1969.
- Tu interprètes ça comment ?
- Il n'est fait aucune mention du père de Hildegunn Høgset. Celui de Kristine Reed est mort quand elle était petite.
- Un foyer pour mères célibataires, alors, peut-être. Ou un orphelinat, bien sûr.
- Ce n'est pas impossible du tout. Qu'as-tu de prévu aujourd'hui ?
- Si les choses se passent comme je l'espère et si je fais mouche, je pars faire un tour dans le Nordfjord, puis dans le Sunnmøre. Je serai rentré samedi, j'espère. On pourra se voir à ce moment-là.
- Passe-moi un coup de fil, comme tu le fais si facilement. Et bonne excursion, alors...
- Merci. »
- Paul Finckel était le suivant sur la liste.
- « Hé, je ne suis pas à ce point en manque de bière, Varg. Laisse-moi un peu chercher, quand même.
- Je n'ai pas le temps d'aller boire une bière, moi non plus. Je pars pour le Sunnmøre. Tu n'as pas encore pu chercher ?
- Non. Réessaie plus tard dans la journée, et on ira boire cette mousse quand tu rentreras.
- Ça marche. »
- Il ne restait qu'un appel. Les renseignements téléphoniques

m'avaient donné le numéro de Kristine Reed dans le Nordfjord. J'inspirai à fond et le composai. Au bout de plusieurs sonneries, une voix de femme essoufflée répondit.

« Oui ? Allô ?

– Bonjour. Je m'appelle Veum. Kristine Reed ?

– Oui. C'est à quel sujet ?

– C'est un peu compliqué à expliquer, mais... J'appelle de Bergen. Il s'agit de recherches en lien avec un décès, ici. Un certain Erlend Ekerhovd. Je ne sais pas si ça vous dit quelque chose ?

– Nooon... hésita-t-elle. Je ne crois pas.

– Une ancienne connaissance de Hildegunn Høgset.

– Ah, de cette époque. Je comprends mieux.

– Hildegunn Høgset et vous avez vécu ensemble, me semble-t-il ?

– Oui.

– Il s'agit aussi pas mal de ce qui s'est passé quand elle a disparu, elle aussi.

– Disparu ? Elle s'est noyée.

– Oui, je sais. Mais... Cet Erlend Ekerhovd avait laissé entendre que ce n'était pas une noyade habituelle.

– Quoi ?

– Oui, qu'elle ne s'était peut-être pas retrouvée dans la mer de son plein gré, si vous voyez ce que je veux dire.

– Qu'elle... Vous n'insinuez pas...

– Je me demandais juste... Je dois de toute façon aller dans ce sens aujourd'hui. Pourrais-je passer, de sorte qu'on discute un peu de cette histoire ?

– Passer ? Ici ?

– Oui.

– Pour qui faites-vous ces recherches ? Vous êtes journaliste ou policier ?

– Détective privé. C'est la veuve d'Erlend Ekerhovd qui m'a engagé.

– Bon... Je n'aime pas remuer les souvenirs autour de ce qui est arrivé à Hildegunn, mais si ça peut aider... Vous venez en voiture ?

– Oui. L'endroit où vous habitez s'appelle Kletten ?

– Oui, c'est au bord du Breimsvatn, entre Byrkjelo et Sandane. Vous arrivez à un panneau *VOIE PRIVÉE* et une boîte aux lettres marquée Kletten juste au bord de la route. Le plus simple, c'est de se garer là et de remonter la route forestière. Vous passerez une clôture à bétail, et la maison est un peu plus haut.

– Quel genre de maison est-ce ?

– Une petite ferme qu'on a reprise quand on a emménagé.

– À cet après-midi, alors. Si j'ai de la chance avec les bacs, je devrais être là entre trois et quatre heures.

– Je vous attends. »

Au terme de la conversation, j'avais pris assez de notes pour estimer que ce jeudi matin était exceptionnellement réussi, pour la toute fin d'octobre. Si rien ne changeait, l'excursion serait on ne peut plus profitable. J'aurais peut-être dû partir avec ma canne à pêche.

Le bac accosta à Knarvik avec un petit choc sourd. Les portes s'ouvrirent, la passerelle fut mise en place, et je poursuivis vers le nord sans plus attendre. La route à travers le Romarheim me mena jusqu'aux massifs sombres du Masfjord, où je trouvai l'embarcadère suivant, au bord du Sognefjord qui s'étendait comme un coin à fendre argenté dans le paysage. Une ombre de l'époque viking et de grandeur perdue planait sur tout le secteur, seulement menacée par l'Office national des routes qui œuvrait sans relâche à coups de routes, tunnels, ponts et baisse constante des liaisons par bac pour rendre la région plus accessible à tout ce qui se déplaçait sur quatre roues.

Dans le Sunnfjord, l'automne faisait penser à des fragments de laine jetés au hasard sur les flancs des montagnes. Je passai Førde, et continuai vers Jølstra au nord. La toile gris acier du Jølstervann battait faiblement entre les montagnes, et sa ligne de contact avec le ciel était blanc brillant. Les flancs bien lisses du Våtedal me conduisirent sans encombre à Byrkjelo et au Nordfjord, d'où je pris la route en direction de Sandane. Quelque temps plus tard, j'avais le Breimsvatn à ma gauche, devant un paysage très pictural. Des bois de sapins sombres bordaient la chaussée, les exploitations s'espaçaient. Au bout d'un moment, j'arrivai à un embranchement discret. Je vis la boîte aux lettres décrite et le panneau *VOIE PRIVÉE*. Sur la boîte, on avait peint en grandes capitales : Kletten.

Une route forestière étroite grimpait sur la pente abrupte. Je garai la voiture, enfilai mon coupe-vent et mis mon chapeau de pêcheur avant d'attaquer l'ascension. Dix minutes plus tard, je franchis la clôture à bétail.

Un peu plus haut en biais, je vis une maison blanche bâtie sur un ancien mur de fondation en pierre, rafistolé sommairement grâce à quelques pelletées de béton. La peinture avait vécu, les ardoises du toit étaient partiellement recouvertes de mousse. Les dernières vivaces de l'été avaient bien poussé malgré le vent dans leurs massifs, tandis que les rosiers fleurissaient encore. Sous un petit toit vitré, j'aperçus un jardin d'hiver. La forêt était compacte autour de ce domaine bien entretenu. Il n'y avait aucun signe de vie. Les fenêtres étaient obscures. Je n'entendais que le murmure du vent dans les arbres, et le ronronnement lointain d'une voiture qui passait sur la route.

Je remontai prudemment le sentier dallé jusqu'au coin de la maison. Il y avait deux marches sous la porte marron, sous un auvent au milieu du mur le plus long. Juste avant que j'y parvienne, la porte s'ouvrit à la volée, et une femme sortit sur les marches.

« Ne bougez plus ! » ordonna-t-elle.

Je ne vis aucune raison de ne pas obtempérer. Elle tenait un fusil dans les mains, braqué droit sur ma tête.

Pendant un instant, nous ne fîmes que nous dévisager.

C'était une femme de taille moyenne, vêtue d'une tenue de travail fatiguée : jeans, pull et coupe-vent vert. Ses cheveux gris étaient en bataille et elle portait des lunettes dont les verres s'assombrissaient automatiquement à la lumière du jour.

« Doucement ! Je suis Veum. Nous avons rendez-vous. J'ai appelé de Bergen, il y a quelques heures. »

Elle me lança un coup d'œil sceptique. Ses yeux avaient l'air tout petits à travers ses lunettes, sous des paupières gonflées.

« Une pièce d'identité ?

– Oui, oui... Pas de problème ! »

Les yeux rivés sur la détente de son fusil, j'attrapai mon portefeuille dans ma poche intérieure, en sortis mon permis de conduire et le lui tendis.

Elle plissa les yeux.

« Lancez-le moi. »

J'obéis. Le carton rose décrivit une courbe et atterrit devant ses pieds. Sans dévier le moins du monde le fusil, elle s'accroupit, saisit le permis et se redressa.

Elle examina la photo avec soin. Fit un signe de tête et baissa son arme.

« Ça a l'air d'aller. Une femme qui vit seule n'est jamais trop prudente.

– Ah ? »

J'approchai précautionneusement et tendis une main. Elle me rendit mon permis de conduire, mais ne parut pas vouloir me saluer en bonne et due forme.

Je sentis mon pouls redescendre à son rythme normal.

« Vous recevez tout le monde ainsi ?

– Je vous l'ai dit, on n'est jamais trop prudent. Et ce que vous m'avez dit au téléphone sur ce décès n'a fait que renforcer ma méfiance.

– Pourquoi ?

– Oh... » Elle haussa les épaules. « On devient peut-être comme ça quand on habite seul... aussi longtemps.

– Oui, le premier voisin n'est peut-être pas tout proche. »

Je regardai autour de moi. De l'autre côté du lac, le Ryssdalshorn disparaissait dans les nuages bas. D'où nous étions, le Breimsvatn, en s'étirant de tout son long vers le sud et Jølster, évoquait davantage un

fjord qu'un lac.

« C'était mieux quand Hildegunn était vivante, la courte période que nous avons passée ensemble ici. C'était ce que nous voulions. Nous pouvions être pleinement nous-mêmes. Pas de voisins à proximité, nous allions faire nos courses à Sandane, nous avions tout le loisir de ne nous préoccuper que de nous-mêmes.

– Oui, quand êtes-vous arrivées ?

– En juin de l'année où elle est morte.

– Pas beaucoup plus de trois ou quatre mois, autrement dit ? »

Elle hocha la tête.

« Mais vous auriez pu déménager, ensuite ?

– Ça ne s'est pas fait, c'est tout, répondit-elle avec un haussement d'épaules.

– De quoi vivez-vous ?

– Artisanat d'art. Je vends des tapisseries dans les magasins pour touristes dans tout le pays.

– Vous n'avez pas de voiture ?

– Non, mais des cars passent, même si ce n'est pas très souvent.

– Comment êtes-vous arrivées jusqu'ici, alors ?

– Grâce à une petite annonce d'*Aftenposten*, tout simplement. Nous avions parlé pendant tout le printemps de partir à la campagne. En réalité, nous pensions à quelque chose dans l'est du pays, dans le Hedmark, par exemple. Mais j'ai des racines dans le coin, très lointaines. Alors quand nous avons vu l'annonce, nous sommes venues. Elle était vide depuis la mort du précédent propriétaire, un an plus tôt, et personne ne la réclamait, alors quand nous nous sommes portées acquéreuses... Disons que ça n'a pas posé de problème. Mais on ne va pas rester plantés là. » Elle fit signe vers la maison. « Vous pouvez entrer.

– Merci. »

Je la suivis. Il y avait un pain de sucre entamé et un thermos sur la table.

« Le café est prêt. Je supposais que vous arriveriez à peu près maintenant. Mais il m'en fallait une tasse, ajouta-t-elle rapidement comme pour laisser entendre qu'elle ne l'avait pas fait rien que pour moi.

– Je dois dire que l'accueil n'était pas banal ! » répondis-je avec un coup d'œil en biais vers l'arme à feu.

Elle suivit mon regard.

« J'en suis désolée. Ça vous a peut-être paru un peu exagéré. Mais toutes sortes de personnes traînent le long des routes, de nos jours. Les journaux parlent beaucoup trop souvent de personnes d'un certain âge qui ont été agressées dans leur ferme, de la façon la plus brutale qui soit.

– Vous n’êtes pas dans cette tranche d’âge, quand même. »

Elle fit un sourire pincé.

« Merci, mais... Je me regarde encore dans le miroir tous les matins.

– Bof... C’est ce que nous faisons tous, j’imagine. »

Je m’assis à la table, et elle nous servit du café. Les verres de ses lunettes s’étaient éclaircis, en conservant toutefois une nuance grise. Elle devait régulièrement s’essuyer le coin de l’œil, avec un mouchoir en papier tiré d’un paquet qu’elle avait dans une de ses poches de pantalon.

« C’est de l’allergie, m’expliqua-t-elle. C’est comme ça tout l’été et une bonne partie de l’automne. Ça s’aggrave d’une année sur l’autre. La mort de tout ce qui ressemble à des feuilles et à des fleurs ne suscite que satisfaction chez moi. » Elle fit un petit sourire. « C’est l’hiver que je préfère. Je n’aurais jamais pu vivre dans un pays plus chaud.

– Ça doit être ennuyeux.

– Allons, allons. Je m’y suis habituée. Mais ce n’est pas de ça que nous devons parler. Quand vous avez téléphoné ce matin... Je n’ai pas très bien compris ce que vous vouliez. Et je n’ai toujours pas compris. Vous pensez que le décès que vous avez évoqué à Bergen pourrait avoir un lien avec ce qui est arrivé à Hildegunn en 1979, à Vigra ?

– C’est ce que j’essaie de découvrir.

– Et ce... Comment s’appelait-il, déjà ?

– Erlend Ekerhovd.

– C’est ça. Comment est-il mort ?

– Les résultats de l’autopsie ne sont pas encore disponibles.

– De l’autopsie ? répéta-t-elle, sidérée. Ça veut dire qu’on considère sa mort comme... comment dit-on, suspecte ?

– La police part du principe qu’il pourrait s’agir d’une mort naturelle, mais il a quand même été envoyé à l’institut médico-légal, comme je vous l’ai dit.

– Quel rapport avec Hildegunn ? Ça, en tout cas, c’était... un accident.

– Pouvez-vous me dire ce qui s’est passé à l’époque ?

– Non. Je n’y étais pas. J’étais restée ici.

– Qu’allait-elle faire là-bas ? »

Son regard glissa vers la fenêtre. Le crépuscule tombait. Elle réfléchit longtemps avant de répondre.

« Elle m’a dit qu’elle devait rencontrer un homme qu’elle avait connu à Bergen. Qu’ils avaient des comptes à régler, des sujets à aborder sérieusement.

– Un homme ?

– C’est ce que j’ai compris.

– Elle n’a pas mentionné son nom ? »

Elle secoua la tête.

« Comment avez-vous réagi ?

– Si ça m’a rendue jalouse, vous voulez dire ?

– Oui.

– Non. Rien de tel. Elle a insisté elle-même sur ce point. Il s’agit d’autre chose, Kristine, a-t-elle précisé avant de s’en aller. Dis-toi que c’est pour affaires, a-t-elle dit, et je pense... Par la suite, j’ai souvent pensé qu’en fait, ce sont les derniers mots qu’elle m’ait dits. *Dis-toi que ce sont des affaires...* Le jour de son départ, je l’ai accompagnée jusqu’à la route, où elle a pris le bus, et depuis... Depuis, je ne l’ai plus jamais revue.

– Comment l’avez-vous appris ?

– Ah, c’est le prêtre qui est venu jusqu’ici, dans sa petite voiture. Il n’était pas à l’aise. Votre amie, disait-il tout le temps. Mlle Høgset. On craint qu’elle soit décédée... Je lui ai dit : Mais comment pouvez-vous en être aussi certain ? Elle a laissé une lettre, a-t-il répondu. » Elle plissa les yeux en me regardant bien en face. « Une lettre de suicide.

– Je suis au courant.

– Mais elle n’était pas longue, comme écrite en toute hâte.

– Vous avez pu la lire ? »

Elle hocha la tête.

« On me l’a envoyée, un bon moment après. La police d’Ålesund. Quand toutes les investigations ont été terminées.

– Vous l’avez toujours ?

– Oui.

– Je pourrais la voir ? »

Elle hocha la tête.

« Je peux vous la retrouver », répondit-elle sans paraître vouloir bouger d’un millimètre.

Au bout de quelques secondes, je demandai :

« Est-ce que vous connaissiez bien Hildegunn ?

– Nous étions compagnes, Veum.

– Depuis l’automne 1978, m’a-t-il semblé comprendre ?

– Oui, nous nous sommes retrouvées à ce moment-là.

– Retrouvées, dites-vous ?

– Oui, nous nous connaissions depuis l’enfance.

– Vous avez grandi dans le même quartier ? »

Elle croisa mon regard à travers les verres épais de ses lunettes.

« Dans le même foyer.

– Je vois...

– Nous venions l’une comme l’autre de familles à problèmes. Hildegunn n’avait pas de père. Je crois qu’elle n’a jamais su qui il était.

– Ah oui ? À Bergen, la version qu'elle donnait était toute autre.

– Je veux bien le croire. Pour ma part, je venais d'une... famille difficile. Mon père et ma mère buvaient. Ils essayaient de leur mieux de s'occuper de moi, mais je n'avais qu'un an quand la Protection de l'enfance est intervenue pour la première fois. Je suis passée dans un service pour jeunes enfants, m'a-t-on dit par la suite – je n'en ai aucun souvenir – avant de trouver une famille d'accueil. Maman a eu une seconde chance quand j'avais sept ans, au moment où j'allais commencer l'école. Entretemps, papa était mort. Mais ça a foiré à ce moment-là aussi, et je me suis retrouvée à Fredly, dans Sørkedalsveien, où j'ai vécu jusqu'à mes seize ans. C'est là que j'ai rencontré Hildegunn.

– Vous aviez le même âge ?

– À peu près. Elle avait un an de plus que moi.

– Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

– Je vous l'ai dit, sa mère était seule avec elle. Pendant un moment, il y avait eu un... beau-père, s'il faut lui donner un nom, mais ça n'avait fait que des histoires, ai-je compris. La mère et le beau-père ont rompu, la mère a eu des gros problèmes psychiatriques et a été hospitalisée. Hildegunn venait à Fredly quand ses parents n'étaient plus capables de s'occuper d'elle – et elle y est restée jusqu'à ce qu'elle puisse emménager seule, après le baccalauréat. L'année suivante, elle est partie aux États-Unis.

– Pas pour rendre visite à sa mère, si je comprends bien ?

– Sa mère ? Non. Elle m'a dit qu'elle voulait juste partir le plus loin possible.

– Loin de quoi ?

– De tout !

– Bon... Mais en tout cas, vous avez pu faire des études, même si vous veniez d'un foyer ?

– Oui, oui. Tante Gunnhild y tenait beaucoup, en particulier pour les filles.

– Tante Gunnhild ?

– Oui, la directrice.

– Gunnhild comment ? »

Elle hésita une seconde.

« Birkerud. Mais...

– Oui ?

– Non, rien. C'est loin, tout ça. Une vie entière, me semble-t-il parfois. »

Je hochai la tête, mangeai un morceau de gâteau et bus une gorgée de café.

« Une autre source m'a appris qu'il y avait... ce qu'il appelait des secrets dans le passé de Hildegunn. »

Elle rougit légèrement.

« Des secrets ?

– Oui.

– Qui vous a dit ça ?

– Vous n’avez jamais rencontré aucun de ceux avec qui elle a habité à Bergen ?

– Non. L’un d’entre eux, alors ?

– Elle a eu plusieurs liaisons au cours de ces années, mais vous devez le savoir ? »

Elle hocha la tête et haussa les épaules, avec une expression ambiguë.

« Avec des hommes aussi.

– Oui, oui, je sais ! s’agaça-t-elle. Je ne suis pas idiote ! Elle n’avait aucun secret pour moi, si c’est ce que vous croyez.

– Ah non ?

– Non !

– Vous êtes au courant de tout ce qui s’est passé, alors ? »

Il y eut une seconde de flottement.

« Tout ce... À Bergen ?

– Oui ? Là aussi.

– C’est-à-dire... Je n’ai pas eu un compte rendu jour par jour, quand même. Mais je sais avec qui elle est sortie. » Un soupçon de gêne lui fit baisser le ton. « Hildegunn... attirait aussi bien les hommes que les femmes. De ce point de vue-là, elle était ce qu’on appelle une bisexuelle. Mais c’était moi qu’elle aimait ! »

Elle écarquilla les yeux, qui m’apparurent furtivement larmoyants et irrités.

« À quoi était-ce dû, à votre avis ? Qu’elle ait été bisexuelle, j’entends.

– Il fallait que ce soit dû à quelque chose ? Vous êtes sociologue ?

– Oui, en fait, oui.

– Je comprends mieux. Mais je crois que c’est une inclination avec laquelle on naît. C’est dans les gènes, si l’on peut dire. Ça ne sert à rien de prier pour nous comme certains ont l’air de le croire.

– Ce n’est pas moi qui vous contredirai. Mais il arrive que certaines expériences de l’enfance aient de fortes répercussions, dans ce domaine. Elle aurait facilement pu avoir des relations problématiques avec les hommes, compte tenu de ce que vous venez de me dire.

– Oui, peut-être. Mais elle ne m’en a jamais parlé. Enfin... elle ne m’a jamais rien dit de concret.

– Alors elle avait peut-être des secrets, en fin de compte ?

– Pensez-en ce que vous voulez », répliqua-t-elle avant de serrer les lèvres, pour bien me faire comprendre que de son point de vue, le débat était clos.

Je sortis de ma poche intérieure l'enveloppe de photos que Tonje Svarstad m'avait prêtées. Elle posa un œil sceptique dessus tandis que je les étalais sur la table.

« Elles ont été prises lors d'une soirée dans la communauté où elle habitait. Sans doute dans le courant de l'automne 1977. »

Elle se pencha en avant et plissa les yeux derrière ses verres de lunettes.

« Vous reconnaissez du monde ? »

Elle ne répondit pas, se contentant de prendre les photos une par une pour les examiner attentivement. Je l'observai, mais l'expression de son visage n'était pas facile à interpréter. Elle ne trahissait rien. Elle finit par secouer lentement la tête.

« Non. »

– Vous n'y voyez pas Hildegunn non plus ?

– Non, je ne la vois pas, répondit-elle sur un ton sarcastique.

– A-t-elle pu prendre ces photos ?

– Ça m'étonnerait. En tout cas, elle ne faisait jamais de photos, à l'époque où je l'ai connue. Ses photos, Hildegunn les avait en elle. Quand elle essayait de les exprimer, c'était par la peinture ou à l'aide d'autres techniques. Après notre arrivée ici, c'était essentiellement par des tableaux à l'huile. »

Elle planta son regard sur un tableau au mur de la cuisine, une toile tendue sur un châssis et suspendue telle quelle. Le motif était reconnaissable. C'était la vue sur le Breimsvatn, avec le Ryssdalshorn en arrière-plan, croquée de façon vivante comme si la nature elle-même nous observait de biais avec son tout nouveau visage.

« C'est tout ce que j'ai ici. Mais il y en a d'autres dans le salon. Vous voulez les voir ? »

– Volontiers. »

Nous quittâmes la table de la cuisine pour traverser l'entrée et aller dans le salon. Elle alluma le plafonnier. Il faisait noir dehors.

La pièce était meublée simplement. On y trouvait des sièges démodés, des années 1960, un secrétaire assorti, un téléviseur assez récent dans un coin et une bibliothèque contenant quelques livres de poche fatigués et ce que je reconnus comme des exemplaires de clubs de lecture. Une grande tapisserie occupait un autre coin. Tout l'espace mural disponible était comblé par des tableaux d'expression aussi diverse que variée, de l'abstrait au figuratif, quelques portraits aux mimiques grotesques, d'autres paysages dans les environs de Kletten, vraisemblablement, et un paysage urbain qu'on pouvait, au prix d'un effort d'imagination, interpréter comme une partie des anciennes habitations en bois de Bergen, dans le secteur d'Edwardsens gate.

Je désignai l'un des portraits.

« Qui représente ce tableau ? »

- Un homme, on dirait, répondit-elle sèchement.
- Il a un titre ?
- Je ne sais pas. *Enfance*, peut-être ?
- Son beau-père, alors ?
- Pas impossible, monsieur le sociologue », rétorqua-t-elle.

Il y avait une photo en noir et blanc encadrée sur le secrétaire. Je la pris. Elle représentait quelques enfants autour d'une adulte, sur le perron d'une maison. La femme avait à peu près cinquante ans, la coupe de ses cheveux grisonnants évoquait le début des années 1960. Je comptai deux garçons et neuf filles, entre sept et neuf ans environ.

Je me tournai vers Kristine Reed.

« L'orphelinat ? »

Elle hocha la tête. Puis me rejoignit et posa un index sur l'une des filles, qui regardait très sérieusement le photographe.

« Je suis ici.

– Oui, je vois... enfin si on veut. Et Hildegunn ? »

Elle m'indiqua une fillette brune, les cheveux attachés par un ruban, debout juste derrière elle. Elle aussi était grave. Ça ne les démarquait pas véritablement. La quasi-totalité des enfants regardaient avec beaucoup de solennité le photographe. Seule l'une des filles avait les yeux fermés au moment de la prise de vue, tandis que l'un des deux garçons riait sans bruit sur le cliché monochrome, un centième de seconde par une journée ensoleillée du début des années 1960, capturé pour l'éternité.

« Et la femme... C'est tante Gunnhild ?

– Oui.

– Vous n'avez pas d'autre photo d'elle ?

– De Hildegunn ? Non, pas adulte.

– Un passeport ou un permis de conduire ?

– Elle n'avait pas le permis, et je n'ai jamais retrouvé son passeport. Elle a pu l'emporter en partant. Il ne faisait pas partie des papiers qu'on a retrouvés dans la chambre d'hôtel. Elle l'avait peut-être sur elle, pour ce que j'en sais...

– Bon... » Je fis un large geste des bras. « La lettre dont vous m'avez parlé...

– Oui, c'est vrai. »

Elle alla jusqu'au secrétaire, tira un trousseau de clés de sa poche, en introduisit une dans la serrure et ouvrit. Elle en sortit un petit panier en raphia et parcourut une pile de lettres, cartes postales et autres papiers, jusqu'à arriver à une pochette en plastique du genre de celles que la police scientifique utilise souvent. Elle l'ouvrit et me tendit la feuille pliée en quatre qui était à l'intérieur.

Sur une page blanche, dans le bas de laquelle figuraient le nom et le logo de l'hôtel, je lus les derniers mots de Hildegunn Høgset :

Je n'ai plus de raison de vivre. Tout est terminé. Oubliez-moi. Pardonne-moi, Kristine. Ce qui est fait est fait. Désolée !

Hildegunn.

« C'est un peu court », constatai-je en relevant la tête.

Elle me regardait, les larmes coulaient.

« Non.

– C'est son écriture ?

– Oh oui. » Elle déglutit. « Cette lettre est authentique, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

– Bon... Aucune raison de douter de son contenu non plus. Mais... Ça a dû être un sacré choc pour vous, j'imagine. Qu'elle se suicide sans crier gare. »

Elle plissa deux yeux mélancoliques dans ma direction.

« Oui... et non.

– Que voulez-vous dire ?

– Oh... Comment dire... Quelque chose la tourmentait. Ça s'est précisé au mois de septembre. Elle était agitée, et j'ai pensé... C'était peut-être l'isolement qui la perturbait. Les ténèbres de l'automne, qui s'intensifiaient. Le silence dans la forêt. On développe vite des peurs dans ce genre de contexte.

– Oui...

– Alors, je ne m'y suis pas opposée quand elle est partie là-bas... à Vigra. Je me disais que ça lui ferait du bien. De rencontrer d'autres personnes, de revoir un peu de lumière et de vie autour d'elle.

– À Vigra ?

– Elle partait pour Ålesund !

– Bon, bon...

– Mais ensuite... Quand j'ai compris la vérité... que c'était moi qui me retrouvais seule – avec le silence, l'obscurité – avec tout ! Qu'elle était partie, pour toujours. » Elle se leva et alla à la fenêtre. « C'était comme... comme si elle avait été engloutie par la mer.

– Engloutie ?

– Oui. À présent, je sais ce que ressentent les veuves de marins. » Elle baissa les yeux vers le Breimsvatn. « J'aurais aimé avoir une tombe sur laquelle aller me recueillir », reconnut-elle d'une voix légèrement brisée.

Elle ne bougea plus de la fenêtre. Je vis qu'elle pleurait.

Je la laissai à ses sanglots. Je n'avais pas de tombe à lui donner, moi non plus. Pas encore.

La soirée était déjà bien avancée quand j'arrivai à Ålesund.

La pluie aspergeait le pare-brise d'encre tandis qu'Aksla émergeait de la grisaille devant moi. Juste avant le Brosund, je passai à la hauteur de l'Hôtel de ville, un colosse de béton typique du manque de raffinement des années 1970, aussi mal placé ici que celui de Bergen. Si on avait procédé à une comparaison officieuse à cette occasion, j'étais intimement convaincu que la décision finale ne serait jamais tombée. Je garai la voiture et pris mes quartiers dans un hôtel de Molovegen où j'avais réservé une chambre à l'avance. Et en effet, ladite chambre donnait sur le môle oblong que les gens du cru nommaient Molja.

J'appelai alors Ola Husbø.

« Déjà à Ålesund ! Mais alors... Je me disais que nous pourrions dîner ensemble demain. J'ai même pris rendez-vous avec quelqu'un que je connais, Jarleif Morken. Inspecteur de police en retraite. C'est lui qui était chargé de cette affaire. Vous pourriez être au Sjøbua à 17 heures demain après-midi ?

– Ça me paraît bien. Je profiterai de la matinée pour aller jusqu'à l'hôtel dont nous avons parlé. Vous savez si les anciens propriétaires y sont toujours ?

– Je ne crois pas. Il faudra que vous leur posiez la question sur place. En tout cas, celui qui dirige le centre pour demandeurs d'asile est un type très sympa. Anders Brattvåg, si je ne m'abuse. »

Je remerciai pour le renseignement, nous mîmes un terme à la conversation avant de raccrocher. Pendant une seconde ou deux, je me demandai si j'allais partir en ville à la recherche d'un endroit où manger, mais la pluie me fit me raviser. Les saumoneaux grillés et le grand café dégustés sur le dernier bac, entre Festøya et Solavågen, suffiraient.

J'allai plutôt au bar. De grandes vitres donnaient sur la mer. Au nord, je voyais la lumière au sommet du relais radio de Vigra, et celles des agglomérations de Giske et Valderøy.

C'était un hasard, bien sûr. J'avais à peine eu le temps de boire une bière et un verre d'aquavit quand je remarquai une femme en manteau noir, aux cheveux bruns battant dans le vent, qui entra, passa l'accueil et se dirigea vers l'ascenseur. Je posai mon verre et la rejoignis.

« Torunn ? »

Elle tourna vers moi un visage interrogateur. Puis me reconnut. Elle me sourit, éberluée.

« Varg ?! Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

– Je te le raconterai si tu me laisses t'offrir un verre de vin. »

Elle lança un coup d'œil à l'horloge murale et haussa les épaules.

« Pourquoi pas ? »

Elle vint vers moi et m'embrassa rapidement.

« Content de te revoir. Tu m'as bien aidée à Bergen.

– C'est ce que j'ai compris. En lisant les journaux. J'ai essayé de te joindre, d'ailleurs, à ce numéro de téléphone à Dublin.

– Ah, ça... » Elle émit un petit rire. « Juste ma base. Ces six derniers mois, j'étais surtout au Moyen-Orient. »

Elle se défit de son manteau. Sa tenue en dessous était stricte, élégante : une jupe noire et un chemisier clair.

« Un verre de vin rouge, s'il vous plaît », demanda-t-elle au serveur venu à notre table. Puis, à moi :

« Je suis rentrée à la maison pour des funérailles.

– Je suis désolé. De la famille proche ?

– Une tante.

– Aujourd'hui ?

– Oui. Je redescends demain.

– À... Dublin ? »

Elle sourit.

« Non, à Oslo, pour commencer. Jérusalem le mois prochain. S'ils ne me bloquent pas au contrôle des passeports.

– Il y a un risque ?

– On ne sait plus trop, dans ces contrées.

– Bon... Alors, santé ! Et moi aussi, je suis content de te revoir. »

Nous levâmes nos verres, avant de boire.

« Comme je te disais... J'ai essayé de te joindre.

– Pourquoi ?

– Oh, je me disais qu'on pouvait reparler de... cette affaire. De la façon dont elle s'est terminée, je veux dire.

– Je vois. » Elle fit un sourire en coin. « En fait, c'est une chose à laquelle il faut que tu t'habitues, Varg, dès le départ. Si tu prévois de mieux me connaître. Il n'est pas rare que je sois injoignable pendant plusieurs mois. Pour des raisons pratiques, la plupart du temps. Mais aussi parfois parce que je suis trop occupée. Il y a un temps pour les relations personnelles, et un temps pour tout le reste. En ce moment, je suis plutôt occupée par... le reste.

– À savoir ?

– Ah, différentes choses, répondit-elle évasivement. Je ne peux encore rien en dire. »

Je souris à mon tour.

« Eh bien, n'hésite pas à appeler si tu as besoin de l'assistance d'un habile détective privé. »

Elle me dévisagea avec curiosité.

« Mais tu ne m'as pas encore dit... Qu'est-ce qui t'amène par ici ?

– Oui. Où étais-tu en 1979, d'ailleurs ? En octobre.

– En 1979 ? À la NRK, à Marienlyst.

– Loin du Sunnmøre, autrement dit.

– Pas moralement.

– Non. » Je souris. « En tout cas, tu n'étais pas dans un hôtel vide du côté de Vigra.

– Ah, ça.

– Tu vois de quel hôtel je parle ?

– Le choix est plutôt limité dans ce coin-là.

– Qu'est-ce qu'on peut espérer y trouver, à ton avis ?

– En octobre ? Il faut apprécier le vent vif et le climat rigoureux de la côte. L'océan dans son ensemble. Un paysage dramatique quand on est un romantique impétueux, par exemple.

– Serait-ce un endroit naturel pour un rendez-vous galant secret ? »

Elle partit d'un petit rire grave.

« Tu n'y verrais pas grand monde, en tout cas. Encore que... en octobre. La pleine saison pour les séminaires, non ? Mais que s'est-il passé ? En 1979, je veux dire. »

Je lui fis un compte rendu de l'histoire complète. Elle m'écouta attentivement, comme la journaliste qu'elle était.

« Ce n'est pas une histoire très gaie, conclut-elle quand j'eus terminé.

– Tu peux le dire. Et plus on m'en parle, plus ce récit me paraît bizarre. Pourquoi serait-elle allée aussi loin pour se livrer à un geste aussi brutal ? Elle aurait pu se jeter dans le Breimsvatn, à côté de chez elle.

– Mais tu ne m'as pas dit qu'elle avait un rendez-vous là-bas ? Avec un homme ?

– Si, justement. Et n'oublie pas ce qui a tout déclenché, en ce qui me concerne. La déclaration de feu Erlend Ekerhovd à sa femme, "Ils l'ont tuée !" Qui sont-"ils" ? faut-il se demander. Et pourquoi ? Toi qui as un pied à Dublin, que penses-tu de cette histoire avec l'IRA, par exemple ? »

Le scepticisme envahit son regard.

« Ça ne me paraît pas très vraisemblable que l'IRA ait été derrière, en tout état de cause. Pour commencer, ils en auraient rajouté sur le spectaculaire, pour dissuader les gens de les trahir de nouveau. Et ils auraient fait circuler une note dans la presse. Ensuite... D'accord, Feargal Flynn est l'un de leurs martyrs, mais de là à aller jusque dans un coin reculé de la Norvège pour se venger de la personne qui a conduit à son arrestation, ça me paraît tiré par les cheveux, si tu veux mon avis.

– Puisque tu as des contacts sur place... Il y aurait des gens susceptibles de te dire à quel point c'est probable ou improbable ? »

Une ride apparut sur son front.

« Ouiiii... Je peux demander à quelqu'un, mais je ne sais pas combien de temps je mettrai à le trouver.

– Pas de problème... Mais j'apprécierais beaucoup, si tu pouvais. Aucun marchand n'aimerait que le rapport de police le désigne comme le coupable, rien que pour le risque vis-à-vis de l'IRA.

– Oui. Sans doute. Quoi qu'il en soit, pour la personne en question, ça ne ferait pas un pli.

– Il reste donc la question : qui a-t-elle rencontré là-bas, il y a quatorze ans presque jour pour jour ?

– C'est ce que tu comptes découvrir demain, c'est ça ? »

Elle leva son verre avec un coup d'œil plein d'ironie.

« Tu m'accompagnes ?

– Eh bien, il faut que j'aille à Vigra, et tu m'as déjà conduite à l'aéroport, si ma mémoire est bonne. Pourquoi pas ? »

Je levai mon verre à mon tour, et croisai son regard. Elle le soutint, un rien plus longtemps que prévu. Tout à coup, je sentis mon cœur battre dans ma poitrine, et quand nous baissâmes les yeux, ce fut pour laisser s'installer un silence complice, comme si tout ce qu'il y avait à dire l'avait déjà été.

Un peu plus tard, elle vida son verre, tira sa jupe sur ses genoux et se leva.

« Il est temps de prendre congé. »

Je me levai moi aussi et allai payer au bar.

Nous prîmes l'ascenseur. Elle s'arrêtait au second, je montais un étage plus haut.

« J'ai la chambre 412, déclarai-je avant qu'elle s'en aille. Au cas où tu voudrais voir la vue qu'on en a sur Molja. »

Elle se retourna, se pencha vers moi par la porte ouverte de l'ascenseur et déposa un baiser léger sur ma joue.

« Je ne crois pas. À demain matin. »

J'attendis un moment, au cas où elle changerait d'avis. Mais elle ne le fit pas. Ce n'était pas dans ses habitudes, et elle avait déjà vu Molja des milliers de fois.

Aller d'Ålesund à Vigra à une époque très vite devenue un passé lointain avait consisté à embarquer sur un bac à destination de Valderøy, de l'autre côté d'un bras de mer, et à poursuivre ensuite en voiture ou en car. De nos jours, on plongeait profondément sous les fonds marins grâce à deux tunnels entre Nørvøy et Ellingsøy, puis jusqu'à Valderøy : une espèce de saut d'île en île qui séduisait plus les populations locales que les touristes. Dans la voiture, dans les tunnels et en direction du grand large, Torunn Tafjord me parla de la témérité du Sunnmøre et de ses dettes bancaires faramineuses, comme hypothèses pour un projet qui était selon toute probabilité l'un des monuments les plus durables à la période de prospérité économique des années 1980.

« Dieu seul sait si l'équilibre sera atteint un jour, lâcha-t-elle en guise de conclusion.

– Quand a-t-il été ouvert ?

– En 1987.

– Alors en 1979, quand Hildegunn Høgset est venue jusqu'ici pour un rendez-vous avec son passé, elle a dû prendre le bac ?

– Si personne ne l'a prise en bateau à titre personnel à Ålesund, oui.

– D'où partait le bac ?

– De Skateflukaia, en centre-ville. Avant de passer l'ouverture du môle et de traverser le fjord vers Valderhaugstrand.

– Mais sûrement pas la nuit, si je connais bien mes compagnies de transport côtier.

– Non, le dernier devait partir vers minuit, en tout cas en semaine, et le premier sur les coups de 6 heures du matin. En principe, c'étaient les heures des vols à Vigra qui conditionnaient l'ensemble. »

À Ellingsøy, nous retrouvâmes temporairement la lumière du jour, juste assez longtemps pour nous acquitter du droit de passage, avant de redescendre vers le monde souterrain, comme une espèce d'Orphée au volant, Eurydice sur le siège passager et Charon resté à la barrière de péage, un sourire narquois aux lèvres. Quand nous retrouvâmes la lumière diurne, nous avions le pont gibbeux de Giske à l'est, tandis que Godøy faisait penser à un chapeau de sorcier abandonné au sud-est. Le paysage était ouvert, aérien, avec l'océan comme un géant endormi à l'horizon, un troll qui pouvait s'éveiller à tout moment en hurlant et envoyer des cascades d'écume vers la côte battue par les vents.

Le temps était en train de changer. La pluie avait cessé, le ciel avait

blanchi, l'air était empreint de l'hiver à venir, tel un triangle de signalisation qui vous prévient d'un danger juste après le prochain virage.

Giske était une île plate, en réalité le sommet d'un dos de moraine. À en croire Torunn, son nom venait du terme norrois qui désignait un lambeau de peau. Les sommets n'étaient pas légion sur Vigra non plus. Le mât de télécommunications pointait vers le ciel comme une gigantesque aiguille à tricoter, plantée dans le sol par une sorcière du temps jadis. Une fois le pont de Valderøy franchi, nous quittâmes la route de l'aéroport pour suivre le littoral vers l'ouest, puis à nouveau vers le sud.

Ce qui avait naguère été l'hôtel Havgløtt était protégé du noroît par une butte couverte de pins, d'où l'on voyait le bras de mer en direction de Giske et Godøy. Au nord-ouest, on distinguait le phare d'Erkna, la dernière borne d'accotement avant l'Islande. Le bâtiment faisait deux étages, il était peint en blanc. La porte était surmontée d'un panneau indiquant *Inngang – Entrance*. Un chemin descendait à un petit môle où étaient amarrées plusieurs embarcations de tailles diverses, de la yole en matériaux composites au gros *cabin cruiser*. Trois trentenaires à la peau mate étaient installés sur un banc juste à côté de l'entrée, et ils nous regardaient, pleins d'espoir, descendre de voiture, comme deux archanges des Affaires étrangères porteurs des clés du paradis.

« Ça me rappelle notre dernière escapade commune, soupira Torunn.

– Moui... Ceux-là ont dû entrer légalement dans le pays, et seront expulsés non moins légalement quand les Affaires étrangères auront fini par retrouver leur dossier dans la pile.

– Ça doit être une vie déprimante... » Elle regarda autour d'elle. « Il n'y a vraiment pas grand-chose à faire ici, à moins d'être un pêcheur invétéré. J'en sais quelque chose.

– Ça revient à occuper la salle d'attente de quelqu'un parti en vacances, et qui n'a pas précisé quand il comptait rentrer.

– Salle d'attente et entrepôt », commenta-t-elle avec un sourire gêné à l'adresse des trois hommes au moment où nous passâmes.

L'ancienne réception avait été transformée en grande salle commune. Dans un coin, quelques petits enfants jouaient aux Lego, sous l'œil las de leurs mères à la tête couverte. Un homme d'un certain âge se tenait près d'un distributeur de boissons dans un autre coin. Un homme d'une trentaine d'années feuilletait distraitemment un journal rédigé en caractères arabes. Il le baissa et ne nous quitta pas des yeux le temps qu'il nous fallut pour traverser la pièce.

L'ancien comptoir de réception avait pu conserver sa place. Derrière, on voyait une porte de bureau entrebâillée, et à travers

l'ouverture, un pull sur le dos rond d'une personne penchée sur un ordinateur. Arrivé au comptoir, j'appuyai sur une sonnette. L'homme dans la petite pièce repoussa son siège, le fit lentement pivoter, constata que ce n'était pas l'un des clients habituels qui désirait lui parler et vint jusqu'à nous.

Il avait la quarantaine, des cheveux courts bouclés, des taches de rousseur pâles, des yeux bleu délavé et une expression de profonde résignation sur le visage. Il semblait avoir vu des tas de choses, et n'avoir pas beaucoup de bien à en dire.

« Bonjour. C'est à quel sujet ? »

– Ça n'a rien à voir avec le présent, répondis-je quand nous nous fûmes présentés. Bien au contraire. Je cherche dans le passé, à l'époque où c'était un hôtel, ici. Depuis combien de temps ça ne l'est plus ? »

Anders Brattvåg me contempla d'un regard fatigué.

« Nous avons démarré notre activité il y a trois ans.

– Pas davantage ?

– J'ai l'impression que ça fait une éternité.

– Vous travailliez ici quand c'était un hôtel ?

– Non, c'était une entreprise familiale. Quand la génération précédente a raccroché les gants, personne n'était prêt à reprendre.

– Si je voulais des renseignements sur ce qui s'est passé en 1979, qui pourrais-je rencontrer ? »

Il parut réfléchir.

« Elle doit être encore vivante, Mme Flem. Mais je crois qu'elle a déménagé à Ålesund, quand elle est devenue vieille. »

Je notai.

« Vous connaissez son prénom ? »

– Marileidun.

– Mari Reidun ?

– Non. Marileidun, en un seul mot.

– Tu es dans le Sunnmøre, Varg, me rappela Torunn derrière moi.

– Il n'y en aura sûrement pas deux comme ça dans l'annuaire », me consolai-je en écrivant le nom complet. Je réfléchis. « Vous n'auriez pas gardé des objets comme les anciens registres de clientèle, par hasard ? »

Il se creusa derechef les méninges. Ou il fallait peut-être un peu de temps à mes questions pour atteindre leur destination.

« Oui, maintenant que vous le dites... je crois qu'il y en a quelques-uns au sous-sol. Une partie de ce qui appartenait à l'hôtel est rangé dans un box. Si vous en avez le temps et l'envie, vous pouvez aller voir. »

Lui-même n'en avait ni le temps ni l'envie, et il fut très étonné que j'accepte sa proposition. Il balaya la pièce du regard avant de sortir un

trousseau de clés et de nous faire signe de l'accompagner. Nous fîmes le tour du comptoir pour gagner une porte donnant sur l'arrière. Passée celle-ci, un escalier descendait à la cave.

Anders Brattvåg alluma grâce à un interrupteur et nous précéda. Au bout d'un long couloir souterrain assez mal éclairé, nous arrivâmes à un box fermé par une barrière en bois cadénassée. Il l'ouvrit, l'ôta et poussa la porte.

Le long de l'un des murs, nous pûmes voir des empilements de toutes sortes, depuis de vieux annuaires et livres de comptes jusqu'à des brochures publicitaires et des cartes postales invendues. En cas de besoin d'une calculatrice mécanique, d'une machine à écrire Remington ou de caisses de rubans encreurs usagés, il n'y avait qu'à se servir. Une pile à part regroupait ce qui faisait penser à des livres de comptes et des registres à l'ancienne mode. Trois années de poussière s'étaient accumulées sur l'ensemble.

Anders Brattvåg poussa un gros soupir.

« Nous aurions dû tout jeter, bien entendu. Mais, mais... aujourd'hui, ça va resservir, malgré tout.

– Ça, on va voir... »

J'attrapai sans grand enthousiasme l'un des registres. *Clients jan. 1971 – nov. 1971*, lus-je.

« Quoi qu'il en soit, on est sur la bonne piste.

– J'espère qu'il y a assez de lumière. Prenez tout votre temps. Je suis dans le bureau, en cas de besoin.

– Merci. » Je regardai Torunn. « Je ne sais pas si c'est ton occupation préférée pour un vendredi matin d'octobre, mais...

– C'est toujours mieux qu'un enterrement. Et ne me sous-estime pas. J'ai fouillé dans pas mal d'archives poussiéreuses, moi, au cours de ma carrière de reporter. »

Elle suspendit son manteau à un clou, remonta les manches de son pull-over moucheté bleu et gris et saisit un autre registre.

« Voyons voir, *Clients nov. 1971 – août. 1972*. Quand est-elle venue, cette fille ?

– En octobre 1979. »

Nous parcourûmes ensemble la pile, et j'eus la main assez heureuse pour tirer le bon numéro : *Clients juil. 1979 – mar. 1980*.

C'est en proie à une certaine tension nerveuse que je tournai les pages jusqu'en octobre. Je la trouvai tout à la fin du mois.

« La voilà. »

Hildegunn Høgset, Sandane. Elle s'était inscrite le vendredi 19 octobre et avait réservé deux nuits. Derrière son nom, on avait noté : *Portée disparue le dimanche matin*. Puis, plus tard sans doute, avec un autre stylo et une autre écriture : *Pas payé*.

Torunn se pencha pour lire. Elle dégageait un léger parfum qui

rappelait celui des merises.

« Ça ne fait pas lourd. »

Je laissai mon doigt parcourir les noms des autres clients.

« Quatorze personnes. Dix samedi et dimanche. Pas bondé. »
J'hésitai devant l'un des noms.

« Tu trouves quelque chose ? »

Je tiquai. *Nils Ottesen*.

« Nils Ottesen... du vendredi au dimanche, lui aussi. Mais si j'interprète bien ce qui est écrit ici, il aurait plié bagages dès le samedi après-midi...

– Tu sais qui c'est ?

– Non, mais... Un couple a habité dans la même communauté que Hildegunn Høgset. Nils et Kari, et il me semble qu'il s'appelait Ottesen. Il faudra que je vérifie. Si ma mémoire est bonne, ils avaient déménagé bien avant son arrivée à elle.

– Toujours aussi déboussolé ? » commenta Torunn avec sarcasme.

J'abattis ma paume sur le registre ouvert.

« Oui, mais au moins, on l'a noir sur blanc. Mme Flem pourra peut-être apporter un peu plus de matière. »

Elle regarda sa montre.

« Je crains que ça ne doive se faire sans moi.

– Oui, bien sûr. On a le temps de se promener un petit peu ?
J'aimerais jeter un coup d'œil dans les environs.

– Oui, oui. Il reste deux heures avant le départ de mon avion.

– Et il faut que j'essaie de faire une copie de cette page. »

Je montai le registre à la réception et demandai à Anders Brattvåg s'il avait la possibilité de photocopier ce qui m'intéressait.

« En ce qui me concerne, vous pouvez emporter tout le registre !

– Ce serait plus pratique d'en avoir une copie.

– Bon, bon, alors... » Il prit le registre et disparut.

Pendant que nous attendions, l'homme qui lisait le journal arabe s'approcha prudemment. Sans lâcher son journal, les yeux baissés, il demanda :

« You from Oslo ? »

Je secouai la tête. « Non, malheureusement. » Ou heureusement, si l'on peut dire.

« You not from department ?

– Non. » Cette fois, j'ajoutai à voix haute : « Heureusement. »

Il nous regarda tous les deux, déconfit, baissa la tête et s'en retourna sans mot dire.

Anders Brattvåg revint avec le registre et la copie. Je pris les deux, contrôlai qu'il ne manquait rien, repliai la feuille et la glissai dans ma poche intérieure avant de redescendre le registre à la cave, pour lui éviter de devoir le faire.

En remontant, je lui demandai :

« Il doit y avoir une jetée, par ici, sur laquelle on peut se promener, c'est exact ? »

Il hocha la tête.

« Il y a plusieurs petites jetées tout près du môle. La plupart des gens vont se promener dans cette direction. Vers le sud. »

Il parut soudain comprendre ce qui nous motivait.

« Ah, oui ! 1979... Une femme est tombée à la mer, c'est bien ça ? »

– Oui. Vous connaissez cette histoire ?

– Seulement à travers ce qu'en ont dit les journaux locaux. On a supposé qu'il s'agissait d'un accident, je crois ?

– Oui. »

Je le remerciai une fois encore pour sa collaboration.

Sur le chemin de la mer, nous croisâmes une petite famille qui semblait venir d'Europe de l'Est : la mère, le père et deux jeunes enfants, tous aussi pauvrement vêtus. Ils nous aperçurent et se figèrent, l'air inquiet. Les deux gosses nous observaient, les yeux grands ouverts, remplis d'angoisse. Nous passâmes près d'eux sans faire mine de devoir nous arrêter, et les parents nous saluèrent, manifestement soulagés.

Nous poursuivîmes notre chemin. Le ciel était dégagé, un vent léger nous parvenait du large. Un peu plus loin, Torunn dérapa et s'agrippa à moi.

« Attention ! » Je lui pris la main.

Arrivés au bout de la jetée, nous nous arrê tâmes.

« Quelque part par ici », soupirai-je en regardant vers l'eau noire et les vagues modérées, qui faisaient osciller les algues brunes contre les rochers. « C'est le genre de fin que tu aurais choisie, si tu avais voulu mettre fin à tes jours ? »

Elle frissonna et se pelotonna contre moi, comme pour échapper au destin.

« Houlà, non ! J'aurais préféré un bon lit bien chaud et une dose massive de somnifères. »

J'entourai ses épaules d'un bras.

« Ça veut dire... tu y as déjà pensé ? »

– Pas depuis que j'ai des enfants. Mais quand on est jeune et malheureux, il arrive qu'on y pense.

– Si malheureux que ça ?

– Parfois. Mais c'est un grand pas à faire. Mettre fin à ses jours. »

Je hochai la tête et la serrai doucement contre moi.

« Oui, il faut être complètement perdu, ou très angoissé.

– Quelle était la raison, dans le cas présent, à ton avis ?

– Pour être honnête, je n'en ai encore aucune idée.

– La mort... reprit-elle, le regard perdu vers le large. Le départ

définitif. Et absolument personne ne peut être certain de ce qui nous attend de l'autre côté.

– Non. »

Nous restâmes ainsi un moment : moi avec un bras autour de ses épaules, elle avec le vent du large dans les cheveux. Je baissai les yeux vers elle, sans tourner la tête.

« Pendant ce temps-là, nous, on est au bord de la mer et on parle de la mort. La seule chose qui reste, c'est l'amour. »

Je me penchai doucement, posai une main sous son menton et fis basculer sa tête en arrière pour l'embrasser. Elle me rendit distraitemment mon baiser, avant de tourner sans hâte la tête. Elle rougit légèrement, une petite ride soucieuse apparut entre ses sourcils.

« Juste un petit bisou marin, déclarai-je avec un sourire rapide.

– Il faut qu'on y aille, si je ne veux pas rater mon avion. »

Nous retournâmes à la voiture, et je la conduisis à l'aéroport. Dans le hall des départs, je me séparai d'elle pour la seconde fois en l'espace de six mois à peine. Je ne savais pas du tout si je la reverrais un jour, et j'avais pour l'heure des sujets de préoccupation tout autres.

De retour à Ålesund, il me restait quelques heures avant mon rendez-vous avec Ola Husbø et Jarleif Morken. Dans une cabine téléphonique, je me servis de l'annuaire pour trouver l'adresse de Mme Flem, qui portait le fascinant prénom de Marileidun. Elle habitait une maison de Fjellgata, que je localisai sur le versant sud d'Aksla grâce à la carte de la ville donnée par l'hôtel. J'appelai et déclinai mon identité, et elle ne vit aucun inconvénient à recevoir un peu de visite. Elle collectionnait peut-être les relations aux prénoms aussi rares que le sien.

Marileidun Flem était une femme imposante, avec un buste puissant, une carcasse de baleine échouée et un regard qui ne cilla pas une seule fraction de seconde pendant tout notre entretien. Elle me serra fermement la main à mon arrivée et m'invita à entrer dans son appartement. Depuis son salon soigné, on apercevait Hessa et Langevåg. En sortant sur le balcon, Sukkertoppen apparaissait comme une grande balise à l'ouest. À l'est, les Alpes du Sunnmøre se dessinaient en bleu et blanc sur l'horizon.

Depuis que j'avais appelé pour prendre rendez-vous, elle avait eu le temps de faire du café, de mettre la table pour deux personnes et de préparer un plateau de gâteaux secs. En gestes maintes fois répétés, elle me servit le café et me proposa de piocher dans le plat de biscuits.

« Vous êtes allé au Havgløtt, si j'ai bien compris ?

– Oui. J'ai appris que c'était vous la gérante, jusqu'à... il y a combien de temps ?

– Nous avons vendu il y a quatre ans. Mon mari est mort en 1982. Ensuite, j'ai été seule propriétaire. Mais l'âge de la retraite approchait, et aucun de mes enfants ne voulait reprendre. Alors il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que vendre.

– Il y a longtemps qu'il était dans la famille ?

– Pas dans la mienne, en fait. Celle de mon mari. Mais nous nous en occupions depuis 1958, l'année où Vigra a été connectée à Valderøy.

– D'accord. Je collecte des informations sur ce qui s'est passé en 1979. En octobre.

– Oui, vous me l'avez dit. Je me souviens bien de cette histoire.

– Ah oui ? » Je me penchai en avant. « Je vous écoute.

– Ah, ça, vous m'écoutez... Ça va être vite fait. Cette cliente du Nordfjord est arrivée à l'hôtel le vendredi soir, comme convenu. Après le dîner, elle est allée dans sa chambre, et on ne l'a pas revue avant le lendemain. Elle partait faire une longue promenade.

– Vous étiez à l'hôtel ce week-end-là, c'est ça ?

– Oui.

– Vous vous souvenez bien d'elle ? »

Elle hocha la tête.

« Quelle impression vous a-t-elle faite ?

– Eh bien... Elle était un peu nerveuse. Ou plus exactement tendue. »

Oh oui, elle se souvenait d'Hildegunn Høgset. Même si Marileidun Flem ne s'occupait pas de la réception, elle passait de temps en temps et avait remarqué cette cliente dès le tout premier instant. Celle-ci avait semblé tendue, comme quelqu'un sur le point de prendre une décision très importante.

Elle était belle. Ses cheveux bruns tombaient en boucles naturelles autour de son visage bien proportionné. Elle était mince et vive, et la tension dans ses mouvements évoquait un animal de race, un chat ou un guépard, comme elle en voyait à la télévision. Mais c'est son regard qu'elle se rappelait le mieux : perçant, agité, fiévreux, et qui vous marquait encore longtemps après.

Même si l'impression s'était sans doute modifiée et rationalisée avec le recul, elle était persuadée de l'avoir ressentie ainsi : une personne au bord d'un événement aussi nouveau qu'incertain.

« Jolie, avec des cheveux bruns soignés, sans maquillage trop apparent. Il y avait une simplicité chez elle qui suscitait la sympathie.

– Vous lui avez parlé ?

– Nous avons échangé quelques mots le samedi matin. Je lui ai conseillé un itinéraire pour sa promenade. »

Elle lui avait recommandé quelques endroits où aller, et lui avait donné une photocopie du plan des routes et chemins locaux sur lesquels on pouvait se balader. La femme avait écouté avec intérêt, mais l'expression de ses yeux était distraite, comme si elle n'était pas tout à fait là, comme si elle écoutait une conversation très lointaine. Elle avait quitté l'hôtel avec la même mine pensive, et elle se souvenait s'être dit : bon, si tu te perds, ma cocotte, on saura au moins par où commencer les recherches... Le lendemain, cette idée lui était revenue à l'esprit avec aussi peu de douceur que de pitié.

« Quand elle est rentrée, je me rappelle lui avoir demandé si la promenade avait été agréable, elle a répondu que oui, ça l'avait été.

– Il faisait beau ?

– Il ne pleuvait pas, en tout cas, mais si ma mémoire est bonne, le vent soufflait assez fort.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Après le déjeuner, elle s'est reposée. Nous servions le dîner à 18 heures, à ce moment-là. Après le repas, elle a fait savoir qu'elle sortait se promener un moment le long de la mer. Personne n'a

remarqué qu'elle ne rentrait pas.

– Elle avait la clé de la chambre sur elle ?

– Oui. On ne l'a jamais retrouvée. Mais peu importe. Ce n'est que le lendemain matin que le réceptionniste a commencé à se douter de quelque chose, puisqu'elle n'était pas descendue prendre le petit déjeuner et n'avait pas libéré sa chambre comme il se devait à midi. Il m'a appelée, et nous sommes montés tous les deux frapper à sa porte. Comme personne n'ouvrait, nous sommes entrés grâce au passe-partout. Mais la chambre était vide. Ses bagages étaient là, il y avait quelques vêtements dans la penderie, des affaires de toilettes dans la salle de bains, et un livre sur la table de nuit. Contre le vase sur la table basse, il y avait une enveloppe blanche, comme celles qu'il y a dans les dossiers d'informations sur l'hôtel. Ce n'était pas bon signe. Et j'ai eu raison, malheureusement. Quand le lensmann est arrivé, il a immédiatement lancé les recherches. Toute l'île a été passée au peigne fin. On a cherché dans la mer à proximité. Mais on ne l'a jamais retrouvée. Et comme je le craignais, c'était une lettre de suicide qu'elle avait laissée.

– Oui, je l'ai vue. »

Pour la première fois, elle montra des signes d'épouvante.

« Que dites-vous ?! Vous l'avez vue ?!

– Hier, chez une de ses amies dans le Nordfjord.

– C'est la pire... Alors il y en a encore. Bon, bon, c'est leur problème...

– Mais la police a dû faire des recherches ?

– Oui, bien sûr. Les employés de l'hôtel ont été entendus. Ainsi que les clients qui restaient. Les habitants du coin. Plusieurs personnes pensaient l'avoir vue se diriger vers l'extrémité de la jetée après le dîner, mais aucune ne se rappelait l'avoir vue revenir. La conclusion s'imposait, en particulier à la lumière de ce qui figurait dans la lettre.

– Avez-vous remarqué qu'elle parlait à d'autres clients ?

– Non. Il n'y avait pas beaucoup de visiteurs ce week-end-là, dix ou douze personnes, si je ne m'abuse. Quand c'était plein, on plaçait parfois les clients aux mêmes tables, pour le dîner, mais ce week-end-là, je suis sûre qu'ils ont eu une table chacun, ceux qui n'étaient pas accompagnés. »

Je sortis de ma poche intérieure la photocopie que le centre pour demandeurs d'asile m'avait donnée. Elle la regarda avec curiosité tandis que je la déplaçais. Je la lui tendis par-dessus la table. Elle hocha alors la tête.

« J'ai retrouvé le vieux registre au Havgløtt. C'est une copie de la page concernée.

– Oui, je vois ça.

– Au vu de cette liste, il devait y avoir une famille, quelques

couples... et deux hommes seuls en plus de Hildegunn Høgset.

– Oui. Mais Kristian Fladmoe était un habitué. Un monsieur d'un certain âge, déjà, à l'époque. Il est mort depuis longtemps.

– Mais l'autre... Nils Ottesen. »

Elle examina la copie. Puis releva la tête et se mit à réfléchir, le regard perdu dans le vague.

« Ottesen... Ottesen... »

Oui, un homme était arrivé, tard dans la soirée de ce vendredi 19 octobre. Par le dernier bac. En vêtements de sport, avec un sac de matériel de pêche. Il avait téléphoné une semaine plus tôt pour réserver une chambre.

« Je le reconnaîtrais, si je le voyais, mais... En plus, il a dû interrompre son séjour.

– Oui, c'est ce qui ressort du registre. »

Elle s'en souvenait, à présent. Il avait reçu un coup de téléphone le samedi soir, et s'était présenté peu de temps après à la réception pour faire savoir qu'il devait s'en aller. Il y avait eu un imprévu. C'était elle qui occupait la réception à ce moment-là, et elle lui avait spontanément offert la nuit qu'il ne passerait en fin de compte pas sur place. Il avait remercié et payé... en espèces, si elle ne se trompait pas.

« Cet homme... vous pouvez me le décrire ?

– Pas dans le détail. Il devait avoir l'air assez banal, j'imagine. Vous savez, après tant d'années et tant de clients... Mais encore une fois, si je le voyais... Je n'oublie jamais un visage. J'ai reconnu des clients dans la rue vingt ans après leur séjour ici, même si ce n'était qu'une nuit.

– Remarquable. La police est-elle au courant ?

– De ce départ précipité ? » Elle hésita. « Je ne me rappelle pas. Mais je suppose. Bon, ça n'a jamais été un grand événement de toute façon. Vous ne voulez quand même pas dire que... »

Le véritable contenu de ma question sembla alors lui apparaître.

« Il y aurait quelque chose de suspect dans ce décès ?

– De toute façon, on ne peut pas dire qu'il ait été des plus naturels.

– Bon, d'accord, mais...

– Laissez-moi vous poser une question. Aurait-il été possible pour ces clients, Hildegunn Høgset et Nils Ottesen, qui avaient pris des chambres séparées, de passer la nuit de vendredi à samedi dans le même lit ? »

Elle posa sur moi un regard laconique, riche d'une longue expérience de décodage en la matière.

« Oh oui, monsieur Veum. Ça n'aurait pas été impossible. Mais je crois que la femme de chambre aurait constaté la supercherie, le lendemain, en changeant les draps.

– Oui, ça... Mais ce week-end-là, rien de tel n'a été signalé ? »

Elle se figea quelques secondes.

« Vous savez, il y a eu pas mal de ramdam... J'ai été accaparée par tout un tas d'autres choses, alors sur ce point précis, je ne pourrai pas vous renseigner, aussi longtemps après. »

Je hochai la tête.

« Je comprends. Alors il ne reste qu'un dernier point, madame Flem... »

Je tirai de ma poche l'enveloppe de photos de 1977. Je les disposai sur la table devant elle.

« Regardez attentivement ces clichés. Reconnaissez-vous ce Nils Ottesen sur l'un d'entre eux ? »

Je finis ma tasse de café pendant qu'elle examinait les photos, une par une, sans se presser. Quand elle eut terminé, elle secoua la tête, se redressa et trancha : « Non. J'en suis certaine. Ce n'était aucune de ces personnes-là.

– Hildegunn Høgset non plus ?

– Non, elle, je l'aurais reconnue de toute façon.

– Bien. » Je me levai. « Alors je ne vais pas vous déranger plus longtemps, madame Flem.

– Oh, ce n'était pas grand-chose.

– Il n'est pas impossible que je vous rappelle, si je trouve une photo de Nils Ottesen.

– N'hésitez pas. » Elle me raccompagna. « Mais pourquoi cette vieille affaire ressort-elle aujourd'hui, après tant d'années ?

– C'est une longue histoire. Mais il y aurait peut-être des raisons de s'interroger sur la vraisemblance de ce qui semble entourer le suicide supposé de Hildegunn Høgset en octobre 1979.

– C'est le pire qui... Je n'ai jamais oublié cette affaire, bien entendu. En fin de compte, c'est le seul accident grave qui soit survenu durant les années où nous dirigeons l'hôtel. Qui nous ait touchés, je veux dire. Mais j'ai toujours cru à l'acte désespéré d'une personne très malheureuse !

– Bon, je n'en sais encore rien, la rassurai-je.

– Mais quand vous trouverez la réponse, Veum...

– Oui ?

– Vous devez m'appeler pour me le dire. »

Je lui promis de le faire. Je redescendis alors à la voiture, rentrai à l'hôtel et passai un coup de téléphone à Bergen.

« Nils Ottesen ! Qu'est-ce qui vous prend de poser cette question ? »

Un bref calcul m'avait conduit à la conclusion que Tor Steinestø serait la personne idéale à contacter. Il avait été en marge des cercles politiques les plus actifs de la communauté, et il était policier. Au moins sur le plan professionnel, il devait avoir à cœur de découvrir le fin mot de ce mystère, si tant est qu'on pouvait parler de mystère. J'avais pu le joindre au bureau, après être passé par le standard du commissariat.

« D'après le registre des clients, il a logé dans le même hôtel que Hildegunn le week-end où elle a disparu, en 1979.

– Nils Ottesen ? Mais Kari et lui avaient déménagé depuis longtemps quand Hildegunn est arrivée.

– Oui ?

– Ce qu'il y a, c'est que je ne vois aucun rapport entre eux, quel qu'il soit. Kari et Nils sont partis au bout d'un an à peu près – au printemps 1975, je dirais, et Hildegunn n'est pas arrivée avant 1977, deux ans plus tard.

– Nils Ottesen n'a eu aucun contact avec les autres colocataires, par la suite ?

– Vous savez comment c'était, ces années-là. Si vous n'étiez pas avec nous, vous étiez contre nous. Kari et Nils ont dû être accusés de trahison à la classe dès le moment où ils ont décidé de déménager, et ces gens-là, on ne les fréquentait pas.

– Non... Lors de notre dernière rencontre, Steinestø, vous avez reconnu avoir croisé Erlend Ekerhovd dans la rue quelques semaines avant sa mort.

– Reconnu ? Ce n'était quand même pas si exceptionnel.

– De quoi avez-vous parlé ? »

Il hésita.

« De tout et de rien. Du passé. Nous nous connaissions depuis tout petits, comme je crois vous l'avoir dit.

– Vous avez discuté de Hildegunn et des circonstances de sa mort ?

– C'est possible. Pour une raison que j'ignore, Erlend était comme obsédé par ce décès. Mais je n'ai jamais réussi à très bien comprendre pourquoi.

– Est-ce qu'il pourrait y avoir un lien avec l'affaire Feargal Flynn ?

– Qu'est-ce que ce serait ?

– Ça... Écoutez voir. Parmi les affaires d'Erlend, Tonje Svarstad a trouvé une page manuscrite. Il en ressort qu'il se serait intéressé de

près au rôle joué par Hedda dans cette pièce.

– Hedda ?!

– Oui. Ça vous surprend ?

– Et comment ! Qu'aurait-elle à voir dans cette affaire ?

– Je n'en sais rien. En plus, il avait ajouté *Cf. Tor St.* Je vois mal à qui d'autre que vous il aurait pu penser. Vous avez un commentaire à faire là-dessus ?

– Non. » Après une pause, il ajouta : « En tout cas, il ne m'en a pas parlé lors de notre dernière rencontre.

– Il n'a pas posé de question sur Hedda ?

– Rien d'autre que... les formules de politesses habituelles, comment ça allait, des banalités du genre.

– Est-ce qu'il aurait pu aller la voir ?

– Je l'aurais appris, le cas échéant. Hedda et moi, nous... nous n'avons aucun secret l'un pour l'autre.

– Autrement dit...

– Oui ?

– Non, rien. On y reviendra.

– Ah oui ?

– D'ailleurs, étiez-vous au courant que c'était la sœur d'Elisabeth Olsen, Anne-Lise, qui dissimulait Flynn cet hiver-là ?

– Oui, maintenant que vous le dites. Mais je vous l'ai expliqué il y a longtemps : je ne faisais pas partie du noyau dur. Ils ne me mettaient pas au parfum de tout ce qu'ils faisaient.

– Non... Encore une chose. J'ai pu emprunter à Tonje quelques photos d'une soirée dans la communauté, vraisemblablement au cours de l'automne 1977. On dirait qu'il y avait des invités de l'extérieur. Mais vous, votre femme et plusieurs autres personnes avec qui j'ai discuté étiez présents. Est-il absurde de penser que Kari et Nils auraient pu organiser une soirée comme celle-là ?

– Oui, complètement. Si vous apportez ces photos la prochaine fois que nous nous verrons, je pourrai certainement vous dire de quelle soirée il s'agissait, mais Kari et Nils n'y étaient pas, j'en suis convaincu.

– Ça serait sans doute utile. Je vous appelle quand je reviens en ville. Juste une dernière question, Steinestø...

– Oui ?

– Si l'un d'entre vous, qui avez donc partagé une vie en communauté avec Hildegunn Høgset en 1977 et 1978, avait dû passer une nuit dans cet hôtel après avoir réservé au nom de Nils Ottesen... de qui s'agirait-il, à votre avis ?

– En octobre 1979 ? En tout cas, ce n'était pas moi !

– Mais...

– Non. Je dois avouer, Veum... C'est si vieux, tout ça, que je n'en ai

à vrai dire aucune idée.

– Je ne vous crois pas.

– Ah non ?! s'emporta-t-il. Et pourquoi, si je puis me permettre ?

– Je crois que ce qui s'est produit pendant les années où vous avez vécu dans cette communauté d'Edvardsens gate a laissé des traces tellement profondes qu'il ne s'est sûrement pas écoulé un seul jour sans que vous y repensiez, d'une façon ou d'une autre.

– Ah oui ? Ce qui voudrait dire... »

Je poussai un petit soupir.

« On en a discuté au Holbergstuen, Steinestø. Du temps que peuvent persister des souvenirs de jeunesse. Ces années où nous sommes véritablement devenus ce que nous sommes. Les années d'études avaient beaucoup en commun, c'est une époque où les fortes convictions alternaient très vite. Il y avait toujours quelque chose vis-à-vis de quoi prendre position. Une question dans le débat politique, le choix sur l'avortement, un emprunt à obtenir, des voyages à faire. Et vous voulez me faire croire que vous avez oublié la période pendant laquelle vous avez connu pour la première fois un amour dévastateur pour une femme comme Hildegunn... »

– Qui a dit qu'il était dévastateur ?

– Je l'ai lu entre les lignes. Vous vous êtes ensuite rapproché de la femme avec qui vous avez choisi de passer votre vie, une femme qui observait depuis les fauteuils d'orchestre vos prouesses avec la femme numéro un ? Alors ne venez pas me dire que vous ne vous rappelez pas ces années comme si c'était hier ! »

Il s'était tu.

« Oui ? Vous êtes là ? »

La réponse fut sèche.

« J'écoutais la parole du prophète. Vous aviez autre chose à me dire sur ce qu'a été ma vie ?

– Non. Pas encore. Mais quand je rentre à Bergen, je vous appelle, et je veux une autre longue conversation avec vous, que j'espère informative.

– Bon, d'accord. Ça s'impose peut-être.

– Oui, c'est aussi votre point de vue, maintenant ?

– Oui. »

Pour une raison que j'ignorais, j'avais atteint un point sensible. *Qu'avais-je dit qui l'ait soudain rendu aussi conciliant ?*

« Mais je vais sortir dîner avec un de vos anciens collègues. Je suis presque fou d'impatience à l'idée de ce qu'il aura à me raconter.

– Un ancien...

– Le responsable de l'enquête de 1979, Steinestø, qui a toute l'affaire bien claire dans la tête. » J'en faisais trop. J'en avais conscience, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

« Et il s'appelle ?

– Je vous le dirai quand on se verra. Comme ça, vous ne vous jetterez pas sur votre téléphone pour le prévenir. D'un autre côté... Je crains qu'il ne soit trop tard. » Je regardai ma montre. « Je le vois dans environ un quart d'heure. Bonne soirée. Et à bientôt à Bergen. »

Il grommela quelques mots indistincts et raccrocha brutalement. Pendant une ou deux secondes, je m'en mordis les doigts. On ne savait jamais ce qu'un fonctionnaire des SSP pouvait inventer. Avant d'avoir eu le temps de dire ouf, vous étiez interdit de séjour aux États-Unis. Mais d'un côté : à quoi bon se rendre là-bas ? Si c'étaient les problèmes que vous recherchiez, pas besoin d'aller plus loin que la frontière avec la Suède.

J'avais entendu un jour parler de « la ville grise » à propos d'Ålesund. D'autres la désignaient comme « la ville grise, comme un faire-part de décès ». C'était difficile à comprendre quand on y arrivait à présent. Les façades Art nouveau aux lignes pures de part et d'autre du Brosund étaient peintes de couleurs vives et claires qui mettaient en valeur les éléments de décor. L'ambiance particulière due à la reconstruction du centre-ville après le grand incendie de 1904 en faisait un joyau parmi les villes norvégiennes, une Mecque du nord-Vestland pour les étudiants en architecture. Et il valait mieux faire comme à Bergen : fermer les yeux devant l'Hôtel de ville, et regarder plutôt vers Aksla.

Au moment où je sortis dans la rue, je passai près d'une foule importante regroupée autour d'un type brun et maigre, sur la pointe des pieds sur un tabouret vert, qui s'adressait à son public avec la même intensité dans la voix qu'un prophète des derniers jours. Je m'arrêtai un instant pour écouter. Mais ce n'était pas l'apocalypse qu'il annonçait, c'était le grand incendie de Bergen qu'il racontait.

Le restaurant *Sjøbua* avait ses locaux dans un ancien entrepôt de stockfisch tourné vers le Brosund. Les murs étaient décorés d'objets qui témoignaient des cent cinquante ans de l'histoire de la ville. Ola Husbø prétendait qu'on y servait le meilleur ragoût de stockfisch de toute l'agglomération, ce fut donc ce que nous choisîmes.

Ils étaient déjà là tous les deux quand j'arrivai, comme s'ils s'étaient donné rendez-vous un peu en avance pour se mettre d'accord sur ce qu'il faudrait me révéler ou non. Après des présentations rapides, nous commandâmes à boire : une grande bière pour moi, une demi-bouteille de rouge pour Husbø et un pichet d'eau de source bien pure pour Morken.

Ola Husbø et Jarleif Morken représentaient en une heureuse symbiose l'âme populaire du Sunnmøre, malicieuse et près de ses sous. Il ne fallait pas s'étonner que tant de natifs du cru se soient retrouvés à la NRK¹, en particulier à l'époque où les talents d'orateur tenaient le haut du pavé. Husbø était petit et fluët, son visage souriant et ses cheveux saupoudrés de gris. Morken était à l'opposé physiquement : imposant, chauve. Une paire de lunettes massives pendait à un cordon autour de son cou. Sans être un expert en variantes de dialecte local, il me semblait que l'ancien policier parlait celui soigné de la ville, tandis que l'intonation de Husbø était imprégnée de la bruine du large, telle qu'on la trouvait loin du port.

La première demi-heure consista en une espèce d'entraînement de boxe où les coups n'étaient que mimés. Nous tentions des choses – un peu ici, un soupçon là – pour voir jusqu'où nous pouvions nous attirer l'un l'autre en terrain dangereux. Entretemps, les plats étaient arrivés sur la table : trois préparations odorantes servies dans des cocottes en fonte noires individuelles, accompagnées de pommes de terre fumantes. Je n'avais pas les éléments pour déterminer s'il s'agissait du meilleur stockfisch de la ville, mais je ne doutai pas une seule seconde : c'était le meilleur que j'aie jamais mangé. Mes papilles gustatives frémissaient doucement de satisfaction, comme un moteur parfaitement rodé, tandis que nous avalions notre repas, en piquant l'un après l'autre les morceaux de poisson dans une sauce tomate riche assaisonnée de paprika, d'oignon et de quelques autres savoureux ingrédients. Si ma visite avait eu un but gastronomique, il était pleinement atteint. Mais ça ne représentait malheureusement que la moitié du plaisir.

« Ce que j'aurais aimé savoir, histoire d'arrêter de tourner autour du pot, c'est d'abord... » Je pris l'initiative et regardai Jarleif Morken. « Quel est le statut de cette affaire pour la police ? »

Il avala lentement un morceau de poisson, prit une gorgée d'eau et la fit tourner sans hâte dans sa bouche avant de faire un large geste, sans se presser davantage, et de prononcer le mot libérateur :

« Mouais... »

Puis il ajouta :

« En partant du principe qu'elle ait un statut quelconque aujourd'hui, je n'en sais trop rien, mais à notre époque... Mouais... »

– Mais, l'interrompis-je avec un rien d'impatience, vous devez quand même pouvoir me dire si ce décès était considéré comme suspect, ou si vous étiez certains à cent pour cent qu'il s'agissait d'un suicide ?

– Les certitudes absolues sont rares dans notre métier, Veum. En tout cas, c'est difficile de faire admettre ce genre de chose à l'appareil juridique. Mais sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ce n'est quand même pas mal, non ?

– Et il y avait cette lettre, intervint Husbø.

– Oui, parlons-en, rebondis-je. Je l'ai vue. »

Morken haussa les sourcils.

« Ah oui ? Chez cette... amie ? »

– Oui. Vous l'avez interrogée dans le détail, je présume ?

– Bien sûr. Nous sommes descendus à deux à Sandane pour recueillir son point de vue sur ce qui s'était passé.

– Et... ?

– Rien, cette excursion n'a apporté aucun élément explicatif, elle non plus.

– Pour en revenir à la lettre... Qu'en avez-vous pensé ?

– Je n'ai plus les termes exacts en tête, répondit Morken. Mais je me rappelle en tout cas assez bien que le contenu était univoque. C'était une lettre de suicide classique, dans laquelle elle demandait à ses proches – sa proche, en l'occurrence – de lui pardonner ce qu'elle était en train de faire. Par acquit de conscience, nous avons comparé l'écriture de la lettre à la signature dans le registre de la clientèle. C'était la même, ce qu'a aussi confirmé son amie. Par ailleurs...

– Oui ?

– Nous avons contrôlé ses empreintes digitales.

– Allons bon ! Vous l'aviez dans vos archives ?

– Pas nous, nos collègues américains.

– Et la raison, c'était...? »

Il fit un sourire désarmant.

« Rien de dramatique, Veum. C'est son amie qui nous l'a fait remarquer. La défunte avait fait l'objet d'une renonciation à une action publique aux États-Unis, en août 1972.

– Rien que ça !

– Oh, pas un crime énorme, loin de là. Elle a été interpellée avec une dose personnelle de haschich lors d'une soirée d'artistes, à New York, cet été-là. C'est là que ses empreintes digitales ont été relevées. Ils ne plaisaient pas avec ce genre de choses, là-bas. Nous nous les sommes fait envoyer pour les comparer à celles sur la lettre. Aucun doute n'était permis. C'étaient les siennes, et les seules autres que nous avons trouvées étaient celles du lensmann qui a ouvert la lettre.

– Bon, alors on pouvait la considérer comme morte et enterrée. Et pourtant... »

Ils me dévisagèrent tous les deux avec curiosité.

Je me tournai vers Husbø.

« Qu'a pensé la presse de cette affaire ? Vous m'avez dit au téléphone que vous aviez ressorti vos notes de l'époque.

– Oui. »

Pendant que Husbø ouvrait l'enveloppe en kraft qu'il avait apportée, le serveur débarrassa et nous commandâmes des cafés accompagnés, moi d'un *nec plus ultra*, Husbø d'un cognac, tandis que Morken s'en tenait à son eau de source.

« J'ai relu mes notes quand j'ai reçu ce coup de fil de Mlle Henning, commença-t-il. Je n'ai rien de particulier à ajouter. La jeune femme est arrivée le vendredi soir. Samedi matin, elle était sortie faire une assez longue promenade, et le samedi soir, elle voulait ressortir un peu. Une inconditionnelle du plein air, si vous voulez mon avis. Mais elle n'est jamais rentrée de cette promenade. Les recherches n'ont commencé que le dimanche matin, et quand on a inspecté la chambre, on a trouvé la lettre. On a cherché à terre et dans l'eau, en vain. Dans

le secteur, il arrive qu'un cadavre ne réapparaisse que plusieurs mois après l'accident. Les courants marins sont forts. Mais ce n'est pas non plus ce qui s'est passé. La jeune femme, qui est restée anonyme jusque dans les derniers entrefilets, n'a jamais été retrouvée. Aujourd'hui, il n'y a pas non plus grand-chose à attendre. De la nourriture pour les crabes, pour parler franchement.

– Aucune spéculation dans la presse sur ce qui avait pu se produire ? »

Il secoua la tête.

« Aucune raison pour, comme je vous l'ai dit. Nous ne sommes pas vraiment VG ou *Dagbladet*, dans le Sunnmøre, vous savez. Nous nous en tenons aux faits, sur ce qui se passe ici.

– Bon, bon.

– Oui ? »

Jarleif Morken se racla la gorge.

« Mais vous venez de dire... Pourtant.

– Oui. C'est le point que j'envisageais d'aborder avec vous maintenant. »

Je me renversai sur mon siège au moment où le café et les accompagnements arrivaient sur la table. Avant de poursuivre, deux d'entre nous goûtèrent les liqueurs. Elles étaient tempérées et bien équilibrées, comme la conclusion parfaite d'un repas réussi.

Je sortis la copie du registre du Havgløtt et la dépliai sur la table entre nous. Ils se penchèrent. Morken mit ses lunettes, et je posai un doigt sur le nom de Nils Ottesen.

« Ce client, là...

– Oui ? demanda Morken en me regardant par-dessus le bord de ses lunettes.

– Il est arrivé vendredi soir, comme Hildegunn Høgset. Je ne sais pas ce qu'il a fabriqué le samedi matin, mais il n'a pas dû passer toute la journée dans sa chambre. De ce point de vue, rien ne l'empêche d'avoir passé la nuit avec elle dans un premier temps, et d'être allé se promener avec elle le samedi matin.

– Oui, est-ce qu'on les a vus ensemble ? s'enquit Morken.

– Non, pas que je...

– À aucun moment ?

– Non.

– Bon, alors...

– Samedi soir, il a reçu un coup de téléphone, et il a filé sans demander son reste. À peu près au même moment, Hildegunn Høgset a disparu. »

Morken hocha la tête.

« Ma question pour vous, la voici : la police a-t-elle fait des recherches sur cet homme ?

– Pas que je me souviennne, répondit-il avec un regard pesant.
– Vous n’avez rien trouvé de suspect chez lui ?
– Pourquoi l’aurions-nous fait ? Nous avions la lettre.
– Oui, effectivement. Et il n’y a aucune raison de croire qu’elle ait pu ne pas l’écrire de son plein gré ?

– Pour être ensuite attirée sur les rochers par celui qui l’avait contrainte à l’écrire ? »

Le sarcasme dans la voix fit rouler les *r* plus longtemps entre les murs tuilés de la salle.

Husbø se fendit d’un coup d’œil ironique par-dessus son verre de cognac.

« D’après son amie du Nordfjord, elle allait à Vigra pour y rencontrer un homme.

– À la bonne heure ! Elle ne nous en a rien dit.

– Ah non ?

– Non, parce qu’on aurait poussé les recherches autour des autres clients de l’hôtel.

– Curieux. Enfin bref... Quoi qu’il en soit, ce décès me paraît suspect. Il n’y a pas plus de six mois, j’ai enquêté sur ce qui était apparemment un double suicide.

– Oui, mais ça, ce n’était pas pareil. Personne n’a jamais signalé ce... » Il rabattit ses lunettes et posa le doigt sur la photocopie. « M. Ottesen !... Enfin, sa disparition.

– Non, d’accord. Mais je ne suis pas convaincu que ce soit le véritable Nils Ottesen qui soit allé dans cet hôtel. Il pouvait tout aussi bien s’agir de quelqu’un d’autre, qui s’est servi de son nom. »

L’expression de son visage virait à l’hilarité.

« Non, mais voyons, mon bon monsieur ! C’est de plus en plus fantaisiste ! Personne d’autre n’a été porté disparu au même moment. Il n’y avait pas le moindre lien avec quoi que ce soit. Cette Mlle Høgset s’est jetée à la mer de son plein gré, et à mon avis, il n’y a rien d’autre à dire sur cette histoire. Dramatique, ça, oui ! Mais... Des raisons d’approfondir l’enquête ? Sûrement pas. Des arguments qui permettent de penser à un acte criminel ? Pas un seul ! » Il jeta un coup d’œil à Husbø et leva son verre d’eau. « Je trinque à ça ! »

Je les laissai trinquer entre eux. Pour ma part, je n’étais pas aussi convaincu, et de loin. Un élément de cette affaire n’avait pas encore trouvé sa place, et chaque jour qui s’écoulait renforçait ma volonté d’en connaître le fin mot, dussé-je descendre jusqu’à l’endroit où Hildegunn Høgset reposait, sous forme de nourriture pour les crabes ou non, pour le découvrir.

Nous nous séparâmes dans la rue. Jarleif Morken se chargeait de raccompagner Ola Husbø chez lui. Sa voiture était tout près, déclara-t-il. De mon côté, le chemin pour retourner à pied à l’hôtel n’était pas

long.

Avant de me coucher, je passai un moment à regarder par la fenêtre. Le phare de Molja clignotait face aux ténèbres de la mer, comme pour appeler toutes les victimes de l'océan à rentrer pour un repos éternel, une nuit sans fin. Je traçai mon propre cap vers le lendemain matin et un retour rapide à Bergen, avec Kletten, dans le Nordfjord, comme unique étape.

¹ *Norsk Rikskringkastning*, service public de télévision en Norvège.

Cette fois, je téléphonai en cours de route et annonçai mon arrivée.

« Pas besoin de préparer la carabine, ajoutai-je.

– De quoi s’agit-il, aujourd’hui ?

– Je pensais que vous voudriez entendre les derniers éléments de l’enquête.

– Bon, d’accord. »

Elle poussa un assez gros soupir pour me faire me sentir autant le bienvenu que la dernière fois, même sans canon d’arme à feu pour m’accueillir.

Je garai la voiture et grimpai sans grand entrain la pente jusqu’à Kletten. Elle m’attendait devant la maison, vêtue du même pull-over et du même jean que lors de notre précédente entrevue. Elle m’invita à entrer, sans sourire, dans le salon cette fois.

« Café ?

– Avec plaisir. »

Elle partit dans la cuisine. Et en revint immédiatement avec un pichet à la main. Elle n’en prit pas, et après avoir goûté le breuvage, je compris pourquoi : il mijotait depuis les premières heures de cette journée.

Je lui fis un résumé de mes découvertes de Vigra et Ålesund. Elle écouta sans m’interrompre ni rien exprimer.

« Qu’en pensez-vous ? conclus-je.

– De quoi ?

– De cet homme qui est arrivé le même soir qu’elle. Nils Ottesen. C’est exactement ce qu’elle vous a raconté. Qu’elle avait rendez-vous avec quelqu’un qu’elle avait connu à Bergen, n’est-ce pas ?

– Oui. Alors c’était peut-être lui.

– Ce nom ne vous dit rien ?

– Rien du tout. Je vous l’ai expliqué, elle n’a pas donné de nom. Et je n’éprouvais pas une envie folle de le savoir.

– Pourquoi ?

– C’était de l’histoire ancienne. Ça ne me regardait pas... ni ce que nous avions en commun.

– Non, mais ça a eu des conséquences importantes pour vous. »

Elle me regarda, et finit par hocher la tête avec mauvaise humeur.

« Mais je ne le savais pas quand elle est partie, et ensuite... » Elle haussa les épaules.

« La police est venue vous voir, m’a-t-on dit.

– Oui, deux policiers sont venus d’Ålesund. Ils voulaient mon avis

sur cette histoire, et savoir si j'avais des éléments pour expliquer son geste. Mais même pour ça, je ne pouvais rien faire. J'étais presque encore en état de choc. Il m'a fallu du temps pour m'en remettre.

– Vous n'avez pas parlé de ce rendez-vous à la police, si j'ai bien compris.

– Non ? Non, peut-être pas.

– Pourquoi ? »

Elle réfléchit.

« J'ai dû penser que ça n'avait pas d'importance. Ou que c'était du domaine privé. J'étais en état de choc, je vous l'ai dit.

– Du domaine privé... dans le cadre d'un décès suspect ?

– Personne ne le considérait comme suspect, à l'époque ! s'écria-t-elle. En plus...

– Oui ?

– J'ai peut-être pensé... Si cet homme était quelqu'un à qui elle avait été très liée, à un moment donné, et s'il l'avait éconduite pour de bon au cours de ce week-end... C'est peut-être pour ça qu'elle s'était jetée à la mer.

– De désarroi, vous voulez dire ? »

Elle hocha la tête.

« Peut-être.

– Pas bête. Il pouvait être lié à quelqu'un. Marié, par exemple. Elle aurait espéré qu'il y ait autre chose, mais s'est heurtée à un mur... Oui. Malgré tout, ça ne me dit pas qui il était.

– Nils... Ottesen, c'est comme ça que vous l'avez appelé ?

– Oui, mais je le soupçonne de s'être servi de ce nom. De s'être appelé autrement. »

Elle me regarda, dans l'attente de la suite, mais je ne poursuivis pas mon raisonnement.

« En tout cas, qu'est-ce que ça m'apprend sur votre relation ? » Puis, comme elle ne répondait toujours pas : « Elle battait de l'aile ? »

Elle secoua la tête.

Je me penchai en avant.

« D'une certaine façon, je ne parviens pas à me faire une image précise d'elle. Sur le plan sexuel, elle part tous azimuts, elle a des relations avec les hommes et les femmes. Elle impressionne tout le monde, mais malgré tout, elle apparaît comme... vague, floue. Je n'arrive tout bonnement pas à la saisir. Vous pouvez m'aider sur ce point ? Vous qui la connaissiez ? »

Elle haussa les épaules.

« Que dire ?

– Ça... Comment était-elle, par exemple... sur le plan sexuel ?

– Comment elle était ? Elle... » Elle décrivit un cercle lent avec la tête. « Ce n'est pas une chose dont je... Ce n'est pas facile d'en parler,

si vous savez.

– Je comprends. Mais pourtant... il devait y avoir une espèce de répartition des rôles dans la relation, non ? »

Son visage prit une autre nuance de gris, et elle répondit d'un ton rogue :

« C'était sans doute moi "l'homme" dans la relation, si c'est ça que vous voulez entendre.

– Ce qui veut dire ?

– Oh... celle qui prenait l'initiative, décidait, réglait les aspects pratiques. Sans moi, elle ne se serait jamais retrouvée ici, par exemple !

– Alors comment la décririez-vous ? Du point de vue du caractère, j'entends. »

Elle inspira à fond, puis répondit avec une soudaine intensité dans la voix :

« Je l'adorais ! Quand elle m'a été reprise, j'ai perdu tout ce que j'avais dans ma vie. Tout ! »

Elle arracha ses lunettes, appuya les mains sur ses yeux et se mit à trembler, secouée par de gros sanglots convulsifs. Elle prononça quelques mots incompréhensibles entre ses larmes.

Je la laissai pleurer. Je regardai autour de moi, et constatai – plus que la dernière fois – à quel point elle s'était entourée de sa défunte amie, à quel point Hildegunn Høgset nous observait depuis les tableaux au mur, comme s'il ne serait jamais possible d'échapper à son regard scrutateur et aux souvenirs qu'il éveillerait inmanquablement chaque fois qu'elle entrerait dans cette pièce.

Quand les sanglots finirent par se calmer et quand elle eut remis ses lunettes, je repris :

« Vous vous connaissiez depuis... l'enfance.

– Oui, répondit-elle dans un dernier petit hoquet.

– Vous étiez aussi proches, à l'époque ?

– Nous n'étions pas... Il n'y avait rien de sexuel, en tout cas !

– Mais vous étiez bonnes amies ?

– Nous nous consolions l'une l'autre.

– Vous vous consoliez de quoi ?

– Nous étions dans un orphelinat, Veum ! s'enflamma-t-elle de nouveau. Notre enfance n'était pas facile... »

Je marquai un temps d'arrêt avant de rebondir là-dessus.

« On lit régulièrement des rapports sur... Des articles de journaux, des livres, des reportages à la télé... Des enfants placés dans des orphelinats qui ont subi divers types d'agression. »

Elle se redressa, presque en position manifeste de défense, et répondit d'un ton sec :

« Oui ?

– Vous avez connu ce genre de chose ? »

Elle me toisa d'un regard plein de défiance :

« Non.

– Non ? » insistai-je en soutenant son regard.

Une pause aussi longue que désagréable s'installa. Nous nous trouvions chacun d'un côté d'un pont fragile et verglacé que personne n'osait franchir de peur qu'il ne se rompe.

« Je crois que vous ne me dites pas tout, finis-je par tenter.

– Très bien ! C'est peut-être le cas, oui... Mais ça ne me concernait pas.

– Elle, alors ? »

Elle hocha la tête, en un mouvement raide, en me fixant de ses yeux rougis.

– Kristine... Il m'a empêchée de sortir !

– Quoi ?

– Et puis...

– Oui ? Dis-le !

– D'abord, il m'a embrassée.

– Oh, bon Dieu !

– Puis il l'a sortie...

– Quoi donc ?

– Il a dit que je devais la prendre... Faire... comme ça ! En avant, en arrière, en avant, en arrière. Elle grossissait sans arrêt, et pour finir... ça a giclé !

– Giclé ?

– Oui ! Exactement comme... du lait caillé...

– Mais...

– Alors il a dit... Que la prochaine fois, il me la planterait ! Ici...

– Il faut le dire à tante Gunnhild !

– Et tu imagines qu'elle va le croire ? De lui ? Oh non, je ne pourrai jamais le raconter à personne. Jamais... Seulement à toi...

Elle se tourna vers moi, un rien plus paisible dans le regard, maintenant qu'il était voilé par un souvenir soudain.

« Certains événements devraient peut-être rester ainsi. Tus.

– D'accord, mais... Vous pouvez en tout cas confirmer qu'elle a été abusée ? »

Elle hocha la tête.

« Ça s'est répété ? »

– Il l'a fait, Kristine... D'abord, il m'a embrassée, exactement comme la dernière fois, et puis... il m'a baissé ma culotte, et puis... il l'a enfoncée !

- C'était bon ?
- Si c'était bon ? À ton avis ? Ça faisait mal ! Et demain, il s'en va.
- Oui. On est débarrassées de lui pour cette fois.
- À Bergen. Mais...

« Oui... »

Le rouge aux joues :

- C'était un peu bon, aussi...
- Ah oui ?

Elle hocha encore une fois la tête. « Oui. Mais... »

J'attendis.

« C'était un cas isolé. Ça ne s'est produit que ces fois-là, en 1964. À Pâques, même... »

– En 1964 ? Alors elle avait...

– Douze ans. » Sa voix se brisa. « Moi, j'en avais... onze... Nous ne comprenions pas grand-chose, même si nous... Et à qui l'aurions-nous dit ? »

– Il y avait quand même cette tante Gunnhild, que vous avez mentionnée la dernière fois ?

– C'était impossible !

– Pourquoi ?

– Ça l'était, point ! » Elle serra les lèvres. « J'en ai trop dit. C'était une erreur. Je l'ai seulement dit pour que vous... compreniez... Vous devez me promettre de ne pas le répéter. À personne, c'est compris ? » Sans attendre la réponse, elle changea de tactique et sa voix se fit accusatrice : « Vous m'avez forcée à vous le dire ! »

Je ne répondis pas.

« Vous êtes des sales porcs, tous autant que vous êtes ! »

Je hochai la tête.

« Sur ce point, l'accord était parfait avec Hildegunn, à ce que j'en comprends. Voilà ce qui vous liait aussi solidement. Aussi solidement qu'un penchant sexuel commun. J'ai l'impression qu'au fond, vous étiez la seule à être... ainsi. Ses choix étaient peut-être une conséquence du dégoût qu'elle avait nourri à partir d'une expérience de son enfance, un dégoût qui ne l'a pourtant pas empêchée de collectionner les relations avec des hommes... »

Je passai en revue les tableaux aux murs. Les paysages, dans lesquels l'orage ou les intempéries étaient toujours présents, le portrait masculin sombre qui se démarquait du reste, les formes abstraites qui menaçaient de révolte et de désespoir, elles aussi : une âme en peine qui fuyait sa propre enfance.

« Si ce n'était ça, justement, qui lui procurait du plaisir. Les prendre

à l'hameçon puis les laisser tomber, pleine de mépris. Plusieurs d'entre eux m'ont parlé de son indifférence de plus en plus marquée sur le plan sexuel, aussitôt que la relation avait commencé. Mais il en a peut-être été ainsi... entre vous aussi ? »

Elle me renvoya un regard triste, et secoua la tête.

« Non, répondit-elle tout bas. Il n'en a pas été ainsi.

– Mais je suis sur une piste ? Vous me donnez raison sur ce point ? »

Elle se leva.

« Je vais vous montrer un tableau que je n'ai pas exposé.

– Très bien ! » m'exclamai-je, désarçonné.

Elle alla dans le couloir et grimpa dans les combles. Je l'entendis déplacer des objets. Puis elle redescendit avec un grand sac en plastique d'un magasin de vêtements de Bergen des années 1970 et en sortit un tableau, lui aussi tendu sur un châssis.

Elle le regarda la première, et sembla prise de nausée. Ses yeux s'agrandirent, elle tourna rapidement la toile pour que je la voie.

Un frisson me parcourut. D'une certaine façon, ce tableau faisait penser à *La puberté* d'Edvard Munch. Il représentait une jeune fille, presque une enfant, nue, assise, les mains devant l'entrejambe, les yeux baissés. Le sang s'échappait entre ses petits doigts. La frêle silhouette était entourée de ténèbres compactes, à l'exception de grands cercles formés par une légère pluie d'étincelles jaune-vert vénéneux. C'était un chef-d'œuvre. Pourtant, je comprenais qu'elle l'ait dissimulé au grenier plutôt que de l'exposer. Je devais considérer comme un privilège qu'elle soit allée le chercher pour me le montrer.

Je pris un moment pour l'observer, avec une sensation de vide étourdissant dans le corps. J'avais l'impression de la voir en entier pour la première fois. C'était Hildegunn Høgset, la femme qui s'était jetée dans la mer à Vigra, ce jour d'octobre quatorze années plus tôt. Je comprenais peut-être pourquoi elle avait agi de la sorte, à présent. Mais ça ne répondait pas à toutes les questions que je me posais. Loin de là.

Par la suite, j'eus beaucoup de mal à me rappeler comment je sortis de là. Le motif de la toile cachée parut me poursuivre à travers le Våtedal et Jolster, dans le Langeland jusqu'à Sande, à travers l'Ytredal jusqu'à Vadheim et dans le Sognefjord jusqu'à l'embarcadère de Lavik. Alors seulement j'arrêtai la voiture après mon départ du Nordfjord. Je coupai et m'immobilisai complètement, le regard perdu sur le fjord noir. Le ferry arrivait, grand, blanc et beau, comme si nous embarquions sur la ligne desservie par Dieu en personne.

Je ne rentrais pas du Nordfjord porteur d'une vérité nouvelle. Je l'avais déjà rencontrée, avec des conséquences tout aussi dramatiques. *Il faut si peu pour détruire une vie. Si peu...*

Pâques 1964 : encore un repère temporel où chercher, en partant du

principe qu'il soit possible de tirer des squelettes de placards où ils se ratatinaient depuis si longtemps. Et que le mieux ne soit pas de les laisser où ils étaient plutôt que de les faire revenir à la vie.

La nuit était tombée quand j'arrivai à Bergen, l'avant-dernier jour d'octobre. Je pris en passant ce que ces derniers jours avaient laissé dans la boîte aux lettres et entrai chez moi. J'appelai en premier lieu Tonje Svarstad. Elle ne répondit pas à son adresse personnelle, mais je fis mouche au chalet.

« Oui ? Ici Tonje.

– Ici Veum. Comment ça va ?

– Je ne peux pas vraiment répondre “bien”, mais... Nous avons en tout cas passé quelques jours au calme, ici, papa, maman, les enfants et moi...

– Vous n'avez eu de nouvelles de personne ?

– Si. Tor a appelé.

– Tor Steinestø ?

– Oui.

– Quand ?

– Hier matin.

– Que voulait-il ?

– Me voir, à ce qu'il a dit. Nous devions parler de quelque chose.

– Il a dit de quoi ?

– Non. Je lui ai expliqué que nous rentrions demain... Demain soir, qu'on pouvait se voir lundi si ça ne posait pas de problème pour lui.

– Vous êtes convenus d'un rendez-vous ?

– Non, on devait en reparler dimanche soir.

– OK. Laissez-moi essayer de le joindre avant, je vous rappelle dès que je l'ai eu.

– Que veut-il, à votre avis ?

– Ça, c'est justement la question que j'envisage de lui poser. »

Nous raccrochâmes. Je réfléchis et composai le numéro personnel de Tor Steinestø. Personne ne répondit. J'appelai ensuite le commissariat, mais ils n'avaient aucun renseignement à me communiquer. En tout cas, il n'était pas de garde.

J'ouvris alors l'annuaire pour voir si j'y trouvais un certain Nils Ottesen. Je n'en trouvai qu'un. *Ottesen Nils et Kari*, lus-je. *Gamle Kalvedalsvei*, une adresse dans ce qu'on pouvait encore qualifier de beaux quartiers de la ville, sans que ça signifie grand-chose. On pouvait être universitaire et habiter dans Gamle Kalvedalsvei, si on avait de bonnes relations dans le milieu bancaire et des nerfs à toute épreuve.

Je notai les coordonnées dans mon calepin. J'appelai finalement

mon vieux copain Paul Finckel, chez lui. Il était grand temps, apparemment. À en juger par sa façon pâteuse de prononcer les s, le troisième verre était déjà bien entamé.

« Varg ? J'ai essayé de t'appeler, mais que dalle sur le mobile. On ne planquerait pas grand-chose sous la couverture de ton opérateur.

– Format essuie-mains, tu veux dire ? En vérité je te le dis, ce sera mieux dans un ou deux ans.

– Tu as peut-être raison. Quoi qu'il en soit... Tu as reçu l'enveloppe ?

– L'enve... Je n'ai pas encore regardé mon courrier. »

Je parcourus la pile de documents sans cesser de parler, et trouvai une grande enveloppe en kraft frappée du logo du quotidien.

« Si, elle est là.

– Bon... J'ai fait des photocopies de ce qu'on a écrit sur cette histoire, à l'époque. En dehors de ça, je n'ai pas trouvé grand-chose. Ce dossier est scellé par sept sceaux massifs. Même mes sources policières habituelles n'en savent pas plus que ce qu'ont publié les journaux au moment où ça s'est passé.

– Des sources dans le service de surveillance ?

– Non, malheureusement. C'est quand même essentiellement le marché local que j'assure, alors... ça se ressent dans mon réseau. Les photocopies représentent tout ce qui est disponible. Cette affaire est tout bonnement... je ne dirais pas une patate chaude, bien au contraire. Une patate glaciale, Varg, cachée dans une cave si sombre que personne ne l'y retrouvera. Tu piges ?

– Je pige. » J'entendis le mécontentement intense dans ma voix. Je remerciai pour la contribution et lui souhaitai un bon voyage dans son quatrième verre aussi.

« Le qua-a-trième ? De quoi tu parles ?

– Passe un bon week-end, Paul. On se retrouve au prochain carrefour. »

J'ouvris l'enveloppe et en sortis le contenu. Il avait raison. Ça ne faisait pas beaucoup de lecture. Le raid de la police avait été si efficace et imprévisible qu'aucune photo n'avait été prise. Le reportage était accompagné d'un cliché plutôt maussade de la conférence de presse, cet après-midi-là, et d'un portrait de Feargal Flynn. C'était un cliché typique de la police. Les poils de barbe naissante étaient noirs, la coupe de cheveux classique pour les années 1970 : courte frange sur le front, touffu sur les oreilles et long sur les côtés. Il regardait droit devant lui, avec l'expression d'un joueur de football qui vient de se voir décerner son troisième carton rouge de la saison. Je n'aurais pas aimé me retrouver sur son chemin à son retour aux vestiaires.

Les circonstances de l'arrestation étaient assez vagues, elles aussi. En plus de Flynn, la jeune femme qui louait l'appartement avait été

interpellée. Son nom n'était pas mentionné, pas plus que dans la coupure ajoutée par Paul pour expliquer qu'elle avait fait l'objet d'un abandon de poursuites pour ce délit. Le ministère public avait fait immédiatement appel de cette décision, mais aucun extrait de presse n'indiquait que cette mesure avait été suivie d'effets. Flynn était photographié de loin au moment de son embarquement à bord d'un avion à Flesland, accompagné de deux policiers en civil chargés de le reconduire en Grande-Bretagne où il serait placé en détention préventive par les pouvoirs publics locaux. Une dernière coupure, basée sur un communiqué de l'agence nationale de presse, relatait le décès subit de Flynn en détention, six mois plus tard.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Alors j'appelai Karin pour savoir quels étaient ses projets pour la fin de journée. Elle avait invité quelques crabes à une soirée, répondit-elle. Elle avait essayé de me joindre à un moment où j'étais manifestement hors de la couverture mobile, dans le creux d'une vallée entre les massifs du Masfjord, mais si le cœur m'en disait, j'étais pour le moins le bienvenu pour massacrer les crabes ainsi qu'une ou deux bouteilles de vin blanc en sa compagnie. J'acceptai, et passai la soirée et le matin suivant sur Fløenbakken. Les crustacés ont un curieux effet. Leurs invitations incitent à rester.

L'harmonie était rétablie. Le dimanche matin, nous allâmes nous promener en montagne, dans l'Isdal, puis en direction de Tarlebø et de Rundemanen avant de revenir en ville. Nous dînâmes dans l'un des restaurants du centre qui ne vous pressait pas le portefeuille pour un repas miniature, et vers 18 heures, nous rentrâmes chacun chez soi, elle par le bus d'Årstadvollen, moi à pied *via* Nikolaikirkealmenningen, puis en biais vers Telthussmauet.

Un message m'attendait sur le répondeur à mon arrivée. Torunn Taffjord avait essayé de me joindre, elle me priait de la rappeler dès que possible.

Je composai son numéro. Elle décrocha après deux ou trois sonneries.

« Ici Torunn.

– Ici Varg.

– Comment...

– ... vas-tu ?

– C'était chouette de te revoir, déclara-t-elle tout à trac.

– Le plaisir était partagé. »

Il y eut une petite pause, comme si nous profitions tous les deux de cet instant d'attention réciproque. Je repris prudemment la parole.

« Tu as trouvé quelque chose ?

– Oui. En tout cas, j'ai un peu plus de matière pour toi. Que sais-tu de Feargal Flynn et du Catford Five ?

- Autant dire rien. Tout ce que tu auras à me dire m'aidera.
- C'était un *wild bunch*, si tu vois ce que je veux dire. Une branche extrémiste de l'IRA non officielle, qui recourait aux moyens radicaux pour atteindre ses objectifs. Très radicaux, peut-on même dire.
- Ah oui ?
- Ils venaient d'Irlande du Nord, mais leur activité s'était de plus en plus déplacée en Angleterre, où ils se sont retrouvés sous le feu des projecteurs dans le cadre de l'attentat à la bombe contre l'*Underhouse* le 17 juin 1974. Les années suivantes, ils ont été liés à plusieurs attentats à la bombe à Londres, à deux tentatives d'attentat contre des représentants de la famille royale et à au moins un braquage violent, pour financer leurs activités. C'est ce qui a conduit à leur arrestation. Un passant avait noté le numéro d'immatriculation de la voiture dans laquelle ils se sont enfuis, ils ont été aperçus par des mêmes quand ils ont changé de voiture, la police les a interceptés et il y a eu un échange de coups de feu dans un quartier au sud-est de Londres, Catford. Trois d'entre eux ont été arrêtés, deux se sont échappés. D'où leur surnom de Catford Five. L'un d'entre eux était Feargal Flynn, qui est arrivé en Norvège par des canaux inconnus. Il a été arrêté par la police de Bergen en février 1977.
- Il a été extradé en Angleterre, c'est bien ça ?
- Oui, et il est mort en prison. Officiellement d'une défaillance cardiaque, mais à en croire l'enquête peu enthousiaste de mon informateur, le traitement qu'il a reçu en prison et les... comment dire... interrogatoires très poussés dont il a fait l'objet ont pu contribuer à part égale avec son état de santé à son décès.
- Mais on n'a jamais enquêté là-dessus ?
- Il y a eu une tentative de mobilisation du public, mais après plusieurs attentats à la bombe dans les années 1970, la cote de popularité de l'IRA n'était pas très bonne chez l'Anglais moyen, si l'on peut dire. Alors ces affaires n'ont pas fait un tabac.
- Et les quatre autres, sur les cinq au départ ?
- Les trois premiers ont écopé de peines lourdes, et à ce que j'en sais, ils sont encore emprisonnés. Le cinquième... » Elle feuilleta des papiers. « Un... Patrick O'Hare... est encore libre.
- Tiens donc ?
- Mais à coup sûr pas en Norvège. Les rumeurs le disent au Brésil, sous un nouveau nom, et à une adresse inconnue.
- Alors... une vengeance possible ?
- Feargal Flynn est mort en prison, alors il a accédé au statut de symbole, de martyr pour la cause irlandaise de révolte contre les Anglais. Si l'identité de celui qui l'a dénoncé est connue, il risque sans le moindre doute des représailles. En Grande-Bretagne, il signerait son arrêt de mort.

– Ou elle.
– Ou elle. Mais même en Norvège, je serais dans mes petits souliers. Celui avec qui j'ai discuté m'a dit qu'il donnerait tout ce qu'il possède pour ne pas être nommé dans un contexte pareil, et nous sommes à portée d'un billet pas cher depuis Londres ou Newcastle.

– Je comprends. Au moins, c'est clair. Ne pas être démasqué a une importance capitale. Ça peut être bon à savoir.

– Voilà. C'est Tout, Varg. Je n'ai rien d'autre.

– C'était beaucoup, Torunn. Si je peux te rendre la politesse, tu sais où me trouver. »

Elle rit tout bas.

« C'est moi qui t'ai trouvé, cette fois, non ?

– Oui. »

Je restai ensuite un instant immobile, le regard dans le vague. Je ressentais une sourde agitation dans le ventre, qui ne devait rien au dîner de crustacés de la veille.

Je souhaitais véritablement passer *un* coup de téléphone. J'appelai les renseignements, leur donnai le nom d'Anne-Lise Olsen et l'indication géographique assez imprécise « au nord », mais la fille à l'autre bout du fil n'eut pourtant qu'une proposition à me faire : une femme, répertoriée comme professeur, à Øksfjord, code postal 9550.

Je remerciai et composai le numéro fourni.

La femme qui répondit parlait le dialecte de Bergen, sans le moindre soupçon d'accent du nord du pays.

« Ici Anne-Lise. »

Je déclinai mon identité et lui expliquai en quelques mots de quoi il était question.

« J'ai discuté avec votre sœur », conclus-je dans l'espoir que l'argument aiderait à briser la glace.

En vain. « Soit » fut tout ce qu'elle eut à répondre.

« Est-ce vrai que vous avez dissimulé Feargal Flynn pendant l'hiver 1976-1977 ?

– Dissimulé ? Nous vivions ensemble.

– D'accord, mais vous saviez qu'il était... recherché ?

– Je savais ce qu'il faisait, oui. Et je savais que les autorités anglaises étaient à ses trousses. Mais ce n'était pas un criminel. C'était un activiste politique et... quelqu'un de chaleureux.

– Vous étiez... Vous avez eu une liaison ?

– Ça vous regarde ?

– Seulement dans la mesure où la découverte de la planque de Flynn à Bergen a pu avoir des répercussions sur ce qui s'est passé plus tard, entre autres concernant Hildegunn Høgset.

– Je n'en sais rien.

– Mais...

– Je peux vous dire *une* chose, Veum, m’interrompt-elle. Ce qui s’est produit ce jour-là – le 23 février 1977 – a été un vrai choc pour moi. C’était très tôt le matin. L’heure de la Gestapo, pour parler crûment. Nous dormions, Ferry et moi, quand la porte de l’appartement a été défoncée, et une poignée de policiers en tenue anti-émeutes se sont rués dans la chambre, l’arme au poing, ils se sont jetés sur nous avant qu’on ait eu le temps d’enfiler le moindre vêtement ! Ils nous ont lancé quelques fringues, mis les menottes, et on a été conduits au commissariat à toute vitesse, sans doute pour tenter de nous dissimuler à la presse. On nous a fait entrer chacun dans une salle d’interrogatoire, et c’est... » Sa voix se brisa légèrement. « C’est la dernière fois que je l’ai vu.

– Flynn ?

– Oui.

– Vous ne l’avez même pas revu pendant le procès ?

– Le procès ? répéta-t-elle avec mépris. Ferry a été expulsé en quelques jours. Moi, j’ai été gardée en préventive et inculpée. Mais ça s’est soldé par un abandon de poursuites.

– Oui, j’ai vu. Dites-moi, comment aviez-vous rencontré Flynn ?

– Par... le mouvement.

– Quand ? »

Elle hésita.

« En novembre 1976.

– Alors, autrement dit, vous n’aviez pas de liaison avec lui avant qu’il emménage ?

– Non, répondit-elle sur un ton buté.

– Vous avez peut-être vécu avec d’autant plus d’émotion ce qui est arrivé ?

– Oui, je... » Elle marqua un temps d’arrêt avant de poursuivre. « Je suis tombée amoureuse de Ferry. Nous avons vécu si proches, cet hiver-là, nous avons fêté Noël ensemble, rien que nous deux...

– Fêté ?

– Oui, on a fait un bon repas, en tout cas. Nous n’étions pas vraiment pratiquants, même s’il avait... ses attaches. Nous imaginions... Quand la vie se calmerait... Il pouvait peut-être venir en Norvège pour de bon, s’installer ici. Que savions-nous de ce qui n’allait pas tarder à se produire ?

– En effet. Quand tout a été fini... J’ai cru comprendre que vous avez quitté la ville définitivement ?

– Je n’y ai jamais remis les pieds !

– Pourquoi ?

– Parce que... je me sentais trahie ! Par la ville, les pouvoirs publics... tout le monde ! J’ai mis un terme à mes études, j’ai accepté un poste de professeur ici, et je suis restée. Je suis bien, dans cette

région. Les gens sont francs, ouverts. On ne parle pas d'agendas secrets.

– Et... le mouvement ?

– Je l'ai quitté, immédiatement.

– Vous soupçonniez que quelqu'un vous avait dénoncés ?

– Oui. Ferry en était convaincu. Je me rappelle ses dernières paroles, des mots qu'il répétait sans arrêt dans la voiture de police après l'arrestation : *Bloody bastards ! They'll pay ! I tell you ! They'll pay in hell !*

– Vous aviez une idée de qui ça pouvait être ?

– Qui ? Ça pouvait être n'importe qui. Mais on n'a pas pu en discuter, lui et moi. En revanche, peu de gens étaient au courant, il fallait que ce soit quelqu'un de bien placé.

– Aussi bien placé que... votre sœur ?

– Oui, mais... Ce n'était pas elle ! Ça, j'en suis sûre.

– Sûre ?

– Je connais ma famille. Elisabeth et moi, nous... Non, c'est une idée complètement absurde.

– Vous avez gardé le contact ?

– Sporadiquement. Elle est montée me voir à quelques reprises. En plus, elle a passé un an en mission dans le Finnmark. Mais on n'a plus grand-chose en commun. J'ai une nouvelle vie ici. Un mari, des enfants. Je n'ai pas besoin d'elle.

– Et Flynn... vous pensez encore à lui ?

– Il ne se passe pas une seule journée sans que je ne pense à lui !

– Est-ce que des représentants de son organisation, là-bas, sont venus vous voir ?

– Me voir ? Pour quoi faire ?

– Quelqu'un qui voudrait savoir ce qui s'est réellement passé à l'époque ? Vous avez dit vous-même qu'il avait promis qu'ils paieraient !

– En enfer, oui !... Non, je n'ai jamais vu personne.

– Vous auriez pu vous retrouver dans une position délicate, vous aussi, on pouvait penser que c'était vous qui l'aviez dénoncé ?

– Il y a eu abandon des poursuites !

– Oui, justement. D'aucuns trouveraient que c'était une peine plutôt légère pour avoir dissimulé un terroriste.

– Ce n'était pas un terroriste !

– Non ?

– Non. Et je crois que nous avons assez discuté. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Ne me rappelez pas, merci. Adieu ! »

Elle coupa la communication. Je reposai doucement le combiné à sa place. Et laissai mon regard se perdre devant moi. *Et maintenant ?*

Je décidai de rappeler Tor Steinestø. J'essayai d'abord son numéro

personnel, et j'obtins une réponse, mais pas de lui. Ce fut Hedda Mikalsen qui décrocha.

« Oui ? Tor ? » J'hésitai juste ce qu'il fallut pour qu'elle me devance.

« Allô ? Qui est-ce ? »

– Ici Veum. Votre mari n'est pas à la maison, si je comprends bien...

– Non, il... Bonjour, Veum. Ça fait deux heures que le dîner est prêt, et nous avons un rendez-vous. Nous devons... Mais je ne sais pas pourquoi, il n'est pas encore rentré.

– Où allait-il ?

– Il ne l'a pas précisé. Je prends la voiture, c'est tout ce qu'il a dit. Vers 11 heures. Depuis, je n'ai plus de nouvelles. J'ai dit qu'on mangeait à 16 heures. Je serai rentré bien avant, a-t-il répondu.

– Mais vous avez... vous n'avez appelé personne... au commissariat ?

– Non ! Certainement pas ! Je l'entends déjà : Bon sang, Hedda ! Je suis dans Osvegen, la voiture est en panne, et toi, tu appelles le commissariat pour me faire rechercher !

– Osvegen ? C'est par là qu'il allait ?

– Non, non, je n'en sais rien. C'était un exemple. Je n'ai tout simplement pas la moindre idée de l'endroit où il est. Et imaginez, si la presse en avait vent ! Ce n'est pas avec vous qu'il avait rendez-vous, par hasard ? demanda-t-elle soudain.

– Non, malheureusement. Il avait un rendez-vous, alors ?

– Je ne sais pas. Il me semble l'avoir entendu discuter avec quelqu'un au téléphone avant que je me lève, mais je n'en suis pas certaine.

– Vous ne lui avez pas demandé ?

– Non.

– Vous n'êtes même plus un peu jalouse ?

– Jalouse ? Vous croyez que j'ai des raisons de l'être ?

– Non, non, pas du tout ! Mais la plupart des femmes ont tendance à se demander où vont leurs maris, quand ils sortent.

– Voyons, Veum ! Un dimanche matin ? Pour nous, ce n'est que la routine. Mes journées sont plutôt bien remplies en semaine, et à ce moment-là, c'est souvent Tor qui fait à manger, alors je passe la plupart de mes dimanches matin ici, je lis les journaux, un livre, et je lui fais à manger quand il rentre de promenade. Il est en montagne tous les dimanches, sans exception.

– Mais vous vous inquiétez, maintenant ?

– Bien sûr que je m'inquiète ! Ce n'est pas ce que vous feriez à ma place ? »

Je regardai ma montre.

« À votre place, j'envisagerais de le faire rechercher sous peu. S'il est parti en montagne, il a pu avoir un accident. Les pentes glissantes

ne manquent pas, en cette saison.

– Eh bien... » Elle poussa un soupir las. « C'est ce que je vais faire, alors.

– Qu'a-t-il comme voiture ?

– Une Nissan Primera. Gris foncé.

– Numéro d'immatriculation ? »

Elle me le donna, je notai.

« Si je sors en voiture, je le chercherai. Mais encore une fois... Je ne peux que vous conseiller d'appeler ses collègues.

– Oui, je vais le faire. Il faut que je raccroche. Au revoir.

– Au revoir. »

Je pris un moment pour réfléchir.

La ville était grande quand on incluait les quartiers périphériques, et le paysage se répartissait sur des hectares de montagnes, de forêts et de champs. La recherche de Tor Steinestø sans autres ressources qu'une intuition moyenne paraissait aussi vaine que celle du bar dans un couvent de carmélites. Pourtant, je fis une tentative.

J'essayai un raisonnement prudent. J'avais toujours eu l'impression que Tor Steinestø en savait davantage qu'il voulait bien le dire, une impression qui s'était renforcée après ma conversation téléphonique avec lui depuis Ålesund. Si je parlais du principe que ça l'avait fait reprendre contact avec l'un de ses anciens colocataires pour convenir d'un rendez-vous, il n'était pas invraisemblable que ledit rendez-vous puisse avoir lieu dans la matinée du dimanche.

Mais avec qui, le cas échéant ? Il avait appelé Tonje Svarstad, pour une raison inconnue. Parmi les hommes, hormis Steinestø, seul Atle Skurtveit avait habité Edvardsens gate en même temps que Hildegunn Høgset. Mais il y avait Ståle Kvernmo, bien sûr, et Nils Ottesen, d'après les informations que j'avais recueillies dans le Sunnmøre. Mais Hildegunn Høgset avait été une femme aux multiples facettes, et si j'incluais le contingent féminin, je me retrouvais avec plusieurs couples en plus. Je pouvais tirer un trait sur Hedda Mikalsen, mais il restait Elisabeth Olsen et Astrid Hauso.

Il me parut assez vain de les appeler l'un après l'autre un dimanche soir, pour savoir si d'autres avaient aussi disparu. Alors je poursuivis mon raisonnement. Ceux que je connaissais habitaient près du centre-ville. Si je devais convenir d'un rendez-vous discret avec l'un d'entre eux par un dimanche matin pluvieux d'octobre, que proposerais-je ? Pas une promenade sur Fløien : on risquait toujours d'y rencontrer des gens qu'on connaissait. Les cafés du centre étaient pleins à craquer par une journée comme celle-là, et même dans les galeries d'art, on était susceptible de devoir faire la queue. Un endroit sur les quais, en revanche... Pas autour de Vågen et surtout pas sur Nordnes, mais à Dokken, peut-être, pas trop loin du centre, ou si on était motorisé, à

Laksevågssiden, près de l'un des bassins le long de Damsgårdsgaten. Et Tor Steinestø était parti en voiture, non ?

Avant de sortir, je rappelai Tonje. Cette fois, personne ne répondit, que ce soit au chalet ou en ville. J'espérai que ça ne signifiait qu'une seule chose : elle était au volant quelque part entre l'Eksingedal et Bergen. Je pris la note avec le numéro d'immatriculation, grimpai à Skansen retrouver mon véhicule.

Je rejoignis Sjøveien, remontai cette rue et débouchai sur les parties des quais encore accessibles. La nuit était tombée, et j'observai tout un tas de phénomènes qui auraient intéressé certains conjoints, si telle avait été ma motivation. Le succès ne fut pas non plus au rendez-vous sur Nordnes, quand j'inspectai les quais entre Holbergsallmenning et Tollboden, la zone autour de l'immeuble des douanes et les merveilles avoisinantes. Dans certaines voitures, l'activité était si frénétique que de la buée couvrait les vitres. Je ne vis aucune Nissan Primera, mais plusieurs BMW et Mercedes. De bons pères de famille de tous âges sortis courir la gueuse. Sur Dokkeskjærskaien, le seul signe de vie indiquait que l'express côtier était en service, et sur Marineholmen, je vis quelques junkies lancer des coups d'œil soupçonneux dans ma direction quand je passai au ralenti, mais sans fondre en larmes ou piquer une crise d'hystérie. Je passai près de l'immeuble futuriste de l'École supérieure, la dernière contribution au milieu de la recherche en ville, remontai vers Gamle Nygårdsbro et contournai ce qui avait jadis été les chantiers navals des Bergen Mekaniske Verksteder à Solheimsviken, depuis longtemps repris par une société immobilière. Je suivis alors Damsgårdsveien et Damsgårdsgaten en direction de Laksevåg.

Je ne m'étais pas trompé. Mais j'étais en retard, moi aussi. Je vis le gyrophare de la voiture de police et je fus dépassé par une ambulance hurlante au moment où j'arrivai sur la place devant l'église de Laksevåg. Sur le terre-plein où l'on allumait le grand bûcher de la Saint-Jean, l'ambulance s'arrêta et coupa la sirène, juste derrière une voiture de patrouille et ce qui ressemblait vilainement à une Nissan Primera. Je me rangeai à côté et descendis de voiture.

Tout à coup, plus rien ne pressait. Je vis les ambulanciers discuter avec des policiers en uniforme, sans paraître devoir s'occuper du moindre accidenté. Un autre véhicule arriva à mon niveau, banalisé celui-là. J'aperçus Bjarne Solheim au volant.

Jakob E. Hamre baissa sa vitre de mon côté.

« Qu'est-ce que tu fous là, Veum ? » Puis, voyant que je ne répondais pas : « Arrivé trop tard, comme d'habitude ? »

– En tout cas, je suis arrivé avant toi, grommelai-je en réponse.

– Attends ici, commanda-t-il en descendant de voiture, un doigt braqué sur moi. Il faut que je te parle. Après. »

La mort est une conductrice brutale. Elle vous massacre, constate que la mission a été remplie et repart sans se troubler. Vous vous retrouvez là, privé de vie, dépouillé de tout ce qui faisait de vous ce que vous étiez. Une coquille vide qui n'a plus rien à raconter. Une bouche entrouverte qui n'a plus de secrets à taire.

Je restai une trentaine de secondes à l'endroit que Hamre m'avait indiqué. Puis je leur emboîtai lentement le pas, à Solheim et lui, jusqu'à la voiture. Parvenu en périphérie du groupe, je tendis l'oreille.

Tor Steinestø était assis sur le siège du conducteur, la tête contre le volant, et il semblait dormir. Mais personne n'était dupe. Il ne dormait pas.

Hamre déclara que personne ne devait toucher à rien avant l'arrivée des TIC. « On l'emmènera à la morgue ensuite », ajouta-t-il à l'adresse d'un des ambulanciers. Au même instant, il m'aperçut. Ses narines se dilatèrent, et je songeai que s'il s'était agi de son ancien collègue Dankert Muus, on aurait entendu l'écho de l'explosion tout au bout de la péninsule de Nordnes. Hamre se contenta de lever les yeux au ciel avant de se tourner vers Solheim et de lui glisser quelques mots.

Je regardai autour de moi. De l'autre côté du fjord, nous avions la maison de la culture de l'USF et Georgernes Verft, l'ancien Dekkedokk¹ de Nordnes. L'école de Dragefjellet, à présent domaine des étudiants en droit à Sydnes, dominait en rouge contre le bassin portuaire et les entrepôts de Dokkeskjærskaien. Derrière, nous avions l'église de Laksevåg et les vieilles demeures côtières en bois sous le domaine de Damsgård. Au nord, nous voyions l'ancienne maison communale de Laksevåg, qui abritait aujourd'hui diverses instances publiques, dont une bibliothèque au rez-de-chaussée. Un assez gros bâtiment industriel se dressait au sud, et à l'abri du môle, les bateaux s'agitaient dans le vent vif.

Les seuls à trouver un intérêt à une promenade ici par une soirée pluvieuse d'octobre, c'étaient les propriétaires de chiens. De ce point de vue, l'endroit n'était pas inapproprié pour un rendez-vous discret entre deux personnes qui avaient soudain eu besoin de débattre d'un sujet important : Tor Steinestø et... qui ?

Une autre voiture déboucha de Damsgårdsgaten. Atle Helleve et le jeune Melvær en descendirent. Helleve me fit un signe de tête en rejoignant Hamre. Pour une raison inconnue, il n'avait pas l'air surpris. Ma présence ne semblait pas non plus plonger Melvær dans la perplexité.

Les quatre enquêteurs discutèrent un instant. Helleve et Melvær allèrent alors vers le petit groupe de badauds qui s'étaient rassemblés sur la scène du crime, sans doute dans l'espoir de coincer quelques témoins oculaires potentiels. Solheim resta près de la voiture, tandis que Hamre, après avoir donné d'autres consignes autour de lui, releva le col de son manteau, se passa une main dans les cheveux et vint vers moi.

« Viens avec moi. »

Il me fit comprendre d'un mouvement de tête que nous devions nous écarter encore un peu des autres. Il alla vers la marina. Je le suivis.

Un vent automnal âpre soufflait depuis le fjord. Les bateaux de plaisance tiraient sur leurs amarres, comme des chevaux de courses impatientes juste avant le départ. Mais ils devaient se maîtriser. Le printemps n'était pas pour tout de suite ; l'été venait de se terminer.

Hamre posa un regard triste sur moi.

« C'est une affaire sérieuse, Veum. Un policier défunt, qui travaillait au service de surveillance, qui plus est. Ça va faire du barouf. Il ne manque pas grand-chose pour que des enquêteurs du SSP viennent de la capitale. Tu as des choses à me raconter ?

– De quoi est-il mort ? »

Il poussa un soupir.

« Je t'ai posé une question, non ?

– Si. »

Nous nous regardâmes. Puis il éleva la voix.

« Tu commences. Tu peux par exemple me dire ce que tu trafiques ici, sur cette scène de crime aussi !

– Je cherchais sa voiture, sur la demande de sa femme.

– De Hedda ? répondit-il, incrédule.

– Oui, oui... Ce n'est pas ce que tu penses. Je ne m'occupe pas de ce genre d'affaires. Je croyais que tu le savais. Non, j'appelais pour lui parler, et il n'était pas chez lui. Elle s'en faisait pour lui. Il n'était pas rentré dîner, et il n'avait pas dit où il allait.

– Alors c'est toi qu'elle appelle, et pas nous ?

– Non, tu n'as pas pigé... C'est moi qui l'ai appelée, et elle ne vous a pas téléphoné... justement parce qu'elle ne voulait pas faire d'histoires, au cas où il serait seulement... Bon, elle, elle a parlé d'une panne dans Osvegen.

– Osvegen ?

– Oui, ça m'a fait tiquer aussi. Mais ce n'était qu'un exemple.

– Bon, bon. » Il balaya l'argument. « Mais viens-en aux faits, Veum ! Pourquoi voulais-tu lui parler ?

– Il est toujours question du précédent décès.

– Dans ta salle d'attente ? demanda-t-il avec un regard mauvais.

– Oui. Feu Erlend Ekerhovd et ton collègue cané, là-bas, Tor Steinestø, ils ont habité la même communauté, à un moment donné. Pendant leurs études.

– Tiens donc ! Dis-moi... Tu as fait des recherches, quelles qu'elles soient, dans cette affaire aussi, Veum ?

– Dans des limites tout à fait raisonnables.

– J'ai peur que ces limites passent en un tout autre endroit que celui où on les pose d'habitude.

– En plus, il y a un autre rapport intéressant.

– À savoir ? »

Je lui présentai en quelques phrases le prétendu suicide de Hildegunn Høgset.

« Et tu crois que ce suicide vieux de quatorze ans aurait un lien avec ces deux... trépas, là ?

– C'est en tout cas ce que pensait sa femme. Mais apparemment, vous ne l'avez pas prise au sérieux. Et maintenant, le lien est encore plus frappant. Ekerhovd et Steinestø ont tous les deux été avec elle.

– Avec elle ? Au sens...

– Oui. Couple, amants, je ne sais pas quelle expression tu préfères.

– Mais ça, c'était... » Il agita un bras. « Il y a longtemps.

– Oui, oui. La majeure partie de 1977 en ce qui concerne Ekerhovd. Quelques mois au printemps 1978 dans le cas de Steinestø. D'après ce qu'on m'a dit. »

Il me regarda pensivement.

« Je comprends. Bon, ce point précis laisse penser que ce n'est pas une affaire pour le SSP, en fin de compte...

– Peut-être pas. Mais d'un autre côté... Je ne sais pas si vous avez enquêté sur cette connexion avec l'IRA ? »

Il me fusilla du regard et aboya :

« Quelle connexion avec l'IRA ? De quoi tu parles, maintenant, nom de Dieu ?! »

Je lui fis un rapide compte rendu du peu que j'avais appris sur l'affaire Feargal Flynn et ses conséquences dramatiques, pour lui-même comme pour des tiers. Il m'écouta avec un calme conservé de haute lutte, mais je voyais littéralement les sucs gastriques bouillonner sous sa pomme d'Adam. Les lèvres pincées, il ravalait une éruption après l'autre.

« Et ça, tu ne prévoyais pas de nous en parler, c'est bien ça ?

– Vous en parler ? Personne n'a davantage d'informations là-dessus que vous. En tout cas le service de... » Je tournai la tête vers Tor Steinestø.

« Tu peux me dire de quoi il est mort, maintenant ?

– C'est justement ce qui va dans l'autre direction. Encore plus, si je puis dire, après ce que tu viens de me raconter.

– C'est-à-dire ?

– Nous ne pouvons rien affirmer de façon catégorique avant son autopsie, bien sûr, mais... Des signes montrent qu'un coup aussi précis que fatal du tranchant de la main l'a atteint à la carotide. Il a occasionné une pénurie sévère de sang dans le cerveau, entraînant la perte de connaissance et la mort. Un geste de professionnel, c'est le moins qu'on puisse dire. Certains coups...

– Merci, je suis au courant. Mais Steinestø aussi était un pro, je crois.

– Oui, certes, mais on peut tous être pris par surprise. On n'est pas en garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Non.

– En plus, il était parquetier, pas homme de terrain. Il n'avait jamais exercé dans la rue, autrement dit.

– Comme toi ?

– Entre autres. »

Il m'observa. Ses yeux étaient gris acier, pensifs. Il posa alors une main sur mon bras et me fit comprendre que nous devions nous écarter encore un peu, comme pour souligner l'importance de ce qu'il avait à me dire.

Nous ne nous arrê tâmes que loin sur le môle. Les vagues clapotaient sur les galets en dessous. Le vent soulevait les cheveux sur nos têtes, la pluie légère martelait doucement nos visages.

« Ce que je vais te dire maintenant, Veum, tu ne l'as jamais entendu », commença-t-il d'une voix basse et intense.

Je ressentis comme un coup au ventre, et j'entendis ma voix se briser quand je répondis.

« D'accord.

– Tu me le promets ? »

Je hochai la tête. En dépit de nos petites joutes verbales, il n'y avait jamais eu la moindre animosité entre Hamre et moi. Il faisait partie de ceux avec qui j'avais toujours eu de bonnes relations au commissariat de Bergen. Le grade de chef de service qu'il avait réussi à obtenir ne gâtait rien, loin de là.

« Bien sûr, ajoutai-je finalement, en comprenant qu'il attendait une réponse.

– OK. » Il parut prendre son élan. « Alors écoute voir. Le rapport d'autopsie concernant le décès dans ta salle d'attente est enfin terminé. Nous pensions que tout indiquait une mort naturelle.

– Pas à mes yeux.

– Bon, bon... Mais il est apparu qu'Erlend Ekerhovd avait été victime d'un infarctus modéré, pas mortel en soi, mais assez méchant pour lui faire perdre connaissance. »

Je me penchai en avant, pour ne pas en perdre une miette.

« Oui ?

– Ils ont eu beau chercher dans le détail, ils n'ont trouvé ni piqure ni autre trace de violence. Mais... ils ont constaté une boursoufflure anormale sur le côté gauche du cou, autour de la carotide. Ce qu'on pourrait qualifier de signe suspect. Comme tu le sais, la carotide est l'un des points les plus vulnérables. Une pression prolongée à cet endroit peut conduire rapidement à la perte de connaissance et à la mort.

– Ce que tu es en train de me dire, c'est...

– Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les experts en médecine légale. En bref : si ce type était déjà inconscient à cause de cet infarctus et ne pouvait donc pas se défendre, même un enfant aurait pu le tuer comme ça.

– Un enfant...

– Oui.

– Vous imaginez donc qu'il a été victime d'une pression sur la carotide qui lui a été fatale ?

– Disons simplement, Veum, répondit sèchement Hamre, que peu importe ce qu'on lui a fait ; ça lui a été fatal.

– Ça veut dire que vous considérez qu'il s'agit d'un meurtre ?

– Oui. Voilà pourquoi j'ai l'impression que dès que nous en aurons terminé ici, tu devrais nous accompagner dans Allehelgens gate pour nous raconter tout ce que tu as découvert. J'ai bien dit tout, sans rien garder pour toi.

– J'ai compris, Hamre. Tu n'aurais pas pu être plus clair. En attendant, je vais classer mes idées, de mon mieux.

– C'est ça, Veum. Et n'en planque pas, s'il te plaît.

– Je vais essayer. »

Nous étions de nouveau d'humeur sarcastique. L'instant d'exceptionnelle confiance était passé. En fin de compte, c'était peut-être mieux ainsi. Je pouvais envisager une contrepartie.

Hamre s'en alla. J'attendis un moment, immobile, transpercé par un froid intense.

Les soupçons que j'avais depuis le début se vérifiaient. Ce qui pouvait à l'origine passer pour une mort naturelle, très vaguement reliée à un suicide supposé vieux de quatorze ans, s'était tout à coup transformé en deux meurtres en dix jours, ce qui renforçait les soupçons d'un assassinat en 1979 aussi.

Il était d'autant plus urgent de poser les bonnes questions : qui tirait les ficelles ? Qui en tirait profit ? Ou plus vraisemblablement : qui avait autant de secrets ?

Pour le moment, je ne distinguais que les contours de la réponse, ce qui n'atténuait pas beaucoup cette sensation de froid. Car qui savait si la liste des victimes était complète ? Il y avait peut-être d'autres noms

dessus...

¹ Du nom d'Ananias Dekke, qui a repris l'ensemble du dock dans les années 1850.

La peur est la sœur de la mort. En tout cas, elles sont rarement loin l'une de l'autre. Je partis d'un pas lourd dans la même direction que Hamre, vers les voitures en stationnement.

Le tableau changea soudain d'aspect. Un taxi déboucha de Damsgårdsgaten et se fraya un chemin parmi la foule de curieux. Il s'arrêta, l'une des portières arrière s'ouvrit. Hedda Mikalsen en sortit, livide, vêtue d'un manteau mi-long foncé et d'une écharpe enroulée à la hâte autour du cou. Elle parut chercher son équilibre dans les bourrasques, avant de se pencher en avant et d'aller d'un pas décidé vers l'ambulance et les autres voitures. Le conducteur descendit de son véhicule et la regarda s'éloigner, les bras écartés. Helleve le rejoignit, régla la course, se fit établir un reçu et le congédia. Je restai à quelques mètres de la scène, pour ne pas éveiller davantage l'attention.

Je vis Hamre serrer énergiquement la main de Hedda Mikalsen. Il parla à voix trop basse pour que je l'entende. Elle hocha gravement la tête et lança un coup d'œil désesparé vers la voiture. Elle ne paraissait pas encore avoir pris toute la mesure de la situation. Je connaissais ce genre d'expression. Elle était sous le choc, incapable de laisser échapper le flot de sensations qui s'accumulaient en elle.

Personne n'avait sorti Steinestø de la Nissan. Il était toujours comme à mon arrivée, la tête contre le volant, comme s'il dormait.

Elle, en tout cas, elle a un alibi, songeai-je. Il ne s'était pas écoulé une heure depuis que je l'avais eue au téléphone. Et ce n'était certainement pas une méthode qu'un conseiller communal de la droite aurait utilisée pour tuer quelqu'un, pas même au cours de ses jeunes années révolutionnaires. Mais une troisième idée me trottait dans le crâne : qu'avait dit Tor Steinestø à propos d'elle, quand il m'avait parlé de la période qui avait suivi sa rupture avec Hildegunn Høset en 1978 ? Il avait mentionné ce qu'il appelait les changements de phase dans la vie, ajouté que Hedda avait eu quelqu'un d'autre cet automne-là – « de l'extérieur ». Hedda et lui ne s'étaient mis en couple qu'en 1979, après la mort de Hildegunn Høset, sans que les deux événements aient été connectés, d'après lui.

Enfin, on pouvait penser ainsi : il avait peut-être espéré jusqu'au dernier moment que sa liaison avec Hildegunn reprendrait ? Et si c'était lui qui était descendu au Havgløtt cette journée fatidique d'octobre ? Fallait-il comprendre qu'il n'avait été entièrement disponible pour Hedda que quand sa relation avec Hildegunn avait

connu son point final ? Le cas écheant, que s'était-il passé au Havgløtt ? Qui avait éconduit qui... et avec quelles conséquences ?

D'un autre côté : cette personne « de l'extérieur » avec qui Hedda avait été à l'époque... De qui pouvait-il s'agir ? De quelqu'un qui en voulait encore à Tor Steinestø, par exemple ?

Mais que faire d'Erlend Ekerhovd ? Maintenant qu'il apparaissait presque à coup sûr comme victime d'un meurtre, on pouvait parler de deux anciens amants de Hildegunn Høgset pendant la vie en communauté assassinés à moins de quinze jours d'intervalle. Il n'en restait qu'un en vie : Atle Skurtveit, bien qu'il ne l'ait pas encore reconnu. Tout portait à croire qu'il fallait le prévenir. Était-ce mon rôle ? Et Ståle Kvernmo, qui l'avait connue aux États-Unis ? Était-il en sécurité, lui ? Ou bien...

Hedda Mikalsen interrompit le cours de mes pensées en se tournant brusquement vers moi, comme à la recherche de Dieu sait quoi. Elle m'aperçut et éclata enfin en sanglots, comme si la vision de ma modeste personne la ramenait à la réalité, de façon assez inexplicable. Les gens qui l'entouraient suivirent son regard, et pendant ce qui me parut être une éternité, je me sentis comme sur le banc des accusés, face à une foule impitoyable.

Hamre lui posa une question, et elle hocha la tête. Il me fit signe de les rejoindre. Tous les regards étaient braqués sur moi, et ce n'était pas le cœur léger que j'avais.

Je lui lançai un coup d'œil gêné et tendis la main.

« Je suis désolé que ça se termine ainsi. »

Elle prit ma main, la serra sans force.

« Merci, murmura-t-elle.

– Ce n'est même pas moi qui l'ai trouvé.

– Non. » Elle se tourna vers Hamre. « Comment...

– Qui a donné l'alerte, Fosse ? » demanda Hamre à l'un des agents près de la voiture de patrouille.

Le frêle natif du Nordhordland rougit légèrement.

« Ce sont des gamins qui ont aperçu la voiture, et qui se sont approchés, par curiosité. J'ai les noms ici.

– Et vous êtes arrivés les premiers ?

– Oui. Sundvor et moi.

– Vous n'avez vu personne ?

– Hormis ces gosses, non.

– Merci », conclut Hamre avec un hochement de tête.

Helleve et Melvær se joignirent au groupe.

« Personne n'a rien vu, précisa Helleve. Personne avec qui on ait discuté, en tout cas... C'est le temps. » Il frissonna dans les rafales. La pluie aussi avait gagné en intensité, comme pour rendre la situation encore plus lamentable.

Hamre prit l'initiative.

« Bon... Alors je crois qu'on va laisser les lieux aux techniciens de la police scientifique. Et il faudra déplacer la voiture, évidemment. » Il fit signe aux ambulanciers. « Vous vous occupez du défunt. » Il se tourna vers Helleve. « Tu es responsable de la scène du crime aussi longtemps que nécessaire. Hedda et Veum viennent avec moi.

– Ma voiture est là-bas, objectai-je.

– Oui, bien sûr. Mais viens tout de suite au commissariat. J'ai l'impression que certains d'entre nous ont encore tout un tas de révélations à faire.

– Certains plus que d'autres, peut-être.

– Ce qui veut dire ?

– Rien... » Je haussai les épaules. Par égard pour Hedda Mikalsen, je m'en tins là. Mais celui qui avait parlé à Tor Steinestø avait en tout cas fait clairement comprendre son point de vue.

Le policier défunt fut délicatement extrait de son véhicule, étendu sur une civière et recouvert d'un drap et d'un plaid. Au moment où il passait la porte arrière de l'ambulance, Hedda Mikalsen fit quelques pas chancelants.

« Tor ! » s'écria-t-elle, comme dans l'espoir qu'il se ravise et revienne à la vie.

Mais elle n'obtint pas de réponse. Une fois le brancard en place, les ambulanciers refermèrent doucement la porte avant de remonter en voiture.

Les bras ballants, elle regarda l'ambulance rouge et blanche quitter les lieux. Hamre l'accompagna alors sans hâte jusqu'à la voiture en stationnement, dont Solheim tenait la portière ouverte.

Hamre me fit un signe de tête. Je repris mon véhicule et les suivis à une distance raisonnable. *Un cadavre, deux cadavres, trois cadavres*, comptait une petite voix en moi tandis que nous roulions vers le Puddefjordsbro.

Le cortège rejoignit Allehelgens gate. J'entrai dans la cour derrière eux et me rangeai à côté de Hamre et Solheim. Je n'allais pas tarder à me sentir ici comme chez moi. Mais quand nous arrivâmes dans le service de Hamre, rien n'avait changé, en fin de compte. On me fit patienter sur un siège dans le couloir pendant qu'ils invitaient Hedda Mikalsen à prendre place dans un bureau, dont la porte claqua assez sèchement.

Un cadavre, deux cadavres, trois cadavres, comptait toujours la petite voix en moi.

J'eus tout mon temps pour réfléchir à cette affaire. Il était tard quand on vint me chercher, et dans l'intervalle, Solheim avait raccompagné Hedda Mikalsen dehors, où elle était attendue par sa sœur qui allait s'occuper d'elle.

« C'est triste, déclara-t-il en remontant. Et ils ont deux enfants. Mais sa sœur avait l'air OK. »

Il échangea quelques mots avec Hamre et se retourna vers moi.

« Tu peux entrer, Veum. »

Hamre me toisa d'un œil maussade depuis son bureau.

« Je n'ai pas besoin de te détailler le ramdam que cet événement va provoquer, Veum. La presse va se jeter dessus, ça va sans dire. Le meurtre d'un policier du SSP, c'est déjà assez affreux. Et d'être de surcroît marié à l'une des personnalités politiques de tout premier plan en ville n'arrange rien. Il ne faut pas exclure d'éventuelles répercussions politiques.

– Les services du SSP sont d'ores et déjà impliqués ?

– Ils sont au courant. Ils enverront très certainement quelqu'un. Sauf si on éclaircit cette mort avant. En s'arrangeant pour qu'il ne subsiste pas le moindre doute. Alors en d'autres termes... Si tu pouvais me dire dans le détail ce que tu sais de cet embrouillamini, ça me serait d'un grand secours pour la suite de l'enquête, que tes propos puissent paraître fantaisistes ou non.

– Il faudrait que je puisse en discuter avec ma cliente d'abord... »

Il tendit une main vers le téléphone. J'appelai donc Tonje Svarstad, pendant qu'ils écoutaient. Elle réagit avec épouvante à ce que je lui annonçai :

« Que dites-vous ?! Mort ?! Tor aussi ? Alors ce que nous pensons depuis le début ne doit pas être si absurde, non ?

– La police partage aussi ce point de vue... maintenant. » Je braquai un regard bleu innocent sur Hamre, pour une petite joute psychologique. Il répondit par un geste agacé censé me faire comprendre que le moment de raccrocher était venu. Je hochai la tête.

« Mais... Tonje... Vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je fasse part de mes résultats à la police ?

– Bien sûr que non. C'est la moindre des choses. Vous m'appellez après ? »

Je regardai l'heure.

« Ça risque de faire tard...

– Peu importe. De toute façon, je n'arriverai pas à dormir. »

Je promis et raccrochai.

« Ça ne posait pas de problème, déclarai-je à Hamre.

– Oui, tu aurais pu essayer d’esquiver, répondit-il avec un regard plein d’ironie, ce qui t’aurait donné l’occasion de voir une arrestation de l’intérieur.

– J’ai déjà donné. Et je n’ai pas une envie folle de réitérer.

– Bon... » Il fit un geste vague de la main. « Je t’écoute. »

Je détaillai toute l’histoire, avec la plus grande précision possible. Je leur expliquai ce que j’avais trouvé sur la communauté d’Edwardsens gate, qui y avait vécu, le déséquilibre apparent que l’arrivée de Hildegunn Høgset en janvier 1977 avait provoqué. Je répétais ce que je savais de l’arrestation de Feargal Flynn à Løvestakksiden en février de la même année, et de la fuite éventuelle. Je mentionnai le trépas de Hildegunn Høgset en octobre 1979, ma visite à Kristine Reed dans le Nordfjord et mes découvertes à Ålesund et Vigra. Solheim saisit tout sur un PC portable ouvert devant lui. Sa technique était rapide et efficace, très différente de celle de ses aînés sur leurs machines à écrire. Hamre était tout ouïe. De temps à autre, il prenait de courtes notes sur un bloc. Lorsque j’évoquai le client qui était descendu au Havgløtt le week-end où Hildegunn Høgset avait disparu, son visage refléta une concentration intense, comme s’il tentait d’imaginer les candidats potentiels à ce rôle, tout comme je l’avais moi-même fait la première fois qu’on m’en avait parlé, de voir si...

« Mais cette Kristine Reed a donc dit qu’elle devait retrouver quelqu’un qu’elle connaissait depuis son séjour à Bergen ?

– Oui.

– Tu as la photocopie que t’a donnée l’hôtel ?

– Oui. Mais pas sur moi, à la maison. »

Il se tourna vers Solheim.

« On peut relever des échantillons d’écriture et faire des comparaisons. Les signatures de Steinestø et d’Ekerhovd doivent être faciles à trouver.

– Aucun problème, répondit Solheim avec un hochement de tête.

– Mais si je peux poser une question...? intervins-je.

– Oui ?

– Est-ce que Tonje Svarstad est au courant de la tournure qu’ont pris les recherches sur la mort de son mari ? »

Hamre fit un signe de tête à Solheim, et agita une main.

« Non. C’est confidentiel, pour l’instant. Dans l’intérêt de l’enquête.

– Alors il ne vaut mieux pas que je lui en parle, moi ?

– Il ne vaut mieux pas ? On te poursuit en justice si tu le fais, Veum !

– Pour quel motif ?

– Entrave au travail de la police.
– Je vois. Pour en revenir à ce mouchard...
– Oui ?
– Un petit groupe de personnes a vécu ensemble, pour certains pendant cinq ou six ans, entre l'automne 1974 et l'hiver 1979-1980. Certains ont déménagé, d'autres se sont installés... avant de repartir. Mais un noyau dur est resté identique pendant toute cette période. Des étudiants, tous, à l'exception d'un seul qui s'était autoproletariisé, et la plupart étaient actifs dans ce qui s'appelait à l'époque l'AKP (m-l), les marxistes-léninistes. On a toutes les raisons de penser que ce petit groupe était surveillé de près par le SSP. Pourtant, il a fallu attendre l'affaire Feargal Flynn pour que l'existence d'une balance parmi eux soit reconnue.

– Dans ce cas-là, c'était manifestement justifié. D'en référer à la police, j'entends.

– La question devait faire pour le moins débat. Mais en tout état de cause... il y avait peut-être une personne dans cette communauté qui avait déjà averti la police des projets en cours, des manifestations en préparation, d'activités révolutionnaires. Le cas échéant...

– Oui, oui, répondit-il avec un sourire en coin. Des activités révolutionnaires... Quel pourcentage de la population soutenait ces activistes ? Un demi pour cent ?

– À peu près. Et ils n'ont jamais représenté un véritable danger. Mais à coup sûr, ils ont été surveillés. Certains des membres principaux de l'AKP ont séjourné dans la communauté d'Edvardsens gate. D'aucuns pensaient qu'il y avait un mouchard parmi eux, mais il n'a jamais été découvert. »

Il se pencha vers moi.

« J'imagine que tu en as discuté avec Steinestø ?

– Oui.

– Qu'en pensait-il ?

– Il faisait partie de ceux qui avaient balayé l'hypothèse avec assez de virulence pour éveiller des soupçons. En particulier compte tenu du poste qu'il avait atteint dans sa carrière.

– Tu lui as posé la question, carrément ?

– Oui. Mais il a nié énergiquement.

– Bon... » Il écarta les bras. « Mais le rapport, qu'est-ce que ce serait ? Une vengeance vis-à-vis de ce mouchard, quinze ans après ?

– L'IRA n'a pas la mémoire courte, et être étiqueté comme traître n'a jamais réussi à personne.

– Quelle lumière cela apporterait sur la mort d'Erlend Ekerhovd ? Ou à celle de Hildegunn Høgset, en l'occurrence. Ils auraient été sur la piste de ce... mouchard, comme tu dis ?

– Par exemple... »

Il me décocha un coup d'œil plein d'ironie.

« J'ai du mal à prendre la chose très au sérieux, mais on va se pencher sur cette hypothèse, bien sûr. En attendant, laisse la suite des recherches aux préposés qui en ont fait leur gagne-pain.

– Moi aussi, j'en vis. D'une certaine façon.

– Mmm... » Il fit un sourire caustique. « Bon... D'autres informations que tu éprouverais le besoin de nous communiquer ?

– Hildegunn Høgset avait grandi dans un orphelinat.

– Oui, j'ai compris. Et alors ?

– Quand j'ai discuté avec son amie du Nordfjord, il est apparu qu'elle avait peut-être été victime d'une agression quand elle était petite.

– Et... ?

– Rien... Cela pourrait expliquer... ses penchants, même si ça n'a pas forcément de lien direct avec cette affaire.

– J'aimerais le penser, Veum. Mais j'ai noté le renseignement. Celui-là aussi. »

Nous nous tûmes un instant. Les doigts de Solheim ne couraient plus sur son clavier, ils faisaient penser à des concombres de mer racornis sur des rochers.

« Alors... Qu'est-ce que je peux faire qui n'aille pas à l'encontre de l'enquête que vous démarrez ?

– Presque rien, soupira-t-il. Le mieux, ce serait que tu prennes de longues vacances bien méritées, Veum.

– En octobre ?

– Pourquoi pas ? Pars au soleil ! Va passer un week-end prolongé à Paris, pour ce que ça change pour moi...

– Tu me l'offres ?

– Dans une autre vie, Veum. Dans une autre vie...

– La mission que m'a confiée ma cliente consiste à trouver le maximum d'informations autour de ce qui est arrivé à Hildegunn Høgset entre le moment où elle est arrivée dans Edwardsens gate en janvier 1977 et celui où elle s'est jetée à la mer en octobre deux ans plus tard.

– Il n'y a pas encore prescription sur cette affaire, Veum.

– Si vous la considérez toujours comme une enquête en cours...

– On devrait sans doute le faire, après ce que tu nous as raconté.

– Oui. »

Nos regards se croisèrent, comme ceux de deux chats dans une ruelle, en pleine nuit, qui ont répondu à l'appel d'une femelle qu'aucun ne voit encore. Nous évaluions la force, la rapidité et l'agressivité de l'autre. Hamre cherchait certainement à savoir quel lest il pouvait lâcher ou quelle marge de manœuvre il pouvait me laisser sans que je vienne saccager son enquête. J'attendais avec

impatience le résultat de ses réflexions.

« D'un autre côté... On peut conclure un accord, Veum. Tu peux continuer tes recherches sur ce qui est arrivé à Hildegunn Høgset dans les années 1970, avec la condition expresse que si tu fais une découverte ayant un intérêt dans notre enquête, tu nous en informes immédiatement. En aucun cas, tu ne dois poursuivre tes recherches sur le meurtre de Tor Steinestø ou le meurtre supposé d'Erlend Ekerhovd. C'est compris ?

– Message reçu cinq sur cinq. Et Hedda Mikalsen ?

– Quoi, “et Hedda Mikalsen” ?

– Je peux lui parler ?

– Non ! » Puis il ajouta, sur un ton moins sec : « Surtout pas. Ça serait trop... prématuré. Tu voulais lui poser une question en particulier ?

– Pas vraiment. » *Je voulais juste savoir avec qui elle était pendant l'automne 1978.*

« Alors on y reviendra, si nécessaire.

– D'accord. »

Il se leva. Solheim nous regarda, fit pivoter son siège de bureau et se propulsa vers le mur.

Je me levai à mon tour. Je me sentais tout à coup exceptionnellement lourd, une sensation dont je connaissais l'origine. C'était le poids d'un décès inattendu, de la certitude de l'implacabilité de la mort.

Erlend Ekerhovd, Tor Steinestø... J'avais la désagréable impression que ce n'était pas terminé. En tout cas, je savais avec qui je devais discuter en premier lieu.

Lundi matin, j'avais changé d'avis. Au lieu d'appeler Atle Skurtveit, je retardai mon petit déjeuner jusque sur les coups de 10 heures. Je parcourus ensuite Stølen et Ladegårdsgaten, avec son mélange pittoresque de vieilles maisons en bois et d'immeubles centenaires, en direction d'Edwardsens gate. Je voulais voir de plus près le bâtiment dans lequel la communauté avait été organisée.

Novembre était arrivé, et le temps avait changé. Une brise légère de secteur nord apportait un temps beau et frais sur toute la côte, le ciel était bleu lisse dans la lumière rase du soleil. La maison était grande, peinte en vert, construite sur le côté occidental de la rue. La porte d'entrée et les fenêtres paraissaient récentes, et quand on la regardait depuis Ladegårdssiden, on distinguait une terrasse tournée vers l'est, taillée dans ce qui avait été à l'origine les combles de la maison. Les fenêtres étaient dans le style traditionnel, à meneaux larges et petits carreaux. La porte donnait l'impression d'avoir coûté une fortune, avec une sonnerie en laiton qui résista légèrement sous mon doigt quand j'appuyai.

La femme qui m'ouvrit était d'apparence classique, elle aussi. Ses cheveux noirs étaient joliment bouclés autour de son visage fin, qui rappelait ceux des années 1920 : une beauté fragile et un tantinet froide. Elle portait une robe simple claire, comme pour un cocktail, et pas pour répondre à un petit citadin venu réclamer son aumône un lundi matin de bonne heure. Elle me regardait avec curiosité, sa bouche faisait penser à une cerise dénoyautée, fendue en deux.

Je mobilisai mon norvégien le plus soigné pour gagner un maximum de terrain, à une vitesse que j'espérai suffisante pour envoyer le ballon droit dans les filets.

« Madame Kvernmo ? Je m'appelle Veum, vous ne me connaissez pas, mais nous avons discuté un instant au téléphone la semaine dernière. Il s'agit de recherches que je fais sur ce qui s'est passé dans cette maison il y a longtemps – enfin, dans les années 1970, mais en tout cas... après le départ de votre mari. Il n'est donc pas concerné, mais je me demandais... Me permettriez-vous de jeter un rapide coup d'œil à l'intérieur ? »

Elle me toisa avec le plus grand scepticisme, non sans raison.

« Je ne crois pas que... »

– Regardez... » Je sortis l'une de mes cartes, l'une de celles qui indiquaient *Conseiller en sécurité*. Elle m'ouvrait souvent des portes dans des milieux comme celui-là.

« Si vous avez besoin de références, je peux vous donner plusieurs numéros de téléphone ou appeler au commissariat de police.

– La police ? » Rien que l'idée paraissait la terroriser.

« Pour référence, je vous ai dit. Mais je vous assure... Je ne veux surtout pas vous déranger. J'ai en tout cas le droit de vous dire qu'il s'agit d'un décès... environ un an après le départ de la personne en question, en 1978.

– Un décès ? »

Je vis que j'avais éveillé sa curiosité.

« Une certaine Hildegunn Høgset. D'après mes informations, elle a emménagé dans la communauté quand votre mari en est parti.

– Ah, elle... » Son visage se referma. « Nous étions à l'École des beaux-arts ensemble. Elle cherchait un endroit où habiter, et quand la place s'est libérée ici après que Ståle et moi... quand on a décidé de se marier, on en a parlé avec une autre fille de la communauté, et joué les intermédiaires.

– Mais votre mari la connaissait déjà, non ?

– Hildegunn ?

– Oui.

– Oui, mais... aux États-Unis. Il faisait des études d'économie là-bas, et ils se sont rencontrés dans la communauté norvégienne. » Elle s'agita. « Mais on ne va pas rester là... » Elle jeta un coup d'œil rapide autour d'elle. « Entrez plutôt. » Elle posa sur moi un regard que j'eus du mal à interpréter, entre la résignation et le sarcasme, et fit un pas de côté pour me laisser passer.

« Merci. »

Je traversai le sas d'entrée et arrivai dans ce qui avait été le hall de la maison quand elle était partagée en plusieurs appartements. C'était maintenant une entrée très soignée, avec un miroir et un portemanteau à son extrémité, dissimulés à moitié sous l'escalier qui conduisait au premier et au grenier. Sur la gauche, une porte ouverte donnait sur la grande cuisine que plusieurs personnes m'avaient décrite. Elle était équipée avec des éléments dernier cri qui n'avaient sans aucun doute pas été présents dans les années 1970, mais le vieux foyer était toujours intact dans son angle, contre la cheminée principale.

L'espace d'une seconde, j'eus l'impression de les voir, cette journée fatidique de janvier 1977... Hedda Mikalsen et Tor Steinestø préparaient le dîner dans la cuisine. Elisabeth Olsen, Atle Skurtveit et Erlend Ekerhovd étaient dans leurs chambres. La porte s'ouvrait, Astrid Hauso faisait entrer pour la première fois Hildegunn Høgset dans la maison, sans se douter des conséquences, seize ans plus tard... Ou le repas tendu, pendant lequel toute l'attention – consciente ou non – était tournée vers Hildegunn, sans parler de ce qui s'était

produit d'autre cette année-là et au printemps suivant, et qu'ils m'avaient raconté et commenté... Hildegunn qui délaissait Erlend pour Tor, avant un bref passage auprès d'Atle et Astrid. Et qui les quittait tous sans crier gare, en chemin vers un trépas aussi soudain qu'inattendu environ un an plus tard.

L'imposante table n'avait pas bougé du milieu de la pièce, mais j'ignorais si c'était la même qu'à l'époque. Comme dans un palais des glaces, je les y voyais, vagues et transparents pour certains d'entre eux, Hildegunn et Erlend, plus nets ceux que j'avais rencontrés : Atle, Tor, Elisabeth, Astrid et Hedda. Trois morts, quatre survivants. Parmi les défunts, deux hommes ; un seul côté survivants.

« Vous étiez déjà venue... à l'époque ? » demandai-je tandis que je la suivais dans le grand salon bien clair, mais qui l'aurait été encore davantage si les fenêtres n'avaient pas été à petits carreaux.

Elle hésita.

« Non... Je ne crois pas.

– Vous n'êtes pas sûre ?

– Nous allions un peu partout, nous avons rencontré certains des locataires dans d'autres circonstances, mais je ne suis jamais venue... avant 1989, quand il y a eu la visite.

– Vous ne trouvez pas ça curieux... d'acheter et d'emménager dans une maison où votre mari avait sans aucun doute beaucoup de souvenirs ?

– Ah, je ne sais pas. Il en parlait très peu. Je crois qu'il se plaisait mieux à New York, les années où il y a vécu.

– Mais... »

Elle regarda autour d'elle, non sans raideur.

« J'aurais pu choisir une maison plus grande, bien sûr. Un peu plus à l'écart, avec un grand jardin, comme ce à quoi j'étais habituée depuis mon enfance.

– Et c'était... ?

– À Tveiterås. »

Je regardai les tableaux aux murs. Ils étaient assez fades, sans sa touche personnelle distincte.

« Vous avez fréquenté l'École des beaux-arts, m'avez-vous dit...

– Oui. » Elle fit un sourire d'excuse, et un geste élégant d'une main.

« Mais ce n'est pas moi qui ai... Non, j'ai arrêté il y a longtemps. Je me consacre à présent à Ståle et aux enfants.

– Combien en avez-vous ?

– Deux. Ils sont à l'école Steiner, je les conduis tous les matins à Storetveit et je vais les récupérer à la sortie. Nous mangeons tous les trois – et parfois Ståle, s'il rentre assez tôt et s'il n'est pas en déplacement. Mais souvent, il dîne – avec moi – plus tard dans la soirée. »

Je lançai un coup d'œil discret sur sa silhouette mince.

« Vous ne me donnez pas l'impression de vous nourrir deux fois par jour.

– Je mange juste un en-cas, répondit-elle avec un sourire coquet. Pour lui tenir compagnie. Avec un verre de vin, peut-être... C'est une vie paisible. On peut la recommander.

– Oui... Merci... » Je n'étais pas certain de très bien interpréter les dernières phrases, alors je poursuivis :

« Mais, madame Kvernmo... Vous connaissiez Hildegunn Høgset pour l'avoir rencontrée à l'École des beaux-arts...

– Oh, je la connaissais... Non, je ne dirais pas ça. Je savais qui elle était, mais elle n'était pas d'un abord facile, sauf si elle le décidait expressément. Ståle disait la même chose d'elle, après son séjour aux États-Unis.

– Vous saviez qu'elle cherchait un endroit où habiter ?

– Seulement parce qu'elle avait mis une petite annonce au tableau de l'entrée.

– Bon. Mais... j'ai discuté avec votre mari, il y a quelques jours...

– Oui ?

– J'ai cru comprendre que c'était par le biais de Hildegunn qu'il vous avait rencontrée ?

– Oui... Peut-être, oui. »

Il y avait eu une soirée aux Beaux-Arts, Hildegunn était accompagnée de Ståle, bien qu'ils n'aient pas paru spécialement proches à ce moment-là. C'était plutôt comme si elle n'avait pas voulu venir seule, car quand la lumière baissa en intensité et que les danses commencèrent, ils évoluaient chacun de leur côté.

Elle se rappelait bien le premier contact visuel. Il dansait avec une autre, elle revenait du bar avec un verre de vin rouge qu'elle tenait haut pour éviter qu'il ne soit bousculé par les autres danseurs, quand elle avait soudain croisé son regard par-dessus l'épaule de sa condisciple blonde. Un regard qui s'était prolongé, et elle avait failli tomber. Puis elle s'en était détachée pour retourner à sa chaise à l'une des petites tables, avait posé son verre et parcouru la piste du regard. Et l'avait retrouvé. Quand la musique avait changé, il avait remercié sa partenaire et était venu droit vers elle.

– On danse ?

– Pourquoi pas...

Ils avaient passé le reste de la soirée à danser ensemble, et Hildegunn avait disparu, tout simplement, à un moment donné. Ça ne fit jamais d'histoires, mais à compter de ce jour-là, Ståle et elle formèrent un couple, et ils ne tardèrent pas à parler de trouver un endroit où habiter seuls...

« Mais nous... Ils étaient quand même bons amis. Il l'a aidée à s'installer, et il n'a jamais rien dit de mal sur elle.

– Et elle ne s'en est pas offusquée, elle ?

– D'après ce que j'ai pu entendre par la suite... Il faut croire qu'elle ne s'intéressait pas beaucoup à lui, en fin de compte. » Elle haussa élégamment les sourcils. « De cette façon, si vous voyez ce que je veux dire.

– Oui, je... Vous avez été en contact, pendant les années qui ont suivi ?

– Non. Pas du tout. Et puis elle est morte, avons-nous appris.

– Oui, en effet. »

Je regardai autour de moi. Cet intérieur était agréable et un rien désuet, il ne trahissait rien du tout de la vie qui y avait été vécue, depuis les années 1880 quand la maison avait été construite, jusqu'aux années 1970, quand les pionniers de la révolution s'y étaient installés.

« Vous avez bien arrangé, ici, repris-je pour tenter d'introduire la question suivante.

– Merci, nous faisons de notre mieux.

– Serait-il possible de jeter un coup d'œil au premier ?

– Eh bien... je ne vois aucune raison de vous le refuser. »

D'une certaine façon, elle était assez fière de ce qu'ils avaient fait de cette vieille maison, et je ne pensais pas me tromper en supposant qu'elle comptait parmi ces gens ou qu'elle appartenait à cette catégorie d'individus qui nettoient tout et tout le temps autour d'eux ; ici, les portes pouvaient être ouvertes n'importe quand sans qu'elle ait à avoir honte du désordre.

Je la suivis dans l'entrée, puis dans l'escalier. Elle me fit visiter. Les deux grandes chambres claires des enfants étaient équipées de petits écrans d'ordinateur. Il y avait une Game Boy et tout un tas de jeux dans l'une, une quantité impressionnante de poupées et d'animaux en peluche dans l'autre. La chambre de M. et Mme Kvernmo donnait sur l'arrière de la maison. Elle était lumineuse, romantique, et le lit était surplombé d'un voilage léger que j'avais du mal à faire cadrer avec le style de Ståle Kvernmo. Au mur, pile en face, on avait suspendu une esquisse érotique modérée, en cas de panne d'inspiration. Pas suffisamment, malgré tout, pour empêcher Mme Kvernmo de rougir quand elle constata que j'observais le tableau.

Elle poursuivit la visite sans tarder et m'indiqua un escalier de meunier vers le grenier.

« Là-haut, il y a la chambre d'amis et un petit bureau que Ståle utilise, et une petite salle de séjour attenante à la terrasse, si on veut se mettre à l'abri quand la fraîcheur de la soirée l'impose », m'informa-t-elle avec beaucoup de soin, comme elle l'aurait fait pour

un acheteur potentiel en visite privée chez eux.

Tout à coup, le téléphone sonna au rez-de-chaussée. Elle me lança un regard d'excuse.

« Ah, il faut que je réponde... Mais prenez tout votre temps. »

Elle descendit rapidement, en me laissant dans le couloir du second.

Prenez tout votre temps... pour quoi faire ?

Une vieille maison est comme un être vivant. Chaque planche, chaque tête de clou et chaque seuil renferment le souvenir de tout ce qui s'est passé, l'écho invisible de gens qui sont entrés et sortis, de la maison et de la vie ; des pas précipités d'enfants, des couples en rut, des conversations hilares dans le noir, une femme enceinte qui porte dignement son fardeau, d'autres sans enfant, plus tard le son de talons ferrés et de semelles en cuir, les pas pesants d'une personne d'un certain âge, le soupir de malades entre les murs, des sanglots silencieux et le son lourd de celui qu'on finit par emporter sur un brancard pour qu'une voiture, à chevaux le cas échéant, le conduise à sa dernière demeure à Møllendal ou Solheim. Les gens construisent leur nid, vivent leur vie, vont et viennent. Mais la maison est toujours là. Certains y apportent peut-être des changements, abattent une cloison, installent un four, remplacent portes et fenêtres, mais personne ne peut prendre son âme au bâtiment. La maison a sa vie propre tant qu'elle résiste, avec ses souvenirs et sa mémoire silencieuse.

La maison d'Edwardsens gate n'y dérogeait pas. En levant la tête, en me concentrant pour écouter, j'avais l'impression de pouvoir les imaginer, dans les années 1970, d'entendre l'écho de discussions politiques endiablées autour de la grande table de la cuisine, les chocs sourds d'un coït dans l'une des chambres, une conversation basse mais tout aussi virulente dans une autre, où un couple était au bord de la rupture. Ou de sentir l'odeur d'un ragoût très épicé dans la cuisine, de percevoir le tintement de verres et de bouteilles, Vømmøl Spellmannslag¹ et les chants révolutionnaires sur la chaîne hi-fi, des chants de militantes féministes et des refrains de protestation de la résistance chilienne, des voix sans cesse plus fortes, des rumeurs et des rires, le bruit de quelqu'un qui vomissait dans l'un des cabinets de toilette... Oh oui, je les voyais, je les entendais et je les imaginais... Puis, comme un fantôme dans les couloirs, moins précis, un autre personnage apparaissait : l'un d'entre eux, qui se glissait prudemment de porte en porte, à la recherche de notes secrètes, intéressantes pour les plus hauts gradés du commissariat qui tenaient la comptabilité politique des années 1970, compromettantes pour ceux qui les avaient rédigées... Mais cette personne, je ne la voyais pas. Pas distinctement. Pas encore...

Torild Kvernmo m'interrompit dans mes pensées en réapparaissant

au bas de l'escalier.

« C'était Ståle, me cria-t-elle. Il a dit que vous deviez partir !

– Ah oui ? » Je commençai à descendre. « Il a précisé pourquoi ?

– Il voulait vous appeler. Il a dit que vous n'aviez rien à faire du tout ici. Que je... » Sa voix chevrota légèrement. « Que je n'aurais pas dû vous laisser entrer...

– Bon, bon. Ce n'est pas grave. En tout cas, je vous remercie pour *votre* sollicitude. »

Elle eut presque l'air choquée, comme si elle s'apercevait soudain que je l'avais roulée dans la farine. Elle m'ouvrit la porte sans plus de commentaire.

Je passai à quelques centimètres d'elle, assez près pour sentir la chaleur de son corps brusquement échauffé. Quand je fus sur les marches, je me retournai pour lui dire poliment au revoir, mais elle avait déjà fermé derrière moi, en silence mais sans la moindre hésitation, comme si elle était parvenue à défaire par magie ce qui venait d'être fait.

J'avais à peine franchi la porte de mon bureau que je l'avais au bout du fil.

¹ Groupe lyrique de gauche fondé à Trondheim en 1973, influencé par la branche marxiste-léniniste de l'AKP.

Je venais d'ouvrir le premier journal sur mon bureau et de constater que tout ce qui avait été publié jusque-là, c'était un article de deux colonnes en seconde page parlant d'un « *homme retrouvé mort dans sa voiture à Damsgård* » et précisant que « *la police enquête afin de déterminer les circonstances de ce décès* ». La police n'avait pas révélé l'identité du défunt. Encore heureux. Sinon, ils auraient déblayé la première page...

C'est alors qu'il appela.

« Veum ? Ici Ståle Kvernmo. Qui vous a donné la permission de vous introduire chez moi en mon absence ?

– Oui, bonjour à vous aussi. Notez que votre femme était là. À la maison, je veux dire.

– Qu'est-ce que vous aviez à y foutre ?

– Oh, simple curiosité, pour l'essentiel. Pour voir l'intérieur de cette maison dont on me parle tant depuis une semaine.

– Je ne vous l'ai pas fait clairement comprendre la dernière fois que nous nous sommes vus ? Je ne tolérerai pas qu'on vienne fourrer son nez dans ma vie privée.

– Elle est si sacrée ?

– Écoutez-moi bien, Veum, parce que je ne le répéterai pas...

– Mon oreille est catholique.

– Quoi ?

– Mais je suppose que vous êtes luthérien ?

– Vous pouvez essayer de la fermer deux secondes ? Donc... Si vous essayez, ne serait-ce qu'une fois, d'entrer de nouveau chez moi par la force, j'appelle la police. C'est clair ?

– Pour commencer, je ne suis pas entré par la force. Votre femme m'a laissé entrer sans protester le moins du monde.

– Je vais...

– Et en second lieu, puisque je vous ai au bout du fil... Je ne sais pas si vous avez lu le journal aujourd'hui ?

– À savoir ?

– On y parle d'un décès dans une voiture, à Damsgård...

– Allons bon ! Et alors ?

– J'ai pensé que ça vous intéresserait peut-être de savoir que ce mort, c'est Tor Steinestø.

– Quoi ? ! » Le silence tomba de son côté. « Vous vous fichez de moi ?

– Non, malheureusement. Autrement dit, c'est le second décès en

deux semaines à peine parmi vos anciens colocataires, ou Dieu sait comment vous vous appeliez dans Edvardsens gate. »

Il inspira à grand bruit.

« Nom de...!

– Ça vous inquiète, peut-être ?

– M'inquiéter ? Vous pensez que je devrais ?

– Erlend Ekerhovd et Tor Steinestø avaient eu une liaison avec Hildegunn Høgset, qui s'est jetée dans la mer en 1979. Vous aussi, vous connaissiez Hildegunn.

– Oui, mais nous n'avons jamais eu de liaison ! Pas comme vous l'imaginez.

– Non ?

– Non. Je croyais que ça avait été dit clairement lors de notre dernière rencontre.

– Si je ne m'abuse, vous m'avez dit que vous échangez des secrets. »

Il ne répondit pas.

« Depuis, j'ai appris que, quand elle avait douze ou treize ans, Hildegunn Høgset avait peut-être été victime d'agressions sexuelles à l'orphelinat d'Oslo où elle vivait alors.

– Bon.

– C'est un des secrets qu'elle vous avait confiés, peut-être ?

– Je ne veux pas faire de commentaire sur ce point.

– Même pas si...

– Écoutez, Veum, m'interrompit-il. Je n'ai pas le temps. Voici ce que je voulais vous dire : tenez-vous très à l'écart de tout ce qui me concerne : ma maison, ma femme, mes enfants...

– Votre voiture ?

– Je ne dis pas ça pour plaisanter !

– Non, j'aurais presque tendance à le considérer comme une menace.

– Vous pouvez. Je peux contacter les meilleurs avocats, et je n'hésiterai pas une seule seconde à aller devant les tribunaux si ce qui s'est passé aujourd'hui se reproduit.

– Ça ne sera pas nécessaire.

– J'espère bien !

– J'ai trouvé ce que je cherchais », répliquai-je, au moins pour me garantir son attention pendant les dernières secondes de cette exquise conversation.

« Qu'est-ce que c'était ?

– Bonne fin de journée, à vous aussi, Kvernmo », lançai-je avant de raccrocher. J'eus l'impression de sentir le recul à travers la ligne téléphonique, et je repoussai l'appareil avec une grimace.

Je ne restai pas longtemps inactif. J'appelai Atle Skurtveit à la maison du peuple.

- « Veum ! s'écria-t-il en me reconnaissant. Vous êtes au courant ?
– Vous pensez à... Tor Steinestø ?
– Oui ! Rappliquez.
– C'est ce que je pensais faire.
– Immédiatement !
– Tout de suite. »

Après avoir raccroché, je me rendis compte qu'il avait l'air exceptionnellement inquiet. J'aurais même dit qu'il avait *peur*.

Atle Skurtveit m'attendait à la porte de son bureau quand j'arrivai dans le couloir. Il sortit tout à fait pour me laisser la place de passer, et je le vis jeter un coup d'œil scrutateur dans la direction d'où je venais, comme pour s'assurer que je n'étais pas suivi. Il entra dans la pièce et ferma soigneusement avant de prendre la parole.

« Ça m'a fait un sacré choc de l'apprendre.

– Par qui l'avez-vous su ?

– Hedda. Elle m'a appelé ce matin. Elle estimait que j'étais l'un de ceux qui devaient le savoir avant de le lire dans le journal.

– Elle avait une idée de qui était derrière ? »

Il secoua la tête.

« Pas la moindre ! Ça ne peut pas avoir un rapport avec ce que nous faisons à l'époque, quand même ? m'a-t-elle dit, comme si je... » Il s'interrompit. « Mais il le faut, justement. Sinon, il n'y a aucune... explication.

– Non ?

– Non. Mais asseyez-vous, Veum... »

J'obéis. Il alla à la fenêtre. Je remarquai qu'il avait baissé complètement les stores. Il écarta deux lames, se pencha et jeta un coup d'œil dans la rue.

« Vous n'avez pas vu...

– Quoi ?

– Si quelqu'un vous suivait... jusqu'ici ?

– Si on me suivait ? Non. Pourquoi le ferait-on ? »

Il lâcha le store et se tourna tout à coup vers moi.

« Ce sont peut-être des forces énormes qui ont été mobilisées. Je n'exclus pas que... Erlend n'aurait jamais dû fouiner dans ces histoires. C'est un nid de guêpes ! »

J'attendis la suite, sans rien répondre. Les signaux étaient si nombreux, leur contenu si obscur qu'il valait mieux le laisser raconter son histoire tout seul.

Il avait l'air véritablement retourné. Son corps imposant dégageait une impression encore plus forte de surpoids malsain, la nuance rouge de sa peau s'était assombrie, comme si l'infarctus guettait, et son regard délavé était fuyant. Il ne cessait de passer une main dans ses cheveux, ses sourcils broussailleux tressautaient sans arrêt, comme une espèce de tic nerveux.

« Et Tor, maintenant, lui qui aurait dû se méfier ! »

Il parcourut la pièce du regard, comme si l'explication était cachée

dans l'une des affiches électorales du Parti travailliste. Une quête sans espoir, je le craignais.

« Enfin, Skurtveit... De quoi parlez-vous ? Vous avez des soupçons concrets sur ce qu'il pourrait y avoir derrière ?

– Concrets, concrets... » Il tira un grand mouchoir bigarré de sa poche et s'essuya le front, puis sous le nez. Il parut alors prendre une décision.

« Je ne sais pas où vous vous situiez dans les années 1970, Veum...

– À Bergen, pour l'essentiel.

– Sur le plan politique, j'entends.

– Eh bien, j'avais fini mes études de sociologie, alors je devais être plutôt à gauche, comme la plupart de mes semblables. »

Il fit la grimace.

« Mais la gauche, c'était vaste, à cette époque, Veum, et les tendances étaient très diverses.

– Vous ne m'apprenez rien. Mais j'appartenais sans doute à ce qu'on appelait à raison après 1974 le groupe de centre-gauche.

– Chaussures anatomiques et pantalon de velours ?

– Pas complètement, mais presque. En plus, je n'ai jamais adhéré à aucun parti. Mais je me rappelle très bien avoir discuté avec des gens comme vous, dans Edvardsens gate, qui missionnaient avec le petit livre rouge de Mao dans la main, comme si vous aviez rejoint les païens de Madagascar pour leur expliquer que seul le grand soleil rouge de l'Est apportait le salut à tous les esclaves enchaînés, avec le petit frère albanais dans le rôle du Messie local. J'ai encore du mal à comprendre ce qui vous animait. »

Il fit un grand geste.

« Ah, comment l'expliquer ? Nous étions des espèces de nationaux-romantiques... Les petits enfants de Nordahl Grieg, si vous voulez. D'une certaine façon, nous y croyions, ça allait se réaliser, le bouleversement social dont nous rêvions. Mais la plupart d'entre nous a vite déchanté. Pour rentrer dans le droit chemin.

– Oui, on voit les postes que vous avez conquis depuis.

– Certains ont conservé leurs idéaux plus longtemps que d'autres.

– Et le font encore, si j'ai bien compris.

– Oui. » Il poussa un profond soupir. « Mais je voulais vous en parler. Même si je suis aujourd'hui loin de la plateforme politique où je me trouvais à l'époque, je suis encore ému quand je pense au sérieux avec lequel on était considérés... Dans les plus hautes sphères de l'administration.

– Vous pensez entre autres à...

– Je pense entre autres au service de surveillance de la police. Et pas seulement dans ce pays. Nous avons clairement su que le KGB et la CIA nous avaient dans leurs fichiers. Les soviétiques, en rapport avec

cette invasion de la Scandinavie dans son ensemble que tout le monde craignait. Les plans détaillés de l'occupation du Danemark ont été connus après coup. Les Américains, pour pouvoir répliquer efficacement contre des groupes suspects dans ce genre de situation.

– Bon. Mais vous donniez les verges pour vous faire battre, si l'on peut dire. De bons collègues de l'École des hautes études sociales de Stavanger pensaient que nous étions au bord de la Troisième Guerre mondiale, et que l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968 n'en était que le début. Mais quel rapport avec ce qui nous occupe ?

– Ça peut être... »

Il s'humecta les lèvres et parcourut de nouveau la pièce du regard, comme pour y traquer des micros.

« J'étais dans le répertoire local. Avec Erlend et Elisabeth. Vous ne me croirez peut-être pas... Nous avons des informations très importantes, de temps en temps. Nous étions au courant de grèves illégales avant qu'elles ne commencent, de manifestations et autres... actions.

– Oui ?

– Peut-être qu'une partie de ce qui n'a jamais filtré pourrait avoir encore assez d'importance... aux yeux de certains... pour que ces révélations soient fâcheuses.

– Vous ne pensez pas à... Je veux dire, vous ne prévoyiez pas d'actions violentes ?

– Non, non !

– Ou de sabotage d'installations publiques ?

– Nooon. Pas directement.

– Mais... ?

– Entre Mardøla en 1970 et le conflit en lien avec le développement d'Alta en 1979, il y a eu pas mal d'événements symboliques dont on a pu s'emparer, Veum. Les grèves de Sauda et chez Norgas à Oslo, les débats sur la Communauté européenne, le coup d'État au Chili, la crise permanente au Moyen-Orient. Ce n'étaient pas les affaires qui manquaient, certaines étaient si polémiques que... » Il dessina des guillemets en l'air devant lui. «... que "certains" ont décidé qu'il pourrait valoir le coup de nous tenir à l'œil. Voilà pourquoi on a pris nos précautions nous aussi. Les théories conspiratrices étaient nombreuses, et la discipline intérieure stricte. Pourtant, nous avons souvent vu clairement que la police savait ce que nous faisons. À plusieurs reprises, ils ont porté un coup d'arrêt à des actions qui n'étaient même pas commencées. Des choses comme ça.

– Vous étiez en relation avec l'IRA, me semble-t-il ?

– Qui vous l'a dit ? » répliqua-t-il, penaud.

Je fis un geste vague, et donnai à mon visage une expression neutre.

« Il y a quand même eu un épisode dans ce contexte avec des

conséquences assez graves – en tout cas pour les intéressés...

– Vous pensez à... Feargal Flynn ? murmura-t-il.

– Il n'y a qu'à lire les journaux de l'époque.

– Mais ils ne disaient rien... de nos liens.

– Quels étaient-ils ? »

Des gouttes de sueur brillante perlèrent sur son front.

« Je refuse tout commentaire !

– Pourquoi ? »

Il se pencha et répondit d'une voix si basse que j'eus du mal à entendre.

« Croyez-moi, Veum... Le danger peut encore être mortel... aujourd'hui ! » Il se renversa lourdement sur son siège. « Alors encore une fois... je refuse de dire le moindre mot là-dessus ! »

Je capturai son regard, autant qu'il m'était possible de le faire.

« Vous ne m'en avez rien dit lors de notre dernière rencontre, mais d'autres colocataires d'Edwardsens gate ont laissé entendre que vous soupçonniez un mouchard dans vos rangs. »

Il hocha la tête, et essuya de nouveau la sueur sur son front.

« Vous avez une idée de qui ça pouvait être ?

– On en parlait, répondit-il avec un regard triste. Au directoire. Mais nous ne sommes jamais parvenus à une conclusion.

– Vous aviez des soupçons ? »

Son regard vacilla encore une fois.

« Oui ! Et je dois pouvoir dire que c'était Tor dont nous étions le moins sûrs...

– Pourquoi ?

– Oh... Déjà, il n'était pas membre du parti, ne serait-ce que ça.

– Il n'était pas le seul.

– Non, mais quand même...

– Vous en soupçonniez d'autres ?

– Il n'y en avait pas tant que ça que nous... Je veux dire... Vous savez, tout simplement, que certaines personnes n'en sont pas capables. Astrid, par exemple.

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas son genre ! Elle est transparente.

– Et vous ? Le soi-disant directoire. Vous vous faisiez confiance à cent pour cent ? »

Il déglutit.

« Elisabeth et moi étions... Je peux vous assurer qu'aucun d'entre nous... Erlend... Dieu seul le sait.

– Vous ne m'avez pas dit que c'était la sœur d'Elisabeth qui le dissimulait.

– Non, mais... D'autant moins de raisons pour que ce soit elle, non ?

– Si, peut-être. Et Hedda ?

– Elle n’a jamais fait partie du directoire.
– Non, mais malgré tout, elle est sortie avec Tor... après. Auraient-ils pu se connaître depuis beaucoup plus longtemps, sans que personne d’autre le sache ?

– Le cas échéant, ils l’ont très, très bien caché. En plus, Tor est sorti avec Hildegunn... le peu de temps que ça a duré.

– Et Hildegunn, alors ? »

Il planta brièvement son regard dans le mien. Puis haussa les épaules, en un mouvement exagéré.

« Ou pour poser la question différemment : savez-vous pourquoi elle s’est apparemment suicidée ?

– Vous voulez dire que ça a un rapport... avec toute cette affaire ?

– Vous avez dit vous-même qu’Erlend n’aurait jamais dû se replonger dans ces histoires. Que c’était un nid de guêpes. Que vouliez-vous dire ?

– Rien d’autre que ce que j’ai dit... Je crois que si – je dis bien : si – il y a un rapport entre ces décès, il est de nature politique et rien d’autre. Et c’est ça qui...

– Vous effraie ?

– M’inquiète. Car ça voudrait dire qu’il y a un plan clair et froid derrière l’ensemble, qui peut frapper n’importe lequel d’entre nous ! »

Je sentis un bref instant les cheveux se hérissier dans ma nuque : *Et s’il avait raison ? Est-ce que ça pourrait aussi me frapper... moi ?*

« Dans ce cas, qui craindriez-vous le plus ? L’IRA ou le SSP ? »

Il parut presque pris de nausée, et déglutit un renvoi acide.

« À votre avis ?

– En tout cas, sur la violence de leurs méthodes, il n’y a pas photo. Par ailleurs... des signes indiquent qu’elle ne s’est peut-être pas suicidée, mais que quelqu’un l’a tuée. »

Il pâlit sous tout son rouge, ce qui lui donna une mine encore plus morbide.

« Vous ne voulez pas dire...

– Si, peut-être. Il y avait un homme dans l’hôtel ce week-end-là. Il a quitté l’établissement le soir où elle a disparu et signé le registre sous le nom de Nils Ottesen.

– Nils ! Mais il avait déménagé depuis longtemps. Ils ne se connaissaient même pas.

– Non, vraisemblablement pas. C’est ce que tout le monde dit. Mais d’un autre côté... Je ne sais pas non plus si c’est le véritable Nils Ottesen qui a pris une chambre dans cet hôtel, ou si quelqu’un s’est fait passer pour lui. »

Il se mordit les lèvres.

« Mmm.

– Ce n’était pas vous ? »

Il ne parut pas comprendre la question. Il se contentait de me toiser d'un œil éteint.

Je me penchai et me concentrai le plus possible pour observer son visage.

« Hein ? »

Il ouvrit une bouche de poisson échoué.

« Si c'est moi qui...? Vous êtes fou ? Non, ce n'était pas moi ! Je me serais inscrit sous mon vrai nom.

– Même si vous... » J'interrompis ma propre réflexion. « Son amie de l'époque m'a en tout cas raconté que Hildegunn lui avait dit avoir rendez-vous avec un homme qu'elle avait connu à Bergen. Ça *aurait pu* être vous.

– Non.

– Lors de notre dernière discussion, j'ai eu l'impression que quand Elisabeth et vous vous êtes séparés à l'été 1978, c'était à cause de Hildegunn, parce que vous étiez tombé sous son charme, à l'instar d'Erlend et de Tor avant vous. J'en ai eu la confirmation.

– De qui ? répliqua-t-il.

– Je ne peux pas vous le dire. Mais c'est exact ?

– Non, ce n'est pas exact. » Il se pencha et posa un regard lourd sur le sol. La question l'ennuyait, c'était manifeste.

« Mais alors, réfléchissez à ce que je viens de dire ! Disons que Hildegunn et vous avez eu une courte liaison en juin cette année-là. Ça faisait déjà trois hommes de la communauté qui avaient eu une liaison avec elle. Erlend, Tor et vous. Erlend est mort. Tor est mort. Le suivant sur la liste, c'est...

– Mais... » Il regarda mon visage de très, très bas, comme s'il ne faisait que me distinguer à grand-peine là-haut.

« Ce n'était pas moi...

– Pas moi qui...? »

Il s'en souvenait comme si ça s'était produit la veille. Il était du matin. L'été commençait, il tombait une petite pluie toute douce, l'air embaumait les feuilles nouvelles. Des zones bleues apparaissaient entre les nuages, un peu de soleil, et il avait attrapé une sorte d'infection intestinale. Il avait passé la majeure partie de sa garde aux toilettes, et le contremaître avait fini par l'autoriser à rentrer chez lui.

À son retour...

Il partait du principe qu'il serait seul à la maison. Il alla à la cuisine se servir un verre d'eau, regarda ce qui pourrait lui être utile dans l'armoire à pharmacie, des comprimés de charbon ou des remèdes rapportés de leur dernière escapade en Albanie, mais le placard était vide. À l'exception d'antalgiques et de pansements.

Il était péniblement monté jusqu'au premier pour s'allonger, voir si

les douleurs passaient. Et il les avait entendues... Vraiment ? Était-ce le fruit de son imagination, si longtemps après ? Était-ce pour cette raison qu'il avait été choqué ? Par la soudaineté de l'événement ?

Hildegunn et Elisabeth dans le lit, nues.

Les deux paires d'yeux qui s'étaient brusquement tournées vers la porte.

– Atle ?

Le coup d'œil en biais de Hildegunn débordait de joie maligne, comme si elle n'avait jamais rien attendu d'autre, depuis le début...

L'impression de vertige, tout s'était obscurci, les pas chancelants dans l'autre sens... dans l'escalier, dans la rue et la grosse cuite, jusqu'à ce qu'on vienne le chercher – Elisabeth – deux jours plus tard chez un copain commun dont il avait pu utiliser le canapé pour dormir.

Le début de la fin. La fin de tout. Pas de retour possible.

« Ce n'était pas ce que vous croyez.

– Ah non ? Comment était-ce, alors ?

– C'est Elisabeth qui... c'est moi qui ai été trahi.

– Vous voulez dire... Elisabeth et Hildegunn ? »

Il hocha la tête.

« Vous avez réussi à le cacher à tous les autres, ensuite ?

– Ils étaient en vacances. Il n'y avait que nous trois dans la maison, et personne n'en a jamais parlé, personne... sauf Elisabeth et moi, entre nous...

– Ça faisait un trop gros morceau à avaler pour votre fierté de mâle ? »

Il fit un geste imprécis, comme pour balayer la question.

« C'était invivable. Vous devez pouvoir comprendre ? Comment auriez-vous réagi, Veum, si votre femme... ? »

Je ne répondis pas. Je demandai plutôt :

« Un peu plus tard cet été-là, elle a eu une courte liaison avec Astrid, aussi. Vous le saviez ? »

Il secoua la tête.

« Je ne suis rentré qu'à la fin août.

– Et en août, Hildegunn est partie à Oslo, où elle a retrouvé une amie d'enfance, avec qui elle a emménagé.

– Oui, ça, je sais, s'écria-t-il avec mauvaise humeur.

– D'une certaine façon, c'est donc à ce stade qu'elle retourne sa veste... sur le plan sexuel, si l'on peut dire. De Tor à Elisabeth, Astrid et... Kristine. Deux hommes et trois femmes, en quelques années.

– Mais vous voyez bien que c'est trop perturbant pour... Ce n'est pas dans ce bazar que vous trouverez non seulement les raisons de la mort de Hildegunn, mais maintenant aussi d'Erlend et Tor !

– D’après mon raisonnement précédent, commençai-je lentement, et avec un anonyme en coulisses, le prochain sur la liste serait donc... une prochaine, Elisabeth, et pas vous... »

Il bondit de son siège.

« Mais ce n’est pas la raison, Veum ! Vous n’avez pas encore compris ?

– Non. J’entends ce que vous me dites, mais je crois malgré tout...

– Quoi donc ?

– Qu’il faut que je voie Elisabeth, avant qui que ce soit d’autre. »

Il fit la grimace, mais pas d’autre commentaire. Je me levai et pris congé, et il s’en fallut de peu qu’il me fasse franchir le seuil d’une bourrade, tant il était impatient de me voir déguerpir.

« Appelez-moi si vous découvrez quelque chose... d’inhabituel ! » me lança-t-il en guise d’adieux. Puis il claqua énergiquement la porte derrière moi.

Je tendis l’oreille pour savoir s’il verrouillait. Mais il n’en était pas là. Pas encore.

Cette fois, je la trouvai dans son bureau, en oncologie, où elle me recevait au beau milieu de sa journée de travail parce que j'avais lourdement insisté.

La pièce stricte, ascétique, me fit me sentir comme un malade à qui on allait faire des révélations épouvantables, plus que comme une personne en bonne santé venue dans le but inverse : la prévenir, elle. L'odeur d'antiseptique qui montait du sol bien récuré du couloir passait sous la porte, comme les effluves d'un laboratoire dans lequel j'aurais attendu ma dissection sous son regard aux rayons X.

« Je croyais que nous nous étions tout dit la dernière fois, Veum.

– Pas tout, est-il apparu. »

Contrairement à celui d'Atle Skurtveit, le regard d'Elisabeth Olsen ne cillait pas le moins du monde.

« À quoi pensez-vous, alors ?

– Je ne sais pas si Hedda Mikalsen vous a appelée, aujourd'hui, vous aussi ? »

Elle secoua légèrement la tête. Un petit sourire plissa ses lèvres.

« Si ça arrivait, je serais très, très surprise, tiens !

– Vous n'êtes pas au courant pour Tor Steinestø non plus, alors ?

– Pour Tor ? »

Le journal du jour était plié sur son bureau. Je l'ouvris, retrouvai le bon article et posai un doigt sous la manchette : *Homme retrouvé mort dans une voiture à Damsgård.*

Elle me regarda.

« Tor Steinestø, déclarai-je.

– Fichtre ! » L'information fit son chemin, et elle reprit la parole, bien moins sûre d'elle :

« Ils parlent de la cause du décès ?

– Pas de façon certaine. Mais je peux vous en dire deux ou trois mots. C'est une enquête de la police, vous comprenez... »

Elle fit un vague hochement de tête.

« Alors pourquoi est-ce moi que vous venez voir ?

– Cette histoire a certains aspects que la police ne prendra peut-être pas très au sérieux...

– Mais vous, si ? m'interrompit-elle en haussant un sourcil ironique.

– Il y a un rapport avec ce qui s'est passé à la fin des années 1970.

– Vous pensez à...

– Réfléchissez. Deux personnes avec qui vous avez vécu pendant cette période sont mortes en deux semaines à peine.

– Oui ? Vous ne me soupçonnez quand même pas, *moi*, de...
– Bien au contraire. Je crois que vous êtes en danger.
– J’ai peur de ne pas comprendre.
– Alors, écoutez. Erlend Ekerhovd a eu une liaison avec Hildegunn Høgset. C’est exact ? Il y a dix jours, je l’ai retrouvé mort dans ma salle d’attente, un décès qui n’était peut-être pas aussi naturel qu’il le paraissait de prime abord...

– Ah non ?

– Mais... Là-dessus non plus, je ne peux rien vous dire. »

Je comprenais petit à petit que Hamre ne serait pas fou de joie s’il avait vent du contenu de mes conversations avec des gens qu’il n’allait sans aucun doute pas tarder à convoquer pour un entretien.

« Mais l’important : dix jours plus tard, nouveau décès. Tor Steinestø, qui avait succédé à Erlend Ekerhovd dans le rôle du partenaire de Hildegunn Høgset. Ce n’est pas vrai ?

– Si...

– Alors, qui a été le suivant sur la liste de ses amants cette année-là ? »

Il y a des instants où deux paires d’yeux donnent des coups de cornes dans le vide, comme deux jeunes chevreaux qu’on lâche au pré après un long hiver. Elle savait que je savais, je savais qu’elle savait que je... Deux taches écarlates apparurent sur ses joues, son regard se fit plus dur que le plan de travail en formica bien récuré, percé d’un évier en acier, qui courait d’un bout à l’autre de l’un des murs de son bureau.

« Ça n’a pas été cette femme avec qui elle a emménagé dans le Norfjord ? » demanda-t-elle avec un regard innocent aussi provocant qu’une insulte en bonne et due forme.

Nous nous tûmes, pour nous reposer un instant sur la certitude de l’autre. Il s’agissait seulement de savoir qui abattrait ses cartes le premier, si l’un d’entre nous ne passerait pas avant de se retirer pour de bon.

Je tentai une petite diversion.

« Qu’elle emménage avec une autre femme, ça a été une surprise pour vous ? »

Ses lèvres frémirent.

« Pas forcément.

– Vous avez une famille, non ?

– Non, je m’en suis très bien sortie sans, en fait. »

Nouvelle pause éloquente. Elle regarda l’heure. Le temps filait.

Les lèvres pincées, elle prit son élan.

« Vous avez discuté avec Atle, si je ne m’abuse. »

Je hochai la tête, avec un petit sourire.

« Il n’a jamais réussi à s’en remettre. Je crois que nous – que j’ai

blessé sa vanité masculine d'une façon impardonnable pour lui. En réalité, il n'est plus jamais revenu à la communauté. En l'espace de quelques mois, il s'était désinscrit du parti. Vous avez vu son ascension, tout en haut parmi les pontes, l'éloignant ainsi de la réalité plus que jamais auparavant.

– C'est davantage vous qui m'intéressez... et Hildegunn. »

Son visage se referma.

« Ça ne regarde que les personnes concernées, Veum. Vous n'obtiendrez rien de moi.

– Pas même si vous examinez mon hypothèse ? Erlend, Tor, vous. Et si c'était un amant éconduit – ou une maîtresse éconduite – qui cherchait à se venger, quatorze ans après ?

– Ce n'est pas un peu mélodramatique, ça ?

– Vous préféreriez une motivation d'ordre politique ? En tout cas, voilà à quoi ressemble la situation : en octobre 1979, Hildegunn Høgset s'est jetée à la mer, à moins qu'elle n'ait bénéficié de l'aide d'un proche. À en croire son amie, il s'agirait d'un homme. Il a pris une chambre dans le même hôtel qu'elle, sous le nom de Nils Ottesen... J'imagine que vous le connaissez, lui aussi ?

– Nils, oui. Un ennemi juré des classes. C'est lui qui a...

– Peut-être, peut-être pas. Le problème, c'est qu'il ne connaissait pas Hildegunn. Tandis que tout un tas d'autres, si.

– Bon... » Elle jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. « Alors, si vous êtes là aujourd'hui, c'est pour me conseiller de bien regarder autour de moi quand je sors dans la rue, c'est ça ? De vérifier toutes les fenêtres avant d'aller me coucher le soir ? » Sa voix transpirait le sarcasme.

Je l'observai un instant.

« Laissez-moi vous raconter une chose, une seule. Depuis notre dernière entrevue, j'ai discuté avec votre sœur. »

Son visage se figea si possible encore un peu plus.

« Anne-Lise ?

– Oui. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était elle qui avait dissimulé Feargal Flynn cet hiver-là ?

– En quoi ça vous regardait ?

– Que c'était elle qui avait bénéficié d'un abandon des poursuites et quitté ensuite Bergen – et le mouvement – pour ne plus jamais y revenir. Votre sœur, rien de moins... qu'un animal blessé. Ça ne vous a pas donné une raison d'autant plus valable de vous engager personnellement pour savoir qui avait eu la langue trop bien pendue, de son plein gré ou non ? »

Elle me fusilla du regard.

« Non ! C'était une nécessité de s'élever au-dessus des relations personnelles. C'était seulement ainsi qu'on pouvait voir la situation

avec un esprit froid et objectif.

– Un esprit froid et objectif ? Oui, je dois le reconnaître. Vous avez un talent indéniable à ce niveau-là. Mais pas la moindre petite étincelle de vengeance, alors ?

– Ce sera tout pour cette fois ? s'impatientait-elle.

– Non, encore deux ou trois brouilles. » Je sortis les photos que Tonje Svarstad m'avait prêtées, et les lui tendis.

Elle les regarda rapidement, l'air renfrogné. Puis elle releva la tête.

« Oui ? Pourquoi ces photos ?

– Vous vous rappelez qui les a prises ? »

Une ride apparut entre ses sourcils.

« Hildegunn, je crois. Ce doit être pour cette raison qu'elle ne figure sur aucun de ces clichés.

– Que voulait-elle en faire ?

– Ah, allez savoir ! D'ailleurs, la plupart du temps, on ne prenait jamais de photos pendant ce genre d'événements... pour des raisons de sécurité, ajouta-t-elle. Mais j'imagine que... Non, ça n'a aucune importance.

– Ah non ?

– Non.

– Alors laissez-moi vous rappeler ceci. La dernière fois que nous avons discuté de l'affaire Feargal Flynn, sans que le rôle de votre sœur ne soit mentionné... C'est quand même vous qui avez évoqué la théorie selon laquelle il y aurait eu un mouchard dans la communauté. Vous aviez l'air assez sûre de vous. Maintenant que Tor Steinestø est mort... Vous voulez bien m'en dire un peu plus long sur cette histoire ?

– Ce n'était pas lui, si c'est ce que vous insinuez !

– Vous le savez ?

– Je le sais.

– Qui était-ce, alors ? »

Elle jeta un dernier coup d'œil à l'heure, et répondit sur un ton sec :

« Après cette rencontre entre Hildegunn, Atle et moi, nous avons passé – elle et moi – quelques semaines endiablées pendant lesquelles nous avons vécu comme... deux conjoints. Une nuit où nous dormions ensemble, je me suis tout à coup rendu compte qu'elle s'était levée. J'ai entrouvert les yeux, et j'ai vu qu'elle avait ouvert un tiroir que je conservais toujours fermé, et qu'elle inspectait tous mes papiers méthodiquement. Il y a eu une confrontation, et je n'ai pas cédé une seule seconde. Elle a fini par craquer et avouer.

– Elle a avoué ? Que c'était elle qui avait...

– Oui. Et ça a été la fin de cette histoire, ajouta-t-elle avec amertume. J'ai fait mes valises et je suis partie. Quand je suis revenue en août, elle était en pleins préparatifs pour quitter la communauté. Si

elle n'était pas partie, je me serais vue contrainte d'aborder la question en assemblée générale. Je crois qu'elle l'avait compris. C'est pour ça qu'elle a démenagé.

– Vos révélations jettent peut-être une lumière nouvelle sur ces meurtres... Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé lors de notre précédente rencontre ?

– Ça ne vous regardait pas !

– Vous l'avez toujours su, vous... que c'était Hildegunn, le mouchard ! Mais vous ne comprenez pas ? Il faut tout reconsidérer encore une fois.

– Oui, mais soyez gentil d'aller le faire ailleurs, je n'ai plus le temps !

– Je comprends. » Je me levai et allai vers la porte. « À propos de ces échanges de partenaires... »

Je me retournai vers elle.

Elle me renvoya un regard plein d'impatience. Elle apportait déjà un autre gros dossier sur son bureau.

« Oui ?

– Avec qui était Hedda Mikalsen cet automne-là ?

– Hedda ? En 1978 ?

– Oui. Avant qu'elle ne sorte avec... Tor a dit que c'était quelqu'un de l'extérieur.

– Il a dit ça ? Curieux.

– Ce n'est pas vrai ?

– Non, c'était avec Erlend qu'elle était à ce moment-là. Et tout le monde le savait. »

C'était devenu inévitable. Il était grand temps d'aller voir Nils Ottesen.

Avant de ressortir vers le parking de l'hôpital, je composai le numéro que j'avais trouvé dans l'annuaire. Il ne correspondait qu'à un répondeur qui veillait sur la maison. Mais qui me confia un numéro de téléphone mobile. J'appelai, et la façon de répondre de mon interlocuteur m'indiqua que celui-ci n'avait vraiment pas le temps pour ce genre de causerie.

« Oui ? Ici Ottesen.

– Veum à l'appareil. C'est au sujet d'une ancienne de vos connaissances, Hildegunn Høgset. »

Il y eut un instant de silence. Puis la réponse arriva, sur un tout autre ton :

« Qui avez-vous dit ?

– Hildegunn Høgset. »

Nouveau court moment de réflexion.

« Ça ne me dit rien, j'en ai bien peur.

– Certain ?

– Oui.

– Mais vous avez habité dans une communauté d'Edwardsens gate dans les années 1970, non ?

– Six mois tout au plus. Nous en avions notre claque de la vie en communauté, mon épouse et moi.

– Hildegunn Høgset aussi y a vécu, quelques années plus tard.

– Ah, c'est ça... » Il avait l'air presque soulagé. « Mais nous n'avons eu aucun contact avec eux, là-bas, Kari et moi, après notre départ.

– Absolument aucun ?

– Non. C'était à la suite d'une méprise que nous nous étions retrouvés là.

– Le nom de Hildegunn Høgset ne vous dit rien ?

– Non, j'ai dit !

– Désolé de devoir poser la question, mais que faites-vous dans la vie, Ottesen ?

– Même ça, vous ne le savez pas ?

– Non.

– Je suis professeur à l'École nationale de commerce, déclara-t-il avec une légère arrogance. En économie sociale, si ça vous intéresse.

– Où étiez-vous entre les 19 et 20 octobre 1970 ?

– Dites-moi, Veum... C'est bien votre nom ?

– Oui.
– Qui êtes-vous, et pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?
– Je suis détective privé, je fais des recherches autour de quelques morts suspectes. Trois, si nous comptons celle qui a eu lieu en 1970. Vous êtes au courant ?

– Oui. Je veux dire... Non !
– Oui, vous voulez dire... Non ? Vous l'êtes, oui ou non ?
– Je pensais à autre chose. Qui est mort ?
– Deux de vos anciens colocataires d'Edwardsens gate. Vous avez dû apprendre le premier par les journaux, si vous ne comptez pas parmi ceux qui ne lisent jamais les avis de décès par peur du risque de contagion... Erlend Ekerhovd, l'avis de décès est paru il y a tout juste une semaine.

– Erlend, oui. J'ai vu. L'autre, je ne vois pas.
– Non, pas étonnant puisque ça s'est produit hier et que ça n'a pas encore dépassé les colonnes des nouvelles. Tor Steinestø.
– Tor aussi ! Mais ces décès n'ont rien d'anormal, si ?
– Ils sont étonnamment proches l'un de l'autre, vous ne trouvez pas ?

– Si, de ce point de vue. Ils étaient jeunes, l'un comme l'autre... pour l'un comme pour l'autre. Mais je ne comprends toujours pas... Que voulez-vous, en réalité ?

– Beaucoup d'éléments semblent indiquer que leur origine remonte à ce qui s'est passé à Edwardsens gate. Puisque vous en êtes parti très vite, vous pouvez peut-être m'aider grâce à votre point de vue extérieur.

– Ouiiii... Mais la femme que vous avez mentionnée, quel est son rôle là-dedans ?

– Elle est morte, elle aussi.
– Ah oui ?
– On pourra y revenir. J'ai une proposition à vous faire, Ottesen. Et si nous nous rencontrons pour discuter de tout ça à tête reposée ? Préférez-vous que ce soit en ville ou bien chez vous ?

– Non, non ! Le mieux, c'est ici. Attendez... Un instant. » Je l'entendis tourner les pages d'un agenda. « Si vous pouviez être ici... à 14 h 30, ça va ?

– Où puis-je vous trouver ?
– ENC, dans la tour, quatrième étage. »

Je mémorisai les informations, et nous raccrochâmes. Je glissai le ticket de parking dans une caisse automatique et payai la somme réclamée. Ce n'était pas donné.

En quittant le bloc central pour redescendre vers Haukelandsveien, je réfléchis avec prudence sur ce que m'avaient appris mes conversations avec Atle Skurtveit et Elisabeth Olsen. C'était Elisabeth

et non Atle qui avait eu une liaison avec Hildegunn en juin 1978. Astrid Hauso n'avait pas été si loin de la vérité dans son observation du conflit, mais elle se trompait sur ses causes. À en croire Elisabeth – et je ne voyais aucune raison de ne pas le faire, puisqu'elle détenait depuis le début des renseignements cruciaux – c'était Hildegunn le mouchard de cette communauté. Il fallait peut-être y voir l'origine de sa mort soudaine en 1979 ? Était-ce tout autre chose qu'un litige amoureux qui avait tout déclenché, à savoir – comme le maintenait Atle Skurtveit – des motifs politiques ? Son activité de délation avait-elle causé un désagrément assez fort chez l'un de ses colocataires pour occasionner rien moins qu'un meurtre, déguisé en suicide ? Ou bien avait-elle tout simplement découvert des éléments dont elle aurait dû rester à l'écart, avec les mêmes conséquences funestes, en tout cas pour elle ?

Et que faire de cette dernière information qu'Elisabeth venait de me donner ? Si c'était avec Erlend que Hedda était sortie à l'automne 1978, leur liaison s'était poursuivie d'après Tor Steinestø jusqu'à la fin de l'automne 1979. Elle se retrouvait logée à la même enseigne que Hildegunn Høgset. Les deux hommes avec qui elle était sortie à ce moment-là étaient morts. D'abord Erlend, ensuite Tor, avec qui elle était toujours mariée. Y avait-il une connexion, ici, que je n'avais pas encore vue ?

Par ailleurs... Tor Steinestø ne m'avait-il pas dit qu'Erlend Ekerhovd et lui avaient été amis d'enfance, que c'était pour cette raison qu'il avait été invité à faire partie de la communauté ? La cause du trépas pouvait-elle être très différente, et trouver ses origines bien au-delà des années 1970 ?

Beaucoup de points étaient encore obscurs. Je regardai l'heure au tableau de bord. En principe, j'avais le temps de passer voir Hedda Mikalsen avant d'aller à l'ENC, mais d'un autre côté... Elle était veuve depuis moins de vingt-quatre heures. Ce serait stupide de s'imposer dans un contexte pareil, si peu de temps après un décès.

Et Astrid Hauso ?

J'étais arrivé en centre-ville. Je me rapprochai de la Katedralskole, me garai dans Heggebakken et composai son numéro, mais personne ne répondit. Elle était à l'école, bien sûr. Je ressortis dans Kong Oscars gate, trouvai une place de stationnement dans Markeveien et descendis au bureau. J'avais une autre piste indépendante pour m'occuper en attendant 14 h 30.

Les renseignements téléphoniques ne purent m'aider. Ils n'avaient aucune Gunnhild Birkerud dans leurs registres, que ce soit à Oslo ou dans les environs. J'appelai alors Karin et la mis sur le coup. Elle me rappela au bout d'une petite demi-heure. Il y avait une Gunnhild Birkerud dans une maison de retraite, Frydenberghjemmet, dans

Kirkeveien. Elle avait habité au préalable dans Sørkedalsveien, à l'adresse à laquelle elle avait précédemment déniché Hildegunn Høgset et Kristine Reed. Elle n'avait rien trouvé d'autre. Je la remerciai et rappelai les renseignements, qui eurent le plaisir de me donner le numéro de Frydenberghjemmet. Ils pouvaient même transférer mon appel. Je les remerciai de leur sollicitude, mais j'avais lu dans le journal le prix de ce genre de transfert, alors je préférerai noter le numéro et le composer ensuite moi-même.

À Frydenberghjemmet, on m'informa que Gunnhild Birkerud était grabataire, mais en pleine possession de ses facultés intellectuelles. Bien sûr qu'elle recevait des visites, et j'étais pour le moins le bienvenu. J'eus l'impression que les visites n'étaient pas légion.

Je pouvais lui téléphoner, naturellement, mais je voulais que cette conversation ait lieu face à face. J'appelai Tonje Svarstad et lui demandai si elle avait les moyens de financer un aller et retour en avion pour Oslo. Quand je lui expliquai pourquoi, elle accepta, mais sans enthousiasme délirant. J'eus le net pressentiment que ma mission touchait à sa fin, en tout cas d'un point de vue pécuniaire.

Je n'avais plus d'appels à passer. L'ENC et Nils Ottesen m'attendaient.

L'École nationale de commerce, que la plupart des gens se contentait d'appeler l'ENC, était un monument au mercantilisme situé à Breiviken, sur la hauteur entre Hegreneset et Biskopshavn. Son grand bâtiment principal datant de 1963 se dressait majestueusement dans les airs et était visible de loin. Pendant ses premières décennies, entre 1936 et 1963, l'établissement avait son adresse à Muséplass 1, avec vue imprenable sur la cour de l'école U. Pihl ; la vision des longues gambettes des lycéennes rendait la vie facile, mais les études difficiles à suivre avec attention pour la meute très majoritairement masculine de l'ENC. Quand ils avaient été envoyés à Breiviken, ils avaient compensé le manque en invitant à intervalles réguliers les mêmes filles à des soirées dansantes, sans cavalier, soit dit en passant, ce qui avait contribué avec le temps à un nombre très important d'alliances matrimoniales entre des étudiants de l'ENC et de jeunes Berguënoises issues de diverses catégories de la bourgeoisie. Pas mal de gendres étaient entrés ainsi par la petite porte pour accéder directement aux salles de directoire et aux bureaux administratifs de vénérables et anciennes entreprises de la ville. Certaines le vécurent comme une nécessaire cure de jouvence. D'autres furent menées à la banqueroute par les susnommés. Personne ne doutait que l'ENC soit un établissement scolaire destiné aux étudiants porteurs de grandes ambitions. Un certain nombre de ministres dans divers gouvernements avaient fait leurs premières armes politiques à l'ENC, soufflé dans le tuba ou la trompette à la Direksjonsmusikk, dansé le french cancan pendant le spectacle annuel d'*Uken* ou commis toute une foule d'autres ignominies qui ne figuraient jamais dans leur CV lors de leurs prises de fonctions ministérielles.

Jusqu'à présent, mes rapports avec l'ENC avaient été des plus sporadiques. Dans les années 1980, j'avais dû tomber sur quelques oursins formés dans les parages au moment où les châteaux de cartes des années fric commençaient à s'effondrer pour de bon, et à deux ou trois occasions, j'avais sans doute contribué à faire cesser pour quelque temps les activités d'anciens candidats à l'ENC, sans que les relations entre l'établissement et moi s'en trouvent notablement dégradées, à ce que j'en savais.

L'esprit léger, je me garai parmi les nombreuses voitures des étudiants sur le parking situé à proximité du bâtiment principal, et je montai en ascenseur au quatrième étage, où l'institut d'économie sociale avait ses locaux. Une aimable secrétaire de mon âge ou à peu

près – elle pouvait en d’autres termes être dans les murs depuis qu’ils avaient emménagé ici – me pria de m’installer au salon en attendant que le professeur Ottesen soit disponible, ce qui ne serait pas long.

Cinq minutes plus tard, à 14 h 30 précises, il vint me chercher et m’invita à entrer dans son bureau, tourné vers l’église de Biskopshavn et le chenal au nord. Il m’indiqua un fauteuil, et s’assit dans le petit canapé deux places en face.

Nils Ottesen pouvait avoir environ quarante-cinq ans, ses cheveux avaient une nuance seyante de gris argenté. Il était très mince, musclé, et portait un costume gris sur une chemise bleu barbeau, ainsi qu’une cravate rouge et noir fixée à sa chemise à l’aide d’une fine chaînette en or. Quand il ouvrit la bouche, ce fut pour s’exprimer dans le dialecte de Bergen le plus raffiné qui soit, ce langage qui file droit dans les services publics et n’en ressort jamais que dans les actualités télévisées.

Il alla droit au but.

« Pour que les choses soient tout à fait claires : j’ai accepté de vous rencontrer pour qu’il ne reste pas la moindre méprise.

– À quelles méprises faites-vous allusion ?

– Celles qui ont pu naître. Lors de notre conversation téléphonique, aujourd’hui, vous avez formulé des insinuations qu’il faut balayer une fois pour toutes, dans l’intérêt de tous.

– Des insinuations ? Vous pensez à...

– Oui ! m’interrompit-il sur un ton mauvais. Ces décès, par exemple.

– Très bien. Parlons-en. Le plus intéressant en ce qui vous concerne, c’est ce qui s’est passé en octobre 1979.

– Oui, vous avez parlé de certaines dates à cette occasion.

– Le week-end du 19 au 21, pour inclure le dimanche. Même si vous avez quitté les lieux dès le samedi soir. »

Une ride apparut sur son front.

« Quitté les lieux ? De quoi parlez-vous ?

– L’hôtel Havgløtt, à Vigra, près d’Ålesund. Un homme y a pris une chambre ce week-end-là. Sous le nom de Nils Ottesen.

– Bon, j’imagine que je ne suis pas le seul à porter ce nom.

– Le même jour, dans cet hôtel, une certaine Hildegunn Høgset a aussi pris une chambre. »

Il réagit de nouveau avec colère.

« Oui, vous avez mentionné ce nom aussi ! Mais comme je vous l’ai dit, Veum... Cette Hildegunn Høgset a fortuitement emménagé à Edwardsens gate longtemps après que Kari et moi avons été partis, et ce nom ne me dit rien. » Il donna un petit coup sur la table devant lui.
« Rien ! »

Il poursuivit avant que j’aie eu le temps de préparer mon argument suivant.

« En plus !

– Oui ?

– Vous avez dit... octobre 1979 ?

– Oui. »

Il se renversa sur son siège, un petit sourire aux lèvres.

« Mais à ce moment-là, j'étais à des centaines de kilomètres de la Norvège. À l'automne, j'ai suivi un cours à l'Europa-Institut de Sarrebruck. Entre août et décembre 1979, j'étais en Allemagne. Si ce devait être nécessaire, mais je considère comme une évidence que ça ne le sera pas, je peux sans aucun problème faire appel à un grand nombre de témoins qui attesteront que j'étais à Sarrebruck le week-end dont vous parlez, et non dans je ne sais quel hôtel du Sunnmøre, en compagnie d'une femme dont je n'ai jamais entendu le nom. »

C'était, comme je manquai de le dire moi-même, *eine grausame Salbe*. Plusieurs secondes après, je léchais encore mes plaies.

Il fit un large et généreux geste des deux mains.

« Un autre point sur lequel je peux vous aider, Veum ?

– Eh bien... Les autres personnes d'Edwardsens gate... Comment les décririez-vous, avec le recul ? »

Il fit un sourire un rien arrogant, posa un bras sur le dossier du canapé et se pencha légèrement sur le côté.

« Bon, on n'y est pas restés très longtemps. C'est Kari qui connaissait l'une des filles – Hedda Mikalsen – que vous connaissez aussi, naturellement. C'est elle qui l'a invitée à participer. J'étais un peu plus vieux que la plupart des autres, ça ne passait pas inaperçu. Ils me donnaient l'impression d'être en toute fin de puberté, presque tous – surtout en matière de politique. Il y avait une telle immaturité dans ce groupe que je n'ai pas attendu plus de trois ou quatre semaines pour faire savoir à Kari que je n'en pouvais plus. C'était une vraie cour de maternelle. On a cherché ailleurs.

– Ils avaient commencé des études supérieures, quand même, à quelques exceptions près ?

– Oui, oui... Mais c'étaient les années 1970, Veum. N'importe qui pouvait faire histoire ou lettres, indépendamment du bac qu'il avait en poche, et le premier semestre était à la portée du premier imbécile venu.

– J'ai bien compris. Mais... Erlend Ekerhovd était une espèce de figure dirigeante, si je ne me trompe pas ?

– Erlend ? » Un nouveau sourire arrogant plissa ses lèvres. « Un bureaucrate-né, si vous voulez mon avis. Celui qui fixait les règles domestiques, animait les réunions et tenait les discours les plus longs et les plus barbants sur tout et n'importe quoi. Pour ma part, je n'ai jamais accepté sa direction, dans la mesure où elle était exprimée.

– Vous figuriez peut-être une sorte de contre-pouvoir ?

– Oui, on peut le dire. Nous nous sommes très vite opposés. Mais il avait la majorité pour lui, alors quand il fallait voter, c'est toujours lui qui en sortait vainqueur. Ils n'écoutaient tout bonnement pas la voix de la raison. C'est sans doute pourquoi... bon, je l'ai déjà dit.

– Vous avez déménagé ?

– Oui.

– Tor Steinestø, comment le décririez-vous ?

– Tor ? Assez quelconque. Il parlait fort peu. Il lorgnait les filles, mais ne se laissait pas emporter par la politique. Je crois qu'il n'a jamais été membre actif. De l'AKP, j'entends. Mais c'était quelqu'un de difficile à cerner.

– De bonnes caractéristiques pour un espion, peut-être ?

– Un espion ?

– Eh bien... Pas à l'échelle internationale, d'accord. Mais il s'est retrouvé au SSP. Service de surveillance de la police, comme on l'a si joliment rebaptisé.

– Oui, bon. La plupart des gens de cette communauté devait avoir des conceptions un peu paranoïaques de l'intérêt que portait la surveillance de la police à leurs activités. En ce qui le concerne, il était assez différent, je dois l'avouer. Il a plutôt été poussé du pied dans cette direction, si vous me pardonnez cette métaphore ratée.

– J'encaisse presque tout, Ottesen. Et les femmes ? »

Le sourire se fit acide.

« Des pétasses des seventies, en jupes mauves et les nichons pendants sous leur t-shirt. Je m'en suis tenu à Kari, Veum.

– Mais vous vous êtes quand même fait une opinion sur elles ?

– Oui, oui... Elisabeth Olsen, qui était avec Atle Skurtveit, notre alibi prolétaire, était un vrai commissaire. Je crois que je ne l'ai jamais vue sourire. Pas à moi, en tout cas. Aussi sympathique qu'une responsable de salle de torture. Et puis il y avait Astrid Hauso, assez sympa, en fait, mais plutôt en retrait et pas une flèche, je peux vous le dire. Qui y avait-il d'autre ?

– Vous avez évoqué Atle Skurtveit.

– Oui, mais lui aussi faisait partie des enragés. Je vais vous dire... Passés les quinze premiers jours, Kari et moi restions de plus en plus dans notre coin. Nous dormions dans la maison. Nous accomplissions les tâches que le règlement intérieur d'Erlend nous imposait. Mais à la première ouverture, nous filions... Un point c'est tout. Nous avons fini par ne plus y mettre les pieds du tout, et ne plus rien avoir en commun avec eux.

– Kari n'a pas non plus rétabli le contact avec Hedda ?

– Non.

– Vous n'en avez rencontré absolument aucun, par la suite ? Ce n'est pas très grand, Bergen...

– La seule, c’est Hedda. Je l’ai revue dans des contextes officiels. Elle a fini par entendre raison et militer pour la Droite. Mais je la soupçonne de ne pas aimer me parler. Je lui évoque sûrement ce qu’elle a soutenu à une époque... et je n’aimerais pas qu’on me le rappelle, à sa place. »

Je n’avais aucun mal à imaginer qu’il puisse faire preuve d’autant d’arrogance à ce genre d’occasion.

« Pourtant, vous avez conseillé à votre copain d’études Ståle Kvernmo de prendre votre place ? »

Il fit un sourire en coin.

« Oui. Mais Ståle... il était plus ou moins fait du même bois, à ce moment-là. Au début, je crois que je l’ai presque proposé par plaisanterie, et il m’a pris au mot. Il est apparu plus tard qu’il n’y est pas resté très longtemps, lui non plus.

– Non. C’est après son départ que Hildegunn Høgset est arrivée.

– Soit. » Il me scruta du regard. « Et donc, nous avons fait le tour de la question, non ?

– Vous n’avez posé aucune question sur Erlend Ekerhovd et Tor Steinestø. Sur leur décès, je veux dire.

– Pourquoi l’aurais-je fait ? Ce n’est plus vous qui posez les questions ? Mon rôle consiste à répondre, rien de plus, déclara-t-il avec un soupçon d’ironie dans le regard et en faisant un grand geste.

– Vous ne vous demandez pas ce qu’il peut y avoir derrière, alors ?

– Non, répondit-il sur un ton badin, en secouant la tête. Ça ne me regarde pas. Ça, au moins, j’en suis sûr. »

Je l’observai longuement. Il soutint mon regard avec ce petit sourire, comme s’il savait quelque chose que moi, je ne savais pas. Comme si tout ce qu’il m’avait raconté tenait au principe commercial bien connu : *Mentez et riez. De toute façon, personne ne vous croit.*

« Vous ne devez pas exclure de recevoir la visite de la police, vous aussi.

– Pour quelle raison, si je puis me permettre ?

– Ces trois décès. »

Il poussa un profond soupir et prit la même voix que pour s’adresser à un très jeune enfant :

« Je pensais avoir clarifié ces histoires de 1979. Je ne sais rien des deux autres. Si la police n’a rien de mieux à faire, je le leur expliquerai moi-même avec joie. »

Pendant quelques secondes, son assurance parut quand même s’être fissurée. Son regard chercha un instant en direction de la fenêtre, comme si le monde extérieur pouvait malgré tout lui réserver des surprises, en fin de compte. Il balaya l’idée d’un geste de la main et se leva, pour me faire comprendre que notre entrevue était terminée.

En partant, je me promis que s’il mentait, je le confondrais. Ce serait

alors avec le plus grand plaisir que j’effacerais de sa bouille ce sourire plein d’assurance.

« Merci pour votre visite ! » ricana-t-il derrière moi. Mon humeur ne s’en trouva pas sensiblement améliorée.

¹ Littéralement « une pommade cruelle », dans le sens « une attaque verbale féroce », allusion à Ludvig Holberg *Jacob von Tyboe ou le soldat vantard* (1723). L’expression allemande semble assez courante en norvégien.

Je rentrai au bureau. Il n'y avait aucun message sur le répondeur, le courrier ne contenait rien de valeur. Personne ne semblait avoir besoin de mes services, personne n'appelait – ne serait-ce que pour discuter un peu. C'était comme si j'avais rejoint le royaume des ombres, à mon tour, en compagnie de tous les cadavres sur lesquels j'avais trébuché au fil des ans.

Je brûlais d'envie de discuter avec *une* personne : Hedda Mikalsen. Pendant les deux dernières conversations, son nom avait ressurgi à plusieurs reprises. Mais elle était veuve – aussi fraîchement qu'on pouvait l'être... D'un autre côté, avais-je une réputation à défendre ? Ce qu'elle pouvait faire de pire, c'était me raccrocher au nez.

J'appelai d'abord à l'Hôtel de ville, mais on m'informa froidement que la conseillère communale n'était pas là aujourd'hui, alors s'ils pouvaient m'aider en quoi que ce soit ? Non merci, déclinai-je, pas aujourd'hui.

Je composai son numéro personnel.

Une voix féminine que je ne connaissais pas répondit. Je me présentai et demandai s'il était possible de parler un instant à Hedda.

Tout de suite après, j'entendis des pas sur le parquet, qui se dirigeaient vers le combiné, le bruit quand on le prit et finalement sa voix dans mon oreille, faible et frémissante, mais dépourvue d'hésitation.

« Ici Hedda. Que voulez-vous ?

– Comme je vous l'ai dit hier au soir : je suis sincèrement désolé pour ce qui s'est passé. J'espère de tout mon cœur que la police mettra la main sur le coupable.

– Oui, c'est ce que nous espérons... tous.

– Je n'ai rien à voir avec cette enquête, mais... » Comme elle ne répondit pas, je poursuivis : « Vous vous souvenez sans doute de ce dont nous avons parlé quand je suis passé vous voir à votre bureau la semaine dernière. Les recherches d'Erlend Ekerhovd autour de ce qui est arrivé à Hildegunn Høgset en 1979 – et un possible rapport entre les deux décès.

– Oui. » Elle n'avait pas l'air particulièrement intéressée.

« Il est survenu un autre décès.

– Oui, mais... il ne peut pas y avoir de rapport avec les autres ?

– Ah non ?

– Non. Ça doit avoir un lien avec son travail... dans la police.

– C'est aussi votre théorie ?

– Bien sûr. Tout le reste, ça fait si longtemps...
– Douze jours seulement dans le cas d'Erlend Ekerhovd.
– Oui, mais quand même...
– Lors de notre dernière conversation, vous ne m'avez pas dit que vous étiez sortie avec Erlend Ekerhovd.

– Que je... avec... hésita-t-elle.
– Erlend Ekerhovd.
– Non... Pourquoi l'aurais-je fait ? Ça fait une éternité... En plus, c'était passager, rien de plus. Rien de sérieux. C'était Tor que j'attendais.

– Et maintenant, ils sont morts tous les deux.
– Oui, mais... Où voulez-vous en venir, au juste, Veum ? » Sa voix était plus stricte, son volume sonore avait sensiblement monté.

« Ah, où je veux en venir ? » J'étais dans mes petits souliers. « Vous n'avez aucune idée de l'endroit où Tor se trouvait le week-end d'octobre 1979 où Hildegunn Høgset a disparu ?

– En tout cas, il n'était pas là-bas ! Ça m'aurait fait réagir, quand nous avons appris ce qui lui était arrivé.

– Vous pouvez le jurer ?
– Si c'est nécessaire... oui. »

Mon regard se perdit dans le vide, devant moi. Je ne pouvais pas l'acculer davantage.

« Juste un dernier point. Vous connaissez Kari Ottesen.

– La connaître... Elle s'appelait Kari Brände quand je l'ai rencontrée. Mais nous avons perdu le contact depuis longtemps.

– J'ai cru comprendre que c'était vous qui aviez permis à Kari et Nils d'entrer dans la communauté ?

– Parce que je connaissais un peu Kari, oui. Nous avons fait nos études ensemble. Mais ça n'a pas été un franc succès, comme vous vous rappelez. Ils sont partis au bout de six mois.

– Oui, ça... Est-ce qu'ils connaissaient Hildegunn Høgset ?
– Si... Il faut que je réfléchisse... Non, sans doute pas ? Ils étaient partis depuis longtemps quand Hildegunn est arrivée. Pourquoi cette question ?

– Pour rien, c'est comme ça que je procède dans mon boulot. Je pose des questions, encore des questions, et la bonne réponse finit par arriver.

– Eh bien, je ne peux pas vous donner de réponse, Veum. Pas là-dessus. Ce sera tout ?

– Je pense à... votre période à l'AKP...
– Laissez-moi rectifier ! m'interrompt-elle. Je n'ai pas eu de période à l'AKP. Je suis restée très brièvement dans ce parti pendant ma jeunesse. C'était une erreur, je ne vois aucune raison de frimer avec, après coup.

– Non, justement. C’est ce que je voulais dire. Vos collègues actuels de la Droite y réfléchiraient peut-être à deux fois avant de vous placer en tête de liste pour les prochaines élections parlementaires si des rumeurs paraissaient dans les journaux et s’ils l’apprenaient ?

– C’est possible. Encore une fois, ce n’est pas une histoire que je répète à qui veut l’entendre.

– Non. Ce serait très important pour vous de la tenir au secret ? »
Elle inspira à fond.

« Veum, j’ai perdu mon mari ! Vous n’insinuez quand même pas...

– Non, non... Pas du tout. Mais si nous pouvions nous permettre de remonter un peu dans le temps, avant la mort de votre mari...

– Oui ?

– Parmi les affaires d’Erlend, on a retrouvé une note manuscrite, sur laquelle votre nom est souligné plusieurs fois, avec une référence à votre mari : *Cf. Tor St.*, pouvait-on lire. Vous êtes certaine qu’Ekerhovd ne vous a pas appelée pendant les semaines qui ont précédé sa mort ?

– Oui, Veum. Je vous l’aurais dit.

– Mais il avait discuté avec Tor, on est bien d’accord là-dessus ?

– Parce qu’ils s’étaient rencontrés dans la rue, oui. Il l’a reconnu quand je lui ai posé la question.

– Peut-être. Que c’était fortuit, je veux dire.

– Oui, c’est ce que m’a dit Tor, en tout cas.

– De quoi avaient-ils parlé, alors ?

– Il ne l’a pas évoqué.

– Vous savez que le bruit court qu’il ait pu y avoir un mouchard dans votre communauté ? Que pendant un certain temps, Tor et vous avez été soupçonnés ?

– Vous plaisantez !

– En rapport avec l’affaire Feargal Flynn.

– Feargal... ! Vous ne voulez pas dire... Il y aurait un lien ?

– Je ne sais pas.

– J’espère que vous en avez parlé à la police ?

– Bien sûr.

– Feargal Flynn ! Vous savez quoi, Veum ? En supposant que personne n’y soit jamais parvenu, vous avez réussi, vous ! Vous m’avez véritablement fichu la frousse !

– J’en suis désolé. Ce n’était pas mon but.

– Il y avait autre chose ? demanda-t-elle sèchement.

– Je ne crois pas. Encore une fois, je suis désolé.

– Et moi donc ! » Et elle raccrocha.

Je contemplai la page blanche sur le bloc devant moi. J’attrapai le premier stylo qui me tomba sous la main.

Nils Ottesen ? écrivis-je. Qui avait pu se faire passer pour lui à l’hôtel

Havgløtt en 1979 ? Dans une colonne à droite, je notai les noms des candidats, lui y compris : *Nils Ottesen. Tor Steinestø. Atle Skurtveit. Erlend Ekerhovd.* Au bout d'un moment, j'ajoutai : *Ståle Kvernmo.* S'il y en avait d'autres, c'étaient des gens que je ne connaissais pas encore.

Alors, quelles indications avais-je ? Tor Steinestø l'avait nié au téléphone deux jours avant sa mort. Nils Ottesen prétendait avoir un alibi inattaquable, parce qu'il était en Allemagne à cette époque. Erlend Ekerhovd n'était plus. Atle Skurtveit et Ståle Kvernmo avaient tous deux vivement contesté qu'il ait pu y avoir une relation sentimentale entre eux et Hildegunn Høgset.

Mais même s'il s'agissait de l'un d'entre eux et si je parvenais à le démontrer, pouvais-je quand même prouver qu'il y avait un lien avec la mort de Hildegunn Høgset ? Je ne cherchais pas obligatoirement un assassin. Pas en ce qui concernait ce décès-là.

La situation aurait tout aussi bien pu être la suivante : Hildegunn avait prévu un rendez-vous au Havgløtt avec l'une de ses connaissances masculines de Bergen ; l'identité de cet homme n'avait pour l'instant pas grande importance. La rencontre s'est terminée par un rejet catégorique et définitif. Sur les personnes concernées, trois étaient mariées ou dans une relation solide à ce moment-là. Atle Skurtveit était la seule exception que je voyais. En réaction à cette situation, elle a choisi l'issue devenue depuis officielle : se suicider le plus simplement possible, en se jetant dans la mer. Elle avait indéniablement laissé une lettre d'adieux, et ce n'est pas facile du tout de contraindre quelqu'un à écrire ce genre de message.

Je devais – enfin, la police – peut-être considérer les meurtres d'Erlend Ekerhovd et de Tor Steinestø comme deux événements indépendants de la disparition d'Hildegunn Høgset. C'était peut-être seulement par hasard qu'Erlend faisait des recherches sur ce décès quand il avait été la proie d'un tueur anonyme. Et Tor Steinestø... Les enquêtes, c'était son métier, au fond. Il avait peut-être son idée des responsables dans la mort d'Erlend Ekerhovd. Le cas échéant, avait-il été victime de sa propre investigation ?

Mais qui se tenait dans l'ombre, alors ?

Je me tournai machinalement vers la fenêtre. Une obscurité compacte s'abattait sur la ville. Les petites rues seraient bientôt envahies par les ténèbres, et le chemin du retour au bercail était truffé de recoins douteux.

Quelqu'un qui m'attendait moi aussi ?

Une impression très désagréable dans tout le corps, je partis chercher la voiture, regagnai sans hâte Skansen et parcourus à pas prudents le dernier tronçon jusqu'à Telthussmauet. Mais personne ne se détacha de l'ombre. Personne ne tenta de m'intercepter.

Je ne reçus même pas de coup de téléphone de menaces. En vérité,

un silence des plus pesants régnait, si pesant que mon sommeil fut agité, cette nuit-là. Je ressentis presque une espèce de soulagement, le lendemain matin, quand je pus aller à Flesland et attraper l'un des tout premiers avions à destination d'Oslo. Je scrutai les autres voyageurs, à la recherche d'un visage familier. Hormis des avocats à la Cour suprême, un ministre, deux ou trois employés de la chaîne TV2 et un ou deux P.-D.G, je ne vis personne. Tout était pour le mieux dans le plus superficiel des mondes.

Fornebu était un procès perdu. La décision finale du Parlement de déplacer l'aéroport principal de la ville à Gardermoen était tombée depuis plus d'un an déjà. Mais il restait quelques années aux vols en provenance de l'ouest pour raser le centre-ville avant d'atterrir sur les vieilles pistes de la rive occidentale du fjord d'Oslo.

Au moment où je sortis de l'appareil, je sentis un air froid et humide m'assaillir, novembre dans la capitale, un mois à rester chez soi. Le soleil tombait en biais au-dessus de Hurumlandet, qui n'aurait jamais son aéroport après les prouesses des maquignons du Hedmark et de Førde.

Depuis Fornebu, je gagnai en taxi l'adresse indiquée dans Kirkeveien, celle de Frydenberghjemmet. On nota mon nom à l'accueil, et on m'indiqua dans quelle chambre trouver Gunnhild Birkerud. C'était au premier étage, je montai à pied. Je frappai sèchement à la porte de sa chambre, et une infirmière tout de blanc vêtue, de vingt-cinq ans environ, m'ouvrit. Je me présentai et lui dis avoir compris que Gunnhild Birkerud recevait des visites. Elle arbora un gentil sourire et me laissa entrer.

« Gunnhild, un monsieur pour vous ! » cria-t-elle à la femme assise dans le grand lit d'hôpital, adossée à des oreillers. Elle avait une couverture sur les genoux et le *Klassekampen* du jour déplié devant elle.

« Je me sauve ! »

Gunnhild Birkerud lui jeta un coup d'œil par-dessus le bord de ses lunettes et hocha la tête. Puis elle me regarda. Elle devait avoir environ quatre-vingts ans. Son visage était rond et lisse, avec étonnamment peu de rides, mais sa nuque gibbeuse, ses cheveux blancs et sa voix chevrotante la trahirent.

« Qui êtes-vous ? »

– Je m'appelle Veum. Varg Veum. Je viens de Bergen.

– De Bergen ! Il n'est rien arrivé à...

– À...

– Non, je le saurais. Que voulez-vous ?

– Je suis détective privé. Je fais des recherches autour d'un décès. Auparavant, je voudrais juste vous demander une précision. Vous êtes bien la Gunnhild Birkerud que les enfants appelaient tante Gunnhild, à l'époque où vous dirigiez l'orphelinat de Fredly dans Sørkedalsveien ?

– C'est moi.

– Je ne sais pas si vous vous rappelez deux de ces enfants ? Kristine

Reed et Hildegunn Høgset. »

Elle hocha la tête.

« Je me souviens de tous mes enfants, répondit-elle d'une voix douce. Mais il y a longtemps que je n'ai plus de nouvelles.

– Alors, vous ne savez pas que Hildegunn est morte ?

– Quoi, que dites-vous ?! Quand ?

– Il y a quatorze ans. Une noyade accidentelle dans le Vestland. » Je préférerais lui donner cette version.

« C'est triste. » Elle avait tout à coup l'air abattue. « La petite Hildegunn. » D'une voix plus forte, elle ajouta : « Ils n'ont pas eu un départ facile dans la vie, bon nombre de ces enfants. Il ne devrait pas en être ainsi. Que certains ne voient jamais rien d'autre que la face ensoleillée de l'existence, alors que d'autres en bavent dans l'ombre !

– Elles venaient de familles difficiles, l'une comme l'autre ?

– Oh oui. » Son regard se perdit devant elle tandis qu'elle réfléchissait. « Les parents de Kristine étaient des alcooliques impénitents. La première fois qu'elle est venue, elle était encore un nourrisson. Ils ont essayé de la reprendre avec eux, mais ils ont dû abandonner, encore et encore, ils étaient aussi perdus que nous... La mère de Hildegunn était l'une de ces pauvresses qui errent autour de l'Hôtel de ville. Elle a bien essayé de revenir dans le droit chemin, surtout après la naissance de Hildegunn, mais la façon dont elle choisissait ses hommes – pour dire les choses comme elles sont – était malheureuse. Hildegunn et sa mère recevaient des raclées, surtout la mère ; ce n'étaient pas des conditions normales pour grandir. Pourtant, elle avait presque neuf ans, si je ne m'abuse, quand la Protection de l'enfance a enfin pris le taureau par les cornes et l'a envoyée ici... Je veux dire, à Fredly.

– Sa mère se prostituait dans la rue, carrément ?

– Oui.

– Ça n'a pas dû être facile pour une petite fille...

– Soyez-en certain !

– Est-ce que ça a eu des répercussions sur son comportement ? »

Elle plissa plusieurs fois les lèvres en cul-de-poule.

« Si elle... l'imitait, vous voulez dire ? Si elle était de mœurs faciles ?

– Par exemple.

– Je l'ai bien surprise une fois ou deux avec un des garçons, mais c'était impossible de dire qui avait pris... l'initiative. Ils ont dit que c'était l'autre, les deux fois.

– L'un des garçons qui vivait ici ?

– Oui.

– Vous ne vous rappelez pas son nom ? »

Elle planta un regard suspicieux dans le mien.

« Pourquoi me posez-vous cette question ?

– On ne sait jamais ce qui peut avoir de l'importance. »

Elle leva une main et la tendit vers une commode près de la fenêtre.

« Dans l'un des deux tiroirs du haut, là, celui de droite, vous trouverez une poignée de photographies. Si vous aviez la gentillesse de me les apporter... »

Je hochai la tête et m'exécutai. Il y avait tout un tas de clichés, de différentes tailles. Je les déposai sur la couverture devant elle.

Elle se mit tout de suite à les passer en revue, en les triant, un par un. « Tenez. »

Elle me tendit une photo, que je reconnus : celle que Kristine Reed m'avait montrée dans le Nordfjord. Elle m'indiqua les deux petites filles, puis l'un des garçons.

« Kristine. Hildegunn. Lars Ove. »

Je suivis son doigt sous les visages. Celui du petit garçon était fermé, hermétique. Il braquait un regard plein de colère vers le photographe.

« C'était lui ? » demandai-je.

Elle hocha la tête, l'air lugubre.

« Lars Ove Pettersen. Mort à dix-huit ans seulement. Il a volé une voiture et s'est flanqué dans la paroi rocheuse du côté d'Asker. Mort sur le coup.

– Il était seul ? »

Nouveau regard soupçonneux.

« Pourquoi cette question ? Bien sûr qu'il était seul. Lars Ove était toujours seul. Hormis... Je crois qu'elle lui manquait, peut-être.

– Oui, ils ont été amants, ou que sais-je ?

– Non. J'ai pu l'empêcher », ajouta-t-elle avec une certaine amertume. Son regard s'éclaircit, et elle me toisa d'un air sévère. « Nous avons tous une part de responsabilité dans le destin d'autrui, monsieur Veum. Ce n'est pas toujours aussi facile de choisir que certains le prétendent. Je veux dire... Parents, tuteurs, instituteurs et fonctionnaires... C'est souvent nous qui décidons pour d'autres. Mais sommes-nous certains de faire les bons choix ? Non. Loin de là ! Et ensuite, il est souvent trop tard... »

Je tendis la main et me fis prêter la vieille photo. Je l'observai, comme si j'allais réussir à voir derrière les frimousses, lire leurs pensées, entendre l'écho de leurs conversations dans les dortoirs, le soir, au moment où ils auraient dû dormir. Des secrets échangés, des vérités dissimulées.

Je contemplai le visage clos de Lars Ove Pettersen. Une telle dose d'agressivité, une telle fureur dans un si petit corps. Je passai aux deux fillettes, l'une avec un gros nœud dans les cheveux, l'autre... Rien ne les séparait plus que la vérité du mensonge. Le chemin à

parcourir était très, très court.

D'une certaine façon, je reconnaissais ces visages. Je les avais rencontrés pendant que je travaillais à la Protection de l'enfance. À Oslo, à Bergen, peu importe. Ils appartenaient à la même famille, les exclus et les abandonnés, de ceux dont personne ne se souciait guère, à qui les pouvoirs publics n'avaient jamais assez d'amour à apporter. Fallait-il alors s'étonner qu'ils le recherchent partout où ils allaient, une fois adultes ? Que certaines s'offrent avec aussi peu de discernement que leurs mères ? Qui pouvait feindre la surprise quand autant d'entre eux échouaient plus tard dans la vie ? Pour les mêmes raisons ?

« Mais pour ces deux petites filles, la vie n'a pas si mal tourné, en fin de compte ? »

La tristesse l'envahit.

« Comme je vous l'ai dit, je n'en sais rien. J'ai dû m'habituer à faire avec. Que presque tous ces enfants associent la vie à l'orphelinat à une époque malheureuse, qu'ils ne demandent qu'à oublier et ne revoient que rarement, au mieux, de leur plein gré. Beaucoup d'institutions pouvaient aussi être hyperstrictes, des prisons plus que des foyers. Mais à Fredly, je voulais qu'ils se sentent en sécurité.

– Vous gériez Fredly seule ?

– Seule ? Non, non. J'avais des collaborateurs remarquables. Des gens chics, qui sacrifiaient une bonne partie de leur temps pour ces enfants.

– Je veux dire... Vous n'avez jamais été mariée ? Vous n'avez pas eu d'enfants ?

– Non, je... Ça ne s'est jamais fait. Je suis restée célibataire.

– Mais quand je suis arrivé, vous avez dit... Vous avez de la famille à Bergen, si j'ai bien compris ?

– Un neveu, seulement. Ma sœur s'est mariée là-bas, en 1945.

– Et il s'appelle ?

– Nils. Pourquoi me posez-vous cette question ? »

Je sentis une main glacée m'enserrer le cœur. « Pas... Nils Ottesen ?

– Si. Vous le connaissez ?

– Je ne dirais pas que je le connais. Mais je l'ai vu, pas plus tard qu'hier.

– Mais c'est une bonne nouvelle ! Il va bien, j'espère ?

– Il allait on ne peut mieux... semblait-il », répondis-je assez distraitemment. Je me penchai vers elle.

« Quand il était enfant... est-ce qu'il est déjà venu vous voir ici ?

– Nils ? Oh oui. Il était très fier quand il a enfin été assez grand pour prendre le train tout seul – sur tout le long trajet entre Bergen et Oslo.

– À Pâques 1964, par exemple ? »

J'eus de nouveau l'impression qu'elle se refermait.

« 1964 ? Je ne m'en souviens pas aussi précisément. Mais... Il est venu plusieurs fois pour Pâques, alors ce n'est pas impossible. Je ne peux pas vous le dire... » Elle parcourut encore une fois la pile de photos. « À moins que... Si, la voici ! »

Elle tira un petit instantané, en noir et blanc, très contrasté dans la lumière du soleil. Elle l'observa quelques secondes et me le tendit.

Il représentait un jeune garçon, quatorze ou quinze ans, planté les bras croisés. Il portait un blouson typique des années 1960, un pantalon clair et des guêtres noires. Il posait au pied du tremplin de Holmenkollbakken, et on voyait deux ou trois névés à l'ubac. Bien que le cliché ait presque trente ans, je n'avais aucune difficulté à reconnaître Nils Ottesen dans ce visage fier et souriant de gosse, qui prenait la pose devant le symbole d'un des sports nationaux de Norvège.

Je retournai délicatement la photo. Au verso, l'encre avec laquelle on avait écrit avait été attaquée par le temps, mais n'était pas encore illisible : *Pâques 1964*.

Il me fallut attendre d'être dans le vol qui me ramenait à Bergen pour comprendre à quel point le meurtre de Tor Steinestø avait envahi les premières pages de la presse norvégienne, pas seulement au niveau local, mais aussi dans les tabloïds d'Akersgata. Même *Aftenposten* s'était fendu d'un appel de trois colonnes à un article à l'intérieur du journal : *Un policier retrouvé assassiné à Bergen*. Tous les journaux reproduisaient la même photo de passeport de Tor Steinestø, avec comme source la police de Bergen. Par ailleurs, trois d'entre eux publiaient en sus une photo de presse de Hedda Mikalsen, en précisant que le défunt avait été marié à ce qu'ils nommaient « *l'une des figures politiques dirigeantes de Bergen, la conseillère municipale Hedda Mikalsen (D)* », une information que les autres quotidiens n'avaient pas omis de relayer.

Je parcourus rapidement ceux que j'avais pris à l'aéroport, mais ne vis rien que je ne sache déjà. Certains spéculaient naturellement sur le mobile, mais ils étaient encore plutôt modérés dans leurs conclusions. Tout le monde avait bien noté que le fonctionnaire travaillait pour le SSP, mais sans y voir une importance particulière. L'un des journaux avait ajouté un encart pour détailler le changement de centre d'intérêt du SSP ces dernières années, depuis la gauche aux milieux activistes néonazis. Un autre insistait sur ce point dans l'établissement d'un état des lieux en matière de crime organisé dans le pays. Personne ne mentionnait l'IRA. Un commentaire du chef de service Jakob E. Hamre précisait que la police n'excluait aucune hypothèse, et évoquait des liens possibles avec la vie privée de la victime.

Aucun des journaux ne faisait référence à Hildegunn Høgset, à la communauté d'Edwardsens gate ou au meurtre d'Erlend Ekerhovd treize jours plus tôt. Je ne prévoyais d'ailleurs pas de les appeler pour leur refiler des tuyaux en or. Le tableau était assez confus comme ça, je n'avais pas besoin d'une vingtaine de journalistes sur mes talons pour les jours à venir.

La nuit était tombée quand l'avion atterrit à Flesland. Je récupérai ma voiture au parking et allai tout droit à Gamle Kalvedalvei, et trouvai *Kari et Nils Ottesen* sur une sonnette au pied d'un immeuble à gradins datant du boom économique de la fin des années 1980.

Une voix de femme répondit à l'interphone.

« Oui ? »

– Je m'appelle Veum. Est-ce que Nils Ottesen est là ?

– Non.

– Kari Ottesen, alors ?
– C'est moi.
– Puis-je monter ? C'est assez important, ça ne se prête pas bien à une conversation à voix haute près d'un interphone. »

Elle mit une seconde ou deux à digérer cet énoncé.

« Deuxième étage », répondit-elle enfin, et le pêne grésilla. Je poussai la porte et pris l'ascenseur.

Kari Ottesen m'accueillit sur le seuil de son appartement. C'était une petite femme fluette qui avait laissé ses cheveux blanchir assez jeune. Avec sa peau pâle, cette caractéristique lui conférait un aspect anémique, presque irréel. Elle posa sur moi un regard curieux, à travers une paire de lunettes sans monture à verres antireflets.

Je lui serrai la main et me présentai.

« J'ai vu votre mari hier, je ne sais pas s'il vous en a parlé ?

– Non, répondit-elle d'une voix faible. Il aurait dû ?

– Pas forcément. Mais vous avez logé tous les deux dans cette communauté, si j'ai bien compris. »

Elle me conduisit vers l'intérieur de l'appartement, nous avons parcouru un long couloir pour arriver à une porte ouverte sur le salon. Elle pila.

« Ce n'est pas... Ça a un rapport avec ce qu'il y avait dans le journal aujourd'hui ? Tor Steinestø ?

– Pourquoi cette question ? »

Elle me regarda sans comprendre.

« Mais bon sang, c'est dans tous les journaux du pays ! Ils en ont parlé aux infos à la radio et à la télé. Nous le connaissions, quand même. Pas très bien, mais...

– Vous avez raison. Et il y a treize jours, c'était Erlend Ekerhovd, de la même communauté lui aussi.

– D'accord, mais c'était une mort naturelle, non ?

– Je ne peux malheureusement pas vous répondre, madame Ottesen, déclarai-je en prenant l'air le plus neutre possible. En tout cas, il est mort.

– Oui... » Elle me contempla quelques secondes d'un œil vide. Puis elle se retourna et entra dans le salon. Je la suivis.

C'était une vaste pièce où la cheminée occupait la place centrale, et percée de deux grandes portes coulissantes vitrées qui donnaient sur la terrasse. Les murs étaient décorés d'œuvres d'art coûteuses que les gens aisés utilisent comme des espèces de diplômes, en remerciement de leur contribution à l'année écoulée, et qui peuvent se révéler à long terme être de bien meilleurs investissements que certains titres boursiers. Les meubles ne venaient pas d'un dépôt de l'Armée du Salut, eux non plus.

D'un geste vague, elle m'indiqua l'un des sièges, un canapé sur

lequel on aurait pu faire la traversée jusqu'aux États-Unis sans être incommodé une seule seconde par le mal de mer. Je m'enfonçai dedans avec la désagréable sensation que j'aurais quelque difficulté à m'en extraire le moment venu. Elle disposa ses propres abattis dans un fauteuil à l'avenant, les jambes élégamment en biais, à quarante-cinq degrés par rapport à moi, ce qui me valut une position peu confortable de la tête pendant la majeure partie de la conversation.

Je notai qu'elle ne me proposait rien, un signal univoque de son souhait de me voir repartir dans les plus brefs délais.

« Alors, de quoi avez-vous discuté avec Nils ? »

J'hésitai un instant, avant d'en venir aux faits :

« Le nom de Hildegunn Høgset, ça vous dit quelque chose ? »

Elle secoua la tête.

« Non. Qui est-ce ? »

– Mais Gunnhild Birkerud, vous la connaissez ?

– Tante Gunnhild, oui, répondit-elle, stupéfaite. Mais pourquoi...

Qu'est-ce que cela a à voir avec le reste ?

– Quels rapports avez-vous avec... tante Gunnhild ?

– Eh bien... C'est la tante de Nils. Pas la mienne. Mais il va souvent la voir quand il est à Oslo. S'il en a le temps, bien sûr.

– Il est allé lui rendre visite plusieurs fois quand il était petit, ai-je cru comprendre. Pendant les vacances de Pâques, entre autres. »

Sa tête frémît.

« Ah oui ? Oui, peut-être. Je ne suis pas au courant. »

– Il ne vous a rien raconté sur cette période ? Des anecdotes ? Ses expériences d'Oslo ?

– Non, ça... C'est-à-dire, quand nous nous sommes connus... Les premières années, peut-être, quand on a une vie entière à aborder. Qu'on a vécu chacun de son côté, je veux dire. Mais je ne me rappelle de rien ayant un rapport avec Oslo.

– Le nom de Hildegunn Høgset, il ne l'a jamais prononcé ?

– Je vous répète que non !

– Elle a même vécu à Edvardsens gate, quelques années après vous.

– À Edv... Mais je croyais que c'était d'Oslo que vous parliez...

– Qu'est-ce que ça change ?

– Non, rien, mais... Non.

– Vous n'avez toujours rien à me dire à propos d'elle ?

– Je ne vois pas du tout à quoi vous faites allusion !

– Elle s'est suicidée en 1979. Vous n'êtes pas au courant ?

– Non.

– On ne vous l'a jamais dit ?

– Pourquoi aurions-nous... Pas moi, en tout cas.

– Mais... ?

– Oh, Nils en a peut-être entendu parler. Il ne me disait pas tout,

ajouta-t-elle avec un petit sourire ironique. Comme s'il craignait que je ne le supporte pas.

– Je peux vous consoler : il m'a dit qu'il n'avait jamais entendu ce nom, lui non plus. Hier. Où est-il, d'ailleurs ? »

Son regard chancela.

« Je... n'en suis pas sûre.

– Pas sûre ! » Je me penchai en avant. « Que voulez-vous dire ?

– Il a appelé hier pour me dire qu'il devait partir sans délai. Qu'il était arrivé des choses dans lesquelles il devait faire le ménage.

– Des choses ?

– Oui, vous savez ce que c'est... Il fait partie d'une vingtaine de directoires, à travers tout le pays. Il y a toujours des imprévus.

– Mais il n'est pas repassé ici... pour prendre quelques affaires ?

– Non, non. » Elle sourit imperceptiblement. « Il a une petite valise, toujours prête en cas de besoin, au bureau, pour des cas comme celui-là.

– Et il n'a rien dit du tout sur sa destination ?

– Non.

– Vous ne lui avez pas posé la question ? »

De nouveau ce petit sourire ironique.

« Il élude toujours ce genre de question. »

Je croisai son regard. Loin au fond, je distinguai un défi. Chez une autre femme, ce message aurait pu être : *Viens m'attraper... si tu l'oses !* Chez Kari Ottesen, il disait : *Alors continue à poser tes questions...*

« Quand a-t-il appelé pour vous le dire ?

– Vers 15 h 30, je crois. C'était à la fin de la journée de travail, en tout cas.

– Tout de suite après notre conversation, autrement dit. »

Elle eut l'air inquiète.

« Ah oui ? Et de quoi... de quoi avez-vous parlé ?

– De Hildegunn Høgset, entre autres.

– Mais vous m'avez dit qu'il ne la connaissait pas, lui non plus... Qu'il avait nié.

– Exact.

– Alors qui était-ce ? » s'impatientait-elle.

Je haussai les épaules.

« Une femme qui s'est suicidée à l'automne 1979, comme je vous l'ai dit. Où étiez-vous à ce moment-là ?

– À l'automne 1979 ? » Un frisson sembla la parcourir, et elle trembla de tous ses membres.

« Ça évoque des souvenirs désagréables chez vous ?

– Non, ça... » Elle fit la grimace. « 1979 n'est pas une année à laquelle je repense avec plaisir. Nous étions mariés depuis... Bon, nous étions un peu sur la pointe des pieds, si vous voyez ce que je veux

dire. Quand j'y repense, maintenant... En tout cas, ça nous a fait du bien de prendre la tangente. » Elle planta de nouveau son regard dans le mien. « Nous étions en Allemagne, cet automne-là. De la fin août jusqu'à Noël. En juin de l'année suivante, nous avons eu notre fils, Kristoffer.

– Vous avez surmonté la crise, autrement dit ?

– Qui a parlé de crise ? demanda-t-elle froidement.

– Non, ce n'est... qu'une déduction. » J'ajoutai rapidement : « Où est-il, ce soir ? Je veux dire votre fils.

– Chez un copain, tout près d'ici. Ils jouent aux jeux vidéos, ou un truc dans le genre. » Elle jeta un coup d'œil à une horloge murale sculptée, à balancier, dans une armoire vitrée. « Il doit être rentré pour 21 heures.

– C'est votre fils unique ?

– Oui.

– Les quatre mois que vous avez passés en Allemagne... Vous êtes rentrés temporairement au pays, pendant cet automne-là ?

– Non. Nous n'en avons pas les moyens. Nous étions alors étudiants tous les deux.

– Vous aussi vous étiez à l'ENC ?

– Non, non. J'étais en histoire de l'art. Cette année-là, je travaillais sur l'art religieux. J'ai fait des voyages. Je suis allé à deux ou trois reprises en France aussi, pendant que lui préparait ses examens.

– Je vois. Autrement dit... Il aurait pu faire l'aller et retour à Sarrebruck pendant que vous effectuiez l'un de ces déplacements ? »

Elle me dévisagea, estomaquée.

« En théorie... oui. Mais je n'en ai jamais envisagé la possibilité. Nous nous téléphonions pour ainsi dire chaque soir. Et où aurait-il trouvé l'argent ? Pourquoi me posez-vous la question ?

– Oh... C'est juste à cause de ce décès, cet automne-là. Hildegunn Høgset. D'une façon ou d'une autre, je suis persuadé qu'il est lié aux autres. Erlend Ekerhovd et Tor Steinestø. » Je changeai très vite de cap. « Mais... Il m'a semblé comprendre, il y a quelques instants, que ce n'est pas inhabituel de la part de votre mari de s'en aller comme ça... de temps en temps ? »

La provocation fit son retour, renforcée par le sourire ironique. Elle hocha la tête.

« Pour parler franchement, madame Ottesen... Est-ce que j'interprète bien si je vous dis que vous n'êtes absolument pas sûre qu'il ne se sert pas de certaines de ces occasions comme prétexte pour... de tout autres raisons ? »

Son regard bleu clair était étonnamment dur.

« Un phénomène peut-être pas si inconnu qu'il n'y paraît, si je puis m'exprimer ainsi, monsieur Veum ? »

Je haussai les épaules et me mis à chercher une réponse adaptée, mais elle me coupa l'herbe sous le pied. Elle s'emporta soudain, comme si c'était moi qui l'avais provoquée.

« Une femme sait quand on la trompe ! N'allez surtout pas croire le contraire. Ça ne sert à rien de le cacher sur le long terme.

– Avec une personne en particulier, alors ? Ou plusieurs ? »

Elle me lança un coup d'œil laconique.

« Je n'ai pas étudié ledit phénomène de façon aussi détaillée, figurez-vous.

– Mais... Vous avez dû l'y confronter ?

– Il a nié. En plus... Quelle importance ça a, en fin de compte ? La vie continue quand même, non ? Au final, il n'est jamais question que de sexe, et est-ce crucial ? On arrive très bien à vivre sans !

– Oui... Pendant certaines périodes, peut-être... Mais... Ça veut dire que vous ne savez pas du tout où je peux le trouver ? »

De nouveau cette ironie.

« Oh que si. J'en ai une idée assez précise.

– Et c'est... ?

– Certaines fois, quand j'ai porté ses vêtements chez le teinturier ou quand je m'en suis occupée autrement, j'ai trouvé... certains indices dans ses poches. Des tickets de bac, par exemple. Plusieurs fois la traversée Steinstø – Knarvik ou Oppedal – Lavik, alors qu'à ma connaissance, il n'a ni responsabilités directoriales ni autres tâches professionnelles dans le Sogn og Fjordane. »

Les cheveux se hérissèrent dans ma nuque, et une désagréable sensation de vide envahit mon ventre.

« Dites-moi... le nom de Kristine Reed, vous l'avez déjà entendu ?

– Kristine Reed ? C'est comme ça qu'elle s'appelle ?

– Je ne sais pas. Juste un coup à l'aveugle.

– En tout cas, la réponse est négative cette fois aussi. Non, je ne l'ai jamais entendu. De qui il est l'amant, ce n'est pas vraiment notre sujet de prédilection quand on est à table.

– Non, je m'en doute bien.

– Et encore une fois, je ne sais pas. »

Nous nous regardâmes, tout à coup à court de mots. Elle ne manquait pas du tout de dignité, cette femme qui avait accepté son destin et sans doute ses propres méthodes pour le gérer. Elle me faisait penser à une figurine en verre, ces fragiles objets transparents qui peuvent être durs comme du silex, mais aussi vous entailler jusqu'au sang quand ils ont fini par se briser.

Je la remerciai, et elle me raccompagna à la porte. Je ne songeai pas un seul instant qu'elle m'avait menti. Sur rien. En arrivant à la voiture, je retrouvai immédiatement le numéro de Kletten et le composai sur mon téléphone mobile.

Elle répondit à la première sonnerie.

« Ici Kristine.

– Ici Veum.

– Tiens donc. Que voulez-vous ? » Sa voix avait une nuance que je n'identifiais pas tout à fait, un curieux mélange de désarroi et de l'opposé le plus radical.

« Tout va bien ?

– Pourquoi cette question ?

– Vous êtes seule ?

–... Oui.

– La police n'a pas cherché à vous joindre ?

– Non. Pourquoi le feraient-ils ?

– Vous n'avez pas appris la nouvelle pour Tor Steinestø ?

– Qui ?

– Le policier assassiné à Bergen.

– Ah, ça... Si, à la radio. En quoi ça...

– Il était sur l'une des photos que je vous ai montrées. De la communauté d'Edvardsens gate.

– Ah.

– Vous êtes sûre que Nils Ottesen n'est pas avec vous ?

–... Qui ?

– Nils Ottesen. Le neveu de tante Gunnhild, à l'époque où vous viviez à Fredly.

– Ah, lui... ça fait une éternité ! Pourquoi serait-il ici ? Je n'y comprends plus rien ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

– Écoutez... J'arrive.

– Quoi ?! Encore ?

– Oui. Il y a du nouveau. Il faut qu'on en discute.

– Je me vois mal le faire. Je n'ai plus rien à vous dire.

– Vous allez y être contrainte, que vous le vouliez ou non.

– Ce n'est pas possible ! J'ai... je suis occupée.

– Et par quoi ? »

Elle se tut. Puis reprit, après une longue pause, plus bas :

« Nous n'avons rien à nous dire, Veum. Je pensais que vous l'aviez compris.

– Ah, je suis épouvantablement long à la comprenette, parfois... Mais pour le dire carrément... À vous de choisir. Vous pouvez me parler, ou j'envoie quelqu'un de la police. Que préférez-vous ? »

Elle ne répondit pas.

« Je quitte Bergen dès que possible. Ce qui veut dire que je serai chez vous dans le courant de la nuit, ou en tout début de matinée demain. D'ici mon arrivée... Ne laissez entrer personne ! Personne dont vous n'êtes pas sûre à cent pour cent, en tout cas.

– Vous me faites peur !

– Et c'est bien le but. Dans cette histoire, tout peut arriver. Personne, vous entendez ? Personne !

– Bon, bon ! J'aurai le fusil à portée de main, et soyez-en sûr, Veum... Je sais l'utiliser, en cas de besoin.

– Alors il faut espérer que ce ne sera pas nécessaire.

– Oui. »

Nous raccrochâmes, et je réfléchis un moment avant d'allumer le moteur.

Et s'il ne s'agissait que d'une idée insensée ? Un concours de circonstances ?

Non. Il y avait trop de pistes, à présent, qui menaient toutes dans la même direction. Et au milieu, l'araignée tissait sa toile, inlassablement...

Je rentrai à la maison, pris une douche, me changeai et repris la voiture. J'attrapai le bac de 23 h 10 à Steinestø, traversai le fjord et partis en direction de Romarheim dans le noir complet. Seuls les faisceaux de mes phares trouaient la nuit devant moi : de longs trous profonds, comme des galeries de mine jusqu'au cœur des ténèbres, ce que vous ne voulez surtout pas voir, ce que vous ne voulez surtout pas rencontrer.

Je traversai la nuit avec la mort comme compagnon de voyage. Depuis l'autoradio, l'un des jeunes saxophonistes de la nouvelle génération jouait *Body and Soul* comme s'il avait écrit le morceau lui-même. Pour une raison que j'ignorais, la mort avait suivi mes pas tout au long de ma vie. Ça avait commencé en 1950, quand j'accompagnais mon père, le conducteur de tramway Anders Veum, dans le Sunnfjord pour y rendre visite à ma grand-mère, qui n'en avait plus pour très longtemps et était décédée trois semaines après notre passage. Mon père suivit six ans plus tard seulement, intercepté dans son élan tandis qu'il descendait de tram, par un cœur qui ne voulait soudain plus participer, comme un resquilleur qui saute tout à coup du tram avant que le conducteur s'aperçoive qu'il n'a pas payé. Je n'avais pas oublié le choc profond qui ne m'avait pas quitté au moment des funérailles, ce jour gelé de novembre 1956, une sensation d'engourdissement qui s'était répétée, bien qu'avec moins de force, quand ma mère était morte dix-neuf ans après. C'était en 1975, l'année où j'avais ouvert mon bureau sur Strandkaien. Par la suite, il y avait eu davantage de décès que je n'aimais le penser. Ils ne l'appréciaient pas outre mesure au commissariat de Bergen non plus, même si j'apportais ma modeste contribution à la pérennité de leur activité.

Rien que sur ces quinze derniers jours, deux autres personnages avaient pris place dans mon macabre musée de cire : Erlend Ekerhovd d'abord, qui, histoire de ne pas me faire oublier l'essentiel, s'était même trouvé dans ma salle d'attente avant que quelqu'un ne l'aide à rejoindre l'au-delà. Puis Tor Steinestø, au volant de sa voiture, tourné vers un fjord noir au bord duquel le passeur, dont je ne pouvais pas encore déterminer l'identité, s'était soudain arrêté pour l'emmener. Mais il me semblait voir des contours à l'horizon, une silhouette qui se dressait et se précisait au fur et à mesure que j'approchais. J'étais en chemin, avec la mort comme compagnon de voyage, *body and soul*.

Les routes vers le nord comptaient des parties glissantes, et je remarquai à plusieurs endroits qu'une minuscule seconde d'inattention, un relâchement infime dans le maintien du volant ou une pression mal calculée sur l'accélérateur pouvaient me faire quitter la chaussée, au bas d'un ravin, au fond d'un lac et hors du temps lui-même, avant que je m'en rende compte. *Comme la mort est proche*, me dis-je, *chaque fois que vous prenez le volant*.

Il n'y avait pas foule sur la route en cette nuit du tout début du mois de novembre. C'étaient essentiellement des poids lourds, des camions

pleins de poisson surgelé et de meubles qui portaient du Sunnmøre pour le reste du monde à une vitesse très supérieure aux 80 km/h autorisés, et les turbulences qu'ils créaient compliquaient considérablement la tâche des petits véhicules qui voulaient aller vers le nord. Le temps était sombre, lourd, la température avoisinait les 0 °C, et des bourrasques intermittentes de neige fondue qui s'épalaient sur le pare-brise comme autant de glaviots n'amélioraient pas la visibilité. Le seul éclairage le long de cette route venait des stations-service, mais elles aussi étaient fermées à cette heure. S'il fallait faire le plein, il restait les pompes automatiques.

Je passai Byrkjelo vers 4 heures du matin. Au bord du Breimsvatn, la forêt était obscure et lugubre, comme le décor d'un thriller en noir et blanc tourné en Forêt-Noire. Je ralentis instinctivement, tandis que mon regard scrutait le flanc de la montagne en direction de Kletten. Quelques petits points lumineux apparurent, mais la plupart du temps, les arbres me les dissimulaient. En arrivant à la bifurcation marquée *VOIE PRIVÉE* et à la boîte aux lettres, je tournai et pilai. Une autre voiture occupait l'emplacement où je m'étais garé la dernière fois, une Mercedes sombre immatriculée à Bergen.

J'attendis un moment dans la voiture, en laissant tourner le moteur. Comme personne ne semblait réagir dans l'autre véhicule, je me rangeai le long des taillis sur le côté droit de l'étroite route forestière, coupai le moteur et sortis.

Je m'arrêtai et tendis l'oreille. Pas un bruit.

J'allai jeter un coup d'œil dans la Mercedes. Vide.

Je posai une main sur le capot : il n'était pas encore tout à fait froid.

Je me tournai vers le haut. J'écoutai de nouveau, en scrutant les bords de la route. Les ténèbres pesaient lourdement sur le paysage. Les arbres oscillaient avec douceur dans le vent léger. On n'entendait aucun oiseau. Le silence était aussi complet qu'on peut l'imaginer à 4 h 30 du matin. Pourtant, cette absence totale de sons avait un côté menaçant, comme avant la tempête, comme après la mort.

Je me mis en marche, avec prudence, au milieu du chemin, en jetant des coups d'œil réguliers à droite et à gauche, aux aguets. Arrivé à la barrière, je m'arrêtai pour écouter. Je l'ouvris aussi silencieusement que possible, me glissai à l'intérieur et la repoussai, sans remettre le système de fermeture en place.

Une lampe désuète fixée au coin de la maison éclairait le terrain à proximité. Le reflet d'une autre lampe au-dessus de la porte faisait se découper la silhouette de l'auvent en contours bien nets sur le ciel noir. Les fenêtres étaient sombres. On n'entendait pas un bruit, on ne distinguait pas un mouvement.

Je cessai mon approche et dégainai mon téléphone mobile pour l'appeler. Elle répondit au bout de deux sonneries.

« Oui ?

– Ici Veum.

– Où êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix basse, intense.

– Juste devant la maison. Près de la barrière. »

Je l'entendis se déplacer.

« Avancez dans la lumière, que je puisse vous voir. »

J'hésitai un instant avant d'obéir et de sortir de l'ombre. Le poids des bois obscurs autour de moi était désagréable, comme si le fait d'avoir avancé dans la lumière me rendait encore plus vulnérable.

« Je vous vois », murmura-t-elle dans mon oreille, et je regardai vers les fenêtres. Il me sembla la distinguer derrière l'une d'elles. « Venez jusqu'à l'entrée. Restez dans la lumière jusqu'à ce que je vous aie ouvert. »

J'obéis de nouveau. Je parcourus à pas rapides le sentier dallé, contournai la maison et arrivai devant la porte marron. Je m'arrêtai dans la lumière de la lampe au-dessus de l'entrée.

Au bout d'une ou deux secondes, la serrure joua. La porte s'ouvrit. Je vis son visage, et elle me fit signe de passer.

Je m'exécutai derechef. Quand je fus à l'intérieur, elle referma la porte et la verrouilla, avant de s'y adosser. Nos regards se croisèrent.

« Quelle histoire ! murmurai-je.

– C'est vous qui avez tout déclenché.

– Pas au départ. »

Elle fit un signe de tête vers l'intérieur de la maison.

« Allons dans le salon. C'est de là qu'on voit le mieux. »

Nous entrâmes. Aucune lumière n'était allumée. Seul le reflet de la lampe extérieure jetait un éclairage chiche dans la pièce. Nous allâmes chacun à une fenêtre pour regarder dehors. Le terrain était pâle, à peine luminescent, comme couvert d'une fine couche de neige. Le toit vitré du petit potager brillait comme un étang gelé.

« Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel ? »

Elle secoua la tête.

« Non. Mais... j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un dehors. » Elle écarquilla brièvement les yeux derrière ses lunettes. « Quelqu'un qui me poursuit, moi aussi !

– Pour quelle raison, le cas échéant ?

– Je n'en sais rien ! Il s'est passé tant de choses...

– Oui. » Elle ne répondit rien, alors je poursuivis : « Il y avait une Mercedes noire garée près de la route.

– Une Mercedes ! s'exclama-t-elle en levant les yeux au ciel.

– Le capot était encore tiède. »

Elle déglutit.

« Ah bon...

– Mais vous n'avez donc vu personne ? »

Elle secoua la tête, les yeux rivés à l'extérieur.

« Pas encore.

– Vous avez le fusil ?

– Juste à côté », répondit-elle avec un mouvement de tête vers la cuisine.

Pour la première fois depuis de nombreuses années, je songeai que j'aurais peut-être dû être armé, moi aussi. D'un autre côté... Personne ne m'avait empêché de traverser la cour. Personne ne m'avait tiré dans le dos. En plus, ce n'était pas comme ça que les gens mouraient – ou étaient assassinés – dans cette affaire.

Je restai à demi tourné vers elle, sans quitter la fenêtre.

« Qui est-ce que ce serait ? demandai-je.

– Qui est dehors ?

– Oui.

– Je n'en sais rien ! Dites-moi plutôt à quelles conclusions vous ont mené vos recherches, la réponse apparaîtra peut-être...

– Oui. Peut-être.

– Alors, je vous écoute ! s'impacienta-t-elle.

– Le mot-clé, c'est Nils Ottesen.

– C'est ce que vous avez dit au téléphone. »

Je tournai de nouveau la tête vers la fenêtre.

« Ça pourrait être lui, dehors ?

– Je ne comprends toujours pas pourquoi.

– La dernière fois que je suis venu, après être passé à Vigra, je vous ai dit qu'un type avait pris une chambre à l'hôtel, là-bas, le week-end où Hildegunn avait disparu, et que cette personne avait dit s'appeler Nils Ottesen.

– Oui, je me rappelle.

– À ce moment-là, le nom ne vous a pas fait réagir.

– Non, je ne me rappelais pas... le nom de famille.

– Mais vous avez évoqué un événement à l'orphelinat. Que vous ne pouviez en tout état de cause pas raconter à tante Gunnhild. C'était impossible, avez-vous dit.

– Oui...

– Parce que c'était son propre neveu, le coupable ?

– Peut-être. » Elle fit un geste vague. « Mais je ne me rappelais pas du tout son nom... juste Nils. Je n'ai compris qu'hier au soir, quand vous avez appelé, de qui il était question.

– Vous aviez onze ans, m'avez-vous dit. Hildegunn en avait douze, et lui... quinze ?

– À peu près. Nous étions...

– Oui ?

– Non...

– Amoureuses de lui ? Éprises de lui ? Toutes les deux ? »

Elle déglutit, encore et encore, sans répondre.
« En dépit de ce qu'il faisait ? »
Toujours pas de réponse.
« Jusqu'où est-il allé ?
– Il... Nous... Non, je ne peux pas en parler. Vous devez le comprendre ! »

À la cave. Il y faisait si sombre qu'ils arrivaient à peine à se distinguer l'un l'autre. La main du garçon qui saisissait la sienne, l'attirait...

Il avait ouvert son pantalon, sorti sa queue. – Prends-la ! avait-il feulé. Et puis : en avant, en arrière... Comme ça, oui ! En avant, en arrière...

Le lendemain...

Il leur avait montré les photos d'un magazine. Le texte était en danois, les photos... immondes. Deux femmes adultes, et un homme au bras tatoué.

Il leur avait dit : c'est comme ça que ça doit être.

Elles étaient descendues avec lui, encore une fois. Par la suite, elle n'avait jamais pu regarder un homme sans éprouver la même sensation que dans cette cave obscure...

Il les avait fait mettre dans la même position que les deux nanas du magazine. À genoux.

Et elles l'avaient fait avec lui, toutes les deux, jusqu'à ce qu'il arrive la même chose que la veille...

« Il ne nous touchait pas, *nous*... » précisa-t-elle à voix basse.

Je la regardai. Son visage était figé, fermé, comme si elle avait du mal à exprimer ces mots.

Je hochai lentement la tête.

« Mais vous deviez le toucher ? C'est ça ? »

Elle hocha la tête.

« Il vous a forcées ? »

Elle secoua la tête.

« Nous étions très heureuses que quelqu'un s'intéresse à nous ! Il disait que nous étions les deux plus jolies filles qu'il ait jamais rencontrées... Et pour nous, c'était plutôt une espèce de jeu. Nous étions trop petites pour comprendre ce qui se passait réellement. Et il ne nous a pas fait mal du tout. Il ne l'a pas fait...

– Mais si quelqu'un l'avait découvert, ça aurait fait des histoires.

– Tante Gunnhild aurait été furieuse.

– Mais ça ne s'est jamais su ?

– Non.

– On peut difficilement parler de hasard, même autant d'années

après... quand Hildegunn a emménagé dans la même communauté que lui, même s'il n'y habitait plus. C'est peut-être à cause de lui qu'elle est venue à Bergen, en fin de compte ? »

Elle haussa ostensiblement les épaules.

« Je n'en sais rien.

– Mais vous avez bien dû parler de lui ?

– Pourquoi ? Nous étions... l'une avec l'autre. »

J'observai l'expression de son visage, essayai de lire son regard derrière les verres épais de ses lunettes. Elle avait encore des secrets pour moi, et je savais lesquels. Mais comprenait-elle que je savais ?

J'ouvris la bouche, mais elle me devança.

« Ça n'a aucun rapport avec tout le reste ! Il n'y a aucun rapport. Croyez-moi ! Je le sais.

– Vous le savez ? Alors le moment est peut-être venu pour vous de me raconter ce que vous savez.

– Qu'est-ce que Nils aurait à voir avec ces autres personnes ? Erlend Ekerhovd, Tor Steinestø ?

– Ils ont habité la même communauté que lui.

– Oui, mais il n'avait pas... N'allez pas croire... Rien n'est comme vous le croyez !

– Ah non ? Alors dites-moi comment les choses se tiennent ! »

Nous nous regardâmes.

« J'ai déjà fait de nombreuses découvertes par mes propres moyens », lançai-je.

Je vis à son visage qu'elle prenait une décision. Je l'encourageai d'un mouvement de tête.

Et ça se produisit. Au moment où elle ouvrit la bouche pour commencer, un claquement suivi d'un tintement déchira le silence à l'extérieur. Nous regardâmes machinalement par la fenêtre. L'obscurité était soudain totale au-dehors.

« Couchez-vous ! » m'écriai-je en joignant le geste à la parole.

Pendant un instant, le silence fut complet, menaçant.

« Qu'est... qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle dans le noir, d'une voix tremblante.

– Quelqu'un a éteint la lumière. Avec une arme à feu. »

Elle inspira profondément.

« C'est lui !

– Qui ? »

Elle ne répondit pas.

Je me glissai lentement jusqu'à la fenêtre. Je me redressai avec prudence, avançai la tête, dans l'espoir de jeter un coup d'œil. Mais il faisait trop sombre. Je distinguai un mouvement dans la cour, mais sans pouvoir en être certain.

« Allez chercher le fusil ! » criai-je dans la pièce, mais il était trop

tard. Tout arriva si vite que nous eûmes à peine le temps de réagir. Une autre détonation nous parvint du côté de la cuisine, suivie elle aussi d'un tintement. Encore un coup de feu, vers la serrure cette fois, puis le son d'une porte ouverte d'un coup de pied et des pas précipités.

Je levai trop tard une main à ma poche de blouson pour y attraper mon mobile.

Il était déjà à la porte, un pistolet à la main.

« Ne bougez pas ! »

Dans l'obscurité, je ne faisais que le deviner. Il avait un bonnet sur la tête, ses traits étaient impossibles à distinguer. Mais je reconnus sa voix. Et ce n'était pas Nils Ottesen. C'était Ståle Kvernmo.

Avec la même rapidité et la même efficacité qu'un militaire chevronné de commando, il prit la pièce d'assaut. Il nous ordonna de nous relever et de nous mettre face au mur, les mains en l'air. Son pistolet braqué sur ma nuque, il me fouilla rapidement.

« Pas d'arme, Veum ? grommela-t-il.

– Non, hélas.

– Amateur !

– Membre de la SPA. »

Elle hoqueta à côté de moi.

« Il n'y a pas de quoi plaisanter, Veum ! Vous ne savez pas de quoi il est capable.

– Oh si, je le sais. Maintenant.

– Vos gueules ! » aboya-t-il en reculant de quelques pas.

« On peut baisser les bras ? demandai-je.

– D'accord. »

Je commençai à me retourner.

« On peut en discuter, peut-être ?

– Allez-y, parlez, vous, si vous pensez que ça aide ! » répliqua-t-il d'une voix dure.

Je baissai les bras et finis de me retourner. Elle m'imita.

« Ne bougez pas de là ! »

Je soupirai. Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité. Je le voyais plus distinctement. Il n'avait pas fait que se comporter comme un militaire de commando ; il en avait aussi l'aspect. Il était tout de noir vêtu, depuis le bonnet en laine jusqu'aux rangers. Sa façon de tenir son arme trahissait un désagréable professionnalisme.

« Où avez-vous trouvé... ce truc-là ? demandai-je en regardant l'arme gris anthracite, d'aspect tout militaire.

– Ça pose un problème, vous voulez dire ? De nos jours ? Avec les bonnes relations... *no problem, my friend*.

– Oui, vous ne croyez pas si bien dire. C'est peut-être aussi loin dans le temps qu'il faut remonter. À vos années aux États-Unis. On fait comme ça ?

– Vous avez la parole, rétorqua-t-il. Un dernier salut à un public très clairsemé, c'est tout ce que vous obtiendrez. »

Comme pour souligner son propos, il braqua l'arme vers ma poitrine, un sourire mauvais aux lèvres.

Je sentis soudain la peur de la mort frapper. J'eus du mal à empêcher ma voix de trembler quand je repris :

« Ce n'est un secret pour personne que les pouvoirs publics américains, autant que les vieillards moscovites, recrutaient ce qu'on appelait à l'époque des agents d'influence – même dans un pays *a priori* aussi bien disposé à leur égard que la Norvège. Les protestations contre la guerre au Viêt-Nam avaient laissé des traces, et même les politiques les plus éminents défilaient en scandant des slogans tels que *Les États-Unis hors du Viêt-Nam !* En plus, un mouvement se développait en Norvège, et ils se prenaient assez au sérieux pour envisager la révolution comme stade suivant dans l'évolution historique, dans ce pays aussi. Il n'y a pas de raison non plus de douter du fait qu'ils ont été pris au sérieux par notre service de surveillance de la police. C'est ce que m'a dit votre vieux pote Tor Steinestø, pas plus tard que la semaine dernière.

– Oui, il devait être au courant.

– Mais il n'a rien voulu dire sur les liens entre l'AKP et l'IRA, par exemple quand Feargal Flynn était caché à Bergen, pendant environ trois mois durant l'hiver 1976-1977.

– Dommage.

– J'ai l'impression que c'est ce qui lui a coûté la vie.

– Ah oui ? ironisa-t-il.

– La fuite qui a conduit à l'arrestation de Flynn a pu être connue de la communauté d'Edvardsens gate ; plusieurs personnages centraux de ce complot étaient rassemblés sous le même toit. Sur la base des renseignements qu'il pouvait collecter dans ses archives classées, il a tiré la conclusion à laquelle je ne suis arrivé que lundi, après avoir discuté avec Elisabeth Olsen. Il est devenu clair – pour moi aussi – que le mouchard le plus probable dans cette communauté, c'était Hildegunn Høgset. Elle est peut-être allée assez loin, comme dans le cas d'Elisabeth Olsen, pour coucher avec des acteurs importants de ce mouvement afin d'accéder à leurs documents personnels.

– Dont Tor Steinestø ? grinça-t-il. Quel était son rôle dans le mouvement ?

– Ça n'a pas duré longtemps. C'était peut-être une espèce de diversion, justement pour montrer qu'elle ne se souciait pas de ce genre de chose. C'est avec Erlend Ekerhovd qu'elle est restée le plus longtemps, lui dont tout le monde m'a dit qu'il était le centre de ce groupe. Elisabeth l'a démasquée et – tel que je l'ai compris – forcée à quitter la communauté. Son temps était révolu, littéralement.

– Et ensuite ?

– Vous admettez que j'ai raison ? Vous le reconnaissez ?

– Je ne reconnais rien du tout, Veum.

– Quelqu'un – je crois que c'était Hedda Mikalsen – m'a dit que vous aviez bien failli vous faire virer des États-Unis pendant vos études là-bas. Que la police vous avait chopé avec de la drogue au cours de

l'une de ses razzias. Pourtant, vous n'êtes rentré qu'après la fin de vos études. Ils vous ont contraint, peut-être ? Vous avez passé un accord ? S'ils fermaient les yeux et omettaient de mettre la police norvégienne au parfum de vos expériences avec la... cocaïne, par exemple, vous leur rendriez un service, en contrepartie ? Vous faire passer pour un converti de l'AKP, pour accéder à des renseignements sur le mouvement et les leur transmettre ?

– Voyons, Veum ! Dans quel monde vivez-vous ? Vous croyez vraiment que la CIA, si je vous comprends bien, prenait l'AKP (m-l) au sérieux ? À ce point ?

– L'IRA, en tout cas, personne ne plaisantait avec, parmi les services de renseignements du pays !

– Quand ce qui s'est passé pour Flynn est arrivé, j'avais quitté depuis longtemps la communauté.

– J'y reviendrai. Je continue sur ce que je disais. Quelque chose a foiré. Quelqu'un vous a pris sur le fait, peut-être ? » Je lui laissai le temps de répondre, mais il n'en profita pas. « A eu des soupçons ? » Il ne parlait toujours pas, je poursuivis : « En tout cas, vous avez été contraint de déménager, mais vous avez veillé à laisser une remplaçante crédible : Hildegunn Høgset, que vous aviez rencontrée aux États-Unis, et avec qui vous avez sans aucun doute eu une liaison, vous aussi, si j'en crois mon intuition. »

Il secoua la tête.

« C'est un conte de fées que vous racontez, Veum. Vous n'imaginez pas à quel point vous êtes loin de... »

– Alors, qui vous a appris à tuer de façon aussi professionnelle que dans le cas d'Erlend Ekerhovd et Tor Steinestø ? »

Il fit un sourire condescendant.

« Ah, je l'ai appris chez les parachutistes de Trandum.

– Vous l'avouez ? »

Son sourire disparut.

« Avouer quoi ? Que j'ai appris à tuer des gens pendant mon service militaire ? Ce ne sont pas les manuels qui manquent dans ce registre, Veum. Classés, certes, mais assez faciles à lire pour que même un décérébré les comprenne.

– Mais vous savez comment ils ont été tués, si je comprends bien ?

– Je ne sais rien.

– Ah non ? Alors on change de sujet. C'est vous qui avez pris une chambre à l'hôtel Havgløtt ce week-end d'octobre 1979, quand Hildegunn Høgset s'est vraisemblablement jetée à la mer, non ? Vous vous êtes fait passer pour Nils Ottesen, faute de mieux ? Ou peut-être parce que vous saviez qu'il était en Allemagne, et que c'était un nom que vous pouviez utiliser sans problème ? Mais pourquoi vous êtes-vous vus ? C'était une histoire d'amour ou de politique ?

- Ni l'un ni l'autre.
- Oh si, sans doute ! Mais la grande question demeure : est-ce vous qui l'avez aidée à sauter le pas ? »
Son visage se durcissait, à présent.
- « Non.
- Mais vous y étiez ?
- Non.
- Certain ? » Je tournai la tête. « On demande à notre copine commune, ici présente, peut-être ? »
Elle croisa mon regard dans le noir.
- « Il n'en est rien.
- Non. Je ne crois pas, moi non plus. Mais il est peut-être temps que vous nous racontiez ce qui s'est réellement passé, Hildegunn. »

Son regard sautait entre moi et Ståle Kvernmo. Puis finit par s'arrêter sur moi.

« Quand l'avez-vous compris ? voulut-elle savoir.

– Je commençais à comprendre, petit à petit, que quelque chose clochait. Et puis je suis allée à Oslo, discuter avec Gunnhild Birkerud.

– Vous avez vu tante Gunnhild ?

– Oui, mais elle ne m'a pas prié de vous transmettre son meilleur souvenir. Pour elle, vous êtes toujours morte.

– Elle le savait ?

– Je le lui ai dit. Et... Sa façon de me présenter la situation familiale de la petite Hildegunn était assez différente de celle que vous m'avez servie. Vous m'avez parlé d'un beau-père. Elle a qualifié votre mère de prostituée. Alors, quand elle a fini par me montrer cette photo, identique à celle que vous avez ici, en m'indiquant Kristine Reed et vous dans l'ordre inverse, si je puis dire, cette pièce aussi a trouvé sa place – sans que ça m'éclaire beaucoup sur l'instant. »

Je me tournai de nouveau vers Ståle Kvernmo.

« Je ne vous crois pas, Kvernmo. Des témoins vous reconnaîtront, il leur suffira de voir une photo. C'est vous qui vous êtes fait passer pour Nils Ottesen, et ce n'est pas Hildegunn, mais Kristine Reed qui s'est jetée à la mer là-bas.

– Non ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas ça non plus ! Vous n'avez encore rien compris.

– Ah non ?

– S'il s'était agi d'un entretien d'embauche, Veum, ce n'est pas chez moi que vous auriez trouvé du boulot, ajouta Ståle Kvernmo.

– C'est moi qui étais là-bas. Et... oui, vous avez raison. C'était Ståle.

– Hildegunn ! » tonna-t-il.

Elle soutint son regard.

« Il faudra bien le dire une fois, reprit-elle d'une voix éperdue, et en plus... il va bien falloir que tout ce que tu as déclenché s'arrête un jour ! »

Ils se fusillèrent l'un l'autre du regard, gonflés à bloc de vieille rancune.

« Qu'est-il arrivé à Kristine Reed ? demandai-je.

– Il l'a tuée !

– Kvernmo ? demandai-je avec un rapide coup d'œil de côté.

– Oui.

– Où ça ?

– Ici ! »

En un éclair, je revis notre première rencontre. Nous avions évoqué une tombe sur laquelle se rendre, et elle avait regardé vers le Breimsvatn.

Kvernmo s'agita.

« Hildegunn, je te préviens...

– C'est trop tard.

– C'est toi que tu entraînes... dans la mort !

– Pourquoi pas. »

Je ressentis une nouvelle étreinte glacée autour de mon cœur. Je parvins pourtant à me concentrer sur notre conversation.

« Elle est là-bas ? »

Elle hocha la tête.

« Au fond du Breimsvatn. Assassinée par ce monstre ! compléta -t-elle en le montrant du doigt.

– Et... quand ?

– En octobre cette année-là. 1979. J'étais allée faire des courses à Sandane. Quand je suis rentrée, il était là, et elle... Il l'avait tuée. La nuit, nous l'avons descendue au bord du lac, mise dans un sac, on a rempli le sac de pierres et on est partis en bateau sur le lac... et on l'a passée par-dessus bord.

– Mais... pourquoi ?

– C'est ta tombe que tu creuses, Hildegunn, de ton plein gré ! » asséna Kvernmo.

Elle l'ignora.

« Il... ensuite, il m'a obligée à... J'étais complice, a-t-il dit. Si je ne faisais pas ce qu'il disait, il se dénonçait... et m'entraînait avec lui.

– Mais... se dénoncer... Vous auriez pu le faire aussi ?

– Vous n'écoutez pas ce que je dis ? J'avais ma part de responsabilité. Je l'avais trahi pour quelqu'un d'autre... Ça n'avait rien à voir avec... tout ce que vous avez imaginé ! Vous croyez sincèrement que la CIA avait des agents à Nygårdshøyden ?

– Cette histoire de fuite de l'IRA et de Feargal Flynn peut être attestée. Et vous avez été prise sur le fait – par Elisabeth – quand vous cherchiez dans ses papiers.

– Qui vous l'a dit ? Elisabeth ? Vous êtes assez naïf pour croire tout ce que les gens vous racontent, Veum ? Naïf à ce point ? C'est Elisabeth qui a été prise sur le fait, au lit avec moi ! C'est ça, l'incident. Les raisons qu'Atle et elle ont pu donner par la suite, pour noyer le poisson, ne me regardent pas. Elisabeth a appris beaucoup sur elle-même, cet été-là. C'est peut-être ce qu'il y avait de plus désagréable pour eux à reconnaître, assez pour qu'ils continuent aujourd'hui, toutes ces années plus tard, à se cramponner au même mensonge ! »

Mon regard allait de l'un à l'autre.

« Mais... disons toute la vérité, alors ! Vous vous êtes connus à New York ? »

Elle hocha la tête.

« Nous fréquentions le même milieu, nous avons été pris dans la même razzia. À en croire Ståle, j'étais son grand amour. Pour moi... ça n'a jamais été pareil. J'ai su très tôt que je cherchais autre chose. »

Il émit un rire plein de mépris depuis sa place près de la porte.

« Après mon déménagement à Bergen, il a continué à me bassiner. Même après avoir rencontré Torild, il jurait que c'était moi qu'il aimait. Je ne me suis servie de lui qu'une seule et unique fois. C'était quand j'avais besoin d'un logement, et il m'a parlé de la communauté dans laquelle il avait vécu, mais qu'il avait dû quitter parce qu'on le soupçonnait.

– On le soupçonnait ?

– C'était *lui*, le mouchard, comme vous dites. Mais pas pour la CIA. C'est beaucoup plus banal. Il transmettait ses informations à un contact au commissariat de Bergen. Dans ce qui s'est ensuite appelé le Service de surveillance de la police. C'est lui qui leur a parlé de Feargal Flynn !

– Combien de fois va-t-il falloir que je le répète ? intervint Ståle Kvernmo. J'étais parti quand ça s'est produit !

– Bon sang, Ståle ! Tu me l'as dit toi-même ! Tout fier de ce à quoi tu étais arrivé.

– Et vous l'avez utilisé contre lui, plus tard ? »

Elle ne répondit pas, et poursuivit son récit.

« Ståle n'est pas parti avant les fêtes de 1976. Flynn était depuis longtemps installé dans Nordre Skogvei. Il a pu transmettre sans problème ces informations en février de l'année suivante – oui, c'était en fait un avantage qu'il le fasse à ce moment-là, puisqu'il n'était plus dans les lieux. C'est évidemment ce que Tor avait découvert, par la suite.

– Avec un résultat funeste pour lui. » Je me tournai vers Kvernmo. « Ce n'est pas vrai ? C'est pour ça que vous l'avez supprimé ?

– Rien n'est vrai. Elle affabule. Je nie tout.

– Des professionnels s'occuperont d'enquêter là-dessus. Et c'est un policier qui a été assassiné. Ça veut dire qu'ils ne prendront pas cette affaire à la légère. Je serais surpris que vous n'ayez laissé absolument aucune trace dans sa voiture. Votre heure viendra aussi, ne vous inquiétez pas, quoi qu'il nous arrive aujourd'hui.

– Du calme, Veum. Ça ne vous servira à rien. »

Je me tournai vers Hildegunn.

« Et vos relations à Bergen ? J'en ai compté quatre en tout dans la communauté. Erlend, Tor, Elisabeth et Astrid. »

Elle haussa les épaules.

« Et qu'est-ce que ça vous apprend ? Je cherchais. Je ne savais pas qui je cherchais – je ne l'ai pas su avant de le revoir.

– Lui ? »

Elle hocha la tête.

« Mais...

– Ståle et lui étaient copains d'études. Quand on s'est rencontrés à New York, Ståle et moi... Vous savez ce que c'est. On parle des gens qu'on connaît, qui viennent de la même ville. Puis je suis rentrée, et quand j'ai eu la possibilité d'emménager à Edvardsens gate, ce n'était pas seulement parce que je ne savais pas où habiter. J'avais une autre raison.

– Nils Ottesen ? »

Elle hocha la tête.

« Mais il était parti, à ce moment-là ?

– Ça n'avait aucune importance. Ça me rapprochait de lui, en tout cas, c'était mon impression.

– Ce n'était pas une vengeance que vous cherchiez ? »

Elle secoua la tête.

« Pas le moins du monde.

– Alors ce qui s'est passé à Pâques 1964, ça n'a suscité... aucun malaise ? »

Son regard se perdit.

« C'était une agression. Personne n'en disconviendrait. Mais... il était si jeune, lui aussi ! Je crois qu'aucun d'entre nous ne savait ce qu'il faisait. Au sens juridique – et de tous les autres points de vue – c'était une agression, bien sûr. Mais il n'avait pas l'âge de la responsabilité pénale, et nous étions des enfants d'orphelinat, Kristine et moi. Il ne nous a pas fait mal, pas physiquement. Et nous étions amoureuses de lui, toutes les deux. Pour moi, ça a été ça, le grand amour.

– Mais... » Mes idées tournaient comme un manège dans ma tête. J'essayais de les immobiliser par la seule force de mon regard, mais ce n'était pas facile à cette vitesse. « Ça ne vous a pas empêché de venir vous installer ici, avec Kristine Reed, en 1979. Vous formiez un couple, n'est-ce pas ?

– Oui, nous... Mais il faut que vous compreniez. Entre Kristine et moi, c'était tout à fait spécial. Enfants, nous étions plus que meilleures amies. Pendant de nombreuses années, nous étions tout ce que l'autre possédait. Vous pouvez comprendre une relation pareille ? Est-ce que quelqu'un le peut ? Non ! Pas sans avoir grandi avec une mère comme la mienne... Ne jamais savoir à coup sûr avec qui elle allait rentrer à la maison, si c'était quelqu'un de gentil ou qui la battait, au contraire... ou un de ceux qui venaient me voir, après, pour me

tripoter ou s'exhiber. Ne jamais savoir si elle était bourrée ou à jeun, ne jamais dormir une nuit d'une traite, de toute l'enfance, tant qu'on vivait dans cette turne décrépite censée être "la maison"... Mais quand même... »

Un souffle furtif de chaleur sembla passer sur ses traits gonflés.

« Quelquefois, de loin en loin, elle était comme une mère doit être. Une excursion à Ekeberg, un jour de fête nationale où elle parvenait à se tenir à distance des couillus, un réveillon de Noël fêté ensemble, rien qu'elle et moi. Mais c'était exceptionnel. Les autres jours étaient un véritable enfer. C'est ça qui a fondé mon amitié avec Kristine, une amitié qui n'en est pas restée là !

– Vous devez me croire, en réalité, répondis-je. Je sais de quoi vous parlez. J'en ai rencontré d'autres comme vous, à une certaine époque, malheureusement. Des victimes de l'incompréhension de la génération précédente, ou de son incurie. Des oiseaux blessés qui ne revolent que rarement. Mais vous, si. Malgré tout.

– Oui, si on veut. Je m'en suis sortie. Mais... quand j'ai retrouvé Kristine, cet automne-là, il n'a pas fallu longtemps à cette ancienne connivence pour réapparaître. Les années pendant lesquelles nous avions été séparées étaient comme évaporées. Elle m'a confié qu'elle n'avait pas eu une seule liaison – avec personne – après avoir quitté l'orphelinat. Contrairement à moi, qui... Les destins sont très différents. Maintenant qu'elle m'avait retrouvée, elle comprenait enfin ce qu'il en était la concernant. Qui elle avait... attendu. Et moi ? Qu'est-ce que j'avais à perdre ? J'avais presque tout essayé. Tout ce qu'il me manquait, c'était quelqu'un qui m'aimait réellement. Qui m'aimait, *moi*, si vous comprenez, et pas seulement ce que je pouvais lui apporter. Alors, oui... nous avons emménagé ensemble. Et nous sommes redevenues tout ce que possédait l'autre. J'avais essayé les deux possibilités. Ça n'avait pas d'importance pour moi, le sexe de la personne avec qui je couchais, à condition de recevoir quelque chose en retour. La sexualité n'avait aucune importance. C'étaient les sentiments qui décidaient. »

Je lançai un nouveau coup d'œil à Ståle Kvernmo. Il avait toujours la même expression dure sur le visage, il ne la quittait pas des yeux, et une idée me frappa : c'était peut-être la première fois qu'il entendait cette version, lui aussi.

« Mais il est survenu encore un petit bouleversement dans votre vie, repris-je. Et je peux le dater avec précision, il me semble. Enfin, une précision relative. À un moment donné du premier semestre 1979, c'est ça ?

– Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

– Que si. Vous le voyez très bien. Car ce n'est toujours pas la véritable histoire que vous racontez. Elle n'est pas assez logique. Elle

ne justifie pas suffisamment pourquoi vous avez initié ce jeu de rôles avec Ståle Kvernmo, ici présent, pourquoi vous avez rédigé votre lettre d'adieux en y laissant vos empreintes – un point des plus convaincants, je dois le reconnaître – avant de “vous jeter dans la mer” à Vigra. “Prendre le bac pour regagner le continent et rentrer à la maison”, allons-nous dire, je crois. Il n’y a qu’une seule et unique bonne explication. Ce n’est pas Ståle Kvernmo qui a supprimé Kristine Reed. C’est vous.

– Moi ? Supprimer Kristine ? Qui m’aimait plus que tout au monde !

– Justement. Car vous aviez retrouvé Nils, l’étrange idéal masculin de votre enfance. Votre grand amour, comme vous l’avez dit tout à l’heure.

– Et puis ?

– Elle avait peut-être compris, vous avez peut-être pris la liberté de le lui dire. Il y a peut-être eu une discussion entre vous, il était peut-être son grand amour à *elle aussi*, pour la même raison que vous.

– Peut-être, peut-être, peut-être ! Vous entendez vous-même le peu que vous savez là-dessus !

– Je n’en serais pas si sûr, à votre place. Vous m’avez dit de ne pas être naïf au point de croire tout ce que les gens me racontent. Très bien. Alors cette fois, c’est vous que je ne crois pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je sais que vous mentez. Tout ce qui est dit va dans ce sens.

– Ah oui ?

– Oui.

– Et il n’y a rien que je puisse...

– Si, vous pouvez dire ce qui s’est vraiment passé.

– ... Vraiment ? »

Quand elle était rentrée de Sandane ce jour-là, la maison lui avait paru vide. Elle était passée de pièce en pièce.

– Kristine, tu es là ?

Elle avait fini par entendre du bruit à l’étage, par la trappe, et quand elle était allée voir dans le couloir au pied de l’escalier, elle avait constaté que la porte en haut était entrebâillée. Elle avait posé ses commissions et grimpé.

– Kristine, qu’est-ce que tu fais ?

Kristine était assise en face du tableau qu’elle avait naguère peint, celui d’une jeune fille nue qui a joint les mains devant son giron, entre les doigts de qui le sang jaillit, une projection d’un rêve, qui attirait et effrayait en même temps.

– Qu’est-ce que tu fais là ?

Kristine s’était brusquement retournée vers elle.

– Tu ne le vois pas ? À quel point tu le détestais ? C'était moi qui l'aimais, pas toi !

– De quoi parles-tu ?

– Ce jour-là, à Fredly... Il n'y a pas que toi qui... Il avait autant d'importance pour moi !

– Pour toi ? Toi qui disais... que c'était moi que tu...

Kristine s'était levée. Elles s'étaient retrouvées face à face, laides, écarlates.

– Et tu essaies de me le reprendre, encore une fois ! Je te déteste !

– Et moi donc !

Kristine lui avait donné une bonne bourrade en pleine poitrine, et elle était partie à reculons, en chancelant. Kristine l'avait poursuivie, vers la trappe.

– Je ne sais pas ce qui me retient de te tuer !

– Non !

Elle avait riposté. Elle s'était jetée en avant, tête baissée, avait atteint son amie au ventre. Celle-ci avait eu le souffle coupé, et Hildegunn l'avait repoussée violemment.

Kristine avait perdu l'équilibre vers l'escalier de meunier. Elle avait paru se figer au bord du vide, saisie par le bois sombre de la charpente. Puis elle avait disparu.

Épouvantée, Hildegunn l'avait entendue dégringoler. Par la suite, elle aurait pu jurer qu'elle avait entendu le bruit de... ce qui se passait.

Un silence complet était tombé. Le sang battait contre ses tympans, si fort que l'écho se répercutait dans son crâne. Elle s'était relevée lentement et était allée vers l'ouverture.

– Kristine ?

Mais elle ne répondait pas. Elle avança la tête et regarda en bas, la vit étendue au pied de l'escalier, la tête tournée vers le mur, la nuque dans une position curieuse. Son regard fixait le plafond, sans rien voir.

– Kristine !

« Vous ne savez rien ! C'était un accident !

– Ah oui ? Et comment est-ce arrivé ?

– Ça ne vous regarde pas !

– Peut-être pas. Mais quoi qu'il en soit, la conclusion reste la même. Kristine a été assassinée. Et il fallait que vous réagissiez vite, pour ne pas porter le chapeau. Le seul motif de votre changement d'identité en 1979, c'était de pouvoir dissimuler votre meurtre. Mais vous aviez besoin d'aide... » Je me tournai soudain vers lui. « Ce n'est pas vrai, Kvernmo ?

– Vous chauffez, Veum, persifla-t-il. Mais il a fallu le temps, je dois dire...

– Ne l’écoutez pas ! s’écria-t-elle. Il essaie de se défilier !

– Autrement dit... poursuivis-je, vous avez appelé votre ancien admirateur de New York et Bergen, et vous lui avez promis monts et merveilles – sous forme d’amour, votre monnaie d’échange principale, dès votre plus tendre enfance et jusqu’à aujourd’hui encore. En plus, vous aviez un autre moyen de pression sur lui. Vous saviez que c’était lui qui avait donné des renseignements à la police sur Feargal Flynn. Une information très, très dangereuse. Alors quelle que soit la raison – amour ou contrainte... il vous a assistée, comme nous le savons tous. Il est venu. Vous a aidée à la couler de façon sûre dans le lac. Vous a accompagnée à Ålesund, mais s’est arrangé pour avoir un retard d’un ou deux bacs, pour arriver au Havgløtt quelques heures après vous. Vous avez orchestré le suicide, pris le dernier bac de la journée pour traverser le fjord et revenir ici.

– Et ils vécurent heureux jusqu’à la fin de leurs jours, grinça Kvernmo.

– Non. Pourtant pas. Ce qui est arrivé entre vous dans l’intervalle, je n’en sais rien. » Je la regardai de nouveau. « Vous vous en êtes manifestement tirée comme vous savez si bien le faire, et Kvernmo est rentré retrouver sa femme et son activité d’avocat en plein essor à Bergen. Le Saint-Sépulcre était scellé, jusqu’à cet automne, quand Erlend Ekerhovd s’est tout à coup mis à fouiner dans cette histoire. Pas parce qu’il vous soupçonnait. Mais parce qu’il refusait de croire que la Hildegunn Høgset de son souvenir ait pu se suicider. Si ce n’était pas un accident, il fallait que ce soit un meurtre. Et qui tirait les ficelles ? Il soupçonnait peut-être aussi l’IRA. En tout cas, une occasion pour qu’ils la suppriment. Car ce n’était sûrement pas à vous qu’il pensait à ce moment-là. Mais... Comme je l’ai fait moi, il a assez naturellement téléphoné dans le Nordfjord – à vous – pour entendre votre version. Ça a dû être un choc pour vous d’entendre sa voix. »

Elle dut s’essayer de nouveau les yeux. Elle déglutit, mais ne répondit pas.

Je fis un effort pour rester concentré.

« La seule chose qui me surprend... Il ne vous a pas reconnue ? À la voix ? »

Elle bougonna quelques mots, d’une voix si faible que je ne compris pas.

« Quoi ? Parlez plus fort !

– J’étais enrhumée ! Ou bien... c’était l’allergie. Je... »

Elle s’interrompit, et je la vis maudire sa langue trop bien pendue.

Je ne savourai pas mon triomphe. Je n’en avais pas les moyens. Alors je poursuivis :

« Ou c’est peut-être bien ce qu’il a fait... Il a peut-être parlé de venir ? Et lui, vous ne pouviez pas le rouler dans la farine. Quand j’ai

appelé, c'était plus facile. Je n'avais jamais vu de photo de vous. Je ne vous avais jamais rencontrée dans la réalité. J'étais facile à berner. Mais lui vous aurait reconnue sur-le-champ, même si vous aviez quatorze ans de plus, un peu de gris dans les cheveux et quelques kilos en sus. Vous deviez l'en empêcher. Encore une fois, vous avez appelé votre ancien assistant de Bergen, Ståle Kvernmo, et cette fois, vous le teniez encore plus solidement. Cette fois, vous pouviez le faire plonger pour complicité. Et pour un homme dans sa position sociale aujourd'hui, ce serait catastrophique. Alors il a mis à profit ses connaissances de chasseur parachutiste, avec lesquelles il a frimé devant nous il y a peu de temps. Il a filé Erlend Ekerhovd, l'a suivi tandis qu'il venait me voir... »

Je regardai Kvernmo.

« Puis-je supposer qu'une dispute a éclaté entre vous dans ma salle d'attente, une épreuve telle pour lui qu'il a fait un arrêt cardiaque ? Ou vous l'avez aidé dans la dernière ligne droite, comme l'ont déduit les médecins-légistes ? »

Il braqua son arme sur ma tête.

« Correct, Veum. Plus ou moins. Mais vous ne le répéterez jamais. À personne. Vous venez de signer votre arrêt de mort, tous les deux. Dans quelques heures, vous dormirez au fond du Breimsvatn, vous aussi. »

Elle hurla, les vitres tintèrent autour de nous.

« Nils ! Tu viens ou non ? »

– Je suis déjà là. Et ça fait un bon moment », répondit Nils Ottesen depuis la porte de la cuisine. Il avait le fusil à la main. Il était braqué vers la tête de Ståle Kvernmo.

« Lâche cette arme, Ståle. Tu n'as pas la moindre chance de t'en tirer. »

Plusieurs choses se produisirent en très peu de temps.

Elle s'écria : « Dieu soit loué ! Je croyais que tu n'arriverais jamais ! »

Ståle Kvernmo baissa son arme.

« Lâche, j'ai dit ! »

Il le fit. L'arme heurta le sol dans un claquement métallique. Elle allait la ramasser quand Nils Ottesen cria : « Ne bouge pas, Hildegunn ! »

Elle se figea, se redressa et le dévisagea, abasourdie.

« Ne bouge pas, j'ai dit ! Contre le mur, Ståle. Vous autres, vous restez où vous êtes.

– Ça me concerne aussi ? demandai-je.

– Jusqu'à nouvel ordre, oui. »

La situation était aussi inédite qu'inconfortable. À l'instar de trois anciens associés qui ne peuvent plus se piffrer, nous étions alignés contre un des longs murs de la pièce, à bonne distance l'un de l'autre : Hildegunn Høgset, Ståle Kvernmo et moi.

Je n'étais pas sûr de très bien savoir comment interpréter le dernier renversement de situation. Pour conserver un semblant de concentration, je demandai :

« Vous êtes là depuis le début ? C'est votre voiture qui était en bas ?

– Non, c'était la mienne, Veum, répondit un Kvernmo étonnamment loquace, tout à coup.

– Je me gare toujours un peu plus loin, précisa Nils Ottesen. À l'abri des arbres.

– Toujours ? répétei-je. Oui, c'est vrai, je l'avais presque oublié. Vous êtes venu régulièrement depuis 1979, d'après votre femme. »

Il haussa les épaules.

« Le troisième complice.

– Non, Veum. Je ne savais rien de tout ce dont vous avez parlé pendant que j'écoutais dans le couloir. Rien ! Pourquoi pensez-vous que je lui ai demandé de rester là-bas – avec son seul réel complice ?

– Vous ne saviez pas ? Mais...

– Écoutez ! Oui, je l'ai revue à la fin du mois d'avril 1979. C'est-à-dire, elle est venue me trouver à mon bureau, à Bergen. C'était comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. J'avais un vague mais douloureux souvenir de cet épisode à Oslo, quand j'étais au pire de la puberté et elles... deux fillettes. Mais elle... a réveillé cette situation. J'ai commencé par avoir peur. Je me suis demandé ce qu'elle me

voulait. Mais elle m'a raconté...

– Oui ?

– Elle avait retrouvé Kristine, et c'étaient ces retrouvailles qui lui avaient permis de comprendre ce que je représentais véritablement pour elle. À l'époque, quand nous n'étions que des enfants. Elle avait essayé d'oublier ça, mais quand elle avait rencontré Ståle à New York, et appris que j'existais encore, elle avait décidé de venir me voir à Bergen. Mais même après être arrivée en ville, elle hésitait... oui, en réalité, elle avait de nouveau quitté la ville, avant de finir par se décider.

– Mais vous auriez très bien pu la rembarrer, non ? »

Son regard se porta sur la femme à côté de moi, et une expression de tendresse douloureuse apparut sur son visage.

« Oui, mais elle était assez spéciale, répondit-il à mi-voix. Elle était devenue adulte, depuis, et elle avait quelque chose d'inexplicable... dans le regard, dans tout son être, qui m'attirait...

– Oui, ils m'ont presque tous parlé de ça. » Je lançai un coup d'œil sur le côté. « Je suis peut-être une âme endurcie, ou alors elle a changé, mais... ce n'est pas comme ça que je l'ai ressentie.

– Moi si ! En juin, quand Kristine et elle ont eu déménagé dans le Nordfjord, je suis venu pour la première fois et je les ai vues toutes les deux. Ça a été des retrouvailles étranges, croyez-moi, avec les deux petites filles que j'avais... oui, sous couvert de l'autorité de ma tante... agressées, sans me douter de ce que je déclenchais, chez l'une ou l'autre...

– Encore un de ces choix autour desquels la vie tourne toujours, par la suite, lâchai-je. Comme des ronds dans l'eau, qui se transforment en vagues, et finissent par devenir si gros qu'ils engloutissent des vies.

– Mais elles n'étaient plus des enfants. C'étaient deux femmes adultes, et je me rappelle... Il y avait une curieuse tension entre nous, ce soir-là. La situation était complètement absurde. La dernière fois que nous avons été ensemble, tous les trois, je les avais forcées à... commettre des actes dont elles ignoraient presque entièrement les conséquences. Maintenant, j'étais marié, et elles... Eh bien, elles faisaient penser à un couple, plus qu'à des... amies. Mais il ne s'est rien passé. Nous avons juste discuté, bu du vin et parlé, parlé, bu... jusqu'aux petites heures. Je crois que nous étions tous ronds. Je me rappelle m'être dit, à un moment donné : c'est la recette parfaite du ménage à trois, une espèce de calque pour adulte de ce que nous ne comprenions pas enfants. Et il en aurait peut-être été ainsi, si j'avais pris l'initiative. Mais je ne l'ai pas fait. Et... il ne s'est rien passé. Il régnait comme une trêve des armes sentimentale, et quand j'ai fini par aller me coucher, c'était seul. Aucune d'entre elles n'est venue me retrouver, mais quand nous avons pris le petit déjeuner, la journée

était déjà bien avancée, elles paraissaient toutes les deux chercher mon regard – chacune de leur côté – sans le montrer à l'autre. C'en était presque désagréable. Qui devais-je regarder ? Kristine, ou... Hildegunn ? Le dimanche soir, je suis rentré à la maison. Elles m'ont raccompagné à la barrière...

– Le vent nocturne a emporté le reste des adieux ?

– Hein ?

– Rien, une citation¹.

– Bon, bon. Personne n'a rien dit. Rien n'a été convenu.

– Alors que s'est-il passé ?

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle m'a appelé au bureau, quelques semaines plus tard, et m'a demandé si je ne pouvais pas revenir. Je lui ai expliqué que c'était impossible, qu'il fallait que je pense à Kari, que nous avions prévu de partir en Allemagne dès la fin de l'été.

– Elle l'a accepté ?

– Demandez-lui ! Elle est avec nous. »

Je tournai la tête. Les larmes coulaient de ses yeux, mais de chagrin ou sous l'effet d'une jolie crise d'allergie, ce n'était pas facile à dire. Son visage était comme un masque, pétrifié et d'un gris blafard.

« Je n'avais pas le choix. Il était lié, lui aussi. Encore plus que moi.

– Oui, parce que vous vous êtes libérée...

– Si on veut, oui », répondit-elle le regard dans le vague.

Je me tournai de nouveau vers Nils Ottesen.

« Et entre Kari et vous, ça s'est arrangé ?

– Vous lui avez parlé ?

– Oui. Elle m'a clairement dit que vous étiez partis en Allemagne, cette année-là, pour essayer de rétablir l'équilibre dans votre couple. Vous avez été si consciencieux dans cette optique qu'elle est tombée enceinte. C'est peut-être pour ça que vous avez mis un semblant d'ordre là-dedans... pendant quelques années ? »

Il hocha la tête.

« Oui. Je ne suis pas revenu ici avant... 1982, je crois. Entretemps, silence radio. Pas un contact. Et quand l'événement de Vigra est arrivé, nous étions en Allemagne. Je n'en avais tout simplement pas entendu parler.

– Mais en 1982, vous n'étiez plus capable de vous tenir à l'écart ?

– Elle m'a appelé pour me dire qu'elle avait une révélation importante à me faire, que je devais venir... ici. Je suis venu, comme un enfant bien obéissant. Elle m'a raconté une tout autre version de toute cette histoire.

– À savoir ?

– Que Kristine s'était suicidée, en se noyant... là-bas. » Il fit un mouvement de tête vers la fenêtre.

« Dans le Breimsvatn ?

– Oui. Et par ailleurs... Qu'elle avait eu peur de perdre la maison, qui appartenait à Kristine, et puisqu'elles venaient d'emménager et que personne au village ne savait qui était qui, c'était faisable. Elle a donc mis en scène son propre suicide pour pouvoir prendre l'identité de Kristine – oui, elle l'a formulé ainsi, et elle m'a dit comment elle y était arrivée, mais sans parler de Ståle. Pas le moindre mot », ajouta-t-il avec une grande amertume dans la voix, comme si c'était ce qui l'avait le plus choqué.

« Vous l'avez crue ?

– Je voulais la croire ! J'étais de nouveau fait aux pattes. Elle n'était pas encore... comme elle est aujourd'hui. Vous auriez dû la rencontrer, Veum, à l'époque. » Il tourna la tête. « C'est inexplicable. Mais... Je lui ai demandé : "Comment as-tu pu, Hildegunn ?"

– Et qu'a-t-elle répondu ?

– "C'était facile", a-t-elle dit. Mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu entendre la véritable histoire. »

Je reculai d'encore quelques pas.

« Comment comptez-vous vous y prendre après ce qui vient d'arriver ? »

Un silence de mort s'abattit sur la pièce obscure. J'entendais la respiration lourde de Hildegunn Høgset près de moi. Ståle Kvernmo ressemblait à un soldat de la garde royale posté à côté de la porte, prêt à subir la réprimande qu'on lui infligeait.

« Je ne suis coupable que d'avoir trahi mes proches. Ces deux-là, en revanche, ont trois morts sur la conscience.

– Autrement dit, répondis-je en avançant, on appelle la police ? »

Il hocha la tête, sans avoir dévié le canon de l'arme de la tête de Ståle Kvernmo.

« Appelez. »

Sans autre commentaire, je dégainai mon mobile et appelai le 112.

Personne ne parla pendant que nous attendions leur arrivée. Tout ce qui devait être dit l'avait été. Il s'écoula presque trois quarts d'heure avant que nous entendions des pas lourds à l'extérieur.

¹ Du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) : « *De siste gjester vi fulgte til grinden ; farvelets rester tok nattevinden.* » (« Nous avons raccompagné les derniers invités à la barrière ; le vent nocturne a emporté le reste des adieux. »)

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique de Gaïa Éditions.

Sommaire

Couverture

Résumé

Biographie de l'auteur

Du même auteur

Titre

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38